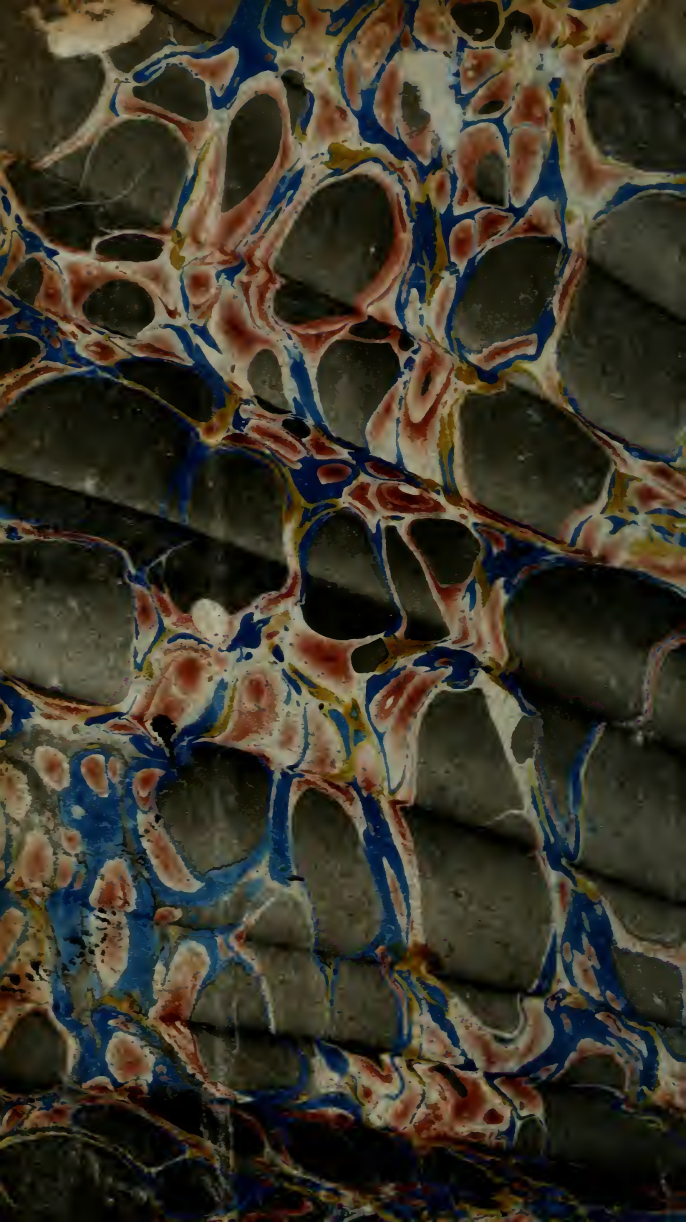

1150
2

A 321
(2)

2 ex. RSF

THÉOLOGIE PAYENNE.

TOME PREMIER.

THÉOLOGIE PAYENNE;

OU

SENTIMENS DES PHILOSOPHES & des Peuples Payens les plus célebres,

SUR DIEU, SUR L'AME & sur les Devoirs de l'Homme.

Par M. DE BURIGNY.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez DE BURE l'aîné, Quai des Augustins; du côté du Pont S. Michel, à S. Paul.

M. DCC. LIV.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

PRÉFACE

Hiſtorique & Critique ſur les principaux Auteurs qui ont écrit de la Théologie Payenne.

LE Projet de l'Ouvrage que l'on donne aujourd'hui au Public, avoit déja été ébauché il y a un grand nombre de ſiecles : les premiers Apologiſtes du Chriſtianiſme prouverent aux Payens, que la foi des Chrétiens ſur la nature de Dieu étoit conforme à ce qui avoit été écrit ſur cette matiere par les plus célebres Philoſophes.

L'ancien Auteur du Livre de la Monarchie que l'on trouve parmi les Ouvrages de S. Juſtin (*a*), & qui eſt du moins de la plus grande antiquité, s'il n'eſt pas de ce Pere, confirme par le témoignage des Poëtes & des Philoſophes ces importantes vérités, qu'il n'y a qu'un Dieu, que les hommes lui rendront compte un jour de toutes leurs actions, & que les ſacrifices des animaux ne ſont pas ſuffiſans pour réconcilier le pécheur avec Dieu.

(*a*) *Voyez la derniere Edition de S. Juſtin, pag.* 36.

Athenagore emploie deux chapitres de ſon Apologie (*b*), à prouver que les Poëtes & les Philoſophes ont crû l'unité de Dieu.

(*b*) *Num.* 5. & 6.

Le petit Ouvrage d'Hermias (*c*) n'eſt qu'une expoſition des ſentimens des Philoſophes, dont l'Auteur a tâché de rapprocher les contradictions & les abſurdités.

(*c*) *A la fin de S. Juſtin.*

Clement d'Alexandrie a prétendu (*a*) que les Philosophes Grecs avoient puisé la vérité dans les Livres de Moyse ; & il emploie une partie du cinquiéme Livre de ses Stromates (*b*) à faire voir la conformité des sentimens des Philosophes avec l'Ecriture sainte, d'où il conclut que les Grecs ne sont que les copistes des Hébreux. C'est ce qui avoit déja été dit avant lui, & ce qui a été répeté par Eusebe, qui a rapporté tout cet endroit des Stromates dans sa Préparation Evangélique (*c*).

(*a*) *Strom. l. 2. p. 367.*

(*b*) *L. 5. p. 590.*

(*c*) *L. 13. c. 13. p. 668.*

Parmi les Ouvrages d'Origene qui sont perdus, l'un des plus considérables, dit M. de Tillemont (*d*), est celui des Stromates, qu'il composa à l'imitation de S. Clement d'Alexandrie, dans lequel il comparoit les sentimens du Christianisme avec

(*d*) *Tillem. t. 3. art. 35. p. 378.*

ceux de la Philosophie, & confirmoit toutes les maximes de notre Religion par Platon, Aristote & d'autres célebres Philosophes ; ce que S. Jerôme rapporte comme une louange.

(a) Apologetiq. c. 47.

Tertullien croyoit aussi (a) que les Poëtes & les Philosophes avoient appris dans les Livres saints les vérités qu'ils avoient répandues dans leurs Ouvrages. Il soutient dans son Livre du Témoignage de l'Ame, qu'il n'y a point de dogme si nouveau & si étrange, pour me servir de ses termes, que les Chrétiens admettent, que l'on ne puisse confirmer par les Livres communément reçûs dans le Paganisme (1). On peut voir

(1) *Magnâ curiositate, & majore longè memoriâ opus est ad studendum, si quis velit ex litteris receptissimis quibusque Philosophorum, vel quorumlibet doctrinæ aut sapientiæ secularis magistrorum, testimonia excerpere christianæ veritatis, ut æmuli persecutoresque*

auſſi un examen qu'il fait du ſentiment des Philoſophes ſur la Divinité dans ſon Livre aux Nations (*a*).

(*a*) *Ad Nationes, l. 2. n. 2.*

Lactance, celui de tous les Auteurs Eccléſiaſtiques qui avoit le plus étudié la Philoſophie humaine, & qui a écrit avec tant d'agrément qu'on lui donna le ſurnom de Cicéron Chrétien, a réfuté les erreurs des Philoſophes dans le premier & dans le troiſiéme Livre de ſes Inſtitutions divines (*b*). Il ſe ſert auſſi de leurs témoignages pour

(*b*) *L. 1. c. 5. & ſuiv. t. 1. p. 14. Abrégé, c. 2. & 3. t. 2. p. 2. & 3.*

ejus de ſuo proprio inſtrumento, & erroris in ſe, & iniquitatis in nos rei revincantur. Nonnulli quidem, quibus de priſtinâ litteraturâ & curioſitatis labor, & memoria tenor perſeveravit ad gentes, opuſcula penès nos condiderunt, commemorantes, & conteſtificantes in ſingulationem, & originem, & ſententiarum argumenta, recognoſci poſſit, nihil nos aut novum, aut portentoſum ſuſcepiſſe, de quo non etiam communes & publicæ litteræ ad ſuffragium nobis patrocinentur, ſi quid erroris ejecimus, aut æquitatis admiſimus. De Teſtimonio animæ, p. 64.

appuyer la vraie doctrine ; & il convient que presque toutes les vérités essentielles se trouvent chez eux, & que si l'on en faisoit un recueil, il se trouveroit conforme à la créance des Chrétiens (*a*).

(*a*) *Is profectò non dissentiret à nobis.*

Diodore, Evêque de Tarse dans le quatriéme siécle, écrivit contre les Payens ; mais nous ne connoissons que les titres de ses Livres (*b*). On sçait qu'il y en avoit sur Dieu & sur les Dieux, sur les égaremens des Payens, sur la matiere. Il avoit cherché à prouver, que les natures invisibles n'étoient point formées des élémens, mais tirées avec eux du néant. Il avoit réfuté ceux qui disoient, que le Ciel étoit un Etre animé.

(*b*) *Tillem. t. 8. p. 564.*

S. Augustin a aussi examiné les sentimens des Philosophes dans le huitiéme Livre de son grand Ouvrage de la Cité de

Dieu (*a*) : il y donne la préférence aux Platoniciens, qu'il prétend avoir connu le vrai Dieu ; il enseigne même qu'ils ont crû qu'il étoit l'auteur de tous les Etres, le principe de toutes nos connoissances, & la fin de toutes nos actions, & qu'en cela ils sont d'accord avec nous. Il n'ose pas décider si ce sont les Livres des Juifs qui ont éclairé Platon, ou s'il n'a point eu d'autre maître que la lumiere naturelle. Il avoit d'abord adopté une opinion, qui avoit eu grand cours dans les premiers siécles de l'Eglise, que Platon dans son voyage d'Egypte avoit eu des conférences avec le Prophete Jérémie, & qu'il avoit pû voir les Livres de la Bible ; mais depuis il reconnut par la Chronologie, que Platon ne vint au monde qu'environ cent ans après Jéré-

(*a*) *Cap.* 5. 6. 9. 10. & 11.

mie, & que la verſion Grecque des Septante n'avoit été faite par l'ordre de Ptolomée que près de ſoixante ans après la mort de Platon.

Theodoret, contemporain de S. Auguſtin, eſt le dernier des Peres qui ait conféré la Théologie chrétienne avec les ſentimens des Payens. Sa Thérapeutique, ou maniere de traiter les maladies ſpirituelles des Grecs, en les éclairant ſur les vérités Evangéliques par la Philoſophie Payenne, eſt compoſée de douze diſcours; dans le ſecond, il eſt traité de Dieu ou du principe de toutes choſes: on y voit le dénombrement des opinions qu'ont eu touchant ce principe les ſept Sages de la Grece & les Philoſophes; on y fait le parallele de leurs ſentimens avec la Théologie de Moyſe. Le cinquiéme eſt

une dissertation sur la nature de l'homme, & l'exposition de ce qu'en pensent les Grecs & les Chrétiens. Le sixiéme regarde la Providence : l'Auteur y réfute l'athéisme de Diagore, les blasphêmes d'Epicure, & les absurdités d'Aristote ; il y rend justice à Platon, à Plotin, & aux autres Philosophes de la même école qui ont parlé de la Providence d'une maniere plus élevée. Dans le onziéme il expose ce que les Grecs enseignoient touchant la fin de l'homme & le jugement dernier. Enfin dans le douziéme il s'efforce de faire voir, que les Philosophes ont été bien éloignés de la perfection.

Cet Ouvrage est certainement le plus travaillé de tous ceux que les Peres nous ont laissés sur la Philosophie Payenne. Au reste, quoiqu'il y ait beaucoup

de choſes à apprendre dans leurs Livres ſur cette matiere, il eſt bon de ſe reſſouvenir en les liſant, que ſouvent plus pieux & plus zélés que grands critiques, ils n'apportent pas toujours dans leurs citations cet eſprit de diſcernement auquel nous ſommes accoutumés depuis quelques ſiecles.

Jean Stobée qui n'eſt pas moins ancien que Théodoret, & dont l'on ne connoît ni la perſonne, ni la religion, nous a laiſſé un recueil extrêmement utile pour connoître les ſentimens des Payens. Son Ouvrage (*a*) eſt d'autant plus précieux, qu'il nous a conſervé pluſieurs fragmens des Anciens qu'on ne retrouve plus que chez lui. Ce n'eſt à la vérité qu'une compilation ſans aucun raiſonnement; mais elle renferme des paſſages importans

(*a*) *Vie de Grotius, l. 3. n. 6.*

ſur les matieres les plus dignes d'attention. Le premier chapitre (*a*) eſt ſur Dieu, qui eſt l'auteur de ce qui exiſte, & qui gouverne l'univers par ſa providence ; le ſecond étoit contre ceux qui nioient la Providence ; le troiſiéme renferme les paſſages qui prouvent que la juſtice de Dieu examine les péchés des hommes, & les punit ; il eſt prouvé dans le quatriéme, qu'il n'arrive rien dans le monde qu'en conſéquence de ce que Dieu a réſolu ; le cinquante-deuxiéme regarde ce qui a rapport à la nature de l'ame & à ſon immortalité. Nous ne diſons rien des chapitres qui ne roulent que ſur la Phyſique. Le ſecond Livre eſt preſque tout entier ſur la morale, & traite d'un grand nombre des plus importantes queſtions.

(*a*) *Voyez Fabr. Bib. Græca, t. 8. l. 5. c. 30. p. 668.*

On a sujet de croire que Stobée n'étoit pas Chrétien (a), puisque jamais il n'emploie le témoignage d'aucun Auteur Chrétien, quoiqu'il cite près de cinq cens Ecrivains, dont aucun ne s'est expliqué avec tant de force que plusieurs Peres sur quelques-unes des matieres qu'il avoit dessein de prouver.

(a) *Fabricius, p. 666.*

Le culte des Idoles ayant été aboli dans l'Empire, & les Payens n'y ayant plus aucune considération, on ne jugea plus à propos d'écrire contre eux : dès-lors la lecture des anciens Philosophes fut négligée ; les Grecs ne s'occuperent plus que de nouvelles questions, auxquelles des esprits inquiets donnerent lieu, & qui après avoir agité l'Eglise, troublerent ensuite l'Etat. Dans la suite la jalousie des Grecs contre les Latins leur inspira une si vio-

lente haine, qu'ils ne ſongerent plus qu'à deshonorer l'Egliſe d'Occident : en conſéquence ils tournerent leur principale attention vers trois queſtions, ſur leſquelles ils ne purent jamais s'accorder avec les Occidentaux ; ils attaquerent la primauté du Pape, ils combattirent l'uſage des azymes, enfin ils oſerent accuſer l'Egliſe Latine d'innovation & de témérité (*a*) ; d'innovation, parce qu'elle enſeignoit que le S. Eſprit procédoit du Pere & du Fils ; & de témérité, parce qu'elle avoit ajouté dans ſon Symbole la particule *Filioque*.

(*a*) *Voyez le dixiéme Liv. des Révolutions de l'Hiſt. de Conſtantin. n.* 18. *&* 19.

Abſorbés dans ces diſputes, à peine s'appercevoient-ils des progrès des Sarraſins ; & lorſqu'ils ne ſongeoient qu'à conſerver leur indépendance du Siége de Rome, qui leur paroiſſoit plus redoutable que la

puiſſance Ottomane, ils devinrent les eſclaves des Turcs.

La conquête de Conſtantinople, cet évenement ſi malheureux pour le Chriſtianiſme, fut la cauſe d'une révolution très-favorable dans la littérature de l'Occident. Les Sçavans de Grece craignant l'intolérance des Barbares, vinrent en Italie, où ils furent accueillis très-généreuſement par les Souverains Pontifes & par la célebre maiſon de Médicis; & là renonçant à toutes leurs diſputes frivoles, ils inſpirerent le goût des Belles-Lettres Grecques : on commença à lire Platon, Ariſtote & les autres Philoſophes dans les ſources; on étudia leurs ſyſtêmes, & l'on ſe propoſa de tirer de leurs Ouvrages des preuves en faveur de la Religion.

Le premier Ouvrage d'une certaine

certaine étendue que lon ait ſur ce ſujet, eſt celui d'Auguſtinus Steuchus de Gubbio, Bibliothécaïre du ſaint Siége & Evêque de Céſame en Crete. Il eſt dédié au Pape Paul III. & il parut pour la premiere fois l'an 1540. Il a pour titre: *De Perenni Philoſophiâ.* Il eſt diviſé en dix Livres. L'Auteur prétend dans les deux premiers, que Mercure Triſmégiſte, les Chaldéens, Orphée & les Platoniciens ont connu le Myſtere de la Trinité : il prouve dans le troiſiéme l'Unité de Dieu par les Poëtes & par les Philoſophes ; il y fait voir que les Dieux ſubalternes ſont l'ouvrage du Dieu ſuprême : il examine dans le quatriéme les principes d'Ariſtote, qu'il aſſûre avoir été orthodoxe dans ſes ſentimens ſur l'Unité de Dieu : il traite dans ſon cin-

quiéme de Platon, qu'il prétend avoir puisé la doctrine de l'Unité de Dieu dans les Ouvrages de Mercure Trismégiste ; il fait voir dans le sixiéme que les plus célebres Philosophes qui ont écrit après Platon & Aristote, s'accordent avec eux sur l'article de l'Unité de Dieu : il parle dans le septiéme de la création ; il y soutient qu'elle a été reconnue par toutes les anciennes Nations. Il paroît qu'il confond l'arrangement du monde avec la création. Le Pœmandre de Mercure Trismégiste fait une de ses principales autorités. Il traite dans le huitiéme Livre des Anges, & des Etres qui tiennent le milieu entre l'Etre suprême & les hommes ; on y trouve une partie de ce que Platon, Aristote, Cicéron, Proclus, Damascius & d'autres Anciens en ont dit : il est question

dans le neuviéme de la création de l'homme & de l'immortalité de l'ame ; Auguſtinus Steuchus y ſoutient que les Pithagoriciens croyoient que Dieu avoit fait l'homme, qu'ils avoient tiré ce ſentiment des Egyptiens, que c'étoit celui des Chaldéens, qu'on le trouvoit dans Platon, dans Ariſtote, dans les anciens Poëtes & dans Ovide ; il prétend enſuite prouver que Cicéron a crû que le corps & l'ame de l'homme avoient Dieu pour auteur ; il parle à cette occaſion de l'origine de l'ame : enfin dans le dernier Livre il tâche de faire voir, que les Philoſophes ont reconnu que la Philoſophie ne devoit avoir pour but que la connoiſſance de Dieu, la piété & la religion. Il finit ſon Ouvrage en rapportant quelques-unes des plus belles maximes des Payens,

qu'il cherche trop à rapprocher du Christianisme : c'est un défaut général de ce Livre, que quelques-uns ont appellé admirable ; mais que de très-sçavans hommes (*a*) ont jugé être une compilation indigeste, dans laquelle on abuse fréquemment des expressions des Anciens, parce que l'Auteur veut à quelque prix que ce soit les rendre orthodoxes. L'exposé que nous en avons fait suffit pour démontrer, qu'il n'a aucune critique. Effectivement il emploie à tout propos des témoignages de Livres dont la supposition n'est plus contestée, & que l'on ne pourroit pas citer présentement comme autentiques, sans se deshonorer dans la république des Lettres.

(*a*) *Voyez Fabricii delect. Argument. c.* 32. *pag.* 635. *Bruk. Hist. Phil. t.* 4. *p.* 754.

Gerard Vossius, ce judicieux Critique, a décidé qu'Augustinus Steuchus avoit rendu un

mauvais ſervice à la Religion, en prétendant que la Trinité, & les Myſteres de la Religion chrétienne n'avoient pas été inconnus aux Payens (1).

Grotius ſon illuſtre ami penſoit de même, puiſqu'il a déclaré (a) que ceux qui vouloient prouver la Trinité par des raiſons naturelles, ou par l'autorité de Platon, avoient fait plus de tort au Chriſtianiſme qu'ils ne lui avoient été utiles, & qu'il n'a pas été content de ce que Dupleſſis avoit écrit ſur ce ſujet dans ſon Ouvrage de la Vérité de la Religion chrétienne. Auguſtinus Steuchus auroit bien fait de profiter du conſeil d'Eraſme, qui lui mandoit l'an 1531, neuf

(a) *Vie de Grotius, l. 6. n. 9.*

(1) *De Steuchio Eugubino equidem ità judico, male eum mereri de Religione chriſtianâ, quandò Myſteria ejus cognita fuiſſe docet antiquis gentium Philoſophis.* Ger. Voſſius, Epiſt. 108.

ans avant que l'Ouvrage *De Perenni Philoſophiâ* parût, de lire avec plus de jugement, & de mieux digérer ſes Ouvrages (1).

Les mêmes défauts ſe trouvent dans (2) le Livre de Mutius Panſa; il cite des Auteurs apocriphes comme s'ils étoient autentiques. Son but eſt de prouver que les Philoſophes penſoient comme les Chrétiens; & ſa partialité le mene juſqu'à prouver l'orthodoxie de ceux dont l'athéiſme n'eſt que trop démontré, tels que ſont Parménide, Méliſſe, Xé-

(1) ERASME, Epiſt. 34. du 26 Liv. *Videris multa tumultuariâ lectione devoraſſe : ea ſi juſto temporis ſpatio concoxeris, exibunt multò gratiora, quàm ſi eadem juvenili calore effutiveris.*

(2) *Mutii Panſæ, Pinnenſis Philoſophi & Medici clariſſimi, de oſculo, ſeu conſenſu Ethnicæ & Chriſtianæ Philoſophiæ tractatus, unde Chaldæorum, Ægyptiorum, Perſarum, Arabum, Græcorum & Latinorum Myſteria, tanquam ab Hebræis deſumptæ, fidei noſtræ conſona de Deo deducuntur.* Marpurgi, 1605.

nophane, Anaximandre & Anaximene. Il abuſe même manifeſtement quelquefois de l'Ecriture, pour ſauver l'honneur des Philoſophes. Héraclite & Hippocrate avoient dit que Dieu étoit un feu ; ces expreſſions métaphoriques ſe réduiſent difficilement à un bon ſens : l'Auteur les juſtifie hautement par l'autorité du S. Eſprit, qui appelle Dieu un feu conſumant. Un traité compoſé avec ſi peu de critique & de jugement ne pouvoit que déplaire aux habiles gens (*a*). Le ſyſtême de la Philoſophie Payenne de Tobias Pfannerus eſt auſſi un recueil de paſſages, qui ne prouvent pas toujours ce que l'Auteur vouloit prouver ; auſſi avoue-t-il qu'il a quelquefois plus conſulté le ſens apparent, que le véritable ſentiment des Auteurs qu'il cite.

(*a*) *Bruck. Hiſt. Phil. t. 4. p. 753. & 754.*

L'Ouvrage de Livius Galantes ne regarde principalement que Platon ; il fut imprimé à Bologne l'an 1627 (1). L'Auteur étoit de l'Ordre de S. François, & Professeur de Philosophie à Imola en Italie. Il compare la doctrine de Platon avec la Théologie Chrétienne dans ses dix premiers Livres ; & dans son vingtiéme qui est son dernier, il a ramassé les maximes qu'il a trouvées

(1) *Christiana Theologia cum Platonicâ comparatio, quin imò cum totâ veteri sapientiâ, Chaldæorum nempe, Ægyptiorum & Græcorum ; in quâ primò secretiora dogmata de Deo, de Angelis, de mundi & hominis creatione, de animâ, de dæmonibus & de beatitudine conspiciuntur : mox singularum partium absolutè fiunt collationes ; ac demùm cautiones adhibentur, quibus hæreses & cognoscere, & evitare, & prætereà Theologiam Ethnicam inoffenso decurrere pede Catholicus Christicola poterit : Auctore admod. Reverend. P. Fr. Livio Galante, Sacri Seraphici Ord. Observ. Theologo, & apud suos Foro-Cornelienses publico utriusque Philosophiæ Professore.* Bononiæ, 1627.

dans

dans les Poëtes conformes à la doctrine chrétienne. Le but de cet Ecrivain (*a*) est de confirmer ce que S. Augustin avoit dit dans son Livre de la vraie Religion (1), qu'à peu de choses près, les Platoniciens étoient Chrétiens.

(*a*) *Livius Galantes*, p. 37.

Gérard Vossius, dans son grand Ouvrage de l'origine & du progrès de l'Idolâtrie, s'étend fort au long sur la Religion des Payens, & sur ce qui a été l'objet de leur culte. Ce traité est rempli d'une multitude de questions curieuses, dont les suivantes ont seulement rapport à notre sujet. Il prouve (*b*) que les Anciens ont crû, que c'étoit Dieu qui avoit arrangé le monde, qu'ils ont connu son Unité, sa Spiritualité, l'immortalité de l'ame; on

(*b*) *L.* 1. *c.* 1. 2. 10. & 5.

(1) *Quòd, perpaucis mutatis, Platonici Christiani essent.*

y trouvera ce qu'ils ont dit sur les deux Principes, & leur doctrine sur le Destin (a).

(a) Premiere partie du 2 Livre, fin.

Grotius qui étoit instruit plus qu'aucun Sçavant de ce que pensoit l'Antiquité profane, & qui a rempli ses Ouvrages de la plus élégante érudition, a traité dans quelques endroits de ses Ouvrages des points qui ont rapport à la Théologie Payenne. Il fait voir dans son premier Livre de la vérité de la Religion Chrétienne (b), que les Anciens ont eu des idées conformes à celles des Juifs sur Dieu, & sur plusieurs choses que l'on trouve dans les Livres sacrés; il finit son quatriéme Livre (c) par prouver, que les principaux points de la Morale chrétienne ont été approuvés par ce qu'il y a eu de plus sage dans le Paganisme, & que la Religion Payenne supposoit

(b) Num. 16.

(c) Num. 12.

des choſes auſſi difficiles à concevoir que les Myſteres de la Religion Chrétienne. Il eſt vrai qu'il traite ces deux articles fort ſuperficiellement : il a retouché le premier dans ſes Prolégomenes ſur Stobée (*a*), dans leſquels il fait voir, que les Ouvrages des Auteurs Payens ſont remplis de maximes conformes aux vérités que nous apprend l'Ecriture ſainte.

(*a*) *Vie de Grotius, t. I. l. 3. n. 6.*

L'an 1653, Daniel Claſſenius fit paroître à Magdebourg une Théologie Payenne, qui a été réimprimée trente-un ans après (1). C'eſt un Livre fait avec très-peu d'ordre, où l'on traite pluſieurs queſtions, qui ont plus de rapport aux coutumes civiles qu'à la Religion,

(1) *Danielis Claſſenii Theologia Gentilis, ſeu demonſtratio, quâ probatur Gentilium Philoſophiam ex fonte Scripturæ originem traxiſſe ; in tres partes diviſa. Francofurti & Lipſiæ, anno 1684.*

& dont l'Auteur eſt ſi envenimé contre les Catholiques, qu'il oſe accuſer le Pape Paul III. & le Cardinal Bembo d'avoir nié l'immortalité de l'ame (*a*)

(*a*) *C.* 4. *ſect.* 14. *p.* 185.

Le Pere Thomaſſin dont les Ouvrages ſont remplis de l'érudition la plus étendue & la plus variée, & qui avoit lu ou parcouru tous les Livres qu'il avoit pu trouver, ainſi qu'on l'a oüi dire à ſes amis, a examiné dans quelques-uns de ſes Ouvrages divers articles de la doctrine religieuſe du Paganiſme, & ſurtout dans ſa Méthode d'étudier & d'enſeigner chrétiennement & ſolidement les Lettres humaines par rapport aux Lettres divines & aux Ecritures. Le premier de ces Traités qui eſt en trois tomes, eſt ſur l'étude des Poëtes; on y explique leur religion & leur morale. Il traite dans le treiziéme chapitre du

ſecond Livre du premier tome, du *ſentiment des anciens Poëtes, & de leur conformité avec l'Ecriture ſur la création du monde, ſur le chaos, ſur la formation des aſtres, des animaux & de l'homme.* Il parle dans le chapitre ſuivant du déluge, & du dernier embraſement du monde; il rapporte à ce ſujet *les témoignages des Poëtes, & leur conformité avec l'Ecriture.* Le troiſiéme tome de cet Ouvrage ne regarde que la Théologie des Anciens; il eſt diviſé en deux Livres : le premier eſt ſur la Religion des Poëtes, le ſecond ſur leur morale, & ſur la conformité qu'elle a avec les Ecritures. Il fait voir dans les premiers chapitres du premier Livre, que les Poëtes ont reconnu un ſeul Dieu ſuprême modérateur de l'univers ſous le nom de Jupiter. Il montre dans le troiſiéme, que

les Poëtes Latins ont eu la même idée ; dans le quatriéme & cinquiéme, qu'ils ont enseigné que tous les biens & les maux étoient distribués par la Providence ; dans le septiéme, que la fortune & le destin sont la même chose que Dieu. Il traite dans le neuviéme & les suivans de l'immortalité de l'ame, de l'état des ames après la sortie du corps. Son dernier Livre ne concerne que la morale : on y trouve les plus belles maximes des Poëtes sur la nécessité de la Religion, de l'humilité, de la frugalité, & des vertus qui sont utiles dans la société ; & après les avoir rapportées, l'Auteur fait cette réflexion (*a*) : » Il est étonnant » que des Poëtes Payens ayent » pu découvrir & exposer des » vérités aussi approchantes de » celles que la Foi & la Théo-

(*a*) *L. 2. c. 5. p. 419.*

» logie nous enſeignent. Les » préjugés naturels, ajoute-t-il, » & les lumieres avec leſquelles » nous naiſſons, nous donnent » une bonne partie de ces con- » noiſſances : la réflexion, l'é- » tude & l'expérience les per- » fectionnent. «

La Méthode d'étudier & d'enſeigner chrétiennement & ſolidement la Philoſophie par rapport à la Religion Chrétienne & aux Ecritures du même Pere Thomaſſin, eſt auſſi toute entiere ſur les ſentimens des Anciens, qui ont des rapports directs avec la Théologie naturelle. Elle eſt diviſée en trois Livres : le premier contient l'Hiſtoire de la naiſſance & du progrès de la Philoſophie ; le ſecond eſt ſur le ſentiment des Philoſophes ſur la nature de Dieu, ſur les Anges, ſur l'ame & ſur le monde corporel : l'Au-

teur a eu dessein de donner un précis de la Métaphysique ou de la Théologie des Philosophes. Le troisiéme a pour titre : *La Politique & la Morale des Philosophes, avec le reste des Moralités qu'ils ont tirées des autres parties de la Philosophie.* Ce dernier Livre ne traite que deux ou trois questions principales : il ne s'étend qu'à prouver que les Philosophes, principalement Platon & Aristote, ont connu que Dieu est le premier principe & la derniere fin de notre être & de toutes nos actions ; que les vertus parfaites sont celles qui tendent à l'imiter ; qu'il faut faire tout ce qui dépend de nous pour tâcher de lui ressembler, autant que cela est possible ; que sa vérité & sa charité sont la regle de toutes les vertus,

Tous ceux qui liront ces

Livres conviendront avec M. Bayle (a) qu'il y a beaucoup de sçavoir ; mais il n'est pas difficile de s'appercevoir que l'Auteur est plus Théologien que Philosophe. Il a omis quantité d'articles importans ; & quoiqu'il affecte d'être très-méthodique, on sent une confusion dans son ordre : les réflexions y sont en trop grande abondance ; & ce qu'il y a de fatiguant, c'est qu'elles sont trop communes.

(a) *Nouvelles de la Républ. des Lett. Mai, 1686. art. 6.*

On ne peut pas faire le même reproche au Livre de M. Huet, auquel il a donné le titre de *Quæstiones Alnetanæ* (1). Son ob-

(1) *Petri Danielis Huetii, Episcopi Abrincensis designati, Alnetana Quæstiones de Concordiâ rationis & fidei ; quarum primo libro continetur lex concordiæ rationis & fidei, secundo dogmatum Christianorum & Ethnicorum comparatio, tertio præceptorum Christianorum & Ethnicorum ad vitam piè rectèque instituendam pertinentium comparatio.* Cadomi, Parisiis, 1690.

jet eſt de faire voir la conformité qu'il y a entre la Doctrine Chrétienne & la Théologie Payenne. Il y a beaucoup d'érudition, ainſi que dans tous les Ouvrages de M. Huet ; mais il ſeroit à ſouhaiter qu'il y eût plus de jugement. Il ne ſe contente pas d'aſſurer (*a*) que les Payens ont apperçu le Myſtere de la Trinité ; il prouve que l'Incarnation eſt poſſible, par ce que les Payens ont dit des apparitions de leurs Dieux ſur terre. Il dit que ceux qui croyoient que Minerve étoit née de la tête de Jupiter, pouvoient bien croire auſſi que Jeſus-Chriſt étoit né d'une Vierge. Enfin il ſoutient que dans le Paganiſme on trouvoit des Images de nos Sacremens, & même de celui de l'Euchariſtie (1). Ces

(*a*) *L. 2. c. 3. 13. 15. & 20. n. 6.*

(1) *Porrò ritum quemdam Euchariſtiæ in Mithriacis ſacris Perſas obiviſſe, teſtes ſunt Tertullianus & Juſtinus.*

Propoſitions furent la cauſe d'un grand ſcandale. Je me ſouviens d'avoir oui dire dans ma jeuneſſe à des gens fort inſtruits, qu'il avoit été queſtion de déférer le Livre de l'Evêque d'Avranche à la Sorbone, où il auroit été certainement condamné ; mais que le caractére de l'Auteur, & la certitude dans laquelle on étoit qu'il n'étoit entré aucune mauvaiſe intention dans le projet de ſon Ouvrage, lui avoient ſauvé cette diſgrace.

Ceux qui ont eu occaſion de parler de ce Livre, n'en ont pas jugé favorablement ; l'Abbé Houtteville en fait ainſi le précis (*a*). » M. Huet établit, que » ce qu'il y a de plus extraor- » dinaire dans la Doctrine & » dans l'Hiſtoire, ſoit des Juifs » ſoit des Chrétiens, a été crû » dans le tems même de l'Ido-

(*a*) *Diſcours hiſtor. & critiq.*

» lâtrie. Il parcourt les princi-
» paux faits de l'Ancien Testa-
» ment, & il trouve que l'An-
» tiquité Payenne en croyoit de
» semblables. Les Cérémonies
» Judaïques, il les montre prati-
» quées chez différens peuples:
» notre Morale, nos Sacre-
» mens, nos Mysteres mêmes,
» il les découvre dans la Théo-
» logie des Poëtes. « Après cet exposé il ajoute : » qu'il ait
» cherché, qu'il ait voulu trou-
» ver dans le sein de l'erreur
» les traces ou les images de
» nos Sacremens & de nos Mys-
» teres, c'est un de ces para-
» doxes sçavans qu'on ne sçau-
» roit approuver, lors même
» qu'on admire le dégré de
» science qui les produit. « Le judicieux M. Bruker atteste (a) que l'Ouvrage de M. Huet a été trouvé indigne d'un homme de cette réputation ; qu'il a déplu

(a) *Hist. Phil. t. 4. p. 565.*

aux Sçavans, qui l'ont trouvé rempli de fautes.

Le Syſtême intellectuel de M. Cudwort avoit été mieux reçu du Public : auſſi faut-il l'avouer, c'eſt un des beaux Ouvrages qui ait jamais été fait ; le ſçavant Homme & le grand Philoſophe s'y font également remarquer. L'objet de l'Auteur étoit de confondre l'athéiſme. Il examine à fond le ſentiment de tous les anciens Philoſophes ſur la Divinité ; il s'attache à détruire tous les principes qu'ils ont avancé, & qui peuvent favoriſer le matérialiſme. Jamais la queſtion de l'Unité de Dieu, qui fait le ſujet du quatriéme chapitre, n'a été traitée ni ſi doctement, ni ſi profondément.

M. le Clerc qui a fait un examen fort étendu & très-raiſonné du Syſtême intellectuel

dans sa Bibliotheque choisie (a) a prétendu qu'il ne s'étoit gueres fait de Livres pour prouver l'existence de Dieu & pour réfuter les athées, que l'on pût comparer à celui-ci, pour la netteté & pour la force du raisonnement, & pour le nombre des preuves qu'il apporte, aussi bien que pour la profonde lecture de l'Antiquité, & pour le choix de ce qu'elle a de meilleur; & ce qui est fort singulier, M. Bayle, quoique persuadé que cet Ouvrage ne pouvoit être que du plus profond génie & de la plus vaste érudition qui ait jamais paru, ainsi qu'il s'en explique dans ses Lettres, soutenoit qu'il fourniſſoit des armes aux athées contre l'intention de l'Auteur. Il fondoit cette accusation sur le Systême des natures plastiques, que M. Cudwort a introduit,

(a) *Bib. choisie, t. 9. art. 2. pag. 102.*

Ce ſont des ſubſtances immatérielles, qui ont en elles-mêmes un principe d'activité qui n'eſt point dans la matiere, en vertu duquel elles forment les plantes & les animaux ſous la direction de Dieu, & ſans qu'elles ſçachent ce qu'elles font. » Si Dieu, diſoit M. Bay-» le (*a*), a pû donner à une na-» ture plaſtique la faculté de » produire l'organiſation des » animaux ſans avoir l'idée de » ce qu'elle fait, n'en pourra-» t-on pas conclure, que la for-» mation de ce qu'il y a de ré-» gulier dans l'univers n'eſt pas » incompatible avec le défaut » de connoiſſance, & qu'ainſi » le monde peut être l'effet » d'une cauſe aveugle ? «

(*a*) *Réponſ. aux queſt. d'un Provincial, c. 179. & 180. M. le Clerc, Bib. choiſie, t. 14. art. 10. p. 361. art. 7. pag. 166. Vie de M. Bayle, t. 2. p. 177.*

Quoi qu'il en ſoit de cette conſéquence, qui a été niée avec vivacité par M. le Clerc, il ſeroit à ſouhaiter qu'un

homme d'un auſſi grand mérite que M. Cudwort, n'eût pas aſſocié aux preuves de l'exiſtence de Dieu un ſyſtême auſſi fragile que celui des natures plaſtiques, & qui a eu une ſi mauvaiſe réuſſite.

M. de Boze nous a appris dans l'éloge de M. Bourdelin (*a*), que lorſque cet Académicien mourut en 1717, il travailloit à la traduction Françoiſe du Syſtême intellectuel. Ce qu'il n'a point achevé a été exécuté en Latin avec le plus grand ſuccès par M. Moshem: il ne s'eſt pas contenté de donner une ſimple traduction de ce grand Ouvrage; il en a revû les citations, il y a ajouté des Notes & des Diſſertations importantes, dans leſquelles, ou il rectifie ſon Auteur, ou il l'éclaircit: il y a joint une Diſſertation qu'il avoit déja donnée au

(*a*) *Tom. 3. des Mém. de l'Acad. des Belles-Lettr. p. 65.*

au Public, dans laquelle il expose les tentatives des nouveaux Platoniciens contre le Christianisme. Il y en a une autre sur le sentiment des Philosophes sur la Création ; & l'on trouve dans ses additions une si belle érudition & tant d'ordre, que ceux qui veulent approfondir le traité de Dieu, ne peuvent trop étudier un si sçavant Ouvrage.

Dans ce siecle-ci il y a eu quelques Sçavans qui ont entrepris d'examiner la Doctrine Théologique des Payens. Le Pere Mourgues Jésuite fit imprimer un Ouvrage (1) en deux

(1) Plan Théologique du Pithagorisme, & des autres Sectes sçavantes de la Grece, pour servir d'éclaircissement aux Ouvrages Polémiques des Grecs contre les Payens ; avec la traduction de la Thérapeutique de Théodoret, où l'on voit l'abrégé de ces fameuses controverses : par le Révérend P. Michel Mourgues de la Compagnie de Jesus, Professeur Royal

tomes, dont le premier contient l'exposition de la Théologie en dix Lettres, le second la Thérapeutique de Théodoret, avec des analyses & des Notes. La premiere Lettre qui est la plus importante, & qui est celle qui a un plus grand rapport à la matiere qui est traitée dans le Livre qu'on donne aujourd'hui au Public, est toute entiere sur l'Unité de Dieu; il fait voir que les Sçavans du Paganisme ne reconnoissoient qu'un seul Dieu suprême. M. le Clerc prétend (a) que M. Cudworth avoit beaucoup mieux prouvé cet article que le Pere Mourgues, à qui l'on peut reprocher d'avoir cité les Ouvrages attribués à Orphée comme s'ils étoient effectivement de cet ancien Poëte : il

(a) *Bib. choisie, t. 27. art. 4. pag. 443.*

en l'Université de Toulouse. A Toulouse, & se vend à Paris, chez Jacques Vincent, 1712.

ſuppoſe auſſi qu'Orphée a connu diſtinctement le Verbe Divin ; il cite d'autres paſſages attribués aux Anciens, qui ont à la vérité déja été allégués par les Peres, mais dont la ſuppoſition eſt regardée comme conſtante par les meilleurs Critiques ; il met au nombre de ceux qui ont dépoſé en faveur de l'Unité de Dieu, des Philoſophes dont les expreſſions bien examinées ſont plus favorables aux athées & au Spinoſiſme qu'aux orthodoxes, tels que Parménide & Méliſſe ; enfin il s'étend trop ſur la Trinité, qu'il croit avoir été connue par les Payens. Au reſte le Livre du Pere Mourgues a ſon mérite ; & M. le Clerc très-bon juge dans ces matieres, & que l'on ne peut ſoupçonner de prévention pour la Société dont étoit l'Auteur, en parle ainſi (*a*) : » Cet

(*a*) *Bib. choiſie, tom. 27. art. 4. p. 414.*

» Ouvrage du Pere Mourgues,
» Profeſſeur des Mathémati-
» ques dans l'Univerſité de
» Toulouſe, mort depuis peu,
» mérite plus d'attention que
» bien des gens ne s'imagine-
» ront peut-être par la lecture
» du titre. On y peut apprendre
» les Dogmes Théologiques les
» plus abſtrus des anciens Pi-
» thagoriciens & Platoniciens,
» & en même tems toute la
» Théologie Payenne conſidé-
» rée dans ſes principes géné-
» raux. L'Auteur qui avoit un
» eſprit géométrique, a rangé
» ſa matiere en bon ordre, &
» l'a exprimée avec beaucoup
» de netteté & de politeſſe. «

Les remarques de M. l'Abbé d'Olivet ſur la Théologie des Philoſophes Grecs, qu'il a jointes à ſon élégante traduction du Livre de Cicéron ſur la nature des Dieux, méritent

d'être lues avec attention. Le ſçavant Traducteur n'a entrepris d'expliquer la Théologie des anciens Philoſophes, que par rapport aux entretiens de Cicéron ſur la nature des Dieux : ainſi non-ſeulement il s'eſt borné aux idées qu'ils ont eues ſur la Divinité, mais encore il ne s'eſt engagé qu'à éclaircir ce que Cicéron leur fait dire ſur ce ſujet. Il examine donc les ſentimens de Thalès, d'Anaximandre, d'Anaximene, d'Anaxagore, de Pithagore, de Xénophane, de Parménide, de Platon, de Xénocrate, de Straton & de Zénon ; & il traite cette matiere à faire déſirer qu'il eût voulu éclaircir tout ce qu'ont penſé les autres Philoſophes. Il a crû devoir s'éloigner quelquefois du ſentiment de M. Bayle ; & quoique ç'ait été avec les égards dûs à un

homme ſi célebre, il en a été repris par l'Auteur de la Philoſophie du bon Sens avec le même zéle, & avec autant de vivacité qu'en pourroit témoigner un Théologien, qui s'imagineroit qu'on voudroit donner atteinte aux principes qu'il affectionne le plus.

A la ſuite des Voyages de Cyrus, par M. Ramſay, on trouve un diſcours ſur la Mythologie, dont le ſujet de la premiere partie eſt de faire voir, que les Philoſophes de tous les tems & de tous les Pays ont eu l'idée d'une Divinité ſuprême, diſtincte & ſéparée de la matiere. L'Auteur y a recueilli les principaux paſſages, qui ſe trouvent dans les Anciens en faveur de l'Unité & de la Toute-Puiſſance de Dieu.

Ce ſont-là tous les Ouvrages

les plus importans qui ayent été faits pour expliquer la Théologie Payenne. Ce n'eſt pas que cette matiere n'ait été auſſi traitée dans les Hiſtoriens de la Philoſophie, & ſur-tout dans M. Bruker, dont la ſçavante Hiſtoire ne ſçauroit être trop lue par ceux qui ſe propoſent d'approfondir tout ce qui regarde l'hiſtorique de la Philoſophie; mais notre intention dans ce diſcours n'a été que de parler de ceux, dont le principal objet a été de traiter de la Théologie des Payens. L'Hiſtoire de la Philoſophie Payenne (1) qui parut il y a près de trente ans en Hollande, ne regarde que les ſentimens Théologiques des Anciens.

(1) Hiſtoire de la Philoſophie Payenne, ou Sentimens des Philoſophes & des Peuples Payens les plus célébres ſur Dieu, ſur l'Ame, & ſur les Devoirs de l'Homme. A la Haye, chez Pierre Goſſe & Pierre de Hondt, 1724.

L'Auteur s'y eſt propoſé d'exécuter ce que M. le Clerc avoit déſiré pluſieurs années auparavant (*a*), un *Syſtême méthodique de la Théologie Philoſophique, en montrant par des paſſages des Anciens ce qu'ils ont crû préciſément.*

(*a*) *Bib. choiſie, tom. 27. p. 431.*

Cet Ouvrage differe de tous ceux qui ont paru juſqu'à préſent : 1°. en ce que le Dogme & la Morale y ſont compris ; 2°. l'Auteur ne s'eſt propoſé aucun ſyſtême : il n'a eu intention que de rapporter avec la plus grande impartialité les vérités & les erreurs enſeignées par les Anciens, ſans avoir le moindre deſſein de les juſtifier aux dépens de la bonne foi ou de la ſaine critique, défaut dans lequel ſont tombés fréquemment ceux qui ont traité le même ſujet.

L'Hiſtoire de la Philoſophie Payenne fut imprimée avec une

une ſi grande négligence, qu'il n'y a point de page où il ne ſe rencontre quelques contre-ſens dans le texte, & des fautes dans les citations, ſans l'exactitude deſquelles ces ſortes de Livres deviennent abſolument inutiles.

L'Auteur qui n'avoit pas voulu avouer un Ouvrage auſſi défiguré, vit avec ſurpriſe que tout informe qu'il étoit, il avoit été très-bien reçu par les plus ſçavans hommes de l'Europe, qui malgré le peu d'attention du Correcteur en jugerent très-favorablement. M. Fabricius (1) en parla avec éloge dès l'an 1725, & il cite un Journal Allemand qui décide que c'eſt un Ouvrage *rempli d'érudition & de réflexions judicieuſes & ſçavantes.*

(1) *Joannis Alberti Fabricii delectus argumentorum, & Syllabus Scriptorum, qui veritatem Religionis Chriſtiana aſſeruerunt.* cap. 8. pag. 303.

M. le Clerc emploie deux articles de sa Bibliotheque ancienne & moderne à en rendre un compte fort exact (1). Il

(1) *Bibliotheque ancienne & moderne, tom.* 22. art 4. » L'Auteur avoit chargé un de ses » amis qui devoit avoir soin de cette Edition, » de traduire le texte des Auteurs Grecs & » Latins en François, & d'en mettre la tra- » duction Françoise dans le texte en faveur » de ceux qui n'entendent que cette Langue, » & d'avoir soin que tout l'Ouvrage fût im- » primé correctement : cependant celui qui » a promis de prendre soin de tout cela, n'en » a rien fait ; tout est plein de fautes, & sur- » tout le Grec & le Latin : rien n'a été traduit ; » & les noms propres des Auteurs sont à tous » momens mal écrits, ce qui défigure extrê- » mement cet Ouvrage. Néanmoins ceux qui » auront assez de capacité pour redresser les » fautes, ne laisseront pas d'être bien-aises » d'avoir tous ces passages recueillis en deux » petits volumes, & de voir ce que les plus » habiles d'entre les Payens disoient sur la » Théologie & sur la Morale, soit que leurs » sentimens soient contraires à la vérité ou » non. On a là dedans un sujet, dont la mé- » ditation peut apprendre jusqu'où la raison, » telle qu'elle a été dans le genre humain, » peut aller sans être secourue par les lu- » mieres de la révélation ; & ce en quoi elle » s'égare, sans pouvoir tenir le bon chemin,

assure dans l'examen du second tome (*a*), que ceux qui avoient lû ce qu'il avoit dit du tome premier, lui avoient demandé plus d'une fois s'il ne parleroit pas du second comme il l'avoit promis; & il finit son extrait par ces paroles : » Au reste c'est » dommage, comme je l'ai dé- » ja dit auparavant, que cet » Ouvrage n'ait pas été publié » plus correctement. «

(*a*) *Bib. ancienn. & mod. art.* 5. *t.* 23.

M. Bruker dont les sçavans Ouvrages sont des preuves certaines que personne n'est plus instruit que lui dans l'Histoire de la Philosophie, donna l'an 1729 un Livre sous le titre d'*Otium Vindelicum* (1), dans le-

» que secourue des lumieres extraordinaires » de celui qui l'a créée : tantôt elle ne paroît » pas tout-à fait indigne de lui, & tantôt elle » semble si ténébreuse & si pleine d'erreurs » grossieres, qu'elle semble avoir été aban- » donnée par celui qui l'a tirée du néant à ses » propres ténébres. «

(1) *Jacobi-Brukeri Otium Vindelicum, sive*

quel il fit des obſervations très-judicieuſes ſur l'Hiſtoire de la Philoſophie Payenne. La critique qu'il fit de quelques endroits de cet Ouvrage, ne l'empêcha point d'en parler très-favorablement. Des jugemens ſi flatteurs réconcilierent l'Auteur de l'Hiſtoire de la Philoſophie Payenne avec ſon Ouvrage, ou du moins diminuerent les dégoûts que la

Metelematum Hiſtorico-Philoſophicorum triga; in quibus præcipua veteris Philoſophiæ dogmata plurima, item Scriptorum veterum loca explicantur & illuſtrantur. Auguſtæ-Vindelicorum, 1729.

Pag. 218. *Nec laude ſuâ fraudandus auctor eſt, qui haud vulgarem in ſuo libro eruditionem, lectioniſque veterum & recentiorum copiam prodidit.*

Pag. 200. *Hæc ſunt, quæ ex multis & diverſis inter ſe ſententiis Gentilium Philoſophorum, quas Hiſtoriæ Philoſophiæ Gentilis doctiſſimus auctor tomo primo diligenter & copioſè protulit & expoſuit, ſelegimus, non eo fine ut dicam viro ſcriberemus, cui elegantioris eruditionis, multæque lectionis laus, illæſâ veritate & æquitate, denegari non poteſt.*

négligence du Correcteur lui avoit fait prendre contre ce Livre. Il apprit d'ailleurs que l'Edition en étoit entierement épuisée, & que plusieurs gens de mérite souhaitoient qu'on le réimprimât. C'est ce qui lui a fait prendre la résolution de le revoir avec la plus grande sévérité, & d'y faire les additions & les retranchemens, que de nouvelles lectures ou des réflexions plus mûres ont pû suggérer. Cet Ouvrage est le résultat d'une partie des remarques que l'Auteur fit dans sa jeunesse, lorsqu'il s'occupoit à lire les Grecs, les Latins, les principaux Voyageurs, enfin les Ouvrages qui avoient quelque célébrité. Le mérite d'un Livre de cette nature, est de pouvoir trouver facilement ce que les plus grands hommes & les plus célebres Nations

ont penſé ſur les matieres qui intéreſſent davantage le Genre humain.

TABLE

Des Auteurs cités dans cet Ouvrage, dont il y a diverſes Editions.

ÆLiani variæ Hiſtoriæ ; *Argentorati*, 1713.
Alexander Aphrodiſienſis, de Fato. *Londini*, 1658.
Alcinous, de Doctrinâ Platonis. *Lutetiæ*, 1567.
Alciphronis Epiſtolæ. *Lipſiæ*, 1715.
Ambroſii Opera ; *Editio Benedictinorum.*
Ammianus Marcellinus. *Pariſ.* 1681.
Ammonius in Libri Ariſtotelis de Interpretatione ſectionem ſecundam. *Londini*, 1658.
Andronici Rhodii Ethicorum Nichomacheorum Paraphraſis. *Cantabrigiæ*, 1679.
Anonymus de Vitâ Pithagoræ. *A la fin de l'Edition de la Vie d'Iamblique, par M. Cuſter.*
Marcus Antonius de Rebus ſuis. *Trajecti ad Rhenum*, 1697.

Apollonii Epiſtolæ, ex editione Olearii. *Lipſiæ*, 1709.
Apuleius in uſum Delphini. *Pariſiis*, 1688.
Ariſtidis Orationes, 1604.
Ariſtote. *Lutetiæ-Pariſiorum*, 1619.
Arnobius adverſus Gentes ; *dans la Bibliotheque des Peres.*
Arnoldus Bonæ-Vallis ; *après S. Cyprien.*
Arrien, ſur Epictete. *Cantabrig.* 1655.
Arrien, Expeditio Alexandri. *A Leyde*, 1704.
Artemidori Oneiro-Critica. *Lutetiæ*, 1603.
S. Athanaſe ; *Edit. des Benedictins.*
Athenagore ; *après S. Juſtin.*
Athenée. *Lugduni*, 1612.
S. Auguſtin ; *Edit. des Benedictins.*
Aulugelle, in uſum Delphini. *Pariſiis*, 1681.
Baronius, *tom.* 5. *Anvers*, 1602.
S. Baſile, *Paris*, 1618.
Bayle, Penſées diverſes, quatriéme Edit. *à Rotterdam*, 1704.
Benjamini Itinerarium, de l'Empereur. *Lugduni-Batavorum*, 1633.
Voyages de Bernier. *Amſterdam*, 1710.
Bibliotheca veterum Patrum. *Pariſiis*, 1654.

Le Relationi universali di Giovanni Bottero Benese. *In Venetia*, 1602.
Cæsarius; *dans la Bibliotheque des Peres.*
Callimaque. *A Utrecht*, 1697.
Cassien. *Arras*, 1728.
Capitolin; *dans l'Histoire Auguste.*
Tabula Cebetis, *Lugduni-Batavorum*, 1640.
Chrysostomi tom. 2. *Parisiis*, 1621.
Tomus quintus. *Parisiis*, 1636.
Ciceronis Opera, Edit. Verburgii. *Amstelodami*, 1624.
Clement d'Alexandrie. *Paris*, 1641.
Claudianus Mamertus. *Bibliotheque des Peres.*
Conciles, *Edit. du Pere Labbe.*
Constantini Oratio ad Sanctorum Cœtum. *Parisiis*, 1659.
Code Théodosien, *Edit. de Jacques Godefroi.*
Cornelius Nepos. *Francfort*, 1608.
Cragius de Republicâ Lacædemoniorum. *Lugduni-Batavorum*, 1670.
S. Cypriani Opera. *Amsterdam*, 1706.
Cyrillus Alexandrinus, *Edit. d'Aubert.*
Decretales Gregorii Papæ noni. *Parisiis*, 1612.
Democratis Sententiæ. *Amstelodami*, 1688.

Demophili Sententiæ. *Amſtelodami*, 1688.
Dionyſius Areopag. *Antverpiæ*, 1634.
Dionyſius Halicarnaſſenſis. *Oxoniæ*, 1704.
Digeſte. *Paris*, 1628.
Diogenien. *Antverpiæ*, 1612.
Diogene Laerce. *Amſtelodami*, *apud Weſtenium*.
Dion Caſſius. *Hanoviæ*, 1606.
Dion Chryſoſtome. *Lutetiæ*, 1604.
Diodore de Sicile. *Hanoviæ*, 1606.
Epiſtolæ Græcæ. *Aureliæ-Allobrogum*, 1606.
S. Epiphane. *Coloniæ*, 1682.
Eſtius in Sententias. *Pariſiis*, 1648.
Evagre. *Paris*, 1673.
Euſebe, Hiſtoire Eccleſiaſtique. *Paris*, 1659.
Préparation Evangéliq. *Paris*, 1628.
In Hieroclem, *dans Philoſtrate*.
Flori Epitome. *Lugduni-Batavorum*, 1655.
S. Fulgence. *Paris*, 1671.
Galeni Opera. *Pariſiis*, 1679.
Gaſſendi Opera. *Lugduni*, 1658.
Gaulmain, de vitâ & morte Moſis. *Pariſiis*, 1629.
Gemelli. *Paris*, 1719.
Gregoire de Nazianze. *Paris*, 1630.

Gregoire de Nyſſe. *Paris*, 1615.
Gregorii Papæ I. Opera. *Pariſ.* 1705.
Helmodi Chronica Sclavorum. *Francfort*, 1581.
Hermias, *après S. Juſtin.*
Herodote. *Francfort*, 1608.
Heſichii Mileſii Opuſcula. *Lugduni-Batavorum*, 1613.
Hierocles ſur les Vers dorés, & *de Providentiâ & Fato. A Paris*, 1673.
S. Hilaire. *Paris*, 1693.
Hiſpania illuſtrata, *Edit. de Francfort, chez Marnius.*
Hiſtoire naturelle & morale des Iſles Antilles de l'Amérique. *Rotterdam*, 1658.
Hiſtoriæ Auguſtæ Scriptores. *Pariſiis*, 1620.
Hugues de S. Victor. *Rouën*, 1648.
Iamblici de Myſteriis. *Oxonii*, 1678.
De vitâ Pithagoræ. *Amſtelod.* 1707.
Protrepticon ; *apud Commelinum*, 1598.
Jean Damaſcene, *Edit. du Pere le Quien.*
S. Jerôme, *Edit. de Martianai.*
Inſtituts, dans le Corps du Droit Civil. *Paris*, 1628.
Joannis Sariſberienſis Policraticus. *Leyde*, 1595.

Joſephi Opera. *Genevæ*, 1634.
Irenée. *Edit. du Pere Maſſuet.*
Iſidore de Peluſe. *Paris*, 1638.
Iſidore de Seville. *Cologne*, 1617.
Iſocrates. *Editio Henrici Stephani*, 1593.
Juliani Imperatoris Opera. *Pariſiis*, 1630.
Julius Firmicus Maternus. *Baſileæ*, 1551.
Juſtini Hiſtoriæ. *Amſtelodami*, 1659.
Juſtini Martyris Opera. *Lutetiæ*, 1615.
Lactantii Opera, Editio Nicolai Lenglet du Frenoi. *Pariſiis*, 1748.
Lampridius, *dans l'Hiſtoire Auguſte.*
Libanii Opera, *Edit. Morelliana.*
Libanii Epiſtolarum Centuria. *Lipſiæ*, 1711.
Eſſai Philoſophique de Loke. *A la Haye*, 1717.
Luciani Opera. *Lutetiæ*, 1615.
Mamertinus, dans les *Panegyrici veteres.*
Marshami Canon Chronicus. *Francq.* 1696.
Macrobius. *Pariſiis*, 1585.
Sancti Maximi Opera. *Pariſiis*, 1675.
Loci communes, per Antonium & Maximum. *Aureliæ - Allobrogum*, 1609.

Maximus Tyrius. *Oxoniæ*, 1677.
Maffei Hiſtor. Indic. *Coloniæ*, 1590.
Meurſii Eleuſinia. *Lugduni-Batavorum*, 1619.
Minucius Felix. *Cantabrigiæ*, 1712.
Nazarius, dans les *Panegyrici veteres*.
Nemeſius, dans la *Bibliotheque des Peres*.
Origenis Opera. *Pariſiis*, 1619.
Origenis in ſacras Scripturas Commentaria. Edit. Huet. *Rhotomagi*, 1668.
Origenes contra Celſum. *Cantabrigiæ*, 1658.
Origenis Philoſophumena. *Hamburgi*, 1706.
Ocellus Lucanus. *A Amſterd.* 1688.
Palladius de Gentibus Indiæ. *Londini*, 1665.
Panegyrici veteres. *Pariſiis*, 1676.
Paterculus. *Pariſiis*, 1675.
Pauſanias. *Hanoviæ*, 1613.
Petri Chryſol. Opera. *Pariſiis*, 1671.
Petri Martyris Decad. *Pariſiis*, 1587.
Epiſtolæ. *Edit. Elzeviriana.*
Petronius. *Trajecti ad Rhenum*, 1709.
Philaſtre, dans la *Bibliotheque des Peres*.
Philonis Opera. *Lutetiæ-Pariſiorum*, 1640.

Philoſtratorum Opera. *Lipſiæ*, 1709.
Philoponus de Mundi Creatione. *Viennæ*, 1630.
Photii Bibliotheca. *Rhotomagi*, 1653.
Pindarus. *Salmurii*, 1620.
Piſidas, dans la *Bibliotheque des Peres.*
Platonis Opera, *Edit. de Serranus.*
Plinii Hiſt. Naturalis. *Pariſiis*, 1685.
Plinii Epiſtolæ & Panegyricus. *Oxonii*, 1686.
Plotinus. *Baſileæ*, 1580.
Plutarchi Opera. *Pariſiis*, 1624.
Poetæ Minores Græci. *Cantabrigiæ*, 1652.
Pollucis Onomaſticon. *Amſtelodami*, 1706.
Polybius Vechelii. 1609.
Pomponius Mela. *Hagæ-Comitis.* 1658.
Porphyre, Vie de Pithagore. *Amſterdam*, 1707.
De Abſtinentiâ, & Sententiæ. *Cantabrigiæ*, 1655.
Procli Opera. *Hamburgi*, 1618.
Procopius de Bello Gothico. *Pariſiis*, 1662.
Proverbes Grecs. *Antverpiæ*, 1612.
Q. Curtius, *Edit. Pitiſci*, *Hagæ*, 1708.
Quarta Editione de Ramuſio. *A Veniſe.*
Salluſtius de Diis & Mundo. *Amſterdam*, 1688.

Salluſtii Hiſtoriæ. *Cantabrigiæ*, 1710.
Salvianus. *Pariſiis*, 1603.
Senecarum Opera. *Pariſiis Vitrai*, 1637.
Sextus Empiricus. *Pariſiis*, 1621.
Sextus Pithagoreus. *A Amſterd.* 1688.
Silvius in Sanctum Thomam. *Antverpiæ*, 1684.
Simplicius in Epictetum, *Lugduni-Batavorum*, 1640.
Scholiaſte d'Euripide, avec Euripide. *Coloniæ-Allobrogum*, 1602.
Sirmondi Opera. *Pariſiis.* 1696.
Steuchus Eugubinus. *Pariſiis*, 1578.
Spartien, *dans l'Hiſtoire Auguſte.*
Stobée. *Aureliæ-Allobrogum*, 1602.
Strabo. *Lutetiæ-Pariſiorum*, 1620.
Les Voyages de Jean Struys. *Amſterdam*, 1681.
Suidæ Lexicon. *Cantabrigiæ*, 1605.
Voyages du Pere Tachard. *Amſterdam*, 1689.
Tacitus. *Lugduni-Batavorum*, 1687.
Tatien, *après S. Juſtin.*
Tertullien. *A Paris*, 1675.
Theodoreti Opera. *Pariſiis*, 1642.
Theophile, *après S. Juſtin.*
Timée, *dans Platon.*
Titus Livius, *ex Officinâ Elzevirianâ*, 1645.

Trigautius. *Lugduni*, 1616.
Triglandius. *Hamb. & Lipsiæ*, 1714.
Valerius Maximus. *Lugduni-Batavorum*, 1655.
Varro de Re Rusticâ. *Parisiis*, 1543.
Vita Homeri; *à la tête de l'Homere de Barnes.*
Vopiscus, *dans l'Histoire Auguste.*
Vossius de Theologiâ Gentili. *Amstelodami*, 1700.
Xenophontis Opera. *Lutetiæ-Parisiorum*, 1625.
Zacharie de Mytilene, *dans la Bibliot. des Peres.*
Zenon, *dans la Bibliotheque des Peres.*

Fin de la Table des Auteurs.

TABLE

Des Chapitres contenus dans ce Volume.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Existence de Dieu.

I. *L'Existence de Dieu a été reconnue de presque tous les Philosophes*, pag. 1
II. *Elle a été ignorée de quelques peuples*, 11
III. *Elle a été niée par quelques Philosophes*, 40

CHAPITRE II.

De l'Essence de Dieu.

I. *Diverses Descriptions de la Nature divine par les Payens*, 58
II. *De la Spiritualité de Dieu*, 67
III. *De ceux qui avant Spinosa ont enseigné l'erreur qu'il a renouvellée*, 81

CHAPITRE III.

De l'Unité de Dieu.

I. *Les Poëtes reconnoiſſoient un Dieu plus puiſſant que les autres*, 103
II. *L'Unité de Dieu reconnue par les Philoſophes*, 108
III. *Admiſe par beaucoup de Peuples*, 126
IV. *Des Peuples ou des Philoſophes qui ont crû qu'il y avoit deux Principes*, 135

CHAPITRE IV.

De l'Immutabilité de Dieu.

Les Philoſophes ont reconnu l'immutabilité de Dieu, 151

CHAPITRE V.

De l'Éternité de Dieu.

L'Eternité de Dieu a été reconnue par les Philoſophes, 154

CHAPITRE VI.

De l'Immensité de Dieu.

L'Immenſité de Dieu a été reconnue des Philoſophes, 158

CHAPITRE VII.

De la Science de Dieu.

I. *Les Poëtes ont enseigné que Dieu sçavoit tout*, 161
II. *C'étoit aussi la doctrine des Philosophes*, 163
III. *Presque tous les Anciens ont crû que Dieu connoissoit l'avenir*, 166

CHAPITRE VIII.

De la Toute-Puissance de Dieu.

I. *La Toute-Puissance de Dieu connue des Poëtes*, 172
II. *Et des Philosophes*, 175
III. *De ceux qui l'ont révoquée en doute*, 176

CHAPITRE IX.

De la Bonté de Dieu.

I. *Dieu est bienfaisant*, 179
II. *Il est bon par sa nature*, 181
III. *Il aime les hommes*, 182
IV. *Il n'est point auteur du mal*, 184

CHAPITRE X.

De la Providence.

I. *La Providence admise par les Poëtes*, 186
II. *Par les Philosophes*, 190
III. *Par le plus grand nombre des Nations*, 212
IV. *De ceux qui l'ont révoquée en doute*, 214

CHAPITRE XI.

De la Justice de Dieu.

I. *La Justice de Dieu connue des Poëtes*, 223
II. *La Justice de Dieu connue des Philosophes*, 227
III. *Les bons seront récompensés après leur mort.* 229
IV. *Les méchans seront punis après leur vie*, 238

CHAPITRE XII.

De Dieu Créateur.

I. *Ce que les Philosophes ont crû de l'Eternité de la matiere*, 241

II. *Ce que les Peres ont penſé du ſentiment que la matiere eſt éternelle*, 245
III. *Des Philoſophes qui ont crû que Dieu avoit arrangé le monde*, 259
IV. *Si les Payens ont connu la Création*, 276
V. *Ce que les Anciens ont crû de la pluralité des mondes*, 286
VI. *De la fin du monde*, 293

CHAPITRE XIII.

DE LA SPIRITUALITÉ DE L'AME.

I. *Les plus célébres Philoſophes ont crû l'ame ſpirituelle*, 295
II. *De ceux qui ont été d'un ſentiment contraire*, 300

Fin de la Table des Chapitres.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit qui a pour titre ; *Théologie Payenne, ou Sentimens des Philoſophes & des Peuples Payens les plus célebres, ſur Dieu, ſur l'Ame & ſur les Devoirs de l'Homme :* je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce quatre Avril mil ſept cens cinquante-trois.

CONDILLAC.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé JEAN DE BURE l'aîné, Libraire à Paris, ancien Adjoint de ſa Communauté, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public des Ouvrages qui ont pour titre : *L'Hiſtoire Naturelle éclaircie dans une de ſes principales parties, ou l'Oritologie qui traite des Terres, des Pierres, des Minérraux, &c. Traité des Diamans & des Perles, traduit de l'Anglois, avec des figures ; Hiſtoire de la Pucelle d'Orléans, par Edmond Richer, Docteur de Sorbonne ; Nouveau Commentaire ſur l'Ordonnance Civile du mois d'Avril 1667, avec les articles du texte de l'Ordonnance qui ſont commentés par l'Auteur du Commentaire ſur l'Ordonnance Criminelle ; Voyage Pittoreſque des environs de Paris, avec une Carte*

Topographique de tous les endroits qui le compoſent ; Traité de la Théologie Payenne, par M. de Burigny ; s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer leſdits Ouvrages autant de fois que bon lui ſemblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant l'eſpace de neuf années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire leſdits Ouvrages, ni d'en faire aucuns extraits, ſous quelque prétexte que ce ſoit d'augmentation, correction, changement ou autres, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts ; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion deſdits Ouvrages ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Préſentes ; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil ſept cens vingt-cinq ; qu'avant de les expoſer en vente, les Manuſcrits ou Imprimés qui auront ſervi de Copie à l'impreſſion deſdits Ouvrages, ſeront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur de Lamoignon, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur

de Lamoignon, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur de Machault, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant ou ses ayans causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie des Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Sécretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR TEL EST NOTRE PLAISIR. Donné à Versailles, le deuxiéme jour du mois de Mai l'an de grace mil sept cens cinquante-trois, & de notre Regne le trente-huitiéme. Par le Roi en son Conseil.

Signé, SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre treize de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 169. Fol. 134. conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris, le 4 Mai 1753.

HÉRISSANT, Adjoint.

THÉOLOGIE

THÉOLOGIE PAYENNE.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Existence de Dieu.

I. *L'Existence de Dieu a été reconnue de presque tous les Philosophes.*
II. *Elle a été ignorée de quelques peuples.*
III. *Elle a été niée par quelques Philosophes.*

I. IL est honteux pour l'esprit humain, qu'une vérité aussi claire & aussi sensible que celle de l'Existence de Dieu, ait pû trouver quelque contradiction chez des Etres qui se flatent d'avoir la raison en partage. Il faut rendre

I. L'Existence de Dieu a été reconnue de presque tous les Philosophes.

cette juſtice aux plus célébres Philoſophes, qu'ils l'ont ſuppoſée comme un principe inconteſtable : quelques-uns même ont crû que cette vérité étoit innée dans l'homme ; c'étoit le ſentiment de Dion Chryſoſtome, d'Iamblique & de l'Empereur Julien. La croyance d'un Dieu, ſuivant Dion (1), eſt générale chez tous les hommes, chez les Barbares de même que chez les Grecs : elle eſt néceſſaire & innée chez tous les Etres raiſonnables ; la nature l'inſpire : on ne la tient point d'un maître mortel ; ce ne peut point être l'effet de la ſéduction, mais ſeulement de l'évidence.

» Vous dites qu'il y a des Dieux, » ce ſont les paroles d'Iamblique (2) ;

(1) DIO CHRYSOST. orat. 12. de Cognit. Dei, pag. 201. Πρῶτον μὲν ϗ ἐν πρώτοις δόξα ϗ ἐπίνοια κοινὴ τῶ ζύμπαντος ἀνθρωπίνυ γένυς ὁμοίως μὲν Ἑλλήνων, ὁμοίως δὲ βαρβάρων ἀναγκαία ϗ ἔμφυτος ἐν ϖαντὶ τῷ λογικῷ γιγνομένη κατὰ φύσιν, ἄνευ θνητῦ διδασκάλυ ϗ μυσαγωγῦ χωρὶς ἀπάτης ϗ χαρᾶς διάτε τὴν ξυγγένειαν τὴν πρὸς αὐτῦ.

(2) IAMBLIC. de Myſter. ſect. 1. cap. 3. p. 4. Φῆς τοίνυν πρῶτον διδόναι εἶναι Θεύς. Τὸ δ' ἔστιν ὐκ ἐρρῶν ὕτωσὶ λεχθὲν. συνυπάρχει γὰρ ἡμῶν αὐτῇ τῇ ὐσίᾳ ἡ περὶ Θεῶν ἔμφυτος γνῶσις, κρίσεώς τε ϖάσης ἐσὶ κρείττων ϗ ϖροαιρέσεως, λόγυ τε ϗ

„ ce n'eſt pas aſſez dire : l'idée de leur „ exiſtence eſt innée chez nous, & „ précéde tous nos raiſonnemens. “

La connoiſſance des Dieux eſt tellement gravée dans nos ames, ſuivant Julien (1), que nous n'avons pas beſoin de maître pour apprendre leur exiſtence. Ariſtote penſoit de même, (2) lorſqu'il enſeigne que tous les hommes ont une idée de la Divinité. Les Epicuriens mêmes parloient fort orthodoxement ſur cette matiére, comme on peut s'en convaincre par la lecture du diſcours de Velleïus, rapporté dans le premier Livre de Cicéron de la nature des Dieux. (3) „ Epicure, dit-il (*a*), eſt

(*a*) *Trad. de M. l'Abbé d'Olivet.*

ἀποδείξεως προϋπάρχει. συνήνωταί τε ἐξ ἀρχῆς πρὸς τὴν οἰκείαν αἰτίαν, καὶ τῇ πρὸς τ' ἀγαθὸν ὀσιώδει τῆς ψυχῆς ἐφέσει συνυφέστηκεν.

(1) JULIANI, orat. 7. pag. 3. & 391. Ἀλλὰ καὶ τοὺς ἐκ τῶν Θεῶν ἡμῖν ὥσπερ ἐγγραφέντας ταῖς ψυχαῖς, ὑφ' ὧν πάντες ἀδιδάκτως ἐῖναι Θεῖόν τι πεπεπείσμεθα.

(2) ARISTOT. de Cœlo, lib. 1. cap. 3. pag. 234. tom. 1. Πάντες γὰρ ἄνθρωποι περὶ Θεῶν ἔχουσιν ὑπόληψιν.

(3) CICERO, de nat. Deor. lib. 1. n. 16. *Solus enim vidit* (Epicurus) *primùm eſſe Deos, quòd in eorum animis eorum notionem impreſſiſſet ipſa natura. Quæ eſt enim gens, aut quod*

» le seul qui ait fondé l'existence des
» Dieux sur ce que la nature elle-
» même grave leur idée dans tous
» les esprits. Or quel peuple, ajoute-
» t-il, quelle sorte d'hommes n'a pas
» indépendamment de toute étude
» une idée, une prénotion des Dieux!
» Epicure, dans son divin Livre de
» la régle & du jugement, fait sentir

genus hominum, quod non habeat sine doctrinâ anticipationem quandam Deorum, quam προλήψιν appellat Epicurus, id est anteceptam animo rei quandam informationem: sine quâ nec intelligi quicquam, nec quari, nec disputari potest; cujus rationis vim atque utilitatem ex illo cœlesti Epicuri de regulâ & judicio volumine accepimus.

Quod igitur fundamentum hujus quæstionis est, id præclarè jactum videtis. Cùm autem non instituto aliquo, aut more, aut lege, sit opinio constituta, maneatque ad unum omnium firma consensio, intelligi necesse est esse Deos, quoniam insitas eorum, vel potiùs innatas cognitiones habemus: de quo autem omnium natura consentit, id verum esse necesse est. Esse igitur Deos confitendum est. Quod quoniam ferè constat inter omnes, non Philosophos solùm, sed etiam indoctos, fateamur constare illud etiam, hanc nos habere, sive anticipationem, ut antè dixi, sive prænotionem Deorum: sunt enim rebus novis nova ponenda nomina; ut Epicurus ipse προλήψιν appellavit, quam antèa nemo eo verbo nominârat.

» la force & l'utilité de ce principe,
» qui eſt le fondement ſur lequel on
» établit tout ce qui regarde cette
» queſtion. En effet, continue Vel-
» leïus, puiſque ce n'eſt point une
» opinion qui vienne de l'éducation,
» ou de la coutume, ou de quelque
» loi humaine, mais une créance fer-
» me & unanime parmi tous les hom-
» mes ſans un ſeul d'excepté; c'eſt
» donc par des notions empreintes
» dans nos ames, ou plutôt innées,
» que nous comprenons qu'il y a des
» Dieux. Or tout jugement de la na-
» ture, quand il eſt univerſel, eſt né-
» ceſſairement vrai: il faut donc re-
» connoître qu'il y a des Dieux; &
» puiſque ſçavans & ignorans s'ac-
» cordent preſque tous là-deſſus, il
» faut donc reconnoître auſſi que
» les hommes ont naturellement une
» idée des Dieux, ou, comme j'ai
» dit, une prénotion. Je fais ce mot
» à l'exemple d'Epicure, puiſque
» auſſi-bien ne ſçauroit-on exprimer
» de nouvelles choſes que par des
» termes nouveaux. «

Les plus fameux Légiſlateurs étoient perſuadés que la croyance de la Divinité étoit un article fon-

damental sans lequel les Etats ne peuvent pas subsister. Zaleucus commençoit ses loix par exiger de ceux qui demeuroient à Locres, qu'ils fussent persuadés de l'Existence des Dieux (1).

Platon étoit si convaincu de l'Existence de la Divinité, qu'il ne croyoit pas que personne eût pû vieillir dans l'opinion qu'il n'y avoit point de Dieux (2). Enfin Xenophon a décidé que l'Existence de Dieu étoit une vérité dont tous les hommes appercevoient facilement l'évidence (3).

L'absurdité de l'erreur opposée à cette vérité a fait croire au plus grand nombre des Anciens, qu'il n'y

(1) ZALEUCUS, dans DIODORE DE SICILE, liv. 12. pag. 84. Voyez aussi STOBÉE, tom. 1. pag. 279. Εὐθὺς γὰρ ἐν τῷ προοιμίῳ τῆς ὅλης νομοθεσίας ἔφη δεῖν τὸς καλοικοῦντας ἐν τῇ πόλει, πάντων πρώτων ὑπολαβεῖν τὸ πεπεῖσθαι Θεὸς εἶναι.

(2) PLATO, de Legibus, lib. 10. pag. 888. Τὸ δὲ τοίνυν σοὶ παραγιγνὸς αὐτῶν πολλοῖς φράζοιμ' ἂν, τὸ μηδένα πώποτε λαβόντα ἐκ νέου ταυτην τὴν δόξαν περὶ Θεῶν, ὡς ὄκ εἰσὶ, διατελέσαι πρὸς γῆρας μείναντα ἐν τούτῃ τῇ διανοήσει.

(3) XENOPHON, Epist. ad Eschin. pag. 1000. Ὅτι μὲν γὰρ τὰ Θεῖα ὑπὲρ ἡμᾶς, παντὶ δῆλον.

avoit point eu de nation qui n'eût admis des Dieux : tel a dû être le ſentiment de ceux qui ſuppoſoient dans tous les hommes une idée innée de l'Exiſtence de l'Etre ſuprême.

D'autres qui ne ſe ſont point expliqués ſur cette queſtion, ont aſſuré que les nations les plus barbares avoient crû l'Exiſtence des Dieux. » Une des plus grandes raiſons qui » nous perſuade qu'il y a des Dieux, » dit Cicéron (1), c'eſt qu'il n'y a » point de nation quelque féroce » qu'elle ſoit, ni d'homme quelque » ſauvage qu'on le ſuppoſe, qui n'ait » eu quelque idée de la Divinité. » Pluſieurs ſe ſont trompés ſur la » nature des Dieux : l'éducation a » contribué à entretenir ces erreurs ; » mais tous ſont convenus de l'Exiſ-

(1) *Ut porrò firmiſſimum hoc afferri videtur, cur Deos eſſe credamus, quòd nulla gens tam fera, nemo omnium tam ſit immanis, cujus mentem non imbuerit* Deorum opinio. *Multi de Diis prava ſentiunt ; id enim vitioſo more effici ſolet : omnes tamen eſſe vim & naturam divinam arbitrantur ; nec verò collocutio hominum aut conſenſus efficit, non inſtitutis opinio eſt confirmata, non legibus : omni autem in re conſenſio omnium gentium lex natura putanda eſt.* Cicero, Tuſc. diſp. l. 1. n. 13.

» tence d'un ſuprême Etre & d'une » Nature divine : ce ne ſont ni les » conventions, ni la coutume, ni les » loix qui ayent donné naiſſance à » cette opinion ; or le conſentement » de toutes les nations ſur un point » doit être regardé comme une loi » de la nature. «

Il répéte la même choſe dans le premier Livre des Loix. » De tous » les animaux, dit-il (1), l'homme » eſt le ſeul qui ait quelque idée de » Dieu ; & parmi les hommes, il n'y a » point de nation ſi ſauvage & ſi bar- » bare, qui ne ſoit perſuadée qu'il » faut croire un Dieu, quoiqu'elle » ignore la nature de Dieu. «

Séneque penſoit de même. » Une » preuve de la vérité chez nous, » diſoit-il, c'eſt lorſque quelque » choſe paroît vraie à tout le monde : » entre les preuves que nous appor- » tons de l'Exiſtence des Dieux, nous

(1) *Itaque ex tot generibus nullum eſt animal præter hominem, quod habeat aliquam notitiam Dei ; ipſiſque in hominibus nulla eſt gens, neque tam immanſueta, neque tam fera, quæ non, etiamſi ignoret qualem habere Deum deceat, tamen habendum ſciat.* Cicero, de Legibus, lib. 1. n. 8.

» nous ſervons de celle-ci, que tous » les hommes ſont perſuadés qu'il y » en a, & qu'il n'y a point de na- » tion ſi peu policée qu'elle ſoit, qui » n'en admette un (1) «. Artemidore prétend que, comme il n'y a point de nation ſans chef, auſſi il n'y en a point qui ne croie en Dieu (2).

Elien donne cette préférence aux Barbares ſur les Grecs (*a*), que chez ces premiers il ne s'eſt point trouvé de Philoſophes qui ayent révoqué en doute, ni l'Exiſtence de Dieu, ni ſa providence; ce que l'on a ſouvent vû arriver chez les Grecs.

(*a*) *Var. hiſtor.* 2. c. 31.

Les Peres de l'Egliſe ont penſé de même que Cicéron & Séneque ſur ce ſujet. Saint Irénée (3), Ar-

(1) *Apud nos veritatis argumentum eſt, aliquid omnibus videri : tanquam Deos eſſe inter alia ſic colligimus, quòd omnibus de Diis opinio inſita eſt, nec ulla gens uſquam eſt adeò extra leges, moreſque projecta, ut non aliquos Deos credat.* Seneca, epiſt. 117.

(2) ARTEMIDORE, Oneirocrit. ch. 9. pag. 14. οὐδὲν γὰρ ἔθνος ἀνθρώπων Ἕλλησιν, ὥσπερ οὐδὲ ἀβασίλευτον. Voyez auſſi MAXIME DE TYR, Diſſert. 38. τὸ δὲ ἁρμονικὸν, ὁμοίως ἅπασι μὲν ξυνετὸν τῷ Θεῷ.

(3) S. IRENÉE, l. 2. ch. 9. pag. 126. *Nunc autem ſufficit id, quod eſt ab eis, qui contrariæ*

nobe (1), Saint Grégoire de Nazianze (2), Clément d'Alexandrie (3), Lactance (4), & plusieurs

nobis dicunt, testimonium, omnibus hominibus ad hoc demùm consentientibus, veteribus quidem, & inprimis à primoplasti traditione hanc suadelam custodientibus, & unum Deum fabricatorem cœli & terræ hymnizantibus, reliquis autem post eos à Prophetis Dei hujus rei commemorationem accipientibus, Ethnicis verò ab ipsâ conditione discentibus.

(1) ARNOBIUS, adversùs gentes, lib. 1. p. 6. *Quisquamne est hominum, qui non cum istius principis notione diem primæ nativitatis intrarit, cui non sit ingenitum, non affixum, imò ipsi penè in genitalibus matris non impressum, non insitum, esse regem ac dominum, cunctorum, quacumque sunt, moderatorem.*

(2) S. GREGOR. DE NAZIANZ. orat. 34. pag. 539. τὸ μὲν γὰρ εἶναι θεὸν καὶ τὴν πάντων ποιητικήν τε καὶ συνεκτικὴν αἰτίαν, καὶ ὑψὶς διδάσκαλον, καὶ ἡ φυσικὸς νόμος.

(3) CLEMENT D'ALEXANDRIE rapporte que Basilide croyoit que le sentiment de l'Existence de Dieu étoit inspiré à tous les hommes par la nature; Stromates, liv. 5. ἐν γὰρ φύσει τις τὸν Θεὸν ἐπίσταται, ὡς Βασιλείδης φίλεται.

(4) LACTANCE, liv. 3. *de falsâ Sapientiâ Philosophorum*, cite & approuve le passage de Cicéron *de Legibus*, que nous avons rapporté. Voyez aussi S. JEAN DAMASCENE, tom. 1. *de Fide Orthodoxâ*, liv. 1. ch. 1. pag. 123. Πᾶσι γὰρ ἡ γνῶσις τὸ εἶναι θεὸν ὑπ' αὐτοῦ φυσικῶς ἐγκατέσπαρται.

autres dont il seroit trop long de rapporter les passages, ont enseigné qu'aucune nation n'avoit jamais douté de l'Existence de Dieu.

II. C'étoit apparemment l'évidence de cette vérité, qui faisoit présumer aux Philosophes & aux Peres, qu'il n'y avoit aucune nation qui n'admît des Dieux. Cependant il faut avouer que l'on a des raisons de croire, qu'il y a eu dans tous les tems des peuples assez grossiers & assez barbares, pour s'éloigner du sentiment général.

II. L'Existence de Dieu a été ignorée de quelques peuples.

M. Bayle l'a soutenu (a) dans la continuation de ses Pensées diverses. Il est vrai que les thèses les plus hardies & les plus dangereuses étoient le plus de son goût; mais il fait voir en même tems, que ce sentiment lui est commun avec deux sçavans hommes, dont la religion & la piété ne peuvent pas être contestées, M. Arnaud & le Pere Thomassin. A ces deux illustres témoignages, il auroit pû ajouter ceux de deux autres Sçavans très-célébres, qui n'ont pas crû que ce fait se pût nier; le premier est M. Gassendi, qui s'exprime ainsi: » On assure que dans

(a) §. 78. p. 441.

» les premiers tems il y a eu des » peuples dépourvus de la connoiſ- » ſance de Dieu. Strabon l'aſſure de » quelques peuples d'Eſpagne & d'E- » thiopie ; dans le Nouveau Monde » découvert depuis peu, on a trouvé » des nations qui n'ont aucune idée » de Dieu. Les premiéres relations » nous apprennent qu'il y en avoit » de celles-là dans la partie méridio- » nale ; & nous ſçavons par les rela- » tions modernes des nôtres qui de- » meurent dans la partie ſeptentrio- » nale, qu'il y en a auſſi qui n'ont » aucune connoiſſance de Dieu (1). « M. Huet a prétendu que ceux qui ſoutenoient qu'il n'y avoit aucune nation ſans la connoiſſance d'un Dieu, étoient dans l'erreur (2).

(1) *Verùm utcumque id concedatur, quippe & temporibus illis quidam populi perhibentur Dei cognitione caruiſſe, ut in Hiſpaniâ & Æthiopiâ, quod à Strabone memoratur ; & in detecto nuper orbe nationes quædam inventæ ſunt, apud quas nulla de Deo opinio vigere obſervata ſit : quod primæ quidem relationes de meridionali parte, nuperæ etiam de ſeptentrionali, in quâ noſtri ſunt, atteſtantur.* Gaſſendi, Phyſ. ſect. 1. l. 4. t. 1. p. 290.

(2) *Sed quid ſingulæ perſequor, cùm perpaucæ reperiri poſſint gentes, quarum animos non*

L'Académicien Cotta avoit déja réfuté la preuve tirée du consentement des nations, en niant le fait. „ Vous vous fondez, dit-il, sur le „ consentement général de tous les „ hommes qui, selon vous, suffit „ pour nous convaincre qu'il y a „ des Dieux : or je ne trouve dans „ cette preuve, ni solidité, ni vé- „ rité ; car d'où sçavez-vous ce que „ pensent toutes les nations ? Je „ suis persuadé qu'il y a beaucoup „ de peuples assez brutaux pour „ n'avoir pas la moindre idée des „ Dieux (1). «

Plutarque ne croyoit pas que cela fût impossible. „ Il se pourroit „ faire, dit-il, qu'on rencontrât des „ nations assez sauvages & assez bar-

aliqua imbuerit Dei notitia ; perpaucas dixi : nam falluntur, qui nullas dicunt. Huetii Quæstiones Alnetanæ, l. 2. c. 1. p. 101.

(1) *Quòd enim omnium gentium generumque hominibus ità videretur, id satis magnum esse argumentum dixisti, cur esse Deos confiteremur : quod cùm leve per se, tum etiam falsum est. Primùm enim, undè nota tibi sunt opiniones nationum ? Equidem arbitror, multas esse gentes sic immanitate efferatas, ut apud eas nulla suspicio Deorum sit.* Cicero, de Nat. Deor. l. 1, n. 23.

„ bares pour ne pas ſçavoir qu'il y „ a des Dieux (1). «

Ce n'étoit pour lui qu'un ſoupçon dont il ne donne aucune preuve, mais dont on peut en rapporter de plus amples que M. Bayle.

Quelques Auteurs, ſuivant le témoignage de Strabon (*a*), ont prétendu que les Callaïques, peuples d'Eſpagne qui habitoient la Luſitanie, étoient athées. Diodore de Sicile (*b*) aſſure qu'il y avoit quelques nations chez les Æthiopiens, qui n'admettoient point de Dieux.

(*a*) *L.* 2. *p.* 164.

(*b*) *L.* 3. *p.* 148.

Les Acrothoïtes, au rapport de Théophraſte (*c*), étoient dans la même erreur. Il prétend qu'un tremblement de terre les détruiſit; ce qui fut regardé comme un effet de la punition divine. Porphire appelle cette nation Thoes (*d*); il nous apprend le pays qu'ils habitoient. „ Les Thoes, dit-il, qui demeu„ roient ſur les confins de la Thrace, „ n'offroient aux Dieux ni prémices, „ ni ſacrifices; auſſi furent-ils enlevés „ de ce monde, de ſorte qu'il ne fut

(*c*) *Simplicius ſur Epictete, p.* 222. & 223.

(*d*) *De Abſt. l.* 2. *n.* 8.

(1) PLUTARQUE, adversùs Stoïcos, tom. 2. pag 1075. ἴσως ἐντύχοι τις ἂν ἔθνεσι βαρβάροις καὶ ἀγρίοις θεὸν μὴ νοοῦσι.

„ pas poſſible de trouver, ni aucun „ d'eux, ni aucun veſtige de leur „ demeure. Ils uſoient de violence „ envers les hommes ; ils n'hono- „ roient point les Dieux, & ne vou- „ loient pas leur ſacrifier, malgré „ l'uſage reçu par tout : c'eſt pour- „ quoi Jupiter les anéantit. «

Les Augiles ou les Naſamones, peuples d'Afrique, reconnoiſſoient pour toute Divinité les Dieux Manes (*a*). On n'a pû trouver aucune idée de Dieu, ni aucun culte, dans pluſieurs des nations qui ont été découvertes depuis quelques ſiécles. Boſman demanda aux Négres de Cabomonte (*b*) quelle étoit leur religion ? Ils lui répondirent qu'elle conſiſtoit à bien obéir au Roi & à leurs Gouverneurs, & qu'ils ne ſe mettoient en peine de rien autre choſe.

(*a*) *Pomp. Mela, l. 1. c. 8. Voyez la note de Voſſius.*

(*b*) *22 Lettre, p. 501.*

Mandeſlo & Thomas Rhoe ont prétendu (*c*) que les habitans du Cap de Bonne-Eſpérance étoient ſans religion, & n'avoient aucune connoiſſance de Dieu. „ Je n'ai re- „ marqué aucune trace de religion „ parmi eux, dit Schouten (*d*), ou „ du moins il y en a ſi peu, qu'on

(*c*) *Thomas Rhoe, dans Thevenot, t. 1. p. 2.*

(*d*) *Voyage des Hollandois, t. 7. p. 278.*

» peut dire que ce n'eſt rien. Ce » qu'on pourroit prendre, ajoute-» t-il, pour un acte de religion, eſt » qu'on voit quelquefois s'aſſembler » une groſſe troupe d'hommes, de » femmes & d'enfans, couverts cha-» cun d'une puante peau de bête; » & ils s'en vont dans quelque » grande caverne ou dans quelque » autre endroit ſolitaire & affreux, » où ils chantent, danſent & ſautent, » frappant ſans ceſſe d'une main dans » l'autre, & faiſant de terribles con-» torſions. En battant ainſi des » mains, ils levent les yeux au Ciel, » & s'impriment ſur le front des » raies ou des croix avec une cer-» taine pierre rouge, puis ils ſe re-» tirent chacun de ſon côté. « Dapper, La Loubere & Le Guat confirment ces faits (*a*).

(*a*) *Dapper, p. 389. La Loubere t. 2. p. 112. Le Guat, p. 156.*

Tenrhine, Médecin de la Compagnie Hollandoiſe, qui a demeuré au Cap de Bonne-Eſpérance, a prétendu (*b*) que les Hottentots rendoient quelque culte au Soleil & à la Lune, & qu'ils avoient une légere connoiſſance d'un ſouverain Etre; mais comme il ne parle que de ceux qui ont des intérêts à démêler avec les Hollandois,

(*b*) *Schediaſma de Promontor. Bonæ-Spei, p. 60. & 62.*

Hollandois, & qui par conſéquent ſont plus près des Côtes, peut-être que ces diverſes relations pourroient être conciliées, en diſtinguant pluſieurs eſpéces d'Hottentots. Les peuples de Borno n'ont ni loi ni religion; & il n'y a parmi eux ni Juif, ni Chrétien, ni Gentil, ni Mahométan, ſi l'on en croit Dapper (*a*). Monconys aſſure (*b*) que parmi les Indiens il y en a qui ne reconnoiſſent aucun Dieu. La Secte Cenrawach, ſuivant Schouten (*c*), tient qu'il n'y a ni Dieu, ni Paradis, ni Enfer. Dampier ne put jamais remarquer dans les Moſcites Indiens, ni religion, ni cérémonies, ni ſuperſtition (*d*).

(*a*) *Dapper*, *p.* 223.

(*b*) *Monconys*, *t.* 1. *p.* 466.

(*c*) *Schouten*, *Voyag. des Holl. t.* 7. *p.* 215.

(*d*) *Dampier*, *t.* 1. *p.* 13.

L'Amérique a fourni elle ſeule plus de peuples athées, que le reſte du monde enſemble. Maffée a aſſuré que les Cannibales du Bréſil n'honoroient aucun Dieu (1).

Américc Veſpuce déclara qu'il y avoit trouvé des peuples ſans loi, ſans temples & ſans idoles (2).

(1) *Nullos omninò colunt Deos.* Hiſt. Ind. l. 2. p. 74. *Theſe Cannibals have no religion.* Purchaſſ. t. 4. p. 1225. & 1229.

(2) *Exleges ſunt, ab jure ſunt extorres:*

Martin Forbisher, Anglois, découvrit l'an 1577, auprès de la Freſlande, un peuple qui n'avoit aucun culte (1).

Les habitans de la terre *del Fuego* (*a*) ont plus de rapport avec les bêtes qu'avec les hommes : car outre qu'il déchirent & dévorent la chair humaine crue & enſanglantée, on ne remarque pas en eux la moindre étincelle de religion ni de police ; au contraire, ils vivent tellement comme des bêtes, que s'ils ſe trouvent proche les uns des autres, & qu'il leur prenne envie d'uriner, ils ſe lâchent leur eau ſur le corps, à moins que celui qui ſe trouve à portée ne ſe retire.

(*a*) *Voyag. de la flotte de Naſſau, dans les Voyages des Holl. t. 4. p. 702.*

Les relations nous apprennent (*b*) que les ſauvages de l'iſle de Horn, que l'ancien peuple des Antes au Pérou, que les habitans des deux provinces de Chiricanes ou Chériganes, de la Cayenne, des iſles des

(*b*) *Mercure Franç. ann. 1617. pag. 154. Hiſt. nat. & mor. des Antilles, p. 413. De Laet, p. 36. 52. & 56. Jean de Leri, p. 259. Journal de la Salle p. 224, 225. Frezier, p. 52. & 53.*

templa non habent, nec legem ; minùſque idola colunt. Voyez Rainaldus, ann. 1501. n. 87.

(1) *Ab omni cultu, & quod magis deplorandum eſt, veri Dei cognitione alienum.* Thuanus, l. 64.

Larrons, les Attigovautains, les Toupinambous, les Souriquois, les Cénis, ceux de la plûpart des pays de la nouvelle France, des nouveaux Pays-bas, des Arovagues, du Chili, ſont ſans connoiſſance de Dieu & ſans religion.

Les Voyageurs conviennent preſque tous (*a*), ſi l'on en excepte Bontekoe, que les habitans de Madagaſcar ne rendent aucun culte à la Divinité. » Ceux de Madagaſcar, dit » Dellon (*b*), donnent ſi peu de » marques de religion, qu'on pourroit dire qu'il n'en ont aucune: » on ne voit chez eux ni temple, » ni Prêtres; les ſeuls Rohandrians » qui ſont les Seigneurs de l'Iſle, » obſervent quelques cérémonies, » & les occaſions en ſont aſſez extraordinaires: ce n'eſt que lorſqu'il » faut tuer un bœuf; & comme tous » les ſujets ſont eſclaves, il n'y a que » les Princes qui puiſſent immoler » ces animaux de leurs mains. L'uſage de ſe taillader le viſage & les » bras leur eſt commun; mais comme ils ſont tous ignorans, & » agiſſent ſans motifs, je n'ai pû découvrir ſi c'eſt pour la ſanté, la

(*a*) *Dans Thevenot, tom.* 1. *pag.* 7. *Voyez Struys, pag.* 19.

(*b*) *Dellon, c.* 8.

» piété ou l'ornement qu'ils se mar-
» tyrisent de cette sorte. Les plus
» éclairés d'entr'eux demeurent d'ac-
» cord qu'il y a un Etre infini &
» souverainement bon, qui conduit
» tout : cependant par une indigne
» obstination, ils disent qu'il n'est
» pas nécessaire de prier celui qui
» ne fait jamais de mal, & ils ré-
» servent leurs vénérations & leurs
» vœux pour le démon qui les tour-
» mente. «.

Nicolas d'Eltecho assure que les Caaigues n'ont aucun nom pour signifier Dieu & l'ame, & qu'ils n'ont ni sacrifices ni idoles (1).

On découvrit sur la fin du dernier siécle trente-deux Isles au sud des Isles Marianes. Les Jésuites, en nous l'apprenant, assurent (*a*) que ceux qui les habitoient, paroissoient n'avoir aucune connoissance de la Divinité, ni adorer les idoles. On n'a remarqué en eux qu'une vie

(*a*) *Lettres de quelques Missionnaires de la Compagnie de Jesus*, t. 2. p. 130.

(1) *Reperi eam gentem nullum nomen habere, quod Deum & hominis animam significet : nulla sacra habet, nulla idola.* Relatio triplex de rebus Indicis Caaiguarum. Voyez *Essai philosophique de Loke*, Edit. de la Haie 1714, pag. 71.

toute barbare ; tout leur ſoin eſt de chercher à boire & à manger.

Nous ne pouvons nous diſpenſer, avant que de finir cet article, de parler du ſentiment des Chinois, qui a donné occaſion à une diſpute très-animée. Il s'agiſſoit de ſçavoir ſi la Secte des Lettrés étoit athée. On convient qu'ils reconnoiſſent de nom un premier principe ; mais eſt-ce le vrai Dieu ou la matiere ? Ce qui eſt conſtant, eſt qu'il n'y a point de nom dans le Chinois qui ſignifie proprement Dieu ; le Jéſuite Martinius en convient. „ On trouve, „ dit-il, un ſilence ſurprenant ſur le „ ſouverain & premier Auteur de „ toutes choſes chez tous les Ecri- „ vains Chinois ; & dans une langue „ ſi abondante, Dieu n'a point de „ nom (1). «

Il y a, ſelon M. Renaudot (*a*), une preuve bien certaine d'un fait auſſi important dans l'inſcription Chinoiſe & Syriaque découverte en 1625, & qui eſt imprimée dans la

(*a*) *Anciennes relations*, p. 343.

(1) *De ſummo ac primo rerum Auctore mirum apud omnes ſilentium ; quippe in tam copioſâ linguâ ne nomen quidem Deus habet.* Martinius, Sinicæ hiſt. l. 1. p. 11.

China illuſtrata. Car les Syriens qui la laiſſerent à la poſtérité comme un monument de leur miſſion, ayant été alors durant cent quarante-ſix ans dans le pays, ne pouvoient pas ignorer la langue; & s'ils y avoient trouvé quelque mot qui ſignifiât l'Etre ſouverain, ils s'en ſeroient ſervis plutôt que du mot Syriaque *à Loho.* Ils firent donc la même choſe que les Eſpagnols ont été depuis obligés de faire en Amérique, en ſe ſervant du mot *Dios* pour inſtruire les Amériquains qui n'avoient aucune idée du ſouverain Etre, ni du mot pour le ſignifier.

On prétend même que les Ouvrages de Confucius confirment le ſentiment de ceux qui croient qu'il ne reconnoiſſoit point de Dieu, puiſque, ſelon lui, le ſuprême Etre eſt le Ciel matériel (1).

(1) Scientia Sinica, p. 59. *Volens innuere, Wuam & Cheucam fratres pulcherrimam gubernandi rationem aſſecutos eſſe, dicit, quòd is qui Cœlo inprimis, ac dein progenitoribus ſuis debitum pietatis officium perſolverit, cum omni felicitate imperium ſit adminiſtraturus.* La ſuite fait voir que c'eſt du Ciel matériel dont il parle, puiſqu'il le met en parallele avec la terre. *Kiao erat id quod Cœlo,*

M. de La Loubere (*a*) rapporte la preuve suivante, pour faire voir que Confucius ne reconnoissoit point de Dieu. » Parlant, dit-il, de la vertu » sans bornes, qui est la vraie idée » que nous avons de la Divinité, il » la croit impossible. Quelque ver- » tueux, dit-il, que soit un homme, » il y aura encore un dégré de ver- » tu auquel il n'aura pû atteindre. » Le Ciel même & la Terre, ajoute- » t-il, quoique si grands, si parfaits » & si bienfaisans, ne peuvent néan- » moins satisfaire les désirs de tout » le monde à cause de l'inconstance » des tems & des élémens, de sorte » que l'homme trouve en eux de » quoi reprendre, & même de justes » sujets d'indignation. C'est pour- » quoi si l'on comprend bien la » grandeur de l'extrême vertu, on » avouera nécessairement que l'uni- » vers n'en peut contenir ni soutenir » le poids; si au contraire on songe » à ce point subtil & caché de per- » fection en quoi elle consiste, on » avouera que le monde entier ne

(*a*) *Voyage de Siam, t. 1. p. 398.*

adeòque in rotundo colle offerebatur; Xe verò erat id quod terræ offerebatur, adeòque in loco paluſtri & quadrato.

» la ſçauroit diviſer ni pénétrer. «

Ce ſont les paroles de Confucius telles que le Pere Couplet nous les a données, deſquelles M. de La Loubere conclut que ce Philoſophe, en niant que l'extrême vertu ſoit poſſible, nie par une conſéquence néceſſaire la poſſibilité de l'Exiſtence d'un Etre infiniment parfait.

(a) *Deſcription de la Chine, t. 4. p. 41.*

Le Pere du Halde (*a*) eſt convenu que quelques Miſſionnaires qui avoient paſſé leur vie à la Chine, étoient perſuadés que tous les Sçavans de cet Empire ſont autant d'athées. Pluſieurs célébres Jéſuites ont été de cette opinion ; & il y a apparence que Saint François Xavier le croyoit, lorſqu'il écrivoit que les Bonzes du Japon ne vouloient point croire qu'il y eût de Dieu ; parce que, diſoient-ils, s'il y en avoit un, les Chinois ne l'auroient pas ignoré (1).

(b) *Apol. des Dominicains, p. 98. Voyez auſſi l'examen de M. Maigrot, mal-a-propos imprimé ſous le nom de Minorelli, ſect. 1.*

Les Peres Sabbatino & Ruys, tous deux Jéſuites, ont fait chacun (*b*) un traité, pour prouver que les Chinois

(1) *Quòd ſi eſſet unum rerum omnium principium, profectò Sinas, à quibus ipſi religionès aſſumpſiſſent, non fuiſſe ignoraturos.* Epiſt. Xaverii, l. 4. p. 229.

n'avoient

n'avoient jamais connu de ſubſtance ſpirituelle. Longobardi travailla auſſi ſur ce ſujet contre le Pere Ricci, qui avoit avancé que les Chinois connoiſſoient le vrai Dieu ; & il rapporte que le Pere François Viera, Viſiteur, avoit été ſur le point de condamner l'opinon du Pere Ricci.

Enfin les Jéſuites, dans une aſſemblée tenue à Kiating en 1628., ont décidé que les Chinois ne reconnoiſſoient point de ſubſtance ſpirituelle, mais ſeulement le Ciel matériel (1). Il eſt vrai qu'ils ont accuſé Navarette d'avoir ſuppoſé cette aſſemblée ; mais une accuſation de cette nature auroit dû être mieux prouvée.

Divers autres Jéſuites ont auſſi confirmé l'athéiſme des Chinois : voici ce qu'en dit le Pere Alexandre de Rhodes (*a*). » Les Chinois ſont » pleins d'eſprit, & néanmoins juſ- » qu'à préſent ils ont vécu dans les » ténébres, & dans une profonde (*a*) *L.* 1. *c.* 14.

(1) *Si quidem Sinæ veros ſpiritus non agnoſcunt, ſed ſolùm vim operativam, ſeu influxum Cœli ad producendum res univerſas, quas à Cœlo, ſeu Tankie, ortum ducere exiſtimant.* Hiſtoria cultûs Sinenſium, p. 123. Voyez *Monumenta Sinica, Diſeſa de Miſſionarii Sineſi.*

» ignorance de ce qui eſt le plus » important en la vie, qui eſt la con- » noiſſance du vrai Dieu & de la » vraie maniére de le ſervir. Il y a » parmi eux trois ſectes de ſuperſti- » tions; la premiére eſt celle de tous » les Nobles, qui adorent le Ciel ma- » tériel avec tous les aſtres. «

Les PP. Adrien Greſſon & le Faure ſe ſont exprimés encore plus fortement. » Toutes les ſectes de la Chi- » ne, dit le premier (*a*), ſont fauſſes, » parce qu'elles ſont toutes oppoſées » à la loi de Dieu qui eſt la régle de » la vérité. Néanmoins il y en a trois » d'approuvées; celle des Lettrés » qui condamne le culte des idoles, » & qui n'eſt à proprement parler » qu'un athéiſme, eſt approuvée par » les loix du Royaume. « Le Pere le Faure diſoit au nom de toute la Miſſion (*b*): » Nos anciens Peres » ont crû que la ſecte des Lettrés » n'étoit dans le fond que la pure » loi de nature, ſi on conſidéroit » cette ſecte en elle-même, & telle » qu'elle étoit du tems des anciens » Chinois; mais elle s'eſt bien cor- » rompue par la ſuite des tems: ce » n'eſt plus qu'un pur athéiſme dans

(*a*) *Relation, p.* 82.

(*b*) *Traité p.* 93.

„ les Lettrés modernes, où quel-
„ ques-uns mêlent auſſi l'idolâtrie. «
Le Pere le Comte, quelque prévenu qu'il ſoit en faveur de la Chine, parle de même. „ Ainſi, dit-il (*a*), „ ces peuples anciennement ſi ſages, „ ſi pleins de la connoiſſance, & ſi „ je l'oſe dire, de l'Eſprit de Dieu, „ ſont enfin pitoyablement tombés „ dans la ſuperſtition, dans la ma-„ gie, dans le paganiſme, & enfin „ dans l'athéiſme, roulant ainſi par „ dégrés de précipice en précipice, „ & devenus par-là les ennemis de „ la raiſon qu'ils avoient ſi conſtam-„ ment ſuivie, & l'horreur même de „ la nature à qui ils donnent à pré-„ ſent de ſi grands éloges. « Enfin le Pere Antoine Govea dit qu'il eſt inutile de chercher des nations athées, ſi on ne met pas les Chinois de ce nombre (1).

(*a*) *Nouveaux Mémoires, t. 2. p. 148.*

C'eſt pourquoi M. l'Evêque de Conon, par ſa fameuſe Ordonnance du 26 Mars 1693, avertiſſoit les Miſſionnaires de prendre garde que

(1) *Si los Chinas no ſon Atheos, que nacion ay o huve que lo ſea?* Le Pere Govea, dans le Pere Antoine de Sainte Marie, paragraphe X.

ceux qui expliqueroient les Livres Chinois, eussent soin de prémunir les esprits de leurs auditeurs contre l'athéisme dont ces ouvrages étoient remplis (1). Ce célébre Prélat prouve ainsi l'athéisme de Confucius : „ Pour ce „ qui est de Confucius, dit-il (*a*), ce „ Prophéte, cet Apôtre, cet homme „ inspiré pour la réforme du nouveau „ monde est au fond un insigne athée, „ qui établit pour premier principe, „ ou la matiére, ou une vertu insé„ parablement attachée à la matiére, „ sans liberté & sans connoissance ; „ athée qui ne reconnoît point d'autres „ esprits que les différentes maniéres „ d'être de la matiére, qui croit que „ l'ame n'est que de l'air qui se dissi„ pe avec la vie ; athée dont la reli„ gion est d'honorer le Ciel, la Ter„ re, le Soleil, la Lune, les Fleuves „ & les Montagnes, & toutes les par„ ties du monde dont les hommes re„ çoivent quelque utilité, & qui at„ tend son destin du Ciel, dont il

(*a*) *Lettre de M Maigrot à M. Charmot, du* 11 *Janv.* 1699, *de Fontcheou.*

(1) *Caveant Missionarii, ne qui Christiani Sinicos libros in scholis legunt, atheismum, & diversas superstitiones, quibus illi libri tam in Textu quàm in Commentariis scatent, in auditorum animos infundant.*

» penſe que le cours & les influences
» font tout le deſtin de l'Univers. C'eſt
» le véritable ſens de ce paſſage que le
» Pere le Comte explique avec tant
» d'emphaſe, que quand on étoit élé-
» vé juſqu'au Ciel par un déſir ſincére
» de la perfection, bien loin de crain-
» dre l'orage, on n'entendoit pas mê-
» me le bruit qui ſe faiſoit en ce bas
» monde. Les paroles de Confucius
» ſont; *le Ciel m'a donné la vertu, cet*
» *homme ne me peut nuire.* Voilà ce que
» ce Pere traduit, *être élevé juſqu'au*
» *Ciel par un deſir ſincére de la perfe-*
» *ction, ne pas craindre l'orage, & ne*
» *pas même entendre le bruit qui ſe fait*
» *en ce bas monde;* ajoutant même que
» Confucius diſoit, qu'*il n'y avoit point*
» *d'homme aſſez puiſſant pour lui nuire;*
» & c'eſt ainſi que ce Pere exagére
» preſque tous les paſſages qu'il rap-
» porte pour embellir le portrait de
» ſon héros : & ce qui eſt de fort re-
» marquable, c'eſt que Confucius non-
» ſeulement étoit athée, mais qu'il a
» ſi fort inſpiré l'athéiſme à ſes Se-
» ctateurs, que depuis deux mille ans
» il ne s'en eſt pas trouvé un ſeul qui
» ne ſoit athée comme lui. Ils ont
» tous lû ce beau paſſage de Confu-

» cius ; & parmi tant d'adorateurs de
» sa doctrine, il ne s'en est pas trou-
» vé un qui se soit apperçu qu'en cet
» endroit-là & en tous les autres que
» les Peres ont coutume de citer,
» Confucius parlât d'autre chose que
» du Ciel matériel, qu'ils font tous una-
» nimement distributeur de la vertu,
» de tous les biens & de tous les maux,
» lesquels à ce qu'ils croyent nous ar-
» rivent si nécessairement, que nos
» amis ni nos ennemis ne peuvent en
» avancer ni en retarder l'heure. Ainsi
» Confucius pour rassurer les gens de
» sa suite, qui un jour en passant par
» un certain endroit, appréhendoient
» la mauvaise volonté d'un de ses en-
» nemis, leur dit conformément à
» ses principes, que si le Ciel ou le
» destin ne permettoit pas que cet en-
» nemi lui fît du mal, il n'avoit rien
» à craindre «.

» Pour éclaircir en deux mots le
» système des Chinois, continue tou-
» jours M. de Conon, cette vertu si
» intrinséque à la matiére, qu'elles
» ne peuvent être l'une sans l'autre,
» est parmi eux celle même qui dans
» le Ciel, comme dans un plus no-
» ble sujet, opére de plus grandes

» choſes, & qui dans les diverſes par-
» ties de l'Univers, eſt la ſource fé-
» conde de tous les biens qu'elles nous
» produiſent ; & paſſant enſuite du
» Phyſique au Moral, ils ont rendu
» graces & offert par reconnoiſſance
» des ſacrifices à toutes les parties du
» monde, comme ſi elles étoient ani-
» mées de quelques eſprits : ils ont
» appellé le Ciel & ſon prétendu eſ-
» prit, qui au fond n'eſt autre choſe
» que cette vertu qui opére dans le
» Ciel, & y eſt comme dominante
» ſur toutes les choſes inférieures ; ils
» l'ont, dis-je, appellé *Empereur*,
» *Roi*, *Pere* ; ils ont appellé la Terre
» *Reine* & *Mere*, & ont donné à cha-
» cun de ces eſprits de grands noms,
» & quelquefois des noms d'excellens
» hommes à qui on avoit obliga-
» tion pour l'invention des Arts, ou
» pour d'autres ſervices pour leſquels
» on les reſpecte comme des Divini-
» tés. «

Ce qui peut encore confirmer l'opinion de ceux qui ont écrit que les Chinois ſont dépourvûs de la connoiſſance du vrai Dieu, c'eſt que de l'aveu même de Trigaut & de Seme-

do (1) ils ne rendent aucun culte à l'Etre Suprême ; & quoiqu'ils ayent bâti des Temples en l'honneur du Ciel & de la Terre, ils n'en ont cependant point pour le vrai Dieu, & ils ne lui rendent aucun culte. Ceux qui pensent favorablement pour l'orthodoxie des Chinois, ont prétendu que leur *Tien* & leur *Xangti* signifioient la vraie Divinité, & les Jésuites qui ont traduit Confucius, ont substitué *Dieu* à ces mots Chinois; mais ils ont trouvé de très-grandes oppositions.

M. l'Evêque de Conon défendit par son Ordonnance du 26 Mars 1693, de se servir de ces termes Chinois pour exprimer le vrai Dieu : les Jé-

(1) *Tametsi Litterati, uti diximus, supremum nunquam Numen agnoscant, nullum tamen ei Templum extruunt, & alium nullum locum deputant ad eum venerandum : nullos etiam, quod consequens est, Sacerdotes aut Religionis Ministros habent : ideò nihil illi, vel privatim, vel publicè, recitant, aut canunt.* Trigaut, L. 1. cap. X. pag. 103. Semedo : *hist. de la Chine, Partie 1. Ch.* CXVIII. dit la même chose. Magaillans avoue qu'à présent les Chinois ne songent plus dans leurs sacrifices qu'au Ciel matériel qu'ils voient. *Nouvelle relation de la Chine, chap. 21. pag. 360.*

ſuites refuſerent d'obéir : l'affaire fut portée au Pape Innocent XII. Il nomma une Congrégation de Cardinaux & de Théologiens pour juger la queſtion (1). Elle ne fut décidée que ſous le Pontificat de Clement XI. le 20 Novembre 1704. Il fut défendu de ſe ſervir de ces termes lorſqu'on parloit de Dieu, de peur que l'on ne don-

(1) *Quæritur, an ad ſignificandum Deum Opt. Max. repellendæ ſint voces*, Tien, Cœlum, *vel* Xangti, ſupremus Imperator. *Ratio dubitandi eſt, quia licèt Miſſionarii aliqui Europæi exiſtimaverint, & exiſtiment antiquos Sinas præfatis nominibus* Tien & Xangti *indigitaſſe Deum vivum & verum, nihilominùs Miſſionarii ferè omnes aſſerunt, quòd Sinenſes litterati, quæ eſt præcipua in Sina imperio Secta, quatenùs ejuſdem Sectæ Doctrinam exponunt & ſequuntur, ſaltem à quingentis annis, cùm in Atheïſmum deciderint, vel omnes, vel ut aliquibus videtur, ferè omnes, nominibus* Tien & Xangti *nihil aliud niſi Cœlum materiale & viſibile, vel ad ſummum quandam Cœli virtutem eidem Cœlo inſitam, quam rerum omnium principium eſſe putant, deſignant; unde Cœlo ſic ſumpto, quemadmodum & Terræ, Planetis, Montibus, ac Fluviis, reſpectivè ſacrificant, & in Regiis urbibus* Peking & Nanking *Templa viſuntur, in quibus ſtatis anni temporibus, præſertim in Templo* Pekinenſi, *ipſemet Imperator Cœlo ſolenne ſacrificium offert.*

nât occaſion aux Chinois de croire que le Dieu des Chrétiens n'étoit que le Ciel matériel (1).

M. le Cardinal de Tournon fit publier le décret qui contenoit cette défenſe ; & en conſéquence il ordonna par ſon Mandement du 25 Janvier 1707, de répondre négativement, lorſqu'on demanderoit aux Miniſtres de Jeſus-Chriſt dans la Chine, ſi le *Xangti* ou le *Tien* eſt le vrai Dieu des Chrétiens. Son Mandement fut approuvé par un décret de Rome du 26 Septembre 1710, & par la Conſtitution du 19 Mars 1715 (2).

(1) *Si enim vocibus apud præcipuam Sinenſium Sectam, quæ Litteratorum nuncupatur, non niſi Cœlum corporeum & viſibile, vel quædam Cœli virtus eidem Cœlo inſita deſignatur, quæcumque tandem alia eiſdem vocibus ſignificatio attribui valeat, abſtinere prorsùs ab eis debent Miſſionarii, ne anſam præbeant illis gentibus exiſtimandi, nihil aliud eſſe Deum quem Chriſtiani colunt, quàm Cœlum corporeum, aut ejus virtutem.*

(2) Les Cardinaux, avant que de décider, avoient eu ſoin de faire faire des informations ſur les lieux : on a publié la réponſe que Monſignor Aleoniſſa Evêque de Bérite fit au Cardinal Caſanate ; la voici : *Che y letterati Chineſi Gentili della Secta Letteraria al meno da mil anni in qua, in quanto*

Le Pere Antoine de Govea, quoique Jéſuite, étoit cependant dans le ſentiment que ceux qui ne croyoient pas que le *Xangti* ſignifiât le vrai Dieu, avoient raiſon, » parce que, diſoit-» il (*a*), les Livres des Chinois nous » apprennent, qu'ils n'ont jamais con-» nu qu'un premier principe matériel, » qu'ils n'ont point d'idée, ni de la » création, ni de l'immortalité de » l'ame, ni de ſa ſpiritualité. «

(*a*) *Il Diſinganno*, pag. 241.

Nous ne devons pas diſſimuler, que les difficultés que l'on avoit ſur la ſignification des mots par leſquels les Chinois expriment le Ciel, engagerent cinq Jéſuites (*b*) à adreſſer le 30 Novembre 1700 à l'Empereur Canghi une Déclaration dont voici les termes: » Il eſt évident qu'on n'offre pas » des ſacrifices au Ciel viſible & ma-» tériel, mais ſeulement au Seigneur

(*b*) *Deſcription de la Chine du P. du Halde*, t. 4. p. 41.

hanno voluti dichiarſi Profeſſori di detta Secta e Diſcepoli del loro celebre Maeſtro Confucio, hanno ſeguito communemente un vero Atheiſmo congiunto con una finta Religione: unde non hanno inteſo, ne intendono, per detti vocaboli, il vero Dio, ma ſolo il Cielo materiale, o una virtu del Cielo che chiamano Ly. Voyez cette Réponſe après la conformité des cérémonies Chinoiſes avec l'Idolâtrie Grecque & Romaine, pag. 149.

» & à l'Auteur du Ciel & de la Terre ;
» & de toutes choſes ; & comme par
» la crainte & par le reſpect qu'on a
» pour lui, on n'oſe pas l'appeller di-
» rectement par ſon propre nom, on
» a coutume de l'invoquer ſous le nom
» de Ciel ſuprême, de Ciel bienfai-
» ſant, de Ciel univerſel. «

L'Empereur aſſura que tout ce qui étoit dans cet écrit étoit vrai. Les Jéſuites ont donné le nom d'Edit à la réponſe de Canghi. Le Pere du Halde cependant eſt convenu lui-même, que ceux qui ne penſoient pas de même que les Jéſuites, n'avoient pas crû les queſtions ſuffiſamment terminées par la déciſion de l'Empereur. » Ils
» diſent, ce ſont ſes termes, que c'eſt
» par complaiſance que Canghi s'eſt
» expliqué de cette ſorte, & que les
» Lettrés ont rendu ces témoignages,
» que la réponſe de l'Empereur eſt
» conçue en termes équivoques ; que
» c'eſt un oracle ambigu ; qu'il n'y a
» aucun athée qui ne ſouſcrive à cet-
» te Déclaration ; que quand ce Prin-
» ce a répondu que c'étoit, non au
» Ciel viſible & matériel qu'on of-
» froit des ſacrifices, mais au Seigneur
» & à l'Auteur du Ciel & de la Ter-

„ re, & de toutes choſes, il entendoit „ la racine & l'origine de tous les „ Etres, qui n'eſt autre choſe que le „ *Ly*, ou cette vertu céleſte inhérente „ à la matiére qui eſt, ſelon les Athées „ de la Chine, le principe de toutes „ choſes. "

M. Marin, nommé par le Saint Siége Evêque de Tilopolis, & Coadjuteur au Vicariat Apoſtolique de la Cochinchine, ſe déclara très-vivement contre la Déclaration de l'Empereur. Il en écrivit au Pape : il prétendit qu'on pouvoit douter que cette Déclaration fût réellement de l'Empereur, puiſqu'il n'y avoit que les parties intéreſſées qui l'aſſûroient. » Que „ ne menoient-ils avec eux à l'Empe- „ reur quelqu'un des Vicaires Apo- „ ſtoliques, quelqu'un des Eccléſiaſti- „ ques François, quelqu'un des Reli- „ gieux de *S.* Auguſtin, de *S.* Domi- „ nique, de S. François, qui ſont dans „ la Chine, dit-il : alors la réponſe „ de l'Empereur eût reçu un dégré de „ force qu'elle n'a pas ; que ne la fai- „ ſoient-ils du moins légaliſer par l'E- „ vêque de Peking, puiſque c'étoit „ dans ſa ville Epiſcopale que tout ce- „ la ſe paſſoit. D'ailleurs, continue-t-

» il, quand cette réponſe ſeroit vrai-
» ment de l'Empereur, elle ne déci-
» deroit pas la queſtion, puiſque l'Em-
» pereur & les Lettrés admettent je ne
» ſçai quelle vertu ſecrette réſidente
» dans le Ciel, & répandue dans tou-
» te la nature, mais inſéparable de
» la matiére, dont ils font le princi-
» pe de toutes choſes, & du Ciel mê-
» me, à qui ils attribuent ſans peine
» toutes les qualités que ces Peres ont
» expoſées dans leur Déclaration. Que
» ne s'élevoient-ils au-deſſus de ces
» foibles & timides expreſſions : que
» ne demandoient-ils à l'Empereur,
» ſi par les termes de *Tien* & de *Xang-*
» *ti* il entendoit une ſubſtance pure-
» ment ſpirituelle, intelligente, éter-
» nelle, indépendante, infinie en tout
» genre de perfection, qui étoit avant
» tous les Etres, & qui n'a nul beſoin
» d'eux, qui a tout créé de rien, le
» Ciel même, & qui peut, quand il
» lui plaira, replonger tout dans le
» néant. Si l'Empereur avoit répondu
» que c'étoit-là ce qu'il entendoit par
» les termes de *Tien* & de *Xangti*, alors
» les Jéſuites auroient apporté quel-
» que choſe de nouveau ; & la ſeule
» difficulté qui nous fût reſtée, auroit

„ été d'accorder la créance de ce „ Prince avec les usages établis dans „ son Empire. «

Nous ne pouvons finir cet article, sans rapporter une remarque de M. l'Evêque de Rosalie, qui a prétendu que la Déclaration présentée à l'Empereur pouvoit recevoir une interprétation différente de celle que les Jésuites lui ont donnée en François; & effectivement il la traduit tout autrement (1).

Quoiqu'il paroisse constant que les Chinois soient dans l'erreur, il est pourtant vrai, ainsi que le remarque

(1) *Patres Pekinenses suam de cultu Cœli sententiam Imperatori exponentes, quoad ritus, inquiunt, quibus Cœlum colitur, existimamus, his sacrificari Cœli, & Terræ, & rerum omnium Auctori ac Domino, non verò visibili, fusco, flavo Cœlo.*

Observatio prima. Hujuscemodi versio, bonâ Patrum Societatis veniâ dictum velim, aut magnam doctrinæ Sinicæ ignorantiam, aut sinceram minùs fidem prodit : enim verò textus Sinicus ad verbum sic habet :

Quod spectat ritum Kiaotien dictum, non fit illud sacrificium Cœlo rubeo, & figuræ sensibilis ; sed sacrificium fit Cœli, Terræ, rerumque omnium radici, origini, vi dominanti, seu virtuti, quæ in iis dominatur. Observations de l'an 1704. p. 6.

un ſçavant homme (*a*) que l'on n'accuſera pas d'avoir été prévenu en faveur des Miſſionnaires Jéſuites, que l'athéiſme des Lettrés de la Chine ne ſçauroit paſſer pour un athéiſme proprement dit. „ Cet Eſprit du Ciel auquel ils offrent des ſacrifices, eſt, „ dit-il, au moins le reſte d'une ancienne tradition, & une notion „ confuſe de l'Exiſtence de Dieu. «

(*a*) *La Croze, Entretiens ſur divers ſujets, p. 256.*

III. L'Exiſtence de Dieu a été niée par quelques Philoſophes.

III. Parmi les anciens Philoſophes, il s'en eſt trouvé quelques-uns qui ont été athées par ſyſtême; Démocrite eſt mis dans ce rang par Velleïus dans le premier Livre de la Nature des Dieux de Cicéron. „ Démocrite, dit-il, quel „ égarement! donne la qualité de „ Dieux, & aux images des objets qui „ nous frappent, & à la nature qui „ fournit, qui envoie ces images, & „ aux idées dont elles nous rempliſſent „ l'eſprit. Qu'après cela il aſſûre que „ rien n'eſt éternel, parce que rien „ ne demeure toujours dans le même „ état, n'eſt-ce pas renverſer d'un ſeul „ coup l'Exiſtence des Dieux, & toutes „ les opinions qui l'établiſſent (1)? «

(1) *Quid Democritus, qui tum imagines earumque circuitus in Deorum numero refert, tum illam naturam, quæ imagines fundat ac*

Cotta

Cotta ne penſe pas mieux de Démocrite (1). „ Ce grand homme, „ dit-il, qui eſt la ſource où Epicure „ a puiſé, s'il faut ainſi dire, pour „ arroſer ſes petits jardins, Démo- „ crite, dis-je, paroît n'avoir eu rien „ de fixe ſur ce qui concerne la Di- „ vinité. Tantôt il l'attribue à des „ images dont il croit que l'univers „ eſt rempli, tantôt à des images ani- „ mées qui nous font ordinairement

mittat, tum ſcientiam intelligentiamque noſtram? Nonne in maximo errore verſatur? Cùmque idem omninò, quia nihil ſemper ſuo ſtatu maneat, neget eſſe quidquam ſempiternum, nonne Deum ità tollit, ut nullam opinionem ejus reliquam faciat? De Nat. Deor. l. 1. n 12.

(1) *Mihi quidem etiam Democritus vir magnus inprimis, cujus fontibus Epicurus hortulos ſuos irrigavit, nutare videtur in naturâ Deorum: tum enim cenſet imagines Divinitate praditas ineſſe univerſitati rerum; tum principia menteſque, quæ ſunt in eodem univerſo, Deos eſſe dicit; tum animantes imagines, quæ vel prodeſſe nobis ſolent, vel nocere; tum ingentes quaſdam imagines, tantaſque, ut univerſum mundum complectantur extrinſecùs: quæ quidem omnia ſunt patriâ Democriti, quàm Democrito digniora. Quis enim iſtas imagines comprehendere animo poteſt? Quis admirari? Quis aut cultu, aut religione dignas judicare?* De Nat. Deor. l. 1. n. 43.

» du bien ou du mal, tantôt à de cer-
» taines images qui embraſſent par
» dehors le monde entier : opinions
» en vérité plus dignes de la patrie de
« Démocrite que de Démocrite lui-
» même. Car enfin, quelle idée peut-
» on ſe former de ces images ? Com-
» ment ſeroient-elles pour nous un
» objet d'admiration, & par quel en-
» droit nous paroîtroient-elles mériter
» des hommages & des prieres ? «

Si Démocrite n'admettoit point d'autre Dieu, ſi ſon ſentiment eſt bien expoſé, il étoit réellement athée, puiſque, comme le remarque M. Bayle (*a*), la nature que Démocrite appelloit Dieu, n'avoit ni l'unité, ni l'éternité, ni l'immutabilité, ni les autres attributs qui ſont eſſentiels à la Nature divine. S. Auguſtin, dans ſa Lettre à Dioſcore (*b*) a expliqué d'après Cicéron l'opinion de Démocrite, & il en a fait voir l'abſurdité. Au reſte nous ne devons pas omettre que de ſçavans hommes (*c*) ont prétendu que Cicéron n'avoit pas rendu un compte bien exact des ſentimens de Démocrite, qui malgré l'expoſition qu'ils font de ſa Théologie, reſte cependant toujours convaincu d'athéiſme.

(*a*) *Article Démocrite.*

(*b*) *N.* 27. *t.* 2. *p.* 340.

(*c*) *Bruker*, *Hiſtor. Phil. t.* 1. *pag.* 1197. *Sext. Emp. adv. Math. p.* 311.

Protagore composa un Livre dans lequel il révoquoit ouvertement en doute l'Existence de la Divinité. „ Je „ n'ai rien à dire des Dieux, (ce sont „ ses paroles) ni s'il y en a, ni ce qu'ils „ sont. Plusieurs choses m'en em- „ pêchent; l'obscurité de la matiére, „ & la briéveté de la vie (1). "

Cet ouvrage indigna tous les Athéniens; Protagore fut chassé de l'État, & il fut ordonné que ses livres seroient brûlés dans la place publique. Sextus Empiricus assure (*a*) qu'il fut condamné à mort, & que pour éviter le supplice il se jetta dans un vaisseau qui fit naufrage. Les autres qui ont parlé de cet impie, ne confirment point cette relation. Il y a apparence que Sextus a confondu Protagore avec Diagore, qu'Athenée (*b*) a écrit être péri dans un naufrage, en voulant chercher un azile hors d'Athenes où il avoit été condamné. Valere Maxime a aussi confondu ces deux athées (*c*); & il

(*a*) *Adv. Math. pag.* 319.

(*b*) *Athénée, l.* 13. *p.* 611.

(*c*) *Val. Max. l.* 1. *c.* 1.

(1) DIOGENE-LAERCE, l. 9. sect. 51. Περὶ μὲν Θεῶν οὐκ ἔχω εἰδέναι οὔθ' ὡς εἰσὶν, οὔθ' ὡς οὐκ εἰσίν. πολλὰ γὰρ τὰ κωλύοντα εἰδέναι, ἥ τε ἀδηλότης, καὶ βραχὺς ὢν ὁ βίος ἀνθρώπου. Voyez les Notes de Ménage; il a recueilli tout ce que les Anciens ont dit de Protagore.

donne à Diagore le livre qui commence par le doute sur l'existence des Dieux.

Mais, suivant Cicéron, Diagore alla plus loin que Protagore. (1) » Le » sentiment commun, dit-il, qui a » beaucoup de vraisemblance, que la » nature nous inspire à tous, Prota» gore l'a regardé comme douteux ; » Diagore de Melos & Théodore de » Cyrene l'ont nié sans restriction. « Ce premier fit un ouvrage sous le titre de Λόγοι ἀποπυργίζοντες pour justifier la vérité de ses sentimens impies. On assûre (a) que Diagore avoit commencé par être fort orthodoxe ; qu'il avoit même fait un poëme dont le premier vers étoit, que Dieu & la fortune faisoient tout; mais que croyant avoir sujet de se plaindre de la providence, il se jetta dans l'athéisme. La cause de son chagrin contre la Divinité est rapportée différemment : les uns ont dit (b) que c'étoit parce que les Athéniens

(a) *Sext. Emp. adv. Math. pag.* 318.

(b) *Scoliaste d'Aristophane, sur la* 828 *des Nuées.*

(1) *Velut in hâc quæstione plerique, quod maximè verisimile est, & quò omnes naturâ duce vehimur, Deos esse dixerunt, dubitare se Protagoras, nullos esse omninò Diagoras Melius & Theodorus Cyrenaïcus putaverunt.* De Nat. Deor. l. 1, n. 1.

avoient subjugué sa patrie ; d'autres parce qu'on lui avoit retenu un dépôt ; quelques-uns enfin parce qu'on lui avoit dérobé un poeme. Il le redemanda en Justice : le voleur assûra par serment qu'il n'avoit rien pris à Diagore ; il fut déchargé de l'accusation. Quelque tems apres cet infidele publia en son nom l'ouvrage de Diagore, qui voyant que le parjure loin d'être puni, étoit récompensé par l'approbation publique, en conclut qu'il n'y avoit point de Dieu, puisqu'il n'y avoit point de Justice dans le monde (*a*).

Sa tête fut mise à prix (*b*) : les Athéniens firent une déclaration, par laquelle ils promirent un talent à celui qui le tueroit, & deux à celui qui l'ameneroit vif. En s'échappant dans un vaisseau, il essuya une tempête : (*c*) ses compagnons de voyage tout allarmés lui dirent qu'ils méritoient bien cet accident pour lui avoir donné place en leur vaisseau. Lui en leur montrant d'autres navires exposés par le même vent au même danger, » Croyez-vous, » leur dit-il, que Diagore soit aussi » dans ces vaisseaux là ? « Lorsqu'il fut à Samothrace, un de ses amis lui montra plusieurs tableaux de gens qui avoient

(*a*) *Brukeri Histor. Phil. t.* 1, *p.* 1204.

(*b*) *Suidas.*

(*c*) *Cicero, de Natur. Deor. l.* 3, *n.* 37.

essuyé d'affreuses tempêtes, & lui dit : » vous qui ne croyez point de provi- » dence, regardez combien de gens » ont été sauvés par les priéres des » Dieux. Je vois les sauvés, reprit » Diagore; mais ceux qui ont fait nau- » frage, où les a-t'on peints? «

Evhemere a été mis aussi au nombre des athées. » Que penserons-nous, » lit-on dans Ciceron (a), de ceux qui » prétendent que tous ces Dieux, au- » jourd'hui l'objet de notre culte & de » nos prieres, ne sont que des hommes » courageux, illustres & puissans, qu'on » a déifiés après leur mort? Evhe- » mere que notre Ennius a copié, » met dans son jour cette derniére opi- » nion, en racontant où les Dieux sont » morts, & où sont leurs sépultures. » Croyez-vous que tous ceux qui ont » avancé de tels sentimens, n'ayent » pas rejetté toute espéce de religion? « Sextus Empiricus cite quelque fragment des ouvrages d'Evhemere. » Lors- » que les hommes, lui fait-il dire (1),

(a) *Cicero, de Natur. Deor. l. 1. n. 42.*

(1) SEXTUS EMPIRIC. adverſ. Mathem. pag. 311. Εὐήμερος δὲ, ὁ ἐπικληθεὶς Ἄθεος, φησὶν, ὅτ' ἦν ἄτακτος ἀνθρώπων βίος, οἱ περιγενόμενοι τῶν ἄλλων ἰσχύι τε καὶ συνέσει, ὥστε πρὸς τὰ ὑπ' αὐτῶν πελευόμενα πάντας διοῦν, στουδάζοντες μεί-

» ne formoient point encore de société » reglée par les Loix, ceux qui étoient » les plus forts & qui avoient le plus » d'esprit, voulant acquérir encore une » plus grande considération, feignirent » d'être revêtus d'un pouvoir Divin, & » furent crûs des Dieux par la mul- » titude. «

Si Evhemere se fût contenté d'anéantir les Dieux des Gentils, il devroit être regardé comme un Philosophe éclairé & courageux; mais apparemment après avoir détruit les fausses Divinités, il ne parloit point du vrai Dieu, puisque tous les Payens le mettent au nombre des athées.

Prodicus de Cea soutenoit, que les hommes avoient mis au rang des Dieux ce qui leur étoit de quelque utilité (1); ce qui est un peu plus expliqué dans Sextus Empiricus. » Prodicus, dit-il, en- » seigne que les Anciens ont crû que le

ζοντες θαυμασμῶ καὶ σεμνότητος τυχεῖν, ἀνέπλασαν περὶ αὐτὲς ὑπερβάλλουσάν τινα καὶ θείαν δύναμιν, ἔνθεν καὶ τοῖς πολλοῖς ἐνομίσθησαν θεοί. Voyez la Note du Président Bouhier sur le passage de Cicéron, l. 1. n. 42.

(1) *Quid Prodicus Ceus, qui ea, quæ prodessent hominum vitæ, Deorum in numero habita esse dixit, quam tandem religionem reliquit?* Cicero, de Nat. Deor. l. 1. n. 42.

„ soleil, la lune, les fleuves, les fon-
„ taines, en un mot tout ce qui est utile
„ aux hommes, étoit Dieu, de même
„ que les Egyptiens ont divinisé le
„ Nil. C'est ce qui a fait appeller le
„ pain Cérès, le vin Bacchus, l'eau
„ Neptune, & le feu Vulcain(1). "

Il fut regardé à Athénes comme un corrupteur de la jeunesse (*a*), & en conséquence condamné à avaler un verre de Cigue.

(*a*) *Suidas.*

Persée, Disciple de Zénon, étoit dans les mêmes idées; il disoit que ceux à qui on a donné le titre de Dieux, étoient des hommes qui avoient inventé les arts, & que ce titre étoit accordé pareillement aux choses qui nous sont utiles & salutaires (2).

(1) SEXTUS EMPIR. adv. Mathem. p. 311. Πρόδικος δὲ ὁ Κῆος, Ἥλιόν φησι, καὶ Σελήνην, καὶ ποταμοὺς καὶ κρήνας καὶ καθόλου πάντα τὰ ὠφελοῦντα τὸν βίον ἡμῶν, ἅτε παλαιοὶ θεοὺς ἐνόμισαν, διὰ τὴν ἀπ' αὐτῶν ὠφέλειαν καθάπερ Αἰγύπτιοι τὸν Νεῖλον καὶ διὰ τοῦτο τὸν μὲν ἄρτον, Δήμητραν νομισθῆναι, τὸν δὲ οἶνον Διόνυσον, τὸ δὲ ὕδωρ Ποσειδῶνα, τὸ δὲ Πῦρ Ἥφαιστον, καὶ ἄλλα τῶν εὐχρήστων ἕκαστον.

(2) Cicero. de Nat. Deor. l. 1. n. 15. *At Persæus ejusdem Zenonis auditor eos esse dicit habitos Deos, à quibus magna utilitas ad vitæ*

Critias,

Critias, un des trente tyrans d'Athenes, prétendoit (*a*) que c'étoient les Légiſlateurs qui avoient inventé les Dieux, afin de retenir les hommes par la crainte d'une punition divine.

Théodore de Cyrene, comme on l'a déja pû remarquer, eſt traité d'athée dans Cicéron (*b*). Si l'on en croit Diogene-Laerce (*c*), il avoit tâché d'anéantir toutes les opinions que l'on avoit des Dieux; il avoit fait un Livre ſur les Dieux, que cet Auteur aſſûre n'avoir point été mépriſable, & dont l'on diſoit qu'Epicure avoit beaucoup profité. Ses ſentimens lui procurerent le nom d'athée ſous lequel il eſt connu dans l'antiquité, & le firent condamner à mort par les Athéniens (*d*).

Bion, Diſciple de Théodore, aſſûra pendant un tems qu'il n'y avoit point de Dieu; mais étant tombé malade, la crainte de la mort le fit revenir à la vérité; ce qui fait le ſujet de quelques vers compoſés contre lui par Diogene-Laerce (1).

(*a*) *Sext. Emp. adv. Math pag.* 318.

(*b*) *De Nat. Deor. l.* 1. *n.* 1.

(*c*) *Laerce, l.* 2. *ſ.* 97.

(*d*) *Voyez Bruker. Hiſt. Phil. t.* 1. *p.* 602.

cultum eſſet inventa, ipſaſque res utiles & ſalutares Deorum eſſe vocabulis nuncupatas.

(1) LAERCE, l. 4 ſect. 54. & 55.

Βίωνα τὸν Βορυσθενίτην ὃν ἔφυσεν ἡ Σκύθις οἶα,
Λέγειν ἀκούομεν θεοὺς ὡς οὐδέν εἰσιν ὄντας.

(a) C. 3. n. 4.

Straton, que M. Cudworth appelle (a) le chef de l'athéisme Hylozoïque, croyoit que la nature étoit la seule Divinité : aussi fut-il appellé le Physicien ou le Naturaliste. » Straton, » dit Cicéron, ne mérite pas qu'on » l'écoute, quand il dit qu'il n'y a » point d'autre Dieu que la nature, » que c'est le principe de toutes les » productions & de toutes les muta- » tions, qu'elle n'a ni sentiment ni » forme (1). « Il le réfute ailleurs fort au long ; & ce passage qui explique les sentimens de ce célèbre athée, mérite d'être rapporté. » Vous prétendez (b) que sans un Dieu rien n'est » possible ; mais voici que Straton de » Lampsaque vient à la traverse (2),

(b) Trad. de M. l'Abbé d'Olivet, dans la Théol. des Philosophes.

(1) *Nec audiendus ejus auditor Strato, is qui Physicus appellatur, qui omnem vim Divinam in naturâ sitam esse censet, quæ causas gignendi, augendi, minuendi habeat, sed careat omni sensu & figurâ.* Cicero, de Nat. Deor. l. 1. n. 13.

(2) *Negas sine Deo posse quidquam : ecce tibi è transverso Lampsacenus Strato, qui det isti Deo immunitatem magni quidem muneris ; sed cùm Sacerdotes Deorum vacationem habeant, quanto est æquius habere ipsos Deos ? Negat operâ Deorum se uti ad fabricandum mundum : quæcunque sint, docet omnia esse*

» & déclare ce Dieu quitte d'un ſoin
» qui certainement ſeroit grand. Après
» tout, puiſque les Prêtres des Dieux
» ſont exempts de toute charge, les
» Dieux, à bien plus forte raiſon, ne
» doivent-ils pas eux-mêmes jouir de
» ce privilége? Straton bâtit le monde
» ſans recourir à leur aide : tout ce
» qui exiſte, il ſoutient que c'eſt l'ou-
» vrage de la nature, non qu'il le
» croie un aſſemblage de corps ſemés
» dans le vuide, les uns rudes, les
» autres polis, ceux-ci angulaires,
» ceux-là crochus; il regarde cette
» opinion comme une rêverie de Dé-
» mocrite, qui conſultoit plutôt ſes
» deſirs que ſa raiſon. Pour lui, dans
» le détail où il entre de tout ce qui
» compoſe l'univers, il veut que la
» formation de tous les Etres, ou qui
» ſont déja ou qui ſe produiſent, ſoit

effecta naturâ, nec ut ille, qui asperis, & levibus, & hamatis uncinatisque corporibus concreta hæc esse dicat, interjecto inani; somnia hæc censet esse Democriti, non docentis, sed optantis. Ipse autem singulas mundi partes persequens, quidquid aut sit, aut fiat, naturalibus fieri, aut factum esse docet ponderibus & motibus. Sic ille, & Deum opere magno liberat, & me timore. Cicer. Acad. Quæſt. l. 4. n. 38.

» une ſuite des mouvemens & des » poids naturels. Par-là il ſauve à » Dieu un grand travail, & à moi » une grande frayeur. Car enfin, qui » peut croire qu'un Dieu penſe à nous, » & ne pas trembler nuit & jour, dans » la perſuaſion où l'on ſera que c'eſt » ſa juſtice qui nous punit, quand il » nous arrive de ces accidens fâcheux » à quoi tous les hommes ſont expo- » ſés ? « Ce ſentiment paroît aſſez conforme à celui d'Anaximandre, qui enſeigna que l'infinité de la nature étoit le principe de toutes choſes (1). C'eſt Cicéron qui nous l'apprend. Plutarque s'étend un peu plus : il nous dit (*a*) que cet infini d'Anaximandre n'étoit autre choſe que la matiére ; & à ce ſujet il lui objecte d'avoir parlé en général d'une matiére infinie, ſans dire préciſément ſi c'eſt l'air, ou l'eau, ou la terre, ou quelqu'autre corps ; en ſecond lieu, de n'avoir pas reconnu outre la matiére une cauſe efficiente. C'eſt pourquoi de très-ſçavans hommes l'ont mis au rang des athées. Cudwort s'étend fort au long pour tâcher de

(*a*) *Voyez Théol. des Philoſop. de M. l'Abbé d'Olivet.*

(1) *Is enim infinitatem naturæ dixit eſſe, à quâ omnia gignerentur.* Cicer. Acad. Quæſt. l. 4. n. 37.

conſtater l'athéiſme de cet ancien Philoſophe, dont pluſieurs Sçavans ont cependant cherché à le diſculper, en ſuppoſant que ſes principes n'excluoient pas un Etre Suprême, que l'Ecole Ioniéne dont Anaximandre étoit un des principaux ornemens, admettoit certainement. C'eſt ce que l'on peut voir traité fort au long dans l'Hiſtoire de la Philoſophie de M. Bruker (*a*).

(*a*) *T.* 1. *p.* 481.

C'eſt auſſi une queſtion agitée chez les Hiſtoriens de l'ancienne Philoſophie (*b*), ſi Straton doit être mis au rang des athées de la premiére claſſe, c'eſt-à-dire, s'il admettoit du moins de nom une Divinité. On ne peut diſconvenir que ſes principes ne ſoient auſſi dangereux que l'athéiſme même; il y a cependant des raiſons de croire qu'il ne rejettoit pas l'Exiſtence des Dieux. Séneque ſuppoſe qu'il en admettoit, & en réfutant cet impie, il tombe lui-même dans l'erreur. „ Je „ ne puis, dit-il, ſouffrir ni Platon, „ ni Straton, dont le premier a fait „ un Dieu ſans corps, & l'autre un „ Dieu ſans ame (1). "

(*b*) *Bruk. t.* 1. *p.* 849.

(1) *Ego feram, aut Platonem, aut Peripateticum Stratonem, quorum alter fecit Deum*

Les Anciens ont compté parmi les athées (a) Hippon, Diogene le Phrygien, Sosias, Damis, dont on ne sçait presque rien, sinon qu'ils ne croyoient point de Dieux.

(a) *Plut. adv. Stoïc. pag. 1075. Fabr. Bib. Græc. t. 1. pag. 819. Ælien, l. 2. c. 31. Lucien, Jupiter Tragœdus, p. 681. & 696.*

Pline le Naturaliste ne fait point mystére de son incrédulité; après avoir parlé de la puissance de la nature, il ajoute: » C'est ce que nous appellons » Dieu (1). «

Pétrone ne pensoit pas mieux, lorsqu'il a dit que la crainte avoit fait les Dieux; que les hommes n'avoient commencé à penser à la Divinité, que lorsque le tonnerre les avoit effrayés (2).

Les Pyrrhoniens & les Académiciens pourroient être regardés comme des athées, puisqu'ils faisoient profession de révoquer en doute toutes les vérités. Les Epicuriens mêmes ont été

sine corpore, alter sine animo. Séneque, dans S. Augustin, *de Civitate Dei*, l. 7. c. 10. n. 1. t. 7. p. 159.

(1) *Per quæ declaratur haud dubiè naturæ potentia, idque esse quod Deum vocamus.* Plinius, liv. 2. ch. 7.

(2) *Primus in orbe Deos fecit timor, arduæ Cœlo Fulmina quùm caderent.* Pétrone, pag. 676. Edit. de Burman.

mis au rang des athées (*a*), parce qu'ils n'entendoient par le mot de Dieux que des Etres un peu plus parfaits que les hommes. C'eſt pourquoi Poſidonius, dans ſon cinquiéme Livre de la Nature des Dieux, faiſoit voir (*b*) qu'Epicure ne croyoit point de Dieux, & que tout ce qu'il en diſoit n'étoit que pour ſe dérober à l'indignation du Public. „ Epicure, diſoit-il, auroit-il été „ aſſez peu ſenſé pour s'imaginer de „ bonne foi qu'un Dieu a tout l'exté- „ rieur d'un ſimple mortel; qu'il a un „ corps, à la ſolidité près, tout ſem- „ blable au nôtre, mais ſans en faire „ le moindre uſage; qu'il eſt grêle, „ tranſparent; qu'il ne donne rien, „ n'eſt bon à rien, ne prend ſoin de „ rien, ne fait rien? Un tel Etre, pre- „ miérement n'eſt pas un Etre poſ- „ ſible, continue Cotta; & quand Epi- „ cure a repréſenté ainſi les Dieux, il „ n'a voulu que conſerver le mot, en „ ſupprimant la réalité. Mais en ſe- „ cond lieu, s'il eſt vrai qu'un Dieu ait „ cela de propre & d'eſſentiel, qu'il „ n'aime point les hommes, & ne „ faſſe rien pour eux, hé bien laiſſons- „ le pour tel qu'il eſt. Car lui demande- „ derai-je qu'il m'aſſiſte? Il ne ſçauroit

(*a*) *Tertul.* ad Nation. *l.* 2. *c.* 11. *Octavius*, *chap.* 19. *Ælien*, *l.* 11. *c.* 31.

(*b*) *Voyez Cicéron*, de Nat. Deor. *l.* 1. *n.* 44. *Voy. ſur ce ſujet Bayle*, *contin. des Penſées diverſes*, *ch.* 83. & 84.

» assister personne, puisqu'il faut de » la foiblesse, dites-vous, pour être » capable d'aimer les autres, & de » leur faire du bien. «

Les fausses idées du vulgaire sur la Divinité ont beaucoup contribué à augmenter les accusations d'athéisme. Le nombre des athées étoit assez considérable, autant qu'on peut en juger par ce qu'en disent Platon, Sextus Empiricus & le Rhéteur Alciphron (*a*). Nous avons perdu l'ouvrage d'un Ancien qui avoit écrit sur ce sujet, & qui sans doute nous auroit appris plusieurs détails ; c'est Lysippe d'Epire qui avoit fait le Catalogue des impies (*b*). Il y a aussi beaucoup de recherches sur les athées, tant anciens que modernes, dans le Livre de Jacques Frideric Reimann, auquel il a donné pour titre : *Histoire universelle de l'athéisme & des athées, ou convaincus, ou faussement accusé*. Car il est constant que souvent l'athéisme a été imputé à ceux qui, parce qu'ils étoient plus religieux que les autres, méprisoient hautement les superstitions vulgaires. Ainsi Anaxagore fut calomnié (*c*) comme s'il eût été athée, quoique, comme le dit Cicéron (*d*),

(*a*) *Plat. X. Loix, p. 886. Sext. Emp. adv. Math. pag. 327. Alciphron, l. 1. epist. 34.*

(*b*) *Fabr. Bib. Græca, l. 2. t. 1. p. 817.*

(*c*) *Diod. de Sicile, l. 12. p. 96.*

(*d*) *De Nat. Deor. l. 1. n. 11.*

il fut l'auteur de ce sentiment, que le système & l'arrangement de l'univers se doivent à la puissance & à la sagesse d'un Esprit infini (1). Hippocrate a aussi été accusé d'athéisme; mais il a été justifié par le sçavant Cudworth (*a*). Aristote même qui parle si souvent de Dieu, n'a-t-il pas trouvé des ennemis qui l'ont représenté comme un athée (*b*)?

(1) *Indè Anaxagoras, qui accepit ab Anaximene disciplinam, primus omnium rerum descriptionem & modum mentis infinitæ vi ac ratione designari & confici voluit.* De Nat. Deor. l. 1. n. 11.

(*a*) *Ch. 3. s. 7. Voyez* Hippocrates atheismi falsò accusatus. *V. aussi* Bruk. Hist. Phil. *t.* 1 *p.* 1227.

(*b*) *Voyez sur Aristot.* Fabr. Bib. Græc. *l.* 3. *c.* 6. *t* 2. *p.* 176. & Bruk. Hist. Phil. *t.* 1. *p.* 832.

CHAPITRE II.

DE L'ESSENCE DE DIEU.

I. *Diverſes Deſcriptions de la Nature divine par les Payens.*
II. *De la Spiritualité de Dieu.*
III. *De ceux qui avant Spinoſa ont enſeigné l'erreur qu'il a renouvellée.*

IL n'eſt pas ſurprenant que les Payens ayent été embarraſſés ſur une matiére auſſi élevée & auſſi difficile que celle de l'Eſſence de Dieu; il n'y a que ceux que Dieu a inſtruits lui-même, qui puiſſent parler dignement de l'Etre Suprême. C'eſt pourquoi il eſt rare de trouver une parfaite exactitude dans ceux que la révélation n'a pas éclairés; mais ils méritent plus d'être plaints que d'être blâmés, puiſque même après que la Foi a été répandue dans les Nations, pluſieurs Docteurs d'entre les Chrétiens ſe ſont quelquefois écartés de la vérité ſur cet article.

I. Diverſes

I. La Secte Ionique qui étoit la plus ancienne Ecole de la Philoſophie

chez les Grecs, avoit pour Auteur Thalès. On lui demandoit un jour ce que c'étoit que Dieu; il répondit: » C'eſt ce qui n'a ni commencement » ni fin (1). « Ce n'étoit ſatisfaire que très-imparfaitement ceux qui l'interrogeoient: car quoique l'éternité ſoit un attribut eſſentiel de la Divinité, comme la matiére étoit regardée dans ce tems-là comme éternelle, Thalès donnoit lieu de croire qu'elle étoit Dieu.

Deſcriptions de la Nature divine par les Payens.

Plutarque lui fait dire (a) que Dieu étoit l'eſprit du monde; ce qui nous avoit paru d'abord pouvoir expliquer ces paroles de Cicéron: » Thalès de » Milet, le premier qui ait examiné ces » queſtions, a dit que l'eau eſt le prin- » cipe de toutes choſes, & que Dieu eſt » cette intelligence par qui tout eſt » formé (2). »

(a) Νοῦν τὸν κόσμου. *De Plac. Phil. l. 1. c. 7. Voyez Stobée, Ecl. Phyſ. c. 1.*

Mais M. Bruker ſi profond dans ces

(1) CLEMENT ALEXAND. Strom. l. 5. pag. 595. ἐρωτηθεὶς γέ τοι ὁ Θαλῆς, τί ἐστι τὸ θεῖον; τὸ μήτε ἀρχὴν, ἔφη, μήτε τέλος ἔχον.

(2) CICERO, de Nat. Deor. l. 1. n. 10. *Thales enim Mileſius, qui primus de talibus rebus quæſivit, aquam eſſe dixit initium rerum, Deum autem eam mentem, quæ ex aquâ omnia fingeret.*

matiéres, a fait voir dans les observations ſçavantes & modérées qu'il a faites ſur l'Hiſtoire de la Philoſophie Payenne (a), que ce que Plutarque a dit de l'ame du monde de Thalès, avoit rapport aux ſentimens des anciens Philoſophes, qui s'imaginoient que Dieu étoit au monde ce que l'ame eſt au corps.

(a) *Otium Vindelicum*, pag. 131.

Quoi qu'il en ſoit, les paroles où Cicéron explique le ſentiment de Thalès, ne ſont pas ſans quelque difficulté. Il y ſuppoſe que Thalès faiſoit préſider un principe intelligent à la formation de l'univers ; & peu de lignes après, il dit qu'Anaxagore fut le premier des Philoſophes qui donna l'arrangement de la matiére à une intelligence infinie. M. Bayle a prétendu que Cicéron ſe contrediſoit, & que, ſelon toutes les apparences, ſon texte étoit corrompu ; ce qui a été depuis ſoutenu avec une grande vivacité par l'Auteur de la Philoſophie du bon ſens. Mais M. l'Abbé d'Olivet à qui l'on ne peut conteſter une connoiſſance parfaite des ſentimens de Cicéron, fait voir par une diſtinction fine & profonde, & qui ſuppoſe une grande intelligence de la Philoſophie

ancienne, qu'il n'y a pas ombre de contradiction dans Cicéron. „ Thalès, „ dit-il (a), vouloit parler d'une intel- „ ligence, qui ne faisant qu'un avec „ la matière, dirigeoit ses opérations, „ comme on diroit que l'ame jointe au „ corps ne fait qu'un même homme, „ & dirige les actions de l'homme; „ mais Anaxagore l'entendoit d'une „ intelligence absolument distincte & „ séparée de la matière. Ainsi celui-là „ trouvoit dans un même tout la cause „ matérielle & la cause efficiente; au „ lieu que celui-ci les divisoit réelle- „ ment. Ce sont deux opinions toutes „ différentes, dont la premiere ayant „ d'abord été enseignée par Thalès, „ & la seconde par Anaxagore, Cicé- „ ron a eu raison de les reconnoître „ pour auteurs, celui-ci d'un système, „ celui-là d'un autre. «

(a) *Théol. des Philos.*

C'est aussi par cette même distinction que M. Bruker (b) sauve la prétendue contradiction que l'on impute à Cicéron. S'il y a une voie de le concilier avec lui-même, on doit l'embrasser, n'y ayant aucune apparence qu'un si grand homme se contredise si sensiblement dans une même page.

(b) *Hist. Phil. t. 1. p. 504.*

Anaximene qui après Anaximandre

succeſſeur de Thalès, préſida à l'Ecole Ionique, s'expliqua ſi imparfaitement ſur la nature de Dieu (a), que pluſieurs Sçavans l'ont mis au rang des athées : voici comment Cicéron expoſe & réfute le ſentiment de ce Philoſophe. » Anaximene prétend que » l'air eſt Dieu, qu'il eſt produit, qu'il » eſt immenſe & infini, qu'il eſt toujours en mouvement ; mais l'air » n'ayant point de forme, comment » pourroit-il être Dieu, puiſque Dieu » en doit avoir une, & même une » très-belle ? Outre cela, dire qu'il a » été produit, n'eſt-ce pas dire qu'il » eſt périſſable (1) ? «

(a) *Voyez Bruker, t. 1. p. 490.*

Diogene d'Apollonie penſoit de même qu'Anaximene. » L'air, dit Cicéron, eſt le Dieu que Diogene reconnoît ; & quel ſentiment l'air » peut-il avoir, quelle forme convenable à un Dieu (2) ? « Crito-

(1) *Poſt Anaximenes aëra Deum ſtatuit, eumque gigni, eſſeque immenſum, & infinitum, & ſemper in motu ; quaſi aut aër ſine ullâ formâ Deus eſſe poſſit, cùm præſertim Deum, non modò aliquâ, ſed pulcherrimâ ſpecie eſſe deceat ; aut non omne quod ortum ſit, mortalitas conſequatur.* Cicero, de Nat. Deor. l. 1. n 10. Voyez auſſi Stobée, Ecl. Phyſ. c. 1.

(2) *Quid aër, quo Diogenes Apolloniates*

laus & Diodore de Tyr ne s'éloignoient pas de cette doctrine, puisqu'ils enseignoient (*a*) que Dieu étoit une intelligence composée d'une matiére pure.

Le systême de Parmenide n'étoit pas moins absurde. » Parmenide, lit-» on dans Cicéron, s'est figuré je ne » sçai quoi de semblable à une cou-» ronne, un cercle tout lumineux & » non interrompu qui environne le » Ciel : voilà ce qu'il appelle Dieu. » Où prend-il dans ce cercle la figure » divine, continue Velleïus (1), & » quelle apparence qu'il y ait du sen-» timent? Autres visions; il divinise la

(*a*) *Stobée, Ecl. Phys.* Νοῦν ἀπ' αἰθέρος ἀπάθους.

utitur Deo, quem sensum habere potest, aut quam formam Dei? Cicero, de Nat. Deor. l. 1. n. 12. Voyez Minucius Felix.

(1) Cicero, de Nat. Deor. l. 1. n. 11. *Nam Parmenides commentitium quiddam coronæ similitudine efficit, Stephanen appellat, continentem ardore lucis orbem, qui cingit Cœlum, quem appellat Deum, in quo neque figuram divinam, neque sensum quisquam suspicari potest. Multa ejusdem monstra, quippe qui bellum, qui discordiam, qui cupiditatem, cæteraque generis ejusdem ad Deum revocat, quæ vel morbo, vel somno, vel oblivione, vel vetustate delentur, eademque de Sideribus, quæ reprehensa jam in alio, in hoc omittantur.*

» guerre, la discorde, la cupidité, » mille choses semblables, qui bien » loin d'être immortelles, sont dé- » truites par la maladie, par le som- » meil, par l'oubli, par le tems seul. «

Démocrite qui, comme le remarque Cicéron, n'avoit point de principes sur la Divinité, a quelquefois prétendu que l'Essence divine étoit une intelligence renfermée dans une sphere de feu (1). Cette même description se trouve aussi attribuée à Héraclite (2).

Socrate définissoit Dieu, ce qui est toujours égal, la beauté même, l'Etre sur lequel les autres n'ont pas le pouvoir d'agir (3). Platon avoit adopté

(1) PLUTARQUE, t. 2. de Plac. Phil. Δημόκριτος νοῦν τὸν θεὸν ἐμπυροειδῆ. STOBÉE, Ecl. Phys. p. 2. Δημόκριτος νοῦν τὸν θεὸν ἐν πυρὶ σφαιροειδεῖ.

(2) Ce qui a fait dire à Tertullien : *Et ubi aliquid de igneo Deo allegatur, Heraclitus intervenit.* De Præs. hær. cap. 7. Un Sçavant d'Allemagne a prétendu qu'au lieu d'*intervenit*, il falloit lire *invenit*. Voyez les Actes de Leypsic à l'an 1715. p. 302.

(3) PHÆDO, t. 1. p. 78. αὐτὸ τὸ ἴσον, αὐτὸ τὸ καλὸν, αὐτὸ ἕκαστον, ὅ ἐστι τὸ ὄν, μήποτε μεταβολὴν καὶ ἡντινοῦν ἐνδέχεται; ἢ αἰεὶ αὐτῶν ἕκαστον, ὅ ἐστι μονοειδὲς ὄν, αὐτὸ καθ' αὐτὸ ὡσαύτως κατὰ ταῦτα ἔχει, καὶ οὐδέποτε οὐδαμῇ οὐδαμῶς ἀλλοίεσιν οὐδεμίαν ἐνδέχεται.

ces principes ; & on leur doit cette juſtice à l'un & à l'autre, que perſonne avant eux n'a penſé ſi dignement ni parlé ſi noblement de Dieu. „ Dieu, dit Platon dans ſa République, „ & tout ce qui appartient à Dieu, „ eſt parfait (1). «

On a parmi les ouvrages de Platon un Livre qui a pour titre *Définitions*, & que quelques-uns ont crû être de Speuſippe ſon neveu, que Diogene-Laerce (*a*) aſſûre avoir fait un ouvrage intitulé ainſi. On y trouve une (2) fort belle deſcription de la Divinité. C'eſt, y lit-on, un Etre immortel qui ſe ſuffit à lui-même pour être heureux ; ſa ſubſtance eſt éternelle, il eſt la ſource de tout bien.

(*a*) *Laërce, l. 4. c. 5.*

Les Stoïciens s'exprimoient très-clairement ſur ce ſujet. „ Dieu, di-„ ſoient-ils, eſt un Etre immortel, „ raiſonnable, parfait, intelligent, „ heureux, éloigné de tout mal, dont „ la Providence gouverne le monde

(1) PLATON, République, liv. 2. pag 381. ἀλλὰ μὴν ὁ θεός τε ἢ τὰ τοῦ Θεοῦ πάντη ἄριστα ἔχει.

(2) PLATON, t. 3. p. 411. Θεὸς ζῶον ἀθάνατον, ἀυτάρκες πρὸς εὐδαιμονίαν, θεία οὐσία, τ' πάγαθοῦ φύσεως αἰτία.

» & tout ce qui y eſt renfermé (1). «
L'idée que nous avons d'un Dieu, diſoit Balbus, renferme inconteſtablement deux choſes, l'une qu'il ſoit animé, & l'autre qu'il ſoit tout ce qu'il y a de plus excellent dans la nature (2).

Mais de ce beau principe les Stoïciens tiroient la concluſion la plus abſurde (*a*), que le monde étoit Dieu; & c'eſt une choſe à laquelle on ne ſçauroit trop faire attention, que ces Philoſophes ne penſoient pas auſſi-bien qu'ils parloient. On trouve chez eux les maximes les plus lumineuſes; cependant leur ſyſtême renfermoit les erreurs les plus groſſieres ſur la nature de Dieu, comme l'ont fait voir ceux qui ont le mieux approfondi cette queſtion, Gaſſendi, Cudworth, Moshem, Bruker, & M. l'Abbé d'Olivet, dont il ne faut jamais ou-

(*a*) *Cic. de Nat. Deor. l. 1. n. 75. l. 2. n. 17. Stobée, t. 2. Ecl. Phyſ. ch. 1.*

(1) LAERCE, l. 7. ſect. 147. Θεὸν δὲ εἶναι ζῶον ἀθάνατον, λογικὸν, τέλειον, ἢ νοερὸν ἐν εὐδαιμονίᾳ, κακοῦ παντὸς ἀνεπίδεκτον, πρόνοιαν ἔχον τε ἐπὶ τῶν ἐν κόσμῳ

(2) *Sed cùm talem eſſe Deum certâ notione animi præſentiamus, primùm ut ſit animans, deinde ut in omni naturâ nihil eo ſit præſtantius.* De Nat. Deor. l. 2. n. 17.

blier la réflexion (*a*), qu'on ne doit point juger d'un système par quelques paroles décousues, mais considérer le total, & bien prendre la suite des principes.

(*a*) *Théol. des Grecs.*

C'est encore une chose bien digne de remarque, que quoique cette Secte réduisît presque à rien les espérances & les craintes de l'avenir, elle a cependant eu des partisans qui ont fait honneur à l'humanité par la perfection de leurs mœurs : on voit bien qu'il s'agit de Caton & de Marc-Aurele.

Pline le Naturaliste a aussi enseigné que le monde étoit Dieu (1).

La difficulté de bien parler de la nature de l'Etre Suprême, avoit fait conclure à Melisse & à Ariston de Chio (*b*) qu'il ne falloit pas l'examiner, parce qu'il n'étoit pas possibie d'en rien sçavoir.

(*b*) *Laerce, l. 10. sect. 24. Octavius Minucii Felicis.*

II. Platon est de tous les Anciens celui qui sur cet article a le plus approché de la vérité. Il soutenoit que

II. De la Spiritualité de Dieu.

(1) *Mundum, & hoc quod nomine alio Cœlum appellare libuit, cujus circumflexu teguntur cuncta, numen esse credi par est, æternum, immensum, neque genitum, neque interiturum unquam.* Hist. Nat. l. 2. cap 1.

le Dieu Suprême étoit incorporel ; & les Epicuriens lui reprochoient ce sentiment comme la plus grande de toutes les absurdités. » Quand Platon » prétend que Dieu est incorporel, » disoit Velleïus, il nous parle d'une » chose que l'on ne peut pas com- » prendre. Car si cela étoit, Dieu ne » pourroit avoir ni sentiment, ni sa- » gesse, ni plaisir, attributs essentiels » à la Divinité (1). « Tous les Anciens qui ont parlé des sentimens de Platon, sont convenus qu'il avoit enseigné que Dieu n'avoit point de corps (2).

On ne peut lire le Timée sans en être persuadé. Il y enseigne que le corps est une preuve d'imperfection : ainsi lorsqu'il enseigne que l'Etre Suprême renferme toutes les perfec-

(1) *Quòd verò sine corpore ullo Deum vult esse, ut Græci dicunt ἀσώματον, id quale esse possit, intelligi non potest : careat enim sensu necesse est careat prudentiâ, careat voluptate ; quæ omnia unà cum Deorum notione comprehendimus.* Cicer. de Nat. Deor. l. 1. n. 12.

(2) Plutarque de Plac. Phil. l. 1. c. 7. Hist. Phil. de Galien, t. 2. p. 30. Laerce, l. 3. sect. 77. Alcinous, c. 9. Maxime de Tyr, Dissert. 1 Constantin. Imperat. Orat. ad Sanct. cœtum, c. 9. Philosophumena, p. 3. c. 19.

tions, il nie par conſéquent qu'il ait un corps (1). Ses Diſciples ont penſé comme lui. S. Auguſtin en parlant d'eux, dit : » Ces Philoſophes que la » réputation & le mérite ont mis avec » raiſon au-deſſus de tous les autres, » ont bien vû que Dieu ne pouvoit » pas être un corps (2). « Par les termes dont ce grand homme ſe ſert, il eſt évident qu'il étoit perſuadé que les Platoniciens étoient orthodoxes ſur cet article.

On pourroit tranſcrire ici un grand nombre de leurs paſſages, qui tous nous repréſentent Dieu comme dégagé de la matiére. Nous nous conten-

(1) TIMÉE, pag. 28. ὁρατὸς καὶ ἁπτός τε ἐστι, καὶ σῶμα ἔχων. p. 31. σωματοειδὲς δὴ καὶ ὁρατὸν ἁπτόν τε δεῖ τὸ γενόμενον εἶναι.

(2) *Viderunt ergò iſti Philoſophi, quos cæteris non immeritò famâ atque gloriâ prælatos videmus, nullum corpus eſſe Deum; & ideò cuncta corpora tranſcenderunt, quærentes Deum, viderunt quidquid mutabile eſt, non eſſe ſummum Deum: & ideò omnem animam mutabileſque ſpiritus tranſcenderunt, quærentes ſummum Deum Deinde viderunt omnem ſpeciem in re quâcunque mutabili, quâ eſt, quidquid illud eſt, quoquo modo & qualiſcunque naturæ eſt, non eſſe poſſe, niſi ab illo qui verè eſt, quia incommutabiliter eſt.* Auguſtinus, de Civit. Dei, l. 8. c. 6. t. 7. p. 195.

terons de celui-ci de Porphire, & nous renvoyons les autres à une Note (1).

(a) De l'Abst. l. 1. n. 57.

(a) „ Ce ne peut être que par la pu-
„ reté du corps & de l'ame, que nous
„ pouvons avoir quelque accès auprès

(1) MAXIME DE TYR, dissert. 17. ἁπλοῦν τὸ Θεῖον αὐτό. Voyez aussi la dissertat. 38.

DION CHRISOSTOME, orat. 12. εἰδὲ αὖτο τ ὕλης ἀσυμότερον ἡγῆταί τις, ἢ κατὰ τὴν ἀξίαν τῆ Θεοῦ, τῆτο μὲν ἀληθὲς τὲ ἢ ὀρθόν.

ARRIEN, sur Epictete, l. 2. c. 8. ὁ Θεὸς ὠφέλιμ, ἀλλὰ ἢ τὸ ἀγαθὸν ὠφέλιμον, εἰκὸς ἓν εἶναι ἡ ὐσία τῆ Θεοῦ, ἐκεῖ εἶναι καὶ τὴν τῆ ἀγαθῆ. Τίς ἓν ὐσία Θεῆ, σάρξ; μὴ γένοιτο ἀχρὸς, μὴ γένοιτο φήμη; μὴ γένοιτο νοῦς, ἐπιτμὴ, λόγ ὀρθός.

PLOTIN, Ennead. 6. l. 5. c. 4. tout entier.

IAMBLIQUE, Θεὸς . . . ἄυλ καὶ ἀσώματ ἢ ὑπερφυὴς, ἀγεννητός τε ἢ ἀμέριστ. De Mysteriis, sect. 7. chap. 2. p. 151. Voyez aussi sect. 1. ch 8. pag. 13.

PORPHIRE, de Abstinentiâ, lib. 1. n. 57. ὥστ' ὅσῳ ὁ πάντων πατὴρ ἁπλέστερος, καὶ καθαρώτερος, ἢ αὐταρκέστατος, ἅτε πόρρω ὑλικῆς ἐμφάσεως ἱδρυμένος. Lib. 2. sect. 37. ὁ μὲν πρῶτος Θεὸς ἀσώματός τε ὢν ἢ ἀκίνητος καὶ ἀμέριτος.

PROCLUS, in Platonis Theologiam, chap. 19. pag. 53. ὅτι γε Θεοὶ μόνως ἐν ἁπλότητι μιᾷ τὴν ὕπαρξιν ἀφωρισμένην ἔχουσι, παντὸς μὲν πλήθος ἐξηρημένοι, καθόσον εἰσὶ Θεοὶ, πάσης δὲ διαιρέσεως, ἢ μεριτμῦ, ἢ διαστάσεως, ἢ σχέσεως, πρὸς τὰ δεύτερα, ἢ πάσης συνθέσεως, ὑπερίχοντες.

APULÉE, de habitudine doctrinarum Platonis: *Sed hæc de Deo sentit Plato, quòd sit incorporeus.*

„ de Dieu, dit Porphire. Pour y par-
„ venir, il faut donc vivre purement
„ & saintement ; de sorte que comme
„ ce Pere commun est très-simple,
„ très-pur, se suffisant à lui-même,
„ & dégagé de toute matiére, qui-
„ conque veut s'approcher de lui, doit
„ travailler d'abord à la pureté de son
„ corps, & ensuite à celle de son ame.
„ Le Dieu Suprême, dit-il ailleurs (*a*),
„ est incorporel & indivisible. „

(*a*) L. 2. n. 37.

Aristote (*b*) entreprend de prouver dans le quinziéme chapitre du huitiéme Livre de son Ouvrage sur les principes naturels, que le premier moteur est un Etre simple & sans aucune composition. Il soutient ailleurs que sa substance est immuable, éternelle, dégagée de toutes choses sensibles, sans parties, & indivisible (1). Velleïus reprochoit cette doctrine à Aristote comme une absurdité. „ Quand Aristote dit que
„ Dieu n'a point de corps, ce sont

(*b*) T. 10. p. 428.

(1) ARISTOTE, Metaphys. liv. 14. chap. 7. tom. 2. pag. 1001. ὅτι μὲν οὖν ἔστιν οὐσία τις ἀΐδιος, ἢ ἀκίνητος, ἢ κεχωρισμένη τῶν αἰσθητῶν, φανερὸν ἐκ τῶν εἰρημένων. δέδεικται δὲ, ἢ ὅτι μέγεθος οὐδὲν ἐνδέχεται ἔχειν τοιαύτην οὐσίαν, ἀλλὰ ἀμερὴς ἢ ἀδιαίρετός ἐστι.

» ſes paroles, il en fait un Etre irraiſonnable & même inſenſible (1). «

Antiſtene, le chef de la Secte Cynique, ne vouloit point qu'on peignît Dieu. » On ne peut pas le voir par » les yeux du corps, diſoit-il; il ne » reſſemble à rien de tout ce que » nous voyons (2). « Le Roi Numa Pompilius avoit penſé de même longtems avant Antiſtene : » ſes Ordon» nances ſur les ſtatues, dit Plu» tarque (*a*), ſentent fort l'opinion de » Pithagore, qui enſeignoit que le » premier Etre n'étoit ni poſſible, ni » expoſé aux ſens, mais inviſible, in-

(*a*) *Vie de Numa.*

(1) CICERO, de Nat. Deor. l. 1. n. 13. *Cùm autem ſine corpore idem vult eſſe Deum, omni illum ſenſu privat, etiam prudentiâ.* Voyez Laerce, l. 5. ſect. 32. Heſichius Mileſius ſe ſert de ces mêmes termes. Plutarque, de Placit. Phil. liv. 1. ch. 7. Galien, Hiſt. Phil c. 8 Stobée, Ecl. Phyſ. t. 2. p. 5. Simplicius, ſur Epictete, p. 223. appelle Dieu ἀρχὴν ἢ οὐσίαν ἀσώματος.

C'eſt mal à propos qu'Athénagore prétend qu'Ariſtote & les Péripatéticiens donnent à Dieu un corps ætherée. *Legatio pro Chriſtianis*, p. 7.

(2) THÉODORET, Thérapeutique, 1 Diſcours *de Fide*, t. 4. p. 477. Ἀπὸ εἰκόνος οὐ γνωρίζεται, ὀφθαλμοῖς οὐχ ὁρᾶται, θείῃ ἔοικε. Διόπερ αὐτὸν θέλεις ἐκμαθεῖν ἐξ εἰκόνος δύναται. Voyez auſſi Clem. Alexand. *Protrepticon.* c. 6.

corruptible

» corruptible & intelligible ſeule-
» ment : car conformément aux idées
» de ce Philoſophe, il défendit aux
» Romains de s'imaginer que Dieu eût
» la forme d'homme ou de bête ; &
» il n'y avoit parmi eux ni ſtatue, ni
» image de Dieu. Pendant les cent
» ſoixante & premiéres années ils bâ-
» tirent des temples & autres lieux
» ſaints ; mais ils n'y mirent jamais
» aucune figure de Dieu, ni moulée,
» ni peinte, eſtimant que c'étoit un
» ſacrilége de repréſenter par des
» choſes périſſables & terreſtres ce
» qui eſt éternel & divin, & qu'on ne
» pouvoit s'élever à la Divinité que
» par la penſée. « Varron avoit dit la même choſe ; & il avoit ajouté, ſi les Romains s'en étoient tenus à ce reglement, les Dieux auroient été honorés plus convenablement (1). Les Diſciples de Pithagore étoient perſuadés (*a*) qu'il avoit enſeigné que Dieu étoit un Etre ſpirituel, dans ſon vingt-quatriéme Symbole, dans lequel il défend de faire aucune image de la Divinité ſur un anneau. Il avoit fait

(*a*) *Stobée, t. 1. ſer. 11. p. 139.*

(1) *Quod ſi adhuc manſiſſet, caſtiùs Dii obſervarentur.* Varron, dans S. Auguſtin, *de Civitate Dei*, l. 5. c. 31.

cette défense, selon Iamblique (a); parce qu'il croyoit que les Dieux n'avoient point de corps.

(a) *Iamblique, Protrept. p. 151.*

Le Philosophe Sallustе prouve dans le second chapitre de son Ouvrage touchant les Dieux & le Monde, que Dieu est immuable, éternel & incorporel. Mais de tous les Anciens, ceux qui se sont expliqués sur ce sujet avec la plus grande exactitude, ce sont sans doute Cicéron & Onatus, dont les termes sont aussi précis que le pourroient être ceux du Théologien le plus orthodoxe. „ Dieu, dit Cicéron, ne „ peut être compris par les hommes „ que comme un esprit pur, sans mé„ lange, dégagé de toute matiére cor„ ruptible, qui connoît tout, qui meut „ tout, & qui a de lui-même un mou„ vement éternel (1). « Onatus assure que Dieu est une substance séparée de toute matiére, qui n'a aucun rapport avec ce qui est corporel (2).

(1) *Nec verò Deus ipse, qui intelligitur à nobis, alio modo intelligi potest, nisi mens soluta quædam & libera, segregata ab omni concretione mortali, omnia sentiens & movens, ipsaque prædita motu sempiterno.* Cicero, Tusc. Quæst. l. 1. n. 27.

(2) ONATUS, dans Stobée, Ecl. Phys. ch. 3.

C'eſt donc avec raiſon qu'un ancien Auteur a remarqué (*a*) que les plus excellens Philoſophes avoient reconnu la Spiritualité de Dieu. On doit cependant faire attention, qu'il ne faut pas conclure que tous les Payens ayent crû Dieu ſpirituel, parce qu'ils l'ont appellé ſans corps (*b*) : car ſouvent chez les Philoſophes ce mot n'exclut pas un corps léger & ſubtil (*c*); ce qu'il eſt aiſé de juſtifier par les témoignages de Porphire, de Proclus & d'Iamblique. Porphire dit que les propriétés de la matiére premiere ſont d'être ſans corps (1); Iamblique & Proclus (2) aſſûrent que les corps

(*a*) *Vie d'Homere, Ed. de Gale, p. 336.*

(*b*) Ἀσώματον.

(*c*) *Voyez l'Hiſt. du Manichéiſme de Beauſobr. l. 3. c. 2. t. 1. pag. 482.*

t. 2. p. 5. νοῦς ἂν ὁ Θεὸς, χώριστον εἶδος, τὸ δὲ χωρίστον ἀκινήσθω τὸ ἀμιγὲς πάσης ὕλης, καὶ μηδενὶ τῶν σωματικῶν συμπαγιζμένον, μηδὲ τῷ πάθει τῷ τῆς φύσεως συμπαθές.

(1) PORPHIRII Sententiæ 21. pag. 226. Τῆς ὕλης τὰ ἴδια κατὰ τὰς ἀρχαίας πάσας, ἀσώματος, ἑτέρα γὰρ σωμάτων.

(2) IAMBLIQUE, de Myſteriis, ſect. 1. cap. 17. pag. 29. εἰ δὲ δεῖ καὶ τοῦτο εἰπεῖν, τὸ θρανίον σῶμα φησὶν αὐτὴν τὴν ἀσώματον θείαν τῶν Θεῶν ἐστὶ συγγενέστατον. μιᾶς μὲν γὰρ ἐκείνης ὄντος, αὐτὸ ἁπλοῦν ἐστιν, ἀμερίστως δὲ, ἀδιαίρετον, καὶ ἀτρεπτῶς ὡσαύτως ἀναλλοίωτον.

PROCLUS, in Plat. Theol. pag. 51. cap. 19. πᾶσα γὰρ, ἡ μεταβλητὴ τῶν θραγίων σωμάτων φύσις.

céleſtes reſſemblent à la ſubſtance incorporelle des Dieux.

Les Ecrivains Latins, en ſe ſervant du terme *incorporalis*, n'y appliquoient pas toujours la même idée que nous; c'eſt ce qui eſt démontré par un paſſage de Tertullien, qui aſſûre que la voix eſt incorporelle (1).

Ce ne ſont pas ſeulement les Philoſophes Grecs qui ont eu quelque idée de la vraie nature de Dieu; les Indiens du Mogol ont un Livre appellé *Panſangan*, dans lequel on lit ces belles paroles, qui ont été traduites mot pour mot par le Pere de la Lane (*a*).

(*a*) *Lettres édif. & cur. t. 10. p. 15.*

„ J'adore cet Etre qui n'eſt ſujet „ ni au changement, ni à l'inquié„ tude; cet Etre dont la nature eſt „ indiviſible; cet Etre dont la ſimpli„ cité n'admet aucune compoſition de „ qualités; cet Etre qui eſt l'origine „ & la cauſe de tous les Etres, qui les „ ſurpaſſe tous en excellence; cet Etre „ qui eſt le ſoutien de l'univers. «

(1) TERTULLIEN, adverſûs Praxeam, c. 7. *Quid eſt enim ſermo, niſi vox & ſonus oris, & ſicut Grammatici dicunt, aër offenſus intelligibilis auditu; cæterùm vacuum neſcio quid, inane & incorporale?*

Dellon nous avoit déja appris (a) à peu-près les mêmes choſes. » Les In- » diens, dit-il, ont des livres qui con- » tiennent ce qu'ils doivent croire ; & » ces livres n'ont pas moins d'autorité » chez eux que les ſaintes Ecritures » en ont parmi nous. On trouve en » certains endroits de ces livres, que » Dieu eſt une ſubſtance ſpirituelle, » immenſe & éternelle. «

(a) *Voyag. t. 3. p. 1.*

Si la Hontan mérite d'être crû (b), il y a des Sauvages qui croyent que Dieu ſubſiſte ſans bornes, ſans limites & ſans corps, & qu'il ne doit point être repréſenté ſous quelque figure que ce ſoit.

(b) *Tom. 1.*

Des Philoſophes célébres étoient moins éclairés que ces Sauvages. Les Stoïciens diſoient (c) que Dieu étoit un être de nature de feu qui n'a forme aucune de ſoi, mais ſe transforme en tout ce qu'il veut, & ſe fait ſemblable à tout (1). Ils croyoient donc qu'il

(c) *Plut. de Placit. Philoſ. l. 1. c. 6. t. 2. p. 879. trad. d'Amiot.*

(1) *Nam Stoïci ignem, id eſt corpus unum ex his quatuor elementis, quibus viſibilis mundus hic conſtat, & viventem, & ſapientem, & ipſius mundi fabricatorem, atque omnium, quæ in eo ſunt, eumque omninò ignem putaverunt.* Auguſtinus, *de Civitate Dei*, lib. 8. cap. 5.

étoit corporel, & que son corps étoit très-pur (1).

Séneque approuvoit cette doctrine; & il blâmoit Platon d'avoir enseigné que Dieu étoit sans corps (2). Ainsi, comme l'a remarqué un Sçavant très-instruit de l'ancienne Philosophie (a), les Stoïciens doivent-être mis au nombre de ceux qui n'ont reconnu que l'existence des corps, niant toute substance spirituelle. Cicéron le dit formellement de Zenon; & sur ce point Zenon étoit d'accord avec ses Disciples.

(a) *Théol. des Philos. de M. l'Abbé d'Olivet.*

Les Dieux des Epicuriens n'étoient que des hommes plus heureux que nous; & voici comment ces Philosophes prouvoient que les Dieux avoient des corps. „ A l'égard de leur forme, „ dit Velleïus (3), nous sommes natu-

(1) Καθαρότατον. ORIGENIS Philosoh. c. 19. Voyez aussi Origene contre Celse, l. 1. p. 17. & les Notes, édit de 1666.

(2) *Ego feram aut Platonem, aut Peripateticum Stratonem, quorum alter Deum fecit sine corpore, alter sine animo?* Séneque, dans S. Augustin. *de Civit. Dei*, l. 7. c. 10.

(3) CICERO, de Nat. Deor. l. 1. n. 18. *At de formâ quidem, partim natura nos admonet, partim ratio docet: nam à naturâ habemus omnes omnium gentium speciem nullam*

» rellement portés à croire que c'eſt la
» forme humaine : la raiſon l'enſeigne ;
» nous le ſçavons pareillement par les
» lumieres de la nature. Car n'eſt-ce
» pas ſous cette image que toutes les
» nations ſe repréſentent les Dieux,
» & qu'ils s'offrent toujours à nos eſ-
» prits, ſoit que nous dormions ou
» que nous ſoyons éveillés ? Ne con-
» vient-il pas à des Etres qui ſont par-
» faits, ſoit parce qu'ils ſont très-heu-
» reux, ſoit parce qu'ils ſont éternels,
» d'avoir la forme la plus belle de tou-
» tes ? Or quelle eſt la plus belle forme

aliam, niſi humanam Deorum. Quæ enim aliæ forma occurrit unquam, aut vigilanti cuiquam, aut dormienti ? Sed ne omnia revocentur ad primas notiones, ratio hoc idem ipſa declarat : nam cùm præſtantiſſimam naturam, vel quia beata eſt, vel quia ſempiterna, convenire videatur, eandem eſſe pulcherrimam, quæ compoſitio membrorum, quæ conformatio lineamentorum, quæ figura, quæ ſpecies humanâ poteſt eſſe pulchrior ? Quòd ſi omnium animantium formam vincit hominis figura, Deus autem animans eſt, eâ figurâ profectò eſt, quæ pulcherrima ſit omnium. Quoniam Deos beatiſſimos eſſe conſtat, beatus autem eſſe ſine virtute nemo poteſt, nec virtus ſine ratione conſtare, nec ratio uſquam ineſſe, niſi in hominis figurâ, hominis eſſe ſpecie Deos confitendum eſt.

» que celle de l'homme, pour l'assor-
» timent des membres, pour la propor-
» tion des traits, pour la taille, pour
» l'air ? Certainement de tous les Etres
» animés l'homme est le mieux fait ;
» puisque les Dieux sont du nombre,
» faisons les donc ressembler à l'hom-
» me. La suprême félicité est d'ailleurs
» leur partage : or la félicité ne sçau-
» roit être sans la vertu, ni la vertu
» sans la raison, ni la raison hors de
» la forme humaine ; donc les Dieux
» ont une forme humaine. « Tels étoient les délires de gens qui se croyoient Philosophes. Car, comme l'a remarqué le judicieux Auteur de l'art de penser (*a*), ils étoient bien aveugles, de ne pas voir que quoique dans l'homme la substance qui pense & qui raisonne soit jointe à un corps humain, ce n'est pas néanmoins la figure humaine qui fait que l'homme pense & raisonne, étant ridicule de s'imaginer que la raison & la pensée dépendent de ce qu'il a un nez, une bouche, des joues, deux bras, deux mains, deux pieds ; & ainsi c'étoit un sophisme puérile à ces Philosophes, de conclure qu'il ne pouvoit y avoir de raison que dans la forme

(*a*) 3. Partie, c. 18.

humaine, parce que dans l'homme elle se trouvoit jointe par accident à la forme humaine.

III. Il y a eu dans le siécle passé un Philosophe, qui ne doit sa malheureuse célébrité qu'au projet qu'il a exécuté d'ériger l'athéisme en système. Spinosa enseigna qu'il n'y avoit qu'une substance dans la nature, à qui il donne le nom de Divinité, & que tout ce que nous voyons & nous-mêmes étions une partie de Dieu (1).

III. De ceux qui avant Spinosa ont enseigné l'erreur qu'il a renouvelée.

M. le Clerc (a) nous apprend à ce sujet une anecdote qui mérite d'être rapportée; c'est dans l'extrait de l'histoire de la Philosophie Payenne, qu'il traite avec plus d'éloge que l'Auteur ne devoit s'y attendre. „ J'ai oui dire, „ ce sont les termes de ce Sçavant, „ à un homme digne de foi qui me „ l'a même donné écrit de sa main, „ que Spinosa avoit composé sa pré„ tendue Ethique démontrée en Fla„ mand, & qu'il la donna à traduire „ en latin à un Médecin qui se nom-

(a) *Bib. ancienne & moderne, t. 22. p. 135.*

(1) Œuvres Posthumes de Spinosa, pag. 12. Propos. 14 *Praeter Deum, nulla dari neque concipi potest substantia.* Prop. 15. *Quicquid est, in Deo est, & nihil sine Deo esse neque concipi potest.*

» moit Louis Meyer, & que le mot » de Dieu ne s'y trouvoit pas, mais seu- » lement celui de nature, qu'il préten- » doit être éternelle. Le Médecin l'a- » vertit qu'on lui feroit infailliblement » une grosse affaire de cela, comme » niant qu'il y ait un Dieu, & intro- » duisant en sa place la nature, qui est » un mot plus propre à marquer la » créature que le Créateur. Spinosa » consentit à ce changement, & le li- » vre parut comme Meyer le lui avoit » conseillé. « Aussi en lisant son livre, on remarque facilement que le mot Dieu n'est qu'un mot postiche, pour parler ainsi, qu'il emploie pour donner le change au lecteur. Spinosa écrivant à Henri Oldenburg, Sécretaire de la Société Royale de Lon-

(a) *Voyez l'Hist. crit. de la Phil. t. 1. c. 7. p. 253.*

dres, est convenu (*a*) que c'étoit chez les plus anciens Philosophes qu'il avoit puisé son système qu'il n'y a qu'une seule substance dans l'univers; mais il y ajoute qu'il a pris les choses d'un biais plus favorable, soit en proposant de nouvelles preuves, soit en leur donnant la forme observée par les Géomètres.

Il est très-constant que le fond de ce système est extrêmement ancien;

on le retrouve dans les livres mystiques des Egyptiens, des Perses, des Cabalistes, comme l'a fait voir M. Raphton (*a*).

Pithagore n'étoit pas éloigné de ce sentiment, si l'on s'en rapporte à Velleïus. » Pithagore, dit-il, croit » que Dieu est une ame répandue dans » tous les Etres de la nature, & dont » les ames humaines sont tirées. Si cela étoit, Dieu seroit déchiré & mis » en piéces, quand ces ames s'en détachent. Il souffriroit, & un Dieu » n'est point capable de souffrir : il » souffriroit dans une partie de lui-même, quand elles souffrent, comme » il leur arrive à la plûpart. Pourquoi » d'ailleurs l'esprit des hommes ignoreroit-il quelque chose, s'il étoit » Dieu (1)? « C'est ainsi que les Epicuriens réfutoient les Pithagoriciens.

(*a*) *Chap.* 1. *de Spatio reali, seu ente infinito, Londini* 1702. *Voy. aussi Hist. du Manich. de Beausob. t.* 2. *l.* 5. *p.* 151. *Voyez sur Orphée, Bruker, t.* 1. *p.* 388. *& suiv.*

(1) *Nam Pithagoras, qui censuit animum esse per naturam rerum omnem intentum & commeantem, ex quo nostri animi caperentur, non vidit distractione humanorum animorum discerpi & lacerari Deum, & cùm miseri animi essent, quod plerisque contingeret, tum Dei partem esse miseram; quod fieri non potest. Cur autem quidquam ignoraret animus hominis, si esset Deus?* Cicero, de Nat. Deor. *l.* 1. *n.* 11.

(a) *Laërce, l. 8. f. 28.* Laërce (a) expliquant le sentiment de Pithagore, assûre que ce Philosophe croyoit que l'ame après la dissolution du corps, alloit se rejoindre au tout, dont elle avoit été démembrée, & qu'elle étoit immortelle, parce que ce tout étoit immortel. Plutarque dit (b) *De Plac. Phil. liv. 4. c. 7.* aussi (b) que, suivant Pithagore, l'ame de l'homme après la dissolution du corps va se rejoindre à l'ame de l'univers, qui est de même genre qu'elle.

Xenophane, le chef de la Secte Eléatique, enseigna que toutes choses ne sont qu'une substance unique qui est le vrai Dieu, substance immuable, improduite, éternelle, & de figure ronde (1). C'est ce que nous apprend Cicéron, qui explique dans le premier livre de la nature des Dieux en d'autres termes le sentiment de cet ancien Philosophe. » Xenophane, dit-» il, assûre que Dieu est un tout infini, » & il y ajoute une intelligence (2). «

(1) CICERO, Acad. Quæst. l. 4. n. 37. *Xenophanes unum esse omnia, neque id esse mutabile, & id esse Deum, neque natum usquam, & sempiternum, conglobatâ figurâ.*

(2) *Tum Xenophanes, qui mente adjunctâ, omne præterea quod esset, infinitum Deum voluit esse.* De Nat. Deor. l. 1. n. 11.

C'eſt ce qui eſt confirmé par Sextus Empiricus dont voici les termes (*a*). » On voit que la doctrine de Xenophane étoit que l'univers étoit une » ſeule choſe, & que Dieu exiſtoit en » toutes choſes; qu'il étoit impaſſible, » immuable & doué de raiſon. «

(*a*) *Inſt. Pir. l.* 1. *c.* 33. *V. auſſi Ariſtote*, de Xenophane, Zenone & Gorgia, *t.* 1. *p.* 1241.

La Secte Eléatique embraſſa cette opinion, qui eſt attribuée à Parmenide & à Meliſſe par Platon & par Ariſtote. Diogéne d'Apollonie eſt mis au nombre des prédéceſſeurs de Spinoſa par Bayle (*b*).

(*b*) *Plato*, *Theætete*, *t.* 1. *pag.* 180. *Ariſtote*, de Nat. Princ. *l.* 1. *c.* 3. *t.* 1. *p.* 316. *Voyez Bruker*, *Hiſt. Phil. t.* 1. *p.* 1160. *Buddeus*, de Spinoſiſmo ante Spinoſam, *n.* 8. *Bayle*, *au mot Diogene.*

La doctrine des Stoïciens n'en étoit pas fort éloignée, lorſqu'ils ſoutenoient que le Ciel & tout le monde entier compoſoient la ſubſtance Divine; c'étoient les propres expreſſions de Zenon & de Chriſippe (1). Le Stoïcien Balbus le prouve en forme dans Cicéron (2). » Les mêmes preu-

(1) DIOGENE-LAERCE, liv. 7. ſect. 148. οὐσίαν δὲ Θεῦ Ζήνων μέν φησι τὸν ὅλον κόσμον, καὶ τὸν οὐρανόν, ὁμοίως δὲ καὶ Χρύσιππος ἐν τῷ περὶ Θεῶν, καὶ ποσειδώνιος ἐν πρώτῳ περὶ Θεῶν.

DIDYMUS, apud Euſebium, Præp. Evang. l. 15, p. 817. Ὅλον δὲ τὸν κόσμον σὺν τοῖς ἑαυτοῦ μέρεσι προσαγορεύουσι Θεόν.

(2) CICERO, de Nat. Deor. l. 2. n. 7. & 8. *Hæc enim quæ dilatantur à nobis, Zeno ſic premebat: quod ratione utitur, id melius eſt,*

» ves que j'étends, dit-il, Zenon les » propoſoit avec cette préciſion : ce » qui raiſonne eſt meilleur que ce qui » ne raiſonne pas : or le monde eſt » ce qu'il y a de meilleur ; donc le » monde raiſonne. On fera voir par la » même raiſon qu'il eſt ſage, heureux, » éternel : car toutes ces qualités ſont » préférables à leurs contraires ; donc » le monde les poſſéde, étant ce qu'il » y a de meilleur ; donc le monde eſt » Dieu. «

On demandera peut-être comment les Stoïciens pouvoient accorder cette folie avec d'autres principes contradictoires : il faut ſe ſouvenir de ce que nous avons déja dit, & dont le ſçavant M. Bruker a donné des preuves completes (a), que le ſyſtême des Stoïciens étoit peu conſéquent ; qu'ils joignoient enſemble le vrai & le faux ; enfin qu'ils parloient bien, & qu'ils penſoient mal.

(a) *Hiſt. Phil. t.* 1. *p.* 909. & 936.

quàm id quod ratione non utitur : nihil autem mundo melius ; ratione igitur mundus utitur. Similiter effici poteſt, ſapientem eſſe mundum, ſimiliter beatum, ſimiliter æternum : omnia enim hæc meliora ſunt, quàm ea quæ ſunt his carentia, nec mundo quidquam melius ; ex quo efficitur, eſſe mundum Deum.

Séneque dit en plusieurs endroits, que tout est Dieu, & que nous sommes nous-mêmes des parties de la Divinité (1).

Plotin n'est pas éloigné du Spinosisme, si l'on en croit Bayle. Il est vrai qu'il y a chez ce Philosophe des propositions peu exactes, qui paroissent tendre à cette impiété (2); mais de sçavans hommes ont prouvé qu'elles étoient susceptibles d'un sens orthodoxe, & que c'étoit abuser de l'obscurité de l'Auteur de les prendre dans un mauvais sens. L'erreur du Spinosisme se trouve chez les poëtes Grecs & Latins. „ O Jupiter, qui que vous „ soyez, dit Euripide dans les Troades, „ soit ou la nécessité de la nature, ou

(1) SENECA, Nat. Quæst. lib. 1. Præfatio. *Quid est Deus? Mens universi. Quid est Deus? Quod vides totum, & quod non vides totum. Quid est autem, cur non existimes in eo Divini aliquid existere, qui Dei pars est? Totum hoc quo continemur, & unum est, & Deus, & socii ejus sumus, & membra.* Ep. 92.

(2) Comme celle-ci : *Ens unum, idemque existens simul, esse ubique totum. Utrum omnes anima una sint anima.* M. Fabricius a justifié Plotin Bib. Græca, l. 4. c. 26. t. 4. p. 150. Voyez aussi Buddeus, *de Spinosismo ante Spinosam*, sect. 12.

» cet esprit qui anime les hommes ;
» je vous invoque (1). «

C'est conformément aux principes de cette fausse philosophie, que Virgile dit dans ses Géorgiques (2) : » Quelques-uns frappés de l'adresse des » abeilles, ont crû qu'il y avoit chez » elles une partie de la Divinité, de » cette ame Divine répandue en tous » lieux, dans les airs, sur la terre, » & dans la mer, de cette Ame à » laquelle participent non-seulement » les humains, mais aussi les animaux » & tout ce qui respire dans l'univers :

(1) EURIPIDE, Troad. Vers 884.
Ὦ γῆς ὄχημα, κατὰ γῆς ἔχων ἕδραν
Ὅστις ποτ' εἶ σὺ δυσόπαστος εἰδέναι
Ζεὺς, εἴτ' ἀνάγκη φύσεως, εἴτε νοῦς βροτῶν,
Προσηυξάμην σε.

(2) *His quidam signis, atque hæc exempla secuti,*
Esse apibus partem divinæ mentis, & haustus
Æthereos dixere : Deum namque ire per omnes
Terrasque, tractusque Maris, Cœlumque profundum ;
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,
Quemque sibi tenues nascentem arcessere vitas :
Scilicet huc reddi deinde, ac resoluta referri
Omnia, nec morti esse locum, sed viva volare
Sideris in numerum, atque alto succedere Cœlo.
Virgilius, Georg. l. 4. v. 219.

» elle

» elle subsiste après la dissolution des » corps, & ne meurt point ; elle se réunit » à son principe, & s'envole au Ciel, » où elle se place parmi les astres. «

Les expressions de Lucain sont à-peu-près conformes à celles-ci : » Ju- » piter est tout ce que vous voyez, » dit-il (1). Il m'est clair, assûre le » poëte Manilius, que le monde » même est Dieu (2).

Lactance a réfuté cette absurdité dans son Livre de la Vie bienheureuse (3). » Si toutes les choses que nous

(1) LUCAIN, Pharsal. l. 9. v. 578.
Est ne Dei sedes, nisi Terra, Pontus, & Aër,
Et Cœlum, & Virtus? Superos quid quærimus ultrà?

(2) MANILIUS, Astronom. l. 1. v. 483.
Ac mihi tam præsens ratio nonnulla videtur,
Quâ pateat mundum divino numine verti,
Atque ipsum esse Deum.
Voyez Bruker, Hist. Phil. t. 2 p. 79.

(3) LACTANTIUS, l. 7. *de Vitâ beatâ*, c. 3.
Nam si hæc omnia, quæ videmus, Dei membra sunt, jam insensibilis ab his constituitur Deus, quoniam membra sensu carent; & mortalis, quoniam videmus membra esse mortalia..... Et hoc parùm est: si membris suis non parcit Deus, nisi etiam homini liceat aliquid in Dei corpus. Maria extruuntur, montes exciduntur, & ad eruendas opes interiora terræ viscera effodiuntur: quid quòd ne arari

» voyons, dit-il, ſont des membres
» de Dieu, Dieu doit donc être inſen-
» ſible, puiſque ſes membres ſont ſans
» ſentiment ; il doit donc être auſſi
» mortel, puiſque nous voyons que
» ſes membres ſont mortels. Si cette
» opinion étoit vraie, on ne pourroit
» pas labourer ſans déchirer le corps
» de Dieu : de ſorte que nous ſerions
» des ſcélérats & des impies, de trai-
» ter ainſi les membres de Dieu. Dieu
» ſe laiſſeroit-il déchirer par les hom-
» mes ? Il faudroit donc dire que le
» ſentiment divin ſe ſeroit retiré dans
» les parties les plus cachées de la
» terre, afin de ne pas ſouffrir conti-
» nuellement. C'eſt ſans doute une ab-

quidem ſine laceratione divini corporis poteſt, ut jam ſcelerati & impii ſimus, qui Dei membra violemus. Patiturne ergò vexari corpus ſuum Deus, & debilem ſe vel ipſe facere, vel ab homine fieri ſinit ? Niſi fortè divinus ille ſenſus, qui mundo & omnibus mundi partibus permiſtus eſt, primam terræ faciem reliquit, ac ſe in ima demerſit, ne quid doloris de aſſiduâ laceratione ſentiret. Quòd ſi hoc vanum & abſurdum eſt, tam igitur ipſi eguerunt, quam hac indigent ſenſu, qui non perſpexerunt, divinum quidem ſpiritum eſſe ubique diffuſum, eoque omnia contineri, non tamen ità ut Deus ipſe, qui eſt incorruptus, gravibus & corruptibilibus elementis miſceatur.

» surdité : aussi faut-il avoir été bien
» dépourvû de bon sens, pour ne pas
» voir que l'esprit de Dieu est répandu
» par tout, que tout est contenu en
» lui, & qu'étant cependant incor-
» ruptible, il ne peut pas être com-
» posé d'élémens corruptibles. «

C'étoit apparemment dans cette école d'erreur, que les Manichéens avoient puisé les extravagances qu'ils débitoient sur l'ame. Ils prétendoient (a) qu'il n'y avoit dans le monde qu'une seule ame, qui se communiquoit à tous les Etres animés, non toute à tous comme la voix, mais en se partageant comme une eau qu'on divise en plusieurs canaux, & qui vient ensuite à se réunir. Ils ajoutoient que les Etres inanimés en ont une petite partie, & ceux qui sont dans le Ciel une beaucoup plus étendue. Saint Augustin (1) réfute dans plusieurs endroits

(a) *Till. Manich. ar.* 2. *t.* 4. *p.* 371.

(1) AUGUSTINUS, l. 2. *de Genesi contra Manichæos*, c. 8. n. 11. t. 1. p. 669. *Sic ergò debemus intelligere hunc locum, ut non quia dictum est, insufflavit in eum spiritum vitæ, & factus est homo in animam viventem, credamus, illam veluti partem naturæ Dei in animam hominis fuisse conversam, & cogamur dicere naturam Dei esse mutabilem; in*

cette absurdité : il fait voir que c'est un sacrilége d'assûrer que Dieu & l'ame soient la même substance ; que si tout ce qui existe fait partie de la Divinité, il faudra donc dire que ce que l'homme foule aux pieds est une partie de la Di-

quo errore maximè istos Manichæos veritas premit. Sicut enim est mater omnium hæreticorum superbia, ausi sunt dicere, quòd natura Dei sit anima ; & hinc urgentur à nobis, cùm eis dicimus : ergò natura Dei errat, & misera est, & vitiorum labe corrumpitur, & peccat ; aut etiam, ut vos dicitis, natura contrariæ sordibus inquinatur, & cætera talia, quæ de naturâ Dei nefas est credere.

Idem. *De Genesi ad Litteram*, l. 7. c. 2. l. 4. c. 4. *Ac per hos sacrilega opinio est, animam & Deum credere unius substantiæ esse.*

De Civit. Dei, l. 4. c. 12. t. 7. p. 98. *Quod si ità est, quis non videat quanta impietas & irreligiositas consequatur, ut quod calcaverit quisque, partem Dei calcet, & in omni animante occidendo pars Dei trucidetur. Nolo omnia dicere quæ possunt occurrere cogitantibus, dici autem sine verecundiâ non possunt.*

Cap. 13. *De ipso rationali animante, id est homine, quid infelicius credi potest, quàm Dei partem vapulare, cùm puer vapulat : jam verò partes Dei fieri lascivas, iniquas, impias, atque omninò damnabiles ? Quis ferre possit, nisi qui prorsùs insaniat ? Postremò quid irascitur eis, à quibus non colitur, cùm à suis partibus non colatur.*

vinité ; que lorſqu'on tue un animal, on tue quelque choſe de divin ; qu'enfin il y a des parties de la Divinité qui ſont impures, injuſtes & impies.

Saint Chriſoſtome, & après lui Théodoret (*a*) ont réfuté dans leurs explications ſur la Genèſe l'impiété de ceux qui croyoient que l'ame étoit une partie de la Divinité. Ce ſentiment fut renouvellé par Amauri (*b*) : il avança que Dieu étoit tout, & que tout étoit Dieu ; qu'il étoit la Créature & le Créateur, enfin qu'il étoit l'eſſence de toutes les Créatures (1).

David de Dinant quelque tems après ſoutint que Dieu étoit la même choſe que la matiere premiere. Il fut réfuté par Saint Thomas dans

(*a*) *Chriſoſt. Homel.* 13. *ſur la Gen. Théodoret*, *t.* 1. *p.* 25.

(*b*) *Bayle, artic. Spinoſa.*

(1) *Omnia ſunt Deus, Deus eſt omnia, Creator & Creatura ; idem ideò creant & creantur. Deus ideò dicitur finis omnium, quia omnia reverſura ſunt in ipſum, ut in Deo immutabiliter conquieſcant, & unum individuum atque incommutabile in eo permanebunt ; & ſicut alterius natura non eſt Abraham, alterius Iſaac, ſed unius atque ejuſdem : ſic dixit omnia eſſe unum, & omnia eſſe Deum. Dixit enim, Deum eſſe eſſentiam omnium creaturarum.* Gerſon, t. 4. *de Concordiâ Metaphyſica cum Logicâ*, pag. 826. Voyez auſſi, tome 1. p. 80.

sa Somme contre les Gentils (1), où on apprend que ce David avoit suivi les opinions d'un Alexandre, qui avoit fait un livre sur la matiere, où il tâchoit de prouver que tout est un dans la matiere. Il y a apparence que cet Alexandre est Alexandre l'Epicurien dont il est parlé dans Albert le Grand, qui lui attribue cette même erreur.

Pietro della Valle fait mention de certains Mahométans, qui croyent qu'il n'y a dans l'univers que les quatre élémens, qui sont Dieu, qui sont l'homme, & qui sont toutes choses. Une autre Secte de Mahométans soutient que tout ce que l'on voit, que tout ce qui est dans le monde, que tout ce qui a été créé est Dieu. Ce sentiment a des partisans dans le Mogol, suivant le témoignage de Jerôme Xavier (2).

(1) *Secutus Alexandrum, qui fecit librum de Materiâ, ubi probare conatur omnia esse unum in materiâ.* Summa contra Gentes, l. 1. cap. 27. Voyez Bruker, Hist. Phil. tom. 3. pag. 692.

(2) *Sunt qui quacunque oculis subjiciuntur, sunt qui totam hanc rotundam Machinam, & Cœlum, Deum putent; atque eò usque crevit aliquorum amentia, ut se ipsos pro Deo habeant.* Hier. Xaverii, Epist. p. 136. Post Hist. J. Christi Persicè.

» Il n'eſt pas que vous ne ſachiez la
» doctrine de beaucoup d'anciens Phi-
» loſophes touchant cette grande ame
» du monde, dont ils veulent que
» nos ames & celles des animaux ſoient
» des portions, dit le voyageur Ber-
» nier (a). C'eſt la doctrine comme (a) T. 2.
» univerſelle des Pendets Gentils des p. 163.
» Indes; & c'eſt cette même doctrine
» qui fait encore la cabale des Soufys,
» & de la plûpart des gens de Lettres
» de Perſe, & qui ſe trouve expli-
» quée en vers Perſiens ſi relevés & ſi
» emphatiques dans leur Goult-Chen-
» raz, ou parterre des Myſtères; com-
» me ç'a été celle-là même de Flud,
» que notre grand Gaſſendi a réfuté ſi
» doctement, & celle où ſe perdent
» la plûpart de nos Chimiſtes. Or ces
» Cabaliſtes ou Pendets Indous que je
» veux dire, pouſſent l'impertinence
» plus avant que tous ces Philoſophes,
» & prétendent que Dieu, ou cet Etre
» Souverain qu'ils appellent Achar,
» immobile, immuable, a non-ſeule-
» ment produit ou tiré les ames de ſa
» propre ſubſtance, mais généra-
» ment encore tout ce qu'il y a de ma-
» tériel & de corporel dans l'univers,
» & que cette production ne s'eſt pas

» faite ſimplement à la façon des
» cauſes efficientes, mais à la façon
» d'une araignée, qui produit une toile
» qu'elle tire de ſon nombril, & qu'elle
» reprend quand elle veut. La créa-
» tion donc, diſent ces Docteurs ima-
» ginaires, n'eſt autre choſe qu'une
» extraction & extenſion que Dieu fait
» de ſa propre ſubſtance, de ces rets
» qu'il tire comme de ſes entrailles;
» de même que la deſtruction n'eſt au-
» tre choſe qu'une repriſe qu'il fait de
» cette divine ſubſtance, de ces divins
» rets dans lui-même: enſorte que le
» dernier jour du monde dans lequel ils
» croyent que tout doit être détruit,
» ne ſera autre choſe qu'une repriſe
» générale de tous ces rets, que Dieu
» avoit ainſi tirés de lui-même. Il n'eſt
» donc rien, diſent-ils, de réel &
» d'effectif de tout ce que nous croyons
» voir, ouir, flairer, goûter, toucher;
» tout ce monde n'eſt qu'une eſpece de
» ſonge & une pure illuſion, en tant
» que toute cette multiplicité & di-
» verſité de choſes qui nous apparoiſ-
» ſent, ne ſont qu'une ſeule, unique
» & même choſe qui eſt Dieu même,
» comme tous ces nombres divers que
» nous avons, de dix, de vingt, de
» cent,

» cent, de mille & ainſi des autres, ne
» ſont enfin qu'une même unité répétée
» pluſieurs fois. Mais demandez leur un
» peu quelque raiſon de cette imagina-
» tion, ou qu'ils vous expliquent com-
» me ſe fait cette ſortie & cette repriſe
» de ſubſtance, cette extenſion, cette
» diverſité apparente; ou comme il ſe
» peut faire que Dieu n'étant pas cor-
» porel, mais incorruptible, il ſoit
» néanmoins diviſé en tant de portions
» de corps & d'ame: ils ne vous paye-
» ront jamais que de belles comparai-
» ſons, que Dieu eſt comme un océan
» immenſe, dans lequel ſe mouve-
» roient pluſieurs fioles pleines d'eau;
» que ces fioles quelque part qu'elles
» puſſent aller, ſe trouveroient toujours
» dans le même océan, dans la même
» eau; & que venant à ſe rompre, leurs
» eaux ſe trouveroient en même tems
» unies à leur tout, à cet océan dont
» elles étoient des portions: ou bien
» ils vous diront qu'il en eſt de Dieu
» comme de la lumiére, qui eſt la mê-
» me par tout l'univers, & qui ne laiſſe
» pas de paroître de cent façons dif-
» férentes, ſelon la diverſité des ob-
» jets où elle tombe, ou ſelon les di-
» verſes couleurs & figures des verres

„ par où elle passe. Ils ne vous paye-
„ ront jamais que de ces sortes de com-
„ paraisons, qui n'ont aucune propor-
„ tion avec Dieu, & qui ne sont bon-
„ nes que pour jetter de la poudre aux
„ yeux d'un peuple ignorant; & il ne
„ faut pas espérer qu'ils nous répondent
„ solidement, si on leur dit que ces
„ fioles se trouveroient véritablement
„ dans une eau semblable, mais non
„ pas dans la même, & que c'est bien
„ une semblable lumiére dans tout le
„ monde, mais non pas la même: ils
„ reviennent toujours aux mêmes com-
„ paraisons, & aux belles poësies de
„ leur Goult-Chenraz «.

Le Pere Bouchet confirme ce que Bernier avoit dit. „ On trouve dans „ les livres des anciens Indiens, ce sont „ ses paroles (*a*), que les ames sont une „ parcelle de la substance de Dieu mê-
„ me; que ce Souverain Etre se ré-
„ pand dans toutes les parties de l'uni-
„ vers pour les animer; & il faut bien
„ que cela soit ainsi, disent les In-
„ diens, puisqu'il n'y a que Dieu qui
„ puisse vivifier & faire paroître de
„ nouveau des Etres. J'eus autrefois,
„ continue-t'il, un long entretien avec
„ un Brame qui se servoit de cette

(*a*) *Lettr. édifiant.* 13. *Rec. p.* 148.

» comparaiſon. Repréſentez-vous plu-
» ſieurs millions de vaſes, grands, pe-
» tits, médiocres, tous remplis d'eau :
» imaginez-vous que le Soleil donne à
» plomb ſur ces vaſes ; n'eſt-il pas vrai
» que dans chacun d'eux il grave ſon
» image ; que l'on y voit un petit ſo-
» leil, ou plutôt un amas de rayons
» qui ſortent immédiatement du corps
» brillant de cet Aſtre ? C'eſt, me
» diſoit-il, ce qui ſe paſſe dans le mon-
» de. Les vaſes ſont les différens corps :
» l'ame émane de Dieu, de même
» que les rayons émanent du ſoleil. Je
» lui demandai s'il penſoit que dans
» la diſſolution des corps ces ames
» étoient détruites, de même que les
» images du ſoleil ne ſubſiſtoient plus
» dès que le vaſe étoit briſé : il me ré-
» pondit que comme ces mêmes
» rayons qui avoient formé ces ima-
» ges dans les vaſes briſés, ſervoient
» à former d'autres images dans d'au-
» tres vaſes pleins d'eau, de même les
» ames obligées de quitter les corps
» qui périſſent, vont animer d'autres
» corps qui ſont frais & vigoureux.
» Mais, pourſuivis-je, pourquoi cette
» portion de la Divinité qui anime les
» hommes, commet-elle de ſi grands

» crimes ? N'eſt-il pas ridicule d'attri-
» buer à une partie de Dieu même
» des péchés auſſi honteux, que ceux
» que nous voyons tous les jours com-
» mettre aux hommes ? Il m'avoua
» qu'il avoit de la peine à comprendre
» comment cette partie de Dieu qui
» animoit la premiére fois le corps de
» l'homme, pouvoit donner dans de ſi
» grands excès; mais que ſuppoſé qu'elle
» ſe fût rendue coupable de quelque cri-
» me, il falloit bien qu'elle ſe purifiât
» par diverſes tranſmigrations, avant
» que de ſe réunir à la Divinité. « (*a*)

(*a*) *Voyez auſſi* 14. *Recueil*, *p.* 310. *des Lettres édifiantes.*

Les Chinois ont auſſi leurs Spinoſiſtes, dont le principe eſt que tout eſt un (*b*) ; ils ſont en grand nombre, au rapport de Trigaut. Ils enſeignent, ſelon ce Pere, que l'univers n'eſt compoſé que d'une ſeule ſubſtance (1).

(*b*) *Morale pratiq. t.* 6. *p.* 41. *Omnia ſunt unum.*

(1) TRIGAUT, de Chriſt. Exped. lib. 1. cap. 10. pag. 102. *Opinio tamen hoc tempore celebrior videtur mihi ex idolorum Sectâ deprompta, & quinque retrò ſæculis invecta : ea aſſerit, univerſitatem hanc ex unâ eâdemque conſtare ſubſtantiâ, illiuſque conditorem unà cum Cœlo ac Terrâ, hominibus ac brutis, arboribus ac plantis, & quatuor denique elementis, continuum corpus unum conflare ; cujus magni corporis ſingula res ſingula ſunt*

Il fait l'hiſtoire d'une conférence qu'eut le Pere Mathieu Ricci avec un Lettré, qui eſt fort ſinguliere. „ Avant „ que d'entrer en diſpute, dit le Jé„ ſuite, je ſouhaite ſçavoir ſi vous re„ connoiſſez un premier Principe. Je „ ne nie pas, répondit le Chinois, „ qu'il y en ait un ; mais je prétends „ que nous lui ſommes égaux, & que „ nous ne lui cédons en rien (1). « Le Pere Ricci lui demanda s'il pourroit faire ce que le premier Principe avoit fait : „ Je ferois, répliqua-t-il, ſi je „ voulois, un Ciel & une Terre. Prou„ vez-le nous, dit le Pere, en faiſant „ un braſier comme celui-ci. « On étoit en hiver. Le Lettré s'imagina de ſe tirer d'affaire, en diſant que le Jéſuite lui demandoit trop peu de choſe. Les Lettrés ſoutiennent auſſi,

membra. Ex hujus unitate ſubſtantiæ docent, quo amore inter ſe ſingula uniri deceat, & quemlibet ad Dei ſimilitudinem devenire poſſe, ex eo quòd unum ſit cum eo.

(1) TRIGAUT, l. 4. c. 7. p. 364. *Non equidem nego, hunc Cœli ac Terræ moderatorem reperiri ; ſed eum nihil admodùm habere majeſtatis, aut numinis. Nam & ego, inquit, & alius quilibet illi æquales ſumus, neque ullâ in re illi cedimus. Et hæc ità perfrictâ fronte dicebat, ut etiam aliquid amplius eſſe videri vellet.*

(a) P. 367. suivant le Pere Trigaut (a), que Dieu est l'ame du monde.

Les Japonnois ne sont pas éloignés du système, que Spinosa a tâché de faire valoir. Ils assûrent (b) qu'il n'y a qu'un principe de toutes choses ; que ce principe se trouve partout ; que le cœur de l'homme & l'intérieur des autres Etres ne différe point de ce principe ; que tous les Etres retournent à ce principe commun quand ils sont détruits.

(b) *Voyez Bayle, Diction. art. Japon.*

Finissons ce Chapitre, en remarquant avec M. Bayle, qu'on ne peut assez s'étonner qu'une idée si extravagante, & si remplie de contradictions absurdes, ait pû s'introduire chez tant de gens si éloignés les uns des autres, & si différens en humeur, en éducation, en coutumes & en génie.

CHAPITRE III.

DE L'UNITÉ DE DIEU.

I. *Les Poëtes reconnoissent un Dieu plus puissant que les autres.*
II. *L'Unité de Dieu reconnue par les Philosophes.*
III. *Admise par beaucoup de Peuples.*
IV. *Des Peuples ou des Philosophes qui ont crû qu'il y avoit deux Principes.*

I. PARMI ceux à qui les Poëtes donnent le nom de Dieu, il y en a un si supérieur aux autres, qu'ils ne sont presque à son égard que comme les hommes. Tel est le Jupiter d'Homere : il menace Junon de son indignation, si elle ne lui obéit pas, & il assûre que tous les Dieux de l'Olympe ensemble ne pourroient pas l'empêcher de la punir (1).

I. Les Poëtes reconnoissent un Dieu plus puissant que les autres.

Le Dieu même de la guerre convient que tous les Dieux du Ciel

(1) Iliade 1. Vers 565.
Ἀλλ' ἀκέουσα κάθησο, ἐμῷ δ' ἐπιπείθεο μύθῳ
Μὴ νύ τοι οὐ χραίσμωσιν, ὅσοι Θεοί εἰσ' ἐν Ὀλύμπῳ
Ἀσχετον ἰόντ', ὅτε κέν τοι ἀάπτοις χεῖρας ἐφείω.

obéiſſent à Jupiter & lui ſont ſoumis (1). Jupiter en colere menace de jetter dans le Tartare quiconque ſecourera les Troyens ou les Grecs. » Je vous ferai connoître que je ſuis » plus puiſſant que vous tous, leur dit-» il (2). Si vous voulez éprouver ma » puiſſance, continue-t-il, il n'y a » qu'à ſuſpendre une chaîne d'or dont » un bout ſoit dans le Ciel; quand » vous la tireriez tous, vous ne pour-» riez point m'entraîner en terre, & » moi je vous entraînerois tous avec » la terre & la mer, tant je ſuis ſu-» périeur en force, & aux Dieux, & » aux hommes (3). «

Minerve lui répond : » Nous ſça-» vons bien, ſouverain Seigneur, que » rien ne peut vous réſiſter (4). « Neptune avoue lui-même cette ſupériorite : » Je ne voudrois pas, dit-il,

(1) Iliade 5. Vers 877.
Ἄλλοι μὲν γὰρ πάντες ὅσοι Θεόι εἰσ' ἐν ὀλύμπῳ
Σὺι τ' ἐπιπείθονται, καὶ δεδμήμεσθα ἕκαστος.

(2) Iliade 8. Vers 17.
Γνώσετ' ἔπειθ', ὅσον εἰμὶ Θεῶν κάρτιστος ἁπάντων.

(3) Iliade 8. Vers 27.
Τόσσον ἐγὼ περί τ' εἰμὶ Θεῶν, περί τ' εἰμὶ ἀνθρώπων.

(4) Iliade 8 Vers 31.
Ὦ πάτερ ἡμέτερε, Κρονίδη, ὕπατε κρειόντων,
Εὖ νυ καὶ ἡμεῖς ἴδμεν, ὅ τοι σθένος οὐκ ἐπεικτόν.

» avoir rien à démêler avec Jupiter, » puisqu'il est bien plus puissant que » moi (1). « Polydamas l'appelle le Roi des hommes & des Dieux (2). Il est nommé le chef de tous les Dieux dans l'Hymne à Mercure, qui est attribué à Homere (3).

La Force, dans le Promethée-lié d'Æschile, assûre que de tous les Dieux, Jupiter est le seul libre (4); ce que le Scoliaste explique, en disant que c'est parce que lui seul regne (5). La qualité de Roi des Dieux lui est donnée par presque tous les Anciens (*a*). Hélene dans les Troades (6) d'Euripide, assûre que Jupiter est plus

(*a*) *Voyez la Note de Stanlei sur les Vers d'Æschile, & Dion* Or. de Regno, *p.* 35.

(1) Iliade 8. Vers 210.
Οὐκ ἂν ἔγωγ' ἐθέλοιμι Διὶ Κρονίωνι μάχεσθαι,
Ἡμέας τὸν ἄλλους, ἐπεὶ πολὺ φέρτατός ἐστιν.

(2) Iliade 12. Vers 241.
Ἡμεῖς δὲ μεγάλοιο Διὸς πειθώμεθα βουλῇ,
Ὃς πᾶσι θνητοῖσι καὶ ἀθανάτοισιν ἀνάσσει.

(3) Hymne sur Mercure, Vers 367.
Ἀείξατο δ' εἰς Κρονίωνα, Θεῶν σημάντορα πάντων.

(4) PROMETHÉE-LIÉ, Vers 49. & 50.
Ἅπαντ' ἐπράχθη πλὴν Θεοῖσι κερανεῖ.
Ἐλεύθερος γὰρ ἔστι, πλὴν Διός.

(5) SCOLIASTE, τὸ δὲ βασιλεύειν μονὸν ὁ Ζεὺς ἐκλήρωσατο.

(6) EURIPIDE, Troades, Vers 948.
Καὶ Διὸς κρείσσων γενοῦ,
Ὃς τῶν μὲν ἄλλων δαιμόνων ἔχει κράτος,

puiſſant que tous les Dieux. Théognis enſeigne qu'il regne ſur les Dieux & ſur les hommes (1).

Les Poëtes Latins s'expriment de même. Plaute appelle Jupiter l'Empereur des Dieux & des hommes (2). Venus dans Virgile le nomme le Roi éternel des Dieux & des hommes, dont la foudre les fait tous trembler (3). Horace ne parle pas moins fortement. » Je rendrai (4) d'abord

(1) THEOGNIS Sententiæ, Vers 373.
Ζεῦ φίλε, θαυμαζω σε: σὺ γὰρ πάντεσσιν ἀγάσσεις,
Τιμὴν αὐτὸς ἔχων καὶ μεγάλην δυνάμιν:
Ἀνθρώπων δ' ἐῦ οἶσθα νόον καὶ θυμὸν ἑκάστου:
Σὸν δὲ κράτος πάντων ἐσθ' ὕπατον, βασιλεῦ.
Voyez auſſi Vers 801.

(2) PLAUTE, Prologue du Rudens.
Qui eſt imperator Divûm atque hominum Jupiter

(3) VIRGILE, Enéide, l. 1. vers 233.
O! qui res hominumque Deûmque
Æternis regis imperiis, & fulmine terres.
Enéide 10. vers 17.
O pater, ô hominum Divûmque æterna poteſtas.
Sur quoi Servius dit: *Æterna poteſtas, propter aliorum numinum diſcretionem.*

(4) HORACE, Ode 11. l. 1.
Quid prius dicam ſolitis parentis
Laudibus, qui res hominum ac Deorum,
Qui mare & terras, variisque mundum
Temperat horis?

» l'hommage qui eſt dû au Pere de » l'univers, dit-il : c'eſt lui qui regle » le ſort des hommes ; il gouverne la » terre, la mer & les ſaiſons : il n'y a » point d'Etre qui lui reſſemble ni qui » l'égale. On ſçait, dit-il dans l'Ode » à Calliope (1), de quelle maniere les » Titans impies, cette troupe monſ- » trueuſe, furent abbatus par la foudre » du Dieu, qui ſeul gouverne par ſes » loix la terre, les enfers, les mers » orageuſes, les ombres, les triſtes » Royaumes, les Dieux & les mortels.« Ovide (2) en dit autant en deux Vers.

Unde nil majus generatur ipſo,
Nec viget quidquam ſimile, aut ſecundum.

(1) Ode, l. 3. Ode 4. ad Calliopem.

Scimus ut impios
Titanas, immanemque turmam
Fulmine ſuſtulerit caduco,
Qui terram inertem, qui mare temperat
Ventoſum, & umbras, regnaque triſtia,
Divoſque, mortaleſque turbas
Imperio regit unus æquo.

(2) OVIDE.

Ille pater, rectorque, cui dextra triſulcis
Ignibus armata eſt, qui nutu concutit orbem.

On pourroit augmenter les autorités tirées des poëtes ; mais on a crû que celles ci ſuffiſoient. On peut recourir au dix neuviéme article du quatriéme chapitre de Cudworth. Il y en a pluſieurs autres dans S. Juſtin, dans

II. L'Unité de Dieu reconnue par les Philosophes.

II. Ceux mêmes d'entre les Philosophes qui n'avoient pas des idées exactes de la nature de Dieu, ont cependant compris qu'il ne pouvoit exister qu'un seul vrai Dieu. S. Justin (1), Clément d'Alexandrie & S. Cyrille citent un passage de Pithagore, où il est dit clairement qu'il n'y a qu'un Dieu, qui est le Principe général & le Pere de tout ce qui existe, l'Ame & l'Esprit de toute la nature ; mais il y a sujet de

S. Clément d'Alexandrie, dans Athénagore, dans Eusebe & dans Théodoret ; mais comme les Sçavans ne conviennent point de l'autenticité de ces passages cités, on n'en a point fait usage. Voyez à ce sujet la Lettre de M. Bentley, p. 12. & 13. après la Chronique de Malala.

(1) JUSTIN, ad Græcos Cohortatio, pag. 18. ὁ μὲν Θεὸς εἷς ; αὐτὸς δὲ οὐχ ὥς τινες ὑπονοοῦσιν, ἐκτὸς τᾶς διακοσμήσιος, ἀλλ' ἐν ἑαυτῷ ὅλος ἐν ὅλῳ τῷ κύκλῳ ἐπισκοπῶν πάσας τὰς γενέσιας ἐστι, κράσις τῶν ὅλων, ἀεὶ ὢν καὶ ἐργάτας τῶν αὐτοῦ δυνάμιων καὶ ἔργων, ἀρχὰ πάντων, ἐν οὐρανῷ φωστὴρ, καὶ πάντων πατὴρ, νοῦς καὶ Ψύχωσις τῶν ὅλων, κύκλων ἁπάντων κίνασις.

Voyez Clément d'Alexandrie, *Admonitio ad Gentes*, p. 47. Cyrille contre Julien, l. 1. p. 30. qui citent ce même passage, & par le secours desquels on peut rétablir le texte de Justin qui est corrompu. Voyez aussi Bruker, Hist. Phil. t. 1. p. 1075.

craindre que ces pompeuſes expreſſions n'ayent d'autre but que de nous faire entendre que Dieu eſt l'Eſprit univerſel, l'Ame du monde dont toutes les ames ſont des détachemens. Car le Dieu de Pithagore eſt l'Eſprit univerſel, ou l'Ame du monde, ſi on en croit Velleïus dans Cicéron; ce qui ſe concilie très-bien avec ce qu'en dit S. Juſtin (a).

(a) Νοῦς ἐν Ψυχωσις τῶν ὅλων.

Clément d'Alexandrie (1) cite deux vers de Xenophane, dans leſquels cet ancien Philoſophe déclaroit qu'il y a un Dieu ſuprême qui ne reſſemble aux hommes, ni par le corps, ni par l'eſprit. Ce ſont là-de ces expreſſions équivoques, dont un Spinoſiſte pourroit ſe ſervir, & qui ne ſuffiſent pas pour empêcher de croire que Xenophane n'ait admis qu'une ſeule ſubſtance; ſentiment que les Anciens lui ont attribué.

Nous ne mettrons pas les Stoïciens au rang des Philoſophes qui ont connu l'Unité de Dieu, puiſqu'il n'eſt que

(3) CLEMENT D'ALEXANDRIE, Strom. l. 5, pag. 601.
Εἷς θεὸς ἔν τε θεοῖσι καὶ ἀνθρώποισι μέγιστος
Οὔτι δέμας θνητοῖσιν ὁμοίος, οὐδὲ νόημα.
Voyez Bruker, Hiſt. Phil. t. 1, p. 1150.

trop prouvé (*a*) qu'ils se trompoient grossierement sur la Nature divine (*b*). Cependant il faut l'avouer ; souvent ils parlent orthodoxement, soit qu'ils ne soient pas toujours conséquens, soit qu'ils ayent quelquefois déguisé leurs sentimens de dessein prémédité (*c*) ; & l'invocation de Cléante à Jupiter est une des plus belles piéces que nous ayons dans l'Antiquité. Comme elle n'est pas fort connue, nous la traduirons ici, & nous la donnerons en Latin & en Grec pour la satisfaction de ceux à qui les Ouvrages philosophiques des Anciens ne déplaisent pas (1).

(*a*) *Voyez Bruk. Hist. Phil. t. 1. p. 936.*

(*b*) *Voyez en la preuve dans Cudworth, ch. 4. sect. 25.*

(*c*) *Plutarque, de Orac. defect, p. 420.*

(1) STEPHANI Poësis Philos. & Cudworth, c. 4. n. 25.

Κύδιστ' ἀθανάτων, πολυώνυμε, παγκρατὲς αἰεὶ
Ζεὺς φύσεως ἀρχηγὲ, νόμε μετὰ πάντα κυβερνῶν,
Χαῖρε. Σὲ γὰρ πᾶσι θέμις θνητοῖσι προσαυδᾶν.
Ἐκ σοῦ γὰρ γένος ἐσμὲν, ὅσ' ἔχω μίμημα λαχόντες
Μοῦνον ὅσα ζωὴ τε καὶ ἕρπει θνητ' ἐπὶ γαῖαν.
Τῷ σε καθυμνήσω καὶ σὸν κράτος αἰὲν ἀείσω.
Σοὶ δὲ πᾶς ὅδε κόσμος ἑλισσόμενος περὶ γαῖαν
Πείθεται, ᾗκεν ἄγῃς, καὶ ἑκὼν ὑπὸ σεῖο κρατεῖται·
Τοῖόν ἔχεις ὑπουργὸν ἀκαμάτοις ὑπὸ χερσὶν,
Ἀμφήκη, πυρόεντα, ἀειζώοντα κεραυνόν.
Τῷ γὰρ ὑπὸ πληγῆς φύσεως πάντ' ἐρρίγασι
ὯΙ σὺ κατευθύνεις κοινὸν λόγον, ὃς διὰ παντῶν
Φοιτᾷ μιγνύμενος.

„ O le plus illustre des immortels,
„ connu par divers noms, dont la
„ puissance est infinie, Jupiter Auteur
„ de la nature, qui gouvernez l'uni-

Οὓς πόσος μεγαὼς ὕπατος βασιλεὺς διὰ παντός.
Οὐδέ τι γίγνεται ἔργον ἐπὶ χθονὶ σὸ δίχα δαίμων,
Οὔτε κατ' αἰθέριον Θεῖον πόλον, ὅτ' ἐπὶ πόντῳ,
Πλὴν ὅσσα ῥέζουσι κακοὶ σφετέρῃσιν ἀνοίαις.
Καὶ κοσμεῖς τὰ ἄκοσμα ϗ ὃ φίλα ἐσίν.
Ὧδε γὰρ εἰς ἓν πάντα συνήρμοκας ἐσθλὰ κακοῖσιν,
Ὥς δ' ἕνα γίνεσθαι πάντων λόγον αἰὲν ἐόντων.
Οὓ φεύγοντες ἔασιν ὅσοι θνητῶν κακοί εἰσιν·
Δύσμοροι, οἵ ἀγαθῶν τι μὲν κλῆσιν πολέοντες,
Οὔτ' ἐσορῶσι Θεοῦ κοινὸν νόμον, ὅτε κλύουσιν.
Ὧν κεν πιθόμενοι σὺν νῷ βίον ἐσθλὸν ἔχοιεν.
Αὐτοὶ δ' ἀῦ ἁρμῶσιν ἄνευ καλοῦ ἄλλος ἐπ' ἄλλα
Οἱ μὲν ὑπὲρ δέξης σπουδὴν δυσέριστον ἔχοντες,
Οἱ δ' ἐπὶ κερδοσύνας τετραμμένοι ὠδίνι κόσμῳ,
Ἄλλοι δ' εἰς ἄεσιν, ϗ σώματος ἡδία ἔργα,
Ἀλλὰ Ζεὺς πάνδωρε, κελαινεφές, ἀρχικέραυνε,
Ἀνθρώπων ῥύσαι ἀπειροσύνης ὑπὸ λυγρῆς,
Ἣν σὺ πατερ σκέδασον Ψυχῆς ὑπὸ, δὸς δὲ κυρῆσαι
Γνώμης, ἣ πίσυνος σὺ δίκης μετὰ πάντα κυβερνᾷς.
Ὄφρ' ἂν πιμπλέντες ἀμειβώμεσθά σε τιμῇ,
Ὑμνεῦντες τὰ σὰ ἔργα διηνεκὲς ὡς ἐπέοικε
Θνητὸν ἐόντα. ἐπεὶ οὔτε βροτοῖς γέρας ἄλλοτε μεῖζον,
Οὔτε θεοῖς, ἢ κοινὸν ἀεὶ νόμον ἐν δίκῃ ὑμνεῖν.

Voici la Traduction de cet Hymne en Vers Latins par Duport, que l'on trouve dans le Système intellectuel de Cudwort, c. 4. §. 25.

Magne Pater Divúm, cui nomina multa, sed una
Omnipotens semper virtus, tu Jupiter auctor

» vers avec sagesse, je vous salue : car
» vous permettez à tous les mortels
» de s'adresser à vous. Nous sommes
» votre race ; tout ce qui vit & tout ce
» qui respire vient de vous. Je vous
» louerai donc, & je ne cesserai de
» célébrer votre puissance. Le monde
» qui entoure la terre, vous obéit :
» vous en êtes le maître absolu ; il suit
» volontairement tous les mouvemens
» que vous lui ordonnez. Vous avez
» toujours dans vos invincibles mains
» ce formidable foudre ministre de
» vos vengeances, dont les coups font
» trembler toute la nature. C'est vous

Naturæ, certâ qui singula lege gubernas,
Rex salve : te nempe licet mortalibus ægris
Cunctis compellare ; omnes tua namque propago
Nos sumus, æternæ quasi imago vocis & echo,
Tantùm quotquot humi spirantes repimus. Ergo
Te cantabo, tuum & robur sine fine celebrans :
Quippe tuo hic totus, terram qui circuit, orbis
Paret, quoquo agis, imperio, ac obtemperat ultrò.
Invictis telum manibus tibi tale ministrum,
Anceps, ignitum, haud moriturum denique fulmen :
Ictu enim illius tota & natura tremiscit,
Illo & communem rationem dirigis, & quæ
Mundi agitat molem, magno se corpore miscens.
Tantus tu rerum Dominus, Rectorque supremus ;

qui

» qui dirigez cet esprit universel qui
» se trouve mêlé par-tout. Vous êtes
» donc le suprême Roi de la nature :
» rien ne se fait sans vous sur la terre,
» sur la mer & sous les Cieux ; j'en
» excepte les iniquités des hommes.
» Vous donnez de l'ordre à ce qui
» n'en a point, de la grace à ce qui
» en manque : c'est vous qui mettez
» l'harmonie entre les biens & les
» maux, de sorte que ce qui en ré-
» sulte tend au bien général, dont il
» n'y a que les méchans qui s'é-
» loignent. Malheureux, qui cher-
» chant le bonheur, n'apperçoivent

Nec sine te factum in terris Deus aut opus ullum
Æthere nec Dio fit, nec per cærula ponti,
Errore acta suo nisi quæ gens impia patrat.
Confusa in sese tu dirigis ordine certo ;
Auspice te ingratis & ineſt sua gratia rebus.
Felice harmoniâ tu scilicet omnia in unum
Sic bona mixta malis compingis, ut una re-
surgat
Cunctorum ratio communis, & usque peren-
nans,
Quam refugit spernitque hominum mens læva
malorum.
Heu miseri, bona qui quærunt sibi semper &
optant ;
Divinam tamen hanc, communem & denique
legem,
Nec spectare oculis, nec fando attendere curant :

» point, & ne font aucune attention
» à cette Loi divine & générale, qui
» en les éclairant les rendroit heu-
» reux, s'ils lui obéiſſoient. Mais ſans
» conſulter la vertu, ils ſe laiſſent em-
» porter par leurs différentes paſſions.
» L'ambition entraîne les uns, l'ava-
» rice domine les autres, pluſieurs
» ſont tyranniſés par la pareſſe & par
» la volupté. Bienfaiſant Jupiter, Roi
» des Cieux & maître du tonnerre,
» délivrez les hommes de cette fatale
» ignorance : éclairez leur ame ; faites
» leur connoître cette divine raiſon
» par laquelle vous gouvernez l'uni-

Cui ſi parerent, poterant traducere vitam
Cum ratione & mente bonam ; nunc ſponte feruntur
In mala præcipites, trahit & ſua quemque voluptas.
Hunc agit ambitio, laudiſque immenſa cupido ;
Illum & avarities, & amor veſanus habendi ;
Blanda libido alium, veneriſque licentia dulcis :
Sic alii tendunt aliò in diverſa ruentes.
At tu, Jupiter alme tonans in nubibus atris,
Da ſapere, & mentem miſeris mortalibus aufer
Inſanam ; hanc tu pelle, Pater : da apprendere poſſe
Conſilium, fretus quo tu omnia ritè gubernas,
Nos ut honorati pariter tibi demus honorem.

» vers si sagement, afin que nous vous » rendions l'honneur qui vous est dû, » & que nous vous louions sans cesse, » autant qu'il est possible à la foiblesse » humaine, rien n'étant plus conve- » nable aux Dieux, & aux hommes, » que de célébrer par leurs hymnes » cette Loi générale qui préside avec » justice sur toute la nature. «

Pour en venir aux Philosophes dont les sentimens ne sont point équivoques, commençons par Platon, dont voici ce que dit un sçavant homme qui en avoit fait sa principale étude, & qui étoit plus en état que personne d'en rendre un compte exact (*a*). » Le » fonds du sentiment de Platon, écri- » voit M. l'Abbé Fraguier, est malgré » l'apparence de Polithéisme, qu'il » n'y a qu'un Dieu très-bon & très- » parfait, qui a tout fait suivant l'idée » du meilleur ouvrage possible. Effec- » tivement dans son Timée il ne re- » connoît qu'un Etre éternel (*b*) dont » dérivent les autres Etres, à qui il

(*a*) *Dans la Théolog. des Phil. de M. l'Abbé d'Olivet.*

(*b*) *Timée, p.* 34.

Perpetuis tua facta hymnis præclara canentes,
Ut fas est homini; nec enim mortalibus ullum,
Nec superis majus poterit contingere donum,
Quàm canere æterno communem carmine legem.

» donne le nom de Dieu, d'Auteur & » de Pere de tout ce qui existe (1). «

La vérité du dogme de l'Unité de Dieu a été reconnue par tous les Platoniciens. » Le premier Dieu, dit » Alcinous, est éternel (2), inéffable » & parfait; c'est lui qui a fait l'uni- » vers, les Dieux & les démons. « Les Dieux inférieurs ont un principe, selon Hiérocles, que l'on peut appeller le Dieu des Dieux, le Dieu suprême & excellent (3). Plotin suppose par-tout (*a*) qu'il n'y a qu'un Dieu; il le prouve dans le chapitre sixiéme du neuviéme Livre de sa sixiéme Ennéade. Il fait voir ailleurs (*b*) qu'il ne peut y avoir qu'un premier Principe,

(*a*) *Ennéade 6. l. 5. c. 1. p. 660.*

(*b*) *P. 764.*

(1) PLUTARQUE, Plat. Quæst. t. 2. p. 1000. Πατὴρ ἁπάντων δὲ ποιητής.

(2) ALCINOUS, de Doct. Platonis, c. 9. pag. 15. καὶ μὴν ὁ πρῶτος Θεὸς, ἀΐδιός ἐστιν, ἄῤῥητος, αὐτοτελὴς, τουτέστιν πάντῃ τέλειος, Θειότης, οὐσιότης, ἀλήθεια, συμμετρία, ἀγαθόν. λέγω δὲ οὐχ ὡς ὁρίζων ταῦτα, ἀλλ' ὡς κατὰ πάντα ἑνὸς νοουμένου. καὶ ἀγαθὸν μέν ἐστι διότι πάντα εἰς δύναμιν εὐεργετεῖ, παντὸς ἀγαθοῦ αἴτιος ὤν.

Cap. 13. pag. 23. ὁ μὲν γὰρ Θεὸς τοῦτε παντὸς ὑπάρχει ποιητὴς αὐτὸς, καὶ τῶν Θεῶν τε καὶ τῶν δαιμόνων.

(3) HIEROCLES, in Carm. Pyth. p. 210. ὃν Θεὸν Θεῶν κυρίως ἂν εἴποι τις καὶ Θεὸν ὕπατον καὶ ἄριστον.

& qu'un Etre infiniment parfait. Il y a, selon Iamblique (*a*), un premier Principe qui est le Dieu des Dieux. C'est aussi le systême de Porphire (*b*) & de Proclus. Aristide admet un suprême Etre que toutes les natures intelligentes doivent adorer, & qui réunit en lui toutes les perfections que l'on attribue aux autres Dieux (1). Macrobe reconnoît une premiere cause qui est le vrai Dieu (2).

Les Péripatéticiens pensoient aussi orthodoxement sur cette matiére (*c*). Aristote dit qu'il n'y a que Dieu à qui l'on donne plusieurs noms; il cite des vers attribués à Orphée, & qui ont été traduits par Apulée, dans lesquels on lit que Jupiter est le Principe de tout (3).

(*a*) *Iambl. de Myst. s. 8. c. 2. pag. 158.*

(*b*) *Porphire, dans S. Cyrille, l. 1. p. 34. Proclus, sur la Théol. de Platon, p. 355.*

(*c*) *Voyez Lactance*, de ira Dei, *c. 11. t. 2. p. 153. V. aussi les vers d'Hermesianax cités dans Cudw. c. 4. sect. 33. p. 584. & celui de Valenus Soranus, qui dit de Jupiter :* Deus unus & omnes.

(1) ARISTIDE, t. 1. p. 95. διὰ γὰρ τὸ τὰς πάντων ἔχειν δυνάμεις, οἱ μὲν, ἀντὶ πάντων τοῦτον θεραπεύουσιν.

(2) MACROBIUS, in Somnium Scipionis, l. 1. p. 8. edit. Ald. *Cæterùm cùm ad summum & principem omnium Deum, qui apud Græcos* Τὸν ἀγαθὸν, *& qui* πρῶτον αἴτιον *nuncupatur, tractatus se audet attollere, vel ad mentem, quam Græci* νοῦν *appellant, originalis rerum species, quæ* εἰδῆ *dictæ sunt, continentem, ex summo natam & perfectam* Deo.

(3) ARIST. de Mund. c. 7. p. 615. t. 1. εἷς δὲ ὢν, πολυώνυμός ἐστι, κατονομαζόμενος τοῖς πάθεσι πᾶσιν.

Simplicius enseigne qu'il y a un Etre suprême qui est la cause des causes,

Ζεὺς πρῶτος γένετο, Ζεὺς ὕστατος ἀρχικέραυνος.
Ζεὺς κεφαλή, Ζεὺς μέσσα. Διὸς δ' ἐκ πάντα τέτυκται,
Ζεὺς πυθμὴν γαίης τε καὶ οὐρανοῦ ἀστερόεντος.
Ζεὺς ἄρσην γένετο, Ζεὺς ἄμβροτος ἔπλετο νύμφη.
Ζεὺς πνοιὴ πάντων, Ζεὺς ἀκαμάτου πυρὸς ὁρμή.
Ζεὺς πόντου ῥίζα, Ζεὺς ἥλιος, ἠδὲ σελήνη.
Ζεὺς βασιλεύς, Ζεὺς ἀρχὸς ἁπάντων, ἀρχικέραυνος.
Πάντας γὰρ κρύψας αὖθις φάος ἐς πολυγηθὲς,
Ἐξ ἱερῆς κραδίης ἀνέγκαλος μέρμερα ῥέζων.

APULEIUS, de Mundo, pag. 753.

Primus cunctorum est, & Jupiter ultimus; idem
Jupiter, & caput, & medium est: sunt ex Jove cuncta;
Jupiter est terra basis, & stellantis Olympi;
Jupiter & mas est, estque idem Nympha perennis;
Spiritus est cunctis, validusque est Jupiter ignis;
Jupiter est Pelagi radix, est Lunaque, Solque;
Cunctorum Rex est, Princepsque & originis Auctor:
Namque sinu occultans, dulces in luminis auras
Cuncta tulit sacro, versans sub pectore curas.

Ces vers qui peuvent recevoir un bon sens, sont aussi susceptibles d'un mauvais, puisqu'ils semblent favoriser le Spinosisme.

Voyez Bruker, tom. 1. Hist. Phil. p. 388. & 389. & Eusebe, Præp. Evang. l. 3. pag. 100. Lisez aussi Cudwort, ch. 4. sect. 24 où il explique fort au long le sentiment d'Aristote sur l'Unité de Dieu.

le principe des principes, le Dieu des Dieux (1). Antiſtene dans ſon Traité de Phyſique dit qu'il y a pluſieurs Dieux révérés parmi les nations, mais qu'il n'y en a qu'un vrai (2). Les Pithagoriciens ont très-bien parlé ſur cette matiére. » Dieu, dit Philolaüs, » commande à tout ce qui exiſte; il » eſt éternel, immuable, ſemblable à » lui ſeul, & il ne reſſemble à aucun » Etre (3). «

Onatus s'exprime très-exactement. » Non-ſeulement, dit-il, je crois qu'il » y a un Dieu, mais auſſi qu'il eſt » très-grand, très-puiſſant, le maître » de l'univers, bien ſupérieur aux » autres en puiſſance, puiſqu'il regne » ſur eux (4). «

(1) SIMPLICIUS, ſur Epictete, pag. 253. αἰτία αἰτίων, ἀρχὴ ἄρχων, Θεὸς Θεῶν.

(2) CICERO, de Nat. Deor. lib. 1. n. 12. *Atque etiam Antiſthenes, in eo Libro qui Phyſicus inſcribitur, populares Deos multos, naturalem unum eſſe dicens.* Lactance après avoir cité ce paſſage, ajoute : *Summa totius artificem.* l. 1. de falſâ Religione, c. 5. t. 1. p. 18. Voyez auſſi Minucius Felix.

(3) PHILOL. de Mundi Opificio, p. 13. Ἐστὶ γὰρ ἡγεμὼν καὶ ἄρχων ἁπάντων Θεὸς, εἷς αἰεὶ ὢν, μόνιμος ἀκίνητος, αὐτὸς αὑτῷ ὅμοιος, ἕτερος τῶν ἄλλων.

(4) STOBÉE, Ecl. Phyſ. l. 1. p. 4. δοκεῖ δέ

(a) *Ec. apud Delphos, t. 2. pag. 393. trad. d'Amiot.*

» Il faut conclure, selon Plutaque (a), » que Dieu est, & est, non point selon » aucune mesure de tems, ains selon » une éternité immuable & immobile » non mesurée par tems, ni sujette à » aucune déclinaison, un réellement » étant, qui par un seul maintenant » emplit le toujours; & n'y a rien qui » véritablement soit, que lui seul, » sans qu'on puisse dire il a été, ou il » sera, sans commencement & sans » fin. C'est donc ainsi qu'il faut qu'en » l'adorant, nous le saluions, & révé- » remment l'appellions & le spéci- » fions, ou vraiment, ainsi comme » quelques-uns des Anciens l'ont ap- » pellé, *Toi qui es un :* car Dieu n'est » pas plusieurs, comme chacun de » nous, qui sommes une confusion & » un amas composé d'infinies diver- » sités & différences procédantes de » toute sorte d'altérations. «

Depuis que le Christianisme eut prévalu, les plus ardens défenseurs de l'idolâtrie auroient eu honte de ne

μοι ϗ μὴ εἷς ἦι μὲν ὁ Θεὸς, ἀλλ' εἷς μὲν ὁ μέγιστος, ϗ καθ' ὑπέρτερος, ϗ ὁ κρατέιων τῷ παντὸς, οἱ δ' ἄλλοι πολλοὶ διαφέροντες κατὰ δύναμιν, βασιλέυει δὲ πάντων ἀνπῶν ὁ ϗ κράτει ϗ μεγέθει, ϗ ἀρετῇ μείζων.

pas

pas reconnoître un Dieu principal qui préſidoit ſur toute la nature. „ Les „ nôtres ſoutiennent, diſoit Julien (*a*), „ que celui qui a fait toutes choſes „ eſt le Roi de l'univers, & qu'il a „ confié les nations à des Dieux in- „ férieurs, qui les gouvernent ſubor- „ donnément à lui. «

(*a*) *Dans S. Cyrille. Voy. Cudw. c. 4. n. 15. p. 315. V. Euſebe, Pr. Ev. l. 3. p. 121.*

Maxime de Madaure qui faiſoit profeſſion de l'idolâtrie du tems de S. Auguſtin, écrivit à ce Pere une Lettre (*b*) que nous avons encore (1), dans laquelle il dit qu'il faut être abſolument privé des lumieres de la raiſon, pour ne pas reconnoître qu'il y a un Dieu ſuprême, dont les autres

(*b*) *Ep. 43. V. Tillem. art. 57. & Cudwort, p. 316. édit. nouv. de S. Aug. epiſt. 15. tom. 2. p. 20.*

(1) *Equidem unum eſſe Deum ſummum, ſine initio, ſine prole, natura ceu Patrem magnum atque magnificum, quis tam demens, tam mente captus neget eſſe certiſſimum? Hujus nos virtutes per mundanum opus diffuſas multis vocabulis invocamus, quoniam nomen ejus cuncti proprium videlicet ignoramus; ità fit ut dum ejus quædam quaſi membra carptim variis ſupplicationibus proſequimur, totum colere profectò videamur.* Dans S. Auguſt Epiſt. 43.

En voici la fin. *Dii te ſervent: per quos, & eorum, atque cunctorum mortalium communem patrem, univerſi mortales, quos terra ſuſtinet, mille modis concordi diſcordiâ venantur.*

Dieux ſont les différentes vertus, & comme les membres.

(a) *Tillemont, art.* 105.

Longinien (*a*) qui dans ce même tems-là adoroit encore les idoles, avoit cependant pour S. Auguſtin la plus haute eſtime : il l'appelle le plus excellent des Romains ; il dit que dans tout ce qu'il a vû ou lû, il n'a trouvé que lui auſſi appliqué à connoître Dieu, & auſſi capable de parvenir à cette connoiſſance par la pureté du cœur & par le dégagement de tout ce qui appeſantit l'ame, ni plus en droit d'eſpérer de le poſſéder. Il y eut entr'eux un commerce de lettres. S Auguſtin l'avoit prié de lui mander comment il croyoit qu'il fallût honorer Dieu : Longinien lui fit réponſe, qu'il falloit aller au ſeul vrai Dieu, le Créateur incompréhenſible de toutes choſes, par une vie pure, par la ſociété des Dieux ou des Anges, comme les Chrétiens les appellent, & par les purifications que les Anciens avoient enſeignées (1).

Ceux qui écrivoient en faveur de

(1) *Deum unum, incomprehenſibilem, ineffabilem & infatigabilem Creatorem.*

Per minores Deos perveniri ad ſummum Deum. Dans S. Aug. Epiſt. 11.

l'idolâtrie, n'avoient point de dispute avec les Chrétiens sur l'article de l'Unité de Dieu; ils trahissoient le paganisme, qu'ils voyoient bien ne pouvoir pas s'accorder avec la raison. » Quelle vérité nous avez-» vous apprise, disoit Lactance à l'un » d'eux (1)? Vous avez voulu établir » la créance des Dieux; & à la fin » vous les détruisez, en faisant l'éloge » du souverain Dieu, que vous ap-» pellez le Roi des Dieux, très-grand, » l'Auteur du monde, la source de » tous les biens, le Pere des hommes. » Vous détrônez votre Jupiter, & le » réduisez du premier rang à un ordre » subalterne. Votre conclusion dé-» montre que ce que vous écrivez

(1) LACTANTIUS, l. 5. c. 3. p. 370. *Quam tandem nobis attulisti veritatem, nisi quòd assertor Deorum ipsos ad ultimum prodidisti? Prosecutus enim summi Dei laudes, quem maximum, quem opificem rerum, quem fontem bonorum, quem parentem omnium, quem factorem altoremque viventium confessus es, ademisti Jovi tuo regnum, eumque summâ potestate depulsum in ministrorum numerum redegisti. Epilogus itaque te tuus arguit stultitiæ, vanitatis, erroris: affirmas enim Deos esse, & illos tamen subjicis & mancipas ei Deo, cujus religionem conaris evertere.*

„ n'eſt que folie, vanité & erreur.
„ Vous aſſurez qu'il y a des Dieux; &
„ vous les ſoumettez à ce Dieu dont
„ vous vous efforcez de détruire
„ la religion. « Celui contre qui Arnobe écrit, regardoit comme une calomnie l'accuſation que les Chrétiens formoient contre les Payens, de ne point reconnoître un Dieu ſuprême (1). Enfin la maniére dont Lucrece (2) réfute ceux qui admettoient la Providence, & qui étoient en beaucoup plus grand nombre que les Epicuriens, prouve que la plus grande partie des Payens admettoit un Etre ſuprême qui gouvernoit la nature.

(1) ARNOBIUS, l. 1. p. 6. *Sed fruſtrà nos falſo & calumnioſo inceſſitis & appetitis crimine, tanquam eamus inficias eſſe Deum majorem.*

(2) LUCRETIUS, l. 2. vers 1094.

Quis regere immenſi ſummam, quis habere profundi
Indu manu validas potis eſt moderanter?
Quis pariter cœlos omnes convertere, & omnes
Igaibus ætheriis terras ſuffire feraces,
Omnibus inque locis eſſe omni tempore præſto,
Nubibus ut tenebras faciat, Cœlique ſerena
Concutiat ſonitu, tum fulmina mittat, & ædes
Sæpe ſuas diſturbet, , & in deſerta recedens
Saviat, exercens telum, quod ſæpe nocentes
Præterit, exanimatque indignos, inque merentes.

Il eſt donc conſtant, comme l'a remarqué (a) l'ancien Auteur de la vie d'Homere, que les plus habiles Philoſophes ont connu qu'il n'y avoit qu'un vrai Dieu. Lactance confirme ce fait (1); & Oroſe dit à ce ſujet (2), que les Philoſophes qui donnent toute leur application à la recherche de la nature, ont enfin découvert qu'il n'y avoit qu'un ſeul Dieu à qui il falloit tout rapporter; » & préſentement, » ajoute-t-il, les Payens à qui l'evi- » dence de cette vérité prouvée ne » laiſſe plus de lieu, ni à l'ignorance, » ni à l'opiniâtreté, prétendent lorſ- » que nous diſputons avec eux, qu'ils

(a) P. 336. edition de Gale.

(1) *Sed tamen ſummum Deum cùm & Philoſophi, & Poëtæ, & ipſi denique qui Deos colunt, ſæpe fateantur.* Lactantius, de ira Dei, c. 11. t. 2. p. 154.

(2) OROSIUS, Hiſt. l. 6. c. 1. *Philoſophi dum intento mentis ſtudio quærunt ſcrutanturque omnia, unum Deum Auctorem omnium repererunt, ad quem unum omnia referrentur: undè etiam nunc pagani, quos jam declarata veritas de contumaciâ magis, quàm de ignorantiâ convincit, cùm à nobis diſcutiuntur, non ſe plures ſequi, ſed ſub uno Deo magno plures miniſtros venerari fatentur. Reſtat igitur de intelligentiâ veri Dei per multas intelligendi ſuſpiciones confuſa diſtentio, quia de uno Deo omnium penè una eſt opinio.*

» n'admettent point plusieurs Dieux, » mais seulement qu'ils respectent des » ministres du vrai Dieu. «

III. L'Unité de Dieu a été admise par plusieurs Peuples.

III. Avant Orose, Tertullien avoit déja dit que l'opinion générale des Payens étoit qu'il y avoit un Etre plus élevé & plus puissant que les autres, qui étoit comme le Prince du monde, dont le pouvoir & la majesté étoient parfaits : » car, ajoute-t-il, voici l'idée » que le plus grand nombre a de la Di- » vinité. Ils supposent que l'empire & » la domination sont entre les mains » d'un seul, sous lequel plusieurs ont » diverses occupations (1). « C'étoit la même idée que Maxime de Madaure eut depuis, comme on peut le voir dans la Lettre qu'il écrivit à S. Augustin, & que nous avons citée plus haut. Séneque (2) n'a pas craint

(1) TERTULLIEN, Apolog. c. 24. *Nonne concedis de æstimatione communi, aliquem esse sublimiorem & potentiorem velut principem mundi, perfectæ potentiæ & majestatis? Nam & sic plerique disponunt Divinitatem, ut imperium summæ dominationis esse penès unum, officia ejus penès multos velint.*

(2) SENECA, de Beneficiis, l. 4. c. 7. *Ille* (Jupiter) *est prima omnium causa, ex quâ cætera pendent. Quæcunque voles illi nomina propriè aptabis, vim aliquam effectumque cæ-*

d'avancer, que les divers noms donnés aux différens Dieux signifioient simplement les différentes vertus de l'Etre suprême. Maxime de Tyr a soutenu que malgré les divisions qui régnoient dans toutes les nations, elles s'accordoient toutes à reconnoître un Dieu supérieur, Auteur de toutes choses, Pere des autres Dieux; que c'étoit une chose avouée par les Grecs, par les Barbares, par ceux qui habitoient dans les terres, & par ceux qui demeuroient dans les Isles, par les sages & par les ignorans (1).

Depuis peu de très-sçavans hommes ont soutenu que dans les mysteres des Payens, l'Unité de Dieu étoit regardée comme une vérité fondamentale que l'on y enseignoit ouvertement. Quant à l'hymne sur l'Unité de Dieu

lestium rerum continentia : tot appellationes ejus possunt esse, quot munera. C. 8. *Hunc & Liberum Patrem, & Herculem ac Mercurium nostri putant.*

(1) MAXIME DE TYR, Dissert. 1. pag. 5. ἐν τοσούτῳ δὲ πολέμῳ καὶ στάσει καὶ διαφωνίᾳ, ἕνα ἴδοις ἂν ὁμοῦ πάσῃ γῇ ὁμοῦ καὶ λόγον, ὅτι Θεὸς εἷς πάντων βασιλεὺς καὶ πατὴρ, καὶ Θεοὶ πολλοὶ, Θεοῦ παῖδες, συνάρχοντες Θεῷ ταῦτα δὲ ὁ Ἕλλην λέγει, καὶ ὁ βάρβαρος λέγει, καὶ ὁ ἠπειρώτης, καὶ ὁ θαλάττιος, καὶ ὁ σοφὸς καὶ ὁ ἄσοφος.

chanté par l'Hiérophante qui paroiſſoit ſous la figure du Créateur, je crois la trouver dans celle d'Orphée, dont Euſebe & Clément d'Alexandrie nous ont conſervé un fragment, dit (a) l'Auteur des Diſſertations ſur l'union de la religion, de la morale & de la politique. Cet hymne commençoit ainſi :

(a) *Diſſert 5. p. 197. t. 1. Voyez ſur cet hymne l'Epigene Deſchenbac. p. 136.*

„ Je vais déclarer un ſecret aux „ initiés : que l'on ferme l'entrée de „ ces lieux aux profanes. O toi Muſée „ deſcendu de la brillante Selene, ſois „ attentif à mes accens. Je t'annon- „ cerai des vérités importantes. Ne „ ſouffre pas que des préjugés ni des „ affections antérieures t'enlevent le „ bonheur que tu ſouhaites, de puiſer „ dans la connoiſſance des vérités „ myſtérieuſes. Conſidere la nature „ Divine, contemple-la ſans ceſſe, „ regle ton eſprit & ton cœur ; & „ marchant dans une voie ſûre, ad- „ mire le Maître unique de l'univers. „ Il eſt un, il exiſte par lui-même : „ c'eſt à lui ſeul que tous les Etres „ doivent leur exiſtence. Il opere en „ tout & par tout : inviſible aux yeux „ des mortels il voit lui-même toutes „ choſes. „

Ceux qui trouveroient quelque difficulté à adopter l'idée que ces Sçavans ont sur les mysteres des Payens, seront du moins obligés d'avouer qu'elle est très-ingénieuse, & proposée avec beaucoup d'art. Il est seulement fâcheux qu'il y ait des soupçons très-légitimes contre la doctrine d'Orphée, que des gens fort habiles (*a*) ont accusé de ne pas s'éloigner du Spinosisme, ou du moins d'avoir enseigné que Dieu étoit l'ame du monde.

(*a*) *Voyez Bruk. Hist. Phil. t. 1. pag. 389.*

Les Egyptiens qui, comme tout le monde le sçait, avoient une Théologie monstrueuse, avoient cependant quelque connoissance d'un Dieu suprême, comme l'a prouvé M. Cudworth (*b*). Les anciens peuples les moins policés tels que les Sclavenes & les Antes, n'admettoient qu'un Dieu (*c*). Les relations que nous avons avec les Indiens, nous ont appris qu'ils ont une notion de l'Unité de Dieu, quoique leurs idées soient altérées & corrompues par le culte des Idoles. Ils reconnoissent, suivant le Pere Bouchet (*d*), un Dieu infiniment parfait, qui existe de toute éternité, & qui renferme en soi les plus excellens attributs. Ils sont jus-

(*b*) 18 *Art. du 4 ch. du Système intellectuel.*

(*c*) *Procop. de Bell. Gothico, l. 3. c. 14.*

(*d*) *Lettres édif. 9 Rec. p. 6. Voyez aussi les Lettres de S. Franç. Xavier, p. 42.*

ques-là conformes à nos sentimens sur la Divinité ; mais voici que l'idolâtrie y a ajouté un grand nombre de Divinités qu'ils adorent. Il est vrai que, selon eux, ce ne sont que des Dieux subalternes & soumis au souverain Etre, qui est également le Seigneur des Dieux & des hommes. „ Ce grand Dieu, di-„ sent-ils, est infiniment élevé au-dessus „ de tous les Etres, & cette distance „ infinie empêchoit qu'il eût aucun „ commerce avec de foibles créatures: „ c'est pour cela que Parabara-Vastou, „ c'est-à-dire le Dieu suprême, a créé „ trois Dieux inférieurs, sçavoir Bru-„ ma, Wichnou & Routren. Il a don-„ né au premier la puissance de créer, „ au second le pouvoir de conserver, „ & au troisiéme le droit de dé-„ truire. «

M. de la Croze qui a approfondi la doctrine des Payens du Malabar, est d'accord avec les Jésuites ; & ce qu'il en dit (*a*) mérite d'autant plus d'être copié, qu'il rapporte plusieurs extraits des Livres des Gentils des Indes. „ L'Etre infiniment parfait, „ dit-il, est connu de tous ces Payens „ Gentils : ils l'appellent en leur langue „ Barabara-Vastou, c'est-à-dire l'Etre

(*a*) *Hist. du Christian. des Indes, pag.* 452.

» des Etres ; voici de quelle ma-
» niere ils le décrivent dans un de
» leurs Livres. L'Etre souverain est
» invisible & incompréhensible, &
» sans figure ou forme extérieure :
» personne ne l'a jamais vû, le tems
» ne l'a point compris. Son Essence
» remplit toutes choses, & toutes
» choses tirent de lui leur origine.
» Toute puissance, toute sagesse, toute
» science, toute sainteté & toute vé-
» rité sont en lui : il est infiniment
» bon, juste & miséricordieux ; c'est
» lui qui a tout créé, qui conserve
» tout, & qui prend plaisir d'être au
» milieu des hommes pour les con-
» duire au bonheur éternel, qui con-
» siste à l'aimer & à le servir. « Cette idée de Dieu ainsi expliquée est commune parmi ces Indiens, suivant les témoignages de Mrs Ziegenbalg & la Croze. Les autres noms que ces Gentils donnent au Dieu souverain, sont des synonymes qui expriment les divers attributs de Dieu : ils le nomment le Seigneur de toutes choses, un Etre haut & éternel, le souverain Seigneur qui n'en a aucun au-dessus de lui, l'amateur de tous les mondes, le sauveur de l'univers. Ils se contentent de

reconnoître l'existence de cet Etre suprême ; & ils ne lui rendent aucun culte (a). M. Ziegenbalg surpris de cette contradiction, demanda par écrit à quelques Indiens pourquoi ils n'adoroient point par quelque culte le Dieu Souverain ? Ils lui répondirent d'une maniere uniforme, que Dieu est un Etre incompréhensible, & sans figure, duquel l'homme ne peut se former aucune idée corporelle ; & que l'adoration que l'on rend aux idoles des Divinités inférieures ayant été réglée dans la loi, ce sera le Dieu Souverain qui la récompensera comme une obéissance qu'on lui aura rendue. Un Indien ayant embrassé le Christianisme par le ministere des Missionnaires de Tranquebar, son pere lui écrivit en ces termes traduits de la langue Malabare: „ „ vous ne connoissez pas encore les „ Mystères secrets de notre Religion : „ nous n'adorons pas plusieurs Dieux „ de la maniere insensée que vous » vous imaginez ; dans cette multitude „ d'Idoles nous honorons une seule „ essence Divine. « Les Gnanigueuls, qui sont, à proprement parler, les sages des Indes, rejettent ouvertement le culte des Idoles & les

(a) La Croze, pag. 456.

cérémonies extérieures : le seul objet de leur adoration est l'Etre infiniment parfait ; voici ce qu'on lit dans un de leurs livres. „ L'Etre des Etres est le „ seul Dieu éternel, immense, pré- „ sent en tous lieux, qui n'a ni fin ni „ commencement, & qui contient „ toutes choses : il n'y a point d'autre „ Dieu que lui. Il est le seul Seigneur „ de toutes choses, & sera tel pendant „ toute l'éternité. « Un autre Auteur s'exprime ainsi : „ Il n'y a qu'un seul „ Etre véritable, qui est présent en „ tous lieux, & qui semblable aux „ rayons du Soleil, s'insinue par- „ tout. «

Les Habitans du Royaume de Guzarate croient (*a*) qu'il y a un Dieu créateur & conservateur de l'Univers ; mais ils adorent cependant le Diable, parce qu'ils disent qu'il est établi de Dieu pour gouverner le monde. (*a*) *Mandesto.*

Les Jaguans croient (*b*) que le Dieu suprême a plusieurs autres Dieux sous lui ; qu'il est l'auteur de tout le bien qui arrive aux hommes, & qu'il laisse la disposition de tout le mal au Diable, pour lequel ces malheureux ont plus de vénération que pour Dieu ; parce qu'ils croient qu'il ne leur fera (*b*) *Mandesto.*

point de mal, & qu'ils croient que le Diable leur en peut faire.

Les Habitans de Formosa pensoient de même : ils croyoient (*a*) qu'il y avoit un Dieu tout puissant qu'ils appelloient *Isthi* ; & ils donnoient le nom de *Koui* au diable : ils lui sacrifioient, parce qu'il étoit méchant, qu'il leur faisoit du mal ; ils s'imaginoient l'appaiser par leurs sacrifices.

(*a*) *Relation de la prise de Formosa par les Chinois, dans le Recueil de Thevenot, t. 1. p. 29.*

Les Tartares sont persuadés qu'il y a un Dieu qui a fait toutes choses (*b*).

(*b*) *Joan. de Plano Capini, dans Purchass. t. 5. p. 415. V. aussi Haiton dans Ramusio, c. 33. t. 2. p. 64.*

Les Indiens occidentaux avoient l'idée d'un Etre suprême (1). Le Viracoa, le Pacacomac & le Pacaca des Peruans étoit Créateur du Ciel (2) & de la terre. Enfin les Habitans de Ma-

(1) PIERRE MARTYR, dans Ramusio, t. 3. p. 41. *Appresso questi popoli e questa opinione, che sia un primo motore omnipotente, eterno e invisibile, qual ha duoi nomi, Locauna Guamaonocon.*

(2) GARCILASSO DE LA VEGA, Hist. des Incas, l. 2. c. 2. BOTTERO, Relationi universali, part. 4. l. 1. c. 2. *Al popoli al quanto piu civili e puliti, i Cuzcani e gli habitatori del Peru, confessavano un factore dell' universo, & un supremo Principi : el chiamavano Viracoo, e Pacacamac, e Pacayaia, cive Creatore dell Cielo e della Terra ; e l'adoravano alzando gli occhi al Cielo.* Voyez aussi Cud. c. 4. sect. 27. p. 547.

dagascar, & les Peuples de Malabar, quelques Sauvages même du Canada ont eu des notions d'un Etre supérieur dont tout dépendoit (*a*).

IV. Ce ne sont pas seulement les Philosophes, qui ne pouvant concevoir comment il pourroit arriver tant de mal dans le monde, s'il n'y avoit qu'un Dieu dont la bonté fût un des attributs essentiels, ont imaginé deux premiers Principes, dont l'un est auteur du bien & l'autre auteur du mal : des nations entiéres ont admis cette impiété, qui a trouvé des Sectateurs dans les premiers siécles de l'Eglise parmi ceux qui faisoient profession du Christianisme (*b*). Basilide, les Gnostiques, Cerdon, Marcion & Manès adopterent ce système, qui est bien plus ancien dans le monde que ces Héréſiarques. On prétend qu'originairement il vient de Perse : effectivement on ne peut douter que les plus anciens Mages n'ayent été dans ce sentiment. Aristote, Hermippe, Eudoxe & Theopompe l'assûrent : ils donnoient (*c*) au bon Principe le nom d'Oromasdes, & au mauvais celui d'Arimanius (1).

(1) Oromasdes signifie dans l'ancien Per-

(*a*) *Olearius Schouten, Voyag. des Holl. t. 6. p. 256. LaHontan.*

IV. Des Peuples ou des Philosophes qui ont crû qu'il y avoit deux Principes.

(*b*) *Beausobre, Hist. crit. du Manich. t. 1. p. 40. Tillem. t. 2. p. 49. P. 266. art. 1. des Marcionites, ar. 5. & pag. 414. Irénée, l. 7. c. 27. Théod. Her. fab. l. 1. c. 24. t. 4. p. 209.*

(*c*) *Laërce, l. 1. sect. 8. Euseb. Hist. Ec. l. 7. c. 31.*

Plutarque qui penchoit pour cette doctrine, dit à ce sujet des choses trop curieuses pour ne devoir point être rapportées ici, quelque long que soit le passage que nous en allons copier.

(a) *De Iside & Osiride, pag. 369. trad. d'Amiot.*

» Il est impossible, dit-il (*a*), qu'il y » ait une cause bonne ou mauvaise » qui soit principe de toutes choses en- » semble, pour ce que Dieu n'est » point cause d'aucun mal ; & la con- » cordance de ce monde est composée » de contraires, comme une lyre du » haut & du bas, ce disoit Heraclitus, » & ainsi que dit Euripide :

Jamais le bien n'est du mal séparé :
L'un avec l'autre est toujours tempéré,
Afin que tout au monde en aille mieux.

» Par quoi cette opinion fort an- » cienne, descendue des Théologiens » & Législateurs du tems passé jus- » qu'aux Poëtes & aux Philosophes, » sans que l'on sache toutefois qui en » est le premier auteur, encore qu'elle » soit si avant imprimée en la foi & » persuasion des hommes, qu'il n'y » a moyen de l'en effacer ni arracher, » tant elle est fréquentée, non pas en

san *bon génie*, & Arimanius *très-impur*. Voyez Beausobre, Hist. du Manich. *l.* 2. *ch.* 1. *pag.* 170. & une Note de M. de la Croze.

familier

» familier devis seulement ni en bruits
» communs, mais en sacrifices & di-
» verses cérémonies du service des
» Dieux, tant des nations Barbares
» que des Grecs en plusieurs lieux, que
» ni ce monde n'est point flottant à
» l'aventure, sans être régi par Pro-
» vidence & raison; ni aussi n'y a-t'il
» une seule raison qui le tienne & qui
» le régisse, avec ne sçai quels timons,
» ne sçai quels mors d'obéissance, ains
» y en a plusieurs mêlés de bien & de
» mal; & pour plus clairement dire, il
» n'y a rien ici bas que nature porte &
» produise qui soit de soi pur, simple,
» ne n'y a point un seul dispensier
» de deux tonneaux qui nous distribuent
» les affaires, comme un Tavernier
» fait ses vins, en les mêlant & brouil-
» lant les uns avec les autres: ains
» cette vie est conduite de deux Prin-
» cipes, & de deux Puissances adver-
» saires l'une à l'autre; l'une qui nous
» dirige & conduit à côté droit & par
» la droite voie, & l'autre qui au
» contraire nous détourne & nous re-
» bute. Ainsi est cette vie mêlée & ce
» monde, sinon le total, à tout le
» moins ce bas & terrestre au-dessous
» de la lune, inégal & variable, sujet

» à toutes les mutations qu'il eſt poſ-
» ſible : car il n'y a rien qui puiſſe être
» ſans cauſe précédente, & ce qui
» eſt bon de ſoi ne donneroit jamais
» cauſe de mal ; il eſt force que la na-
» ture ait un principe & une cauſe dont
» procéde le mal auſſi bien que le
» bien. C'eſt l'avis & l'opinion de la
» plûpart & des plus ſages Anciens :
» car les uns eſtiment qu'il y ait deux
» Dieux de métiers contraires ; l'un
» auteur de tout bien, & l'autre de tous
» les maux. Les autres l'appellent l'un
» Dieu qui produit les biens, & l'autre
» Démon, comme fait Zoroaſtre le
» Magicien, que l'on dit avoir été cinq
» cens ans devant le tems de la guerre
» de Troyes. Cétui donc appelloit le
» bon Dieu Oromazes, & l'autre Ari-
» manius ; & davantage il diſoit que
» l'un reſſembloit à la lumiere plus qu'à
» autre choſe quelconque ſenſible,
» & l'autre aux ténebres & à l'igno-
» rance, & qu'il y en avoit un entre
» les deux qui s'appelloit Mithres.
» C'eſt pourquoi les Perſes appellent
» encore celui qui intercede & qui
» moyenne, Mithres. Et enſeigna de
» ſacrifier à l'un pour lui demander
» toutes choſes bonnes & l'en remer-

» cier, & à l'autre pour divertir &
» détourner les finiſtres & mauvaiſes:
» car ils broient ne ſçai quelle herbe
» qu'ils appellent *Omomi* dedans un
» mortier, & réclament Pluton & les
» ténébres, & puis la mêlant avec le
» ſang d'un Loup qu'ils ont immolé,
» ils la portent & la jettent en un
» lieu obſcur où le Soleil ne donne
» jamais. Car ils eſtiment que des
» herbes & des plantes, les unes
» appartiennent au bon Dieu, & les
» autres au mauvais démon; & ſem-
» blablement des bêtes, comme les
» chiens, les oiſeaux & les hériſſons
» terreſtres ſoient à Dieu, & les aqua-
» tiques au mauvais démon. Et à cette
» cauſe réputent bienheureux ceux qni
» en peuvent faire mourir plus grand
» nombre. Toutefois ces ſages-là
» diſent beaucoup de choſes fabuleuſes
» des Dieux, comme ſont celles-ci,
» qu'Oromazes eſt né de la plus pure
» lumiere, & Arimanius des ténebres;
» qu'ils ſe font la guerre l'un à l'autre,
» & que l'un a fait ſix Dieux, le pre-
» mier celui de bénévolence, le ſecond
» de vérité, le troiſiéme de bonne foi,
» le quatriéme de ſapience, le cin-
» quiéme de richeſſes, le ſixiéme de

» joie, pour les choſes bonnes & bien
» faites, & l'autre en produit autant
» d'autres en nombre tous adverſaires
» & contraires à ceux-ci; & puis Oro-
» mazes s'étant augmenté par trois
» fois, s'éloigna du Soleil autant
» comme il y a du Soleil à la Terre,
» & orna le Ciel d'aſtres & d'étoiles,
» entre leſquelles il en établit une
» comme maîtreſſe & guide des autres,
» la Caniculaire: puis ayant fait vingt-
» quatre Dieux, il les mit dans un
» œuf; mais les autres qui furent faits
» par Arimanius en pareil nombre,
» graterent & ratifferent tant cet œuf,
» qu'ils le percerent. Depuis ce tems-
» là les maux ont été pêle-mêle
» brouillés parmi les biens; mais il
» viendra un tems fatal & prédeſtiné,
» que cet Arimanius ayant amené au
» monde la famine enſemble & la
» peſte, ſera détruit & de tout point
» exterminé par eux; & lors la Terre
» ſera toute plate, unie & égale, &
» n'y aura plus qu'une vie, & une
» ſorte de gouvernement des hommes,
» qui n'auront plus qu'une langue
» entre eux, & vivront heureuſe-
» ment. Théopompus auſſi écrit que,
» ſelon les Magiciens, l'un de ces

» Dieux doit être trois mille ans vain-
» queur, & trois autres mille ans vain-
» cu ; & trois autres mille ans qu'ils
» doivent demeurer à guerroyer & à
» combattre l'un contre l'autre, & à
» détruire ce que l'autre aura fait, jus-
» qu'à ce que finalement Pluton sera
» délaissé, & périra du tout ; & lors les
» hommes seront bienheureux, qui
» n'auront plus besoin de nourriture,
» & ne feront plus d'ombre, & que
» le Dieu qui a œuvré, fait & procu-
» ré cela, chomme cependant & se
» repose un tems, non trop long
» pour un Dieu, mais comme mé-
» diocre à un homme qui dormiroit.
» Voilà ce que porte la fable controu-
» vée par les Mages ; & les Chaldéens
» disent qu'entre les Dieux des Pla-
» nettes qu'ils appellent, il y en a deux
» qui font bien, & deux qui font
» mal, & trois qui sont communs &
» moyens : & quant aux propos des
» Grecs touchant cela, il n'y a per-
» sonne qui les ignore, qu'il y a deux
» portions du monde, l'une bonne qui
» est de Jupiter Olimpien, c'est-à-dire
» Céleste, l'autre mauvaise qui est de
» Pluton Infernal ; & feignent davan-
» tage que la Déesse Armonie, c'est-

» à-dire Accord, eſt née de Mars &
» de Venus, dont l'un eſt cruel, har-
» gneux & querelleux, l'autre eſt douce
» & générative. Prenez garde que les
» Philoſophes mêmes conviennent à
» cela : car Héraclitus tout ouverte-
» ment appelle la Guerre, Pere, Roi,
» Maître & Seigneur de tout le mon-
» de, & dit que Homere, quand il
» prioit :

Puiſſe périr au Ciel, & en la Terre,
Et entre Dieux, & entre hommes la Guerre,

» ne ſe donnoit pas de garde qu'il
» maudiſſoit la génération & produc-
» tion de toutes choſes, qui ſont ve-
» nues en être par combat & con-
» trariété de paſſions, & que le Soleil
» n'outrepaſſeroit pas les bornes qui
» lui ſont préfixes, autrement que les
» Furies miniſtres & aides de la Juſ-
» tice ſe rencontreroient : & Empe-
» docles chante que le Principe du
» bien s'appelle Amour, Amitié, &
» ſouvent Harmonie; & la cauſe du
» mal, Combat ſanglant & Noiſe peſ-
» tilente. Quant aux Pithagoriciens,
» ils déſignent & ſpécifient cela par
» pluſieurs noms, en appellant le bon
» Principe un Fini repoſant, droit,

» non pair, dextre, quarré, lumineux ;
» & le mauvais, deux Infinis mou-
» vans, courbe, pair, plus long que
» large, inégal, gauche, ténébreux.
» Ariſtote appelle l'un Forme, l'autre
» Privation ; & Platon, comme om-
» brageant & couvrant ſon dire, ap-
» pelle dans pluſieurs de ſes paſſages
» l'un de ces Principes contraires *le*
» *même* & l'autre *l'autre ;* mais ès Livres
» des Loix qu'il écrivit étant déja
» vieux, il ne les appelle plus des
» noms ambigus ou couverts, ni par
» notes ſignificatives, ains en propres
» termes il dit que ce monde ne ſe
» manie point par une ame ſeule, ains
» par pluſieurs, à l'aventure à tout le
» moins, non moins que deux, deſ-
» quelles l'une eſt bienfaiſante, l'autre
» contraire à celle-là & produiſant
» des effets contraires ; & en laiſſe en-
» core entre deux une troiſiéme cauſe,
» qui n'eſt point ſans ame, ni ſans
» raiſon, ni immobile de ſoi-même,
» comme aucuns eſtiment, ains adja-
» cente & adhérente à toutes ces deux
» autres, appellant toutefois toujours
» la meilleure, la déſirant & la pour-
» chaſſant, comme ce que nous di-
» rons ci-après le rendra manifeſte,

„ qui accommodera la Théologie des „ Égyptiens avec la Philosophie des „ Grecs, parce que la génération, „ composition & constitution de ce „ monde est ici mêlée de puissances „ contraires, non pas toutefois égales: „ car la meilleure gagne & est plus „ forte; mais il est impossible que la „ mauvaise périsse du tout, tant elle est „ avant imprimée dedans le corps & „ dedans l'ame de l'univers, faisant „ toujours la guerre à la meilleure. «

Ce long passage de Plutarque mérite d'être examiné. C'est faussement qu'il suppose que la doctrine générale des Payens étoit d'admettre deux Principes différens du bien & du mal, & que les cérémonies des sacrifices des Grecs & des Barbares le prouvent; M. Bayle a très-bien fait voir (*a*) la fausseté de cette supposition. „ Il est „ bien vrai, dit il, que les Payens ont „ reconnu & honoré des Dieux mal- „ faisans; mais ils enseignoient aussi, „ & par leurs Livres & par leurs pra- „ tiques, que le même Dieu qui ré- „ pandoit quelquefois ses biens sur „ un peuple, l'affligeoit quelque tems „ après pour se venger de quelque of- „ fense. Pour peu qu'on lise les Au-

(*a*) *Dict. art. Manichéens.*

teurs

„ teurs Grecs, on reconnoît cela ma-
„ nifestement ; on en peut dire autant
„ des Auteurs Romains. «

„ Plutarque se trompe aussi, con-
„ tinue M. Bayle, lorsqu'il veut que les
„ Philosophes & les Poëtes se soient
„ accordés dans la doctrine des deux
„ Principes : ne se souvenoit-il pas
„ d'Homere, le Prince des Poëtes,
„ leur modéle, leur source commune,
„ d'Homere, dis-je, qui n'a préposé
„ qu'un Dieu aux deux Tonneaux du
„ bien & du mal (1) ? «

Il est aussi facile de justifier Aristote : il y a un peu plus de difficulté à l'égard de Platon. Il dit à la vérité, que Dieu qui est bon ne fait point de mal aux hommes : il le répete plusieurs fois dans le deuxiéme Livre de sa République, il veut même qu'on fasse une loi, qui oblige les Citoyens de croire que Dieu n'est Auteur que

(1) HOMERE, Iliade 24. vers 527.
Δοιοὶ γάρ τε πίθοι κατακείαται ἐν Διὸι οὔδει
Δώρων, οἷα δίδωσι, κακῶν. ἕτερος δὲ ἑάων.
Ὧι μὲν καμμίξας δῴη Ζεὺς τερπικέραυνος,
Ἄλλοτε μέν τε κακῷ ὅγε κύρεται, ἄλλοτε δ' ἐσθλῷ,
Ὧι δέ κε τῶν λυγρῶν δῴη, λωβητὸν ἔθηκε.
Καί ἔ κακὴ βούβρωσις ἐπὶ χθόνα δῖαν ἐλαύνει,
Φοιτᾷ δ' οὔτε Θεοῖσι τετιμένος, οὔτε βροτοῖσιν.

du bien (1); mais il paroît admettre ailleurs une Divinité malfaiſante, qui n'eſt occupée qu'à produire le mal qui arrive dans le monde (2).

Mais ou ce n'eſt qu'une Divinité ſubalterne (*a*), qui eſt elle-même ſoumiſe au premier Etre qui eſt, ſelon Platon, le ſouverain Auteur des ſubſtances animées; ou il a voulu dire que c'eſt l'ame qui eſt la cauſe du bien, & que ſans elle il n'y auroit point de mal. Quoi qu'il en ſoit, il n'eſt pas à préſumer que Platon ſe ſoit contredit; ce qu'il auroit certainement fait, s'il avoit admis deux Principes. Au reſte ceux qui voudront voir ce paſſage difficile de Pla-

(*a*) *Voyez le Timée, p.* 34.

(1) PLATO, de Repub. t. 2. p. 309. & 380. σύμψηφός σοι εἰμὶ τούτου τοῦ νόμου. καί μοι ἀρέσκει. οὗτος μὲν τοίνυν (ἦν ἐγὼ) εἷς ἂν εἴη τῶν περὶ Θεοὺς νόμων τε καὶ τύπων, ἐν ᾧ δεήσει τοὺς λέγοντας, λέγειν, καὶ τοὺς ποιοῦντας, ποιεῖν, μὴ πάντων αἴτιον τὸν Θεὸν, ἀλλὰ τῶν ἀγαθῶν.

(2) PLATO, de Legib. tom. 2. l. 10 p. 896. Ψυχὴν δὴ διοικοῦσαν καὶ ἔνοι οὖσαν ἐν ἅπασι τοῖς πάντη κινουμένοις μὲν οὐ καὶ τὸν οὐρανὸν ἀνάγκη διοικεῖν φάναι; Κλ. Τί μην; Αθην. Ὦ πλείους? Με. Πλείους ἐγὰ ὑπὲρ σφῶιν ἀποκρινοῦμαι. Αθην. δυοῖν μέν γέ που ἔλαττον μηδὲν τιθῶμεν, τῆς τε εὐεργέτιδος, καὶ τῆς τἀναντία δυναμένης ἐξεργάζεσθαι. Κλειν. σφόδρα ὀρθῶς εἴρηκας.

ton plus discuté, peuvent recourir à Cudwort, Volfius & Bruker (*a*).

Il y a des Persans qui ont soutenu que les deux Principes que Zoroastre admettoit, n'étoient pas des causes premieres, mais avoient été produits par un Dieu supérieur. Ce sentiment a été embrassé avec ardeur par M. Hyde dans son Histoire de la Religion des anciens Perses (*b*); mais il est absolument opposé à tout ce que les Anciens nous ont appris. Il paroît bien par Plutarque, que les Perses croyoient qu'Arimanius, le Dieu du mal, seroit détruit après de longs & de vifs combats; mais Oromazes ne connoissoit point de supérieur, & ni lui, ni son adversaire, n'avoient point été produits par un même & souverain Principe.

Deux célebres Philosophes ont écrit expressément pour réfuter l'impiété des deux Principes co-éternels; Simplicius (*c*) dans son Commentaire sur Epictete; & Proclus (*d*) dans un Ouvrage dont M. Fabricius a donné quelques fragmens dans sa Bibliotheque Grecque. Il y a encore actuellement des peuples chez qui cette impiété est une doctrine fondamentale. Les

(*a*) *Cudw. ch. 4. sect. 13. Volfius, Manicheismus ante Manichæos, pag. 138. Brukeri Otium Vindelicum, p. 150.*

(*b*) *Hyde, c. 9. & 22.*

(*c*) *Simplicius, p. 159. 162. 163. 164.*

(*d*) *De malorum subsistentiâ, Fabr. Bib. Græc. t. 8. pag. 502.*

Calecutes croient (*a*) à la vérité que Dieu a créé le monde; mais ils sont persuadés que le soin de le gouverner l'embarrasseroit trop : c'est un Démon qui en est chargé. Le Dieu Créateur s'appelle *Temerani*, & le Démon *Deumum*. On offre à ce dernier des sacrifices : on lui sacrifie aussi dans l'Isle d'Amboina.

(*a*) *Vossius, Manichæismus ante Manichæos, pag.* 92.

Les Tapuyeres croient (*b*) qu'il y a un Dieu Auteur du bien, & un autre Auteur du mal; & c'est ce dernier à qui ils rendent des hommages, parce qu'ils le craignent. Les peuples du Fetu, les Gurdes distinguent (*c*) aussi deux Principes; mais ils ne s'occupent que de celui qu'ils s'imaginent pouvoir leur faire du mal.

(*b*) *Vossius, de Orig. & Progr. Idolol. l.* 1. *c.* 8. *t.* 5. *p.* 21.

(*c*) *Bayle, art. Manichéens.*

Les Chinois ont des Philosophes qui sont dans cette idée. „ Les deux „ Principes, dit M. Renaudot (*d*), „ que le Pere Martini appelle *Yn* & „ *Yang*, & dont il dit que l'un est ca„ ché & imparfait, & l'autre mani„ festé & parfait, sont ceux que les „ Manichéens admettoient, l'un bon „ & l'autre mauvais. Car, ajoute-t-il, „ cette opinion a été de tout tems „ fort répandue dans les Indes & dans „ tout l'Orient, soit que Manès en

(*d*) *Anciennes Relations de Renaudot, p.* 344.

» fût l'Auteur, soit qu'il l'eût apportée » des Indes & de la Chine, comme » l'ont écrit quelques Historiens Per- » sans. « Il est surprenant qu'un aussi sçavant homme que M. l'Abbé Renaudot, ait pû laisser en balance si Manès étoit l'Auteur de la doctrine des deux Principes, lorsqu'il est constant, comme on l'a pû voir, qu'elle étoit connue dans le monde long-tems avant que cet héréſiarque existât.

Les habitans de l'Isle Formosa invoquoient (a) le bon & le mauvais Dieu; le mauvais afin qu'il ne leur fît point de mal, le bon afin qu'il les secourût contre le mauvais Principe.

(a) *Vossius, p. 99.*

M. de la Loubere soupçonne (b) que les Hottentots ont quelque teinture du Manichéisme, parce qu'ils reconnoissent un Principe du bien & un autre du mal, qu'ils appellent le Capitaine d'en haut & le Capitaine d'en bas. » Le Capitaine d'en haut, » disent-ils, est bon; il n'est pas né- » cessaire de le prier, il n'y a qu'à le » laisser faire, il fait toujours bien: » mais le Capitaine d'en bas est mé- » chant, il le faut prier pour le dé- » tourner de nuire. « Les peuples du

(b) *Voyag. t. 2. p. 112.*

Royaume de Benin dans l'Afrique penſent de même (*a*).

(*a*) *Volſius, p.* 100.

Les Slaves (*b*) avant que d'être convertis à la Religion Chrétienne, admettoient un Dieu bon & un Dieu mauvais. Les Saxons avant Charlemagne ſacrifioient au Diable, & ils lui donnoient le nom de *Tibilenus*. Tertullien connoiſſoit cette dénomination (1); & ce qui eſt ſingulier, c'eſt que les Allemans appellent encore le Diable d'un nom qui a quelque rapport à celui-là.

(*b*) *Helmoldus Chr. Slavorum, l.* 1. *c.* 53. *Volſius, ibidem. p.* 101.

Les Hongrois (*c*) adoroient autrefois le bon & le mauvais Dieu, ſuivant le témoignage de Bonfinius.

(*c*) *Volſius, p.* 103.

(1) *Unicuique Provinciæ & Civitati ſuus eſt Deus, ut Norico Tibilenus.* Tertull. Apolog. ch. 24

CHAPITRE IV.

DE L'IMMUTABILITÉ DE DIEU.

Les Philoſophes ont reconnu l'immutabilité de Dieu.

CE n'eſt pas ſans raiſon qu'un fameux Juif a dit (*a*) que ce ſeroit un grand blaſphême de diſputer à Dieu ſon Immutabilité, puiſque ce ſeroit l'accuſer, ou de légereté, ou de défaut de connoiſſance. Platon prouve par l'excellence de la Nature divine, que Dieu eſt eſſentiellement immuable. » Dieu, dit-il, étant très-parfait & très-excellent, doit toujours » être le même (1). « Ses Diſciples ont toujours ſoutenu cette vérité. » Ils ont » bien vû, dit S. Auguſtin, que le ſouverain Dieu ne pouvoit pas être ſujet » au changement: ainſi pour le trouver, » ils ſe ſont élevés au-deſſus de tout ce » qui n'eſt pas immuable (2). «

(*a*) *Philon, dans le Traité que Dieu eſt immuable, p. 296.*

(1) PLATO, de Repub. l. 2. p. 381. ἀλλ' ἐς ἔοικε, κάλλιστος καὶ ἄριστος ὢν ἐις τὸ δυνατὸν ἕκαστος αὐτῶν μένει ἀεὶ ἁπλῶς ἐν τῇ αὐτοῦ μορφῇ.

(2) AUGUSTINUS, de Civit. Dei, lib. 8. c. 6.

„ Changer ou se repentir, dit Ma-
„ xime de Tyr, est non-seulement in-
„ digne de Dieu, mais même d'un
„ homme sage. Celui qui quitte le
„ mauvais parti, étoit donc dans l'er-
„ reur. S'il abandonne le bien pour
„ suivre le mal, il est inexcusable.
„ Dieu n'est pas capable de ces chan-
„ gemens, puisqu'il n'est pas sujet à la
„ méchanceté (1). «

L'Essence divine, selon Iamblique, est immuable (2). » Il faut croire que
„ les Dieux sont fermes & immuables
„ dans leurs jugemens, enseigne Hié-
„ roclès : car la fermeté & la cons-
„ tance étant des vertus, elles con-
„ viennent aux Dieux (3). «

Viderunt quidquid mutabile est non esse summum Deum; & ideò omnem animam, mutabilesque omnes spiritus transcenderunt, quærentes summum Deum.

(1) MAXIME DE TYR, Dissert. 30. μετατίθεσθαι γὰρ ἢ μεταγινώσκειν προσήκει μὴ ὅτι Θεῷ, ἀλλ' οὐδὲ ἀνδρὶ ἀγαθῷ. ὁ γὰρ στρεπτὸς ἀνὴρ καὶ μετανοητικὸς, εἰ μὲν εἰς τὸ βέλτιον ἐκ τοῦ φαυλοτέρου μετατίθεται, πονηρῶς ἐβουλεύσατο. εἰ δὲ εἰς τὸ χεῖρον ἐκ τοῦ βελτίστου, πονηρῶς μετετίθετο. τὸ δὲ Θεῖον ἔξω πονηρίας.

(2) IAMBLIQ. de Myster sect. 1. c. 30. μένει δὲ ἡ αὐτὴ πανταχοῦ τῶν Θεῶν ὅλη οὐσία ἀδιαίρετος τε καὶ ἀναλλοίωτος.

(3) Dans STOBÉE, t. 2. Ecl. Phys. l. 1. c. 7. ἔτι προσδιαληπτέον καὶ ταῦτα περὶ τῶν Θεῶν, ὡς εἰσὶν

Proclus & Philolaus (*a*) regardoient l'Immutabilité comme un attribut essentiel à Dieu. Le Philosophe Sallustius prouve que Dieu est immuable, parce qu'il est éternel & indépendant. Il examine comment cet attribut peut se concilier avec la joie & la colere : il répond que Dieu ne se réjouit ni ne se fâche point ; qu'il récompense les bons & punit les méchans sans ressentir ces mouvemens que les hommes éprouvent, & qui sont des preuves de la foiblesse de la nature humaine.

(*a*) *Proclus, sur la Théolog. de Plat. p.* 32. *Philol. dans Philon*, de Mundi opificio, *p.* 23. *Sallustius*, de Diis & Mundo, *ch.* 2. & 14.

Ce qui rend les Dieux immuables, selon Séneque (1), c'est que rien ne peut les contraindre. Leur volonté

ἄτρεπτοι, καὶ ἀφαρότες τοῖς κρίμασιν, ὥστε τοῦ δόξαντος μηδέποτε ἀπαρχῆς ἐξίστασθαι. μία γάρ τις ἦν τῶν ἀρετῶν καὶ ἡ ἀμεταπτωσία καὶ βεβαιότης; ἦν εἰκὸς οὐχ ἥκιστα κἀν Θεοῖς εἶναι παρέχουσαν τὸ ἱδρυμένον καὶ ἔμπεδον τῶν ἅπαξ αὐτοῖς δοξάντων.

(1) SENECA, de Beneficiis, l. 6. c. 23. *Adjice nunc, quòd non externa cogunt Deos, sed sua illis in legem æterna voluntas est. Statuerunt quæ non mutarent : itaque non possunt videri facturi aliquid, quamvis nolint, quia quicquid desinere non possunt, perseverare voluerunt. Nec unquam primi consilii Deos pœnitet : sine dubio stare illis, & desciscere in contrarium non licet ; sed non ideò quia vis sua illos in proposito tenet, sed quia non licet ab optimis aberrare, & sic ire decretum est.*

éternelle est leur seule loi : lorsqu'ils ont arrêté une chose, ils ne changent point ; ils ne se repentent jamais de ce qu'ils ont ordonné. Il ne leur est pas permis de changer, parce qu'ils prennent toujours le meilleur parti.

CHAPITRE V.

DE L'ÉTERNITÉ DE DIEU.

L'Eternité de Dieu a été reconnue par les Philosophes.

IL est évident qu'un Etre qui existe nécessairement, & qui ne reconnoît d'autre cause de son existence que soi-même, doit, comme le remarque M. Clarke (*a*), avoir existé nécessairement de toute éternité, & continuer à exister encore dans toute la suite de l'éternité, sans qu'il y ait jamais de fin à son existence.

(*a*) *De l'Existence de Dieu, c. 6.*

C'est ce qu'ont vû les plus illustres Philosophes, & ce qui a fait dire à Cicéron : „ Peut-on admettre un „ Dieu qui ne soit pas éternel (*b*) ? « On demandoit à Thalès ce qu'il y

(*b*) *De Nat. Deor. l. 1. n. 10.*

avoit de plus ancien (*a*) : C'eſt Dieu, répon lit-il, parce qu'il n'eut onc commencement de naiſſance.

Le ſuprême Dieu de Platon (*b*) eſt de toute éternité (1). Plotin & Proclus, célébres Diſciples de ce Philoſophe, ſoutiennent (*c*) que cette vérité ne peut pas être niée par un homme raiſonnable.

„ Les Dieux, dit le Philoſophe „ Salluſte, n'ont jamais commencé „ d'être (2). Nous ſoutenons, [ce „ ſont les paroles d'Ariſtote] que „ Dieu eſt un Etre éternel, à qui „ l'éternité eſt auſſi eſſentielle que la „ vie (3). « Plutarque parle très-bien (*d*) ſur ce ſujet. „ Par quoi il „ faut conclure que Dieu eſt, [ce ſont „ ſes propres expreſſions telles que les „ a rendu Amiot] & non point ſelon „ aucune meſure de tems, ains ſelon „ une éternité immuable & immobile,

(*a*) *Laërce, l. 1. ſect. 35. Plut. Sept. Sap. Conv. t. 2. p. 53. trad. d'Amiot,* ἀγέν-νητον.

(*b*) *Plat. Tim. p. 34. & 37.*

(*c*) *Plotin, Ennéade 3. l. 7. c. 5. Proclus, ſur la Théol. de Plat. l. 3. c. 34.*

(*d*) *Apud Delphos, p. 393. trad. d'Amiot.*

(1) PLATON, Timée. πᾶς ὄντως ἀεὶ λογισμὸς Θεῖος.

(2) SALLUSTIUS, de Diis & Mundo, cap. 2. ἐπεὶ τῶν Θεῶν οὐσία οὐδὲ ἐγένετο· τὰ γὰρ Θεῖα ὄντα οὐδέποτε γέγονεν.

(3) ARIST. Metaphyſ. l. 14. c. 7. p. 1001. φαμὲν δὲ τὸν Θεὸν εἶναι ζῶον ἀΐδιον ἄριστον· ὥστε ζωὴ καὶ αἰὼν συνεχὴς καὶ ἀΐδιος ὑπάρχει τῷ Θεῷ.

» non mesurée par tems, ni sujette à au-
» cune déclinaison, devant lequel rien
» n'est ni ne sera après, ni plus nou-
» veau, ou plus récent, ains un réelle-
» ment étant, qui par un seul mainte-
» nant emplit le toujours: & n'y a rien
» qui véritablement soit que lui seul,
» sans qu'on puisse dire il a été ou il
» sera, sans commencement ni fin. «

Il prend ailleurs à témoin de cette vérité le consentement de tous les hommes. » Nul, dit-il, n'a jamais » imaginé que Dieu ait un commen-» cement, & qu'il puisse périr (1). « Il croit qu'il n'est pas impossible de trouver quelque nation qui n'admette point de Dieu; mais qu'il n'est pas possible d'en trouver qui reconnoissant un Dieu, ne convienne point de son éternité & de son immortalité (2). Cependant Hécatée rapportoit (*a*) que les Mages croyoient que les Dieux avoient eu un commencement; & Empedocle a été accusé d'avoir admis

(*a*) *Laërce, l. 1. sect. 9.*

(1) PLUTARCHUS, de Stoïcor. repugnantiis, t. 2. p. 1051. Φθαρτὸν δὲ καὶ γενητὸν ὑδεὶς, ὡς ἔπος εἰπεῖν, διανοήται Θεόν.

(2) PLUTARCHUS, adversùs Stoïcos, t. 2. p. 1075. Θεὸν δὲ νοῦν μὲν νοῶν; δὲ ἄφθαρτον μηδὲ ἀίδιον ἀνθρωπος ὑδ' εἷς γέγονεν.

des principes qui détruisoient l'éternité de Dieu. » Empedocle, dit Velleïus (1), se trompe lourdement sur » ce qui regarde les Dieux : car les » quatre élémens dont il veut que » tout soit composé, & qui ne sont » visiblement que des mixtes insensibles, qui naissent, & qui périssent, » il les croit divins. «

Plutarque a reproché aux Epicuriens de soutenir que les Dieux étoient immortels, non par leur nature, mais parce qu'ils avoient attention d'eloigner tout ce qui pouvoit causer leur destruction. Lucrece s'étoit mieux exprimé, lorsqu'il avoit dit que les Dieux par leur nature sont nécessairement immortels (2). Les Dieux d'Hésiode ont un commencement ; il n'y a que le cahos qui a toujours été (3). Ho-

(1) CICERO, de Nat. Deor. l. 1. n. 12. *Empedocles autem multa alia peccans, in Deorum opinione turpissimè labitur : quatuor enim naturas, ex quibus omnia constare vult, divinas esse censet, quas & nasci, & extingui perspicuum est & omni sensu carere.*

(2) LUCRECE, l. 1. vers 57.
Omnis enim per se Divúm natura necesse est
Immortali ævo summá cum pace fruatur.

(3) THÉOGONIE D'HÉSIODE, vers 116.
Ἤτοι μὲν πρώτιστα Χάος γένετο.

mere parle plus exactement ; il donne souvent aux Dieux le titre d'Eternels, ἀεὶ ἐόντες (*a*).

(*a*) *Iliade* 5. *vers* 290.

CHAPITRE VI.

DE L'IMMENSITÉ DE DIEU.

L'Immensité de Dieu a été reconnue des Philosophes.

IL y a eu peu de Philosophes, à l'exception des Epicuriens, qui n'ayent crû que Dieu étoit par-tout ; d'où vient cette expression adoptée par un grand nombre d'Auteurs : Tout est plein de la Divinité. Aristote l'attribue à Thalès (*b*) : Diogene l'approuva ; & elle se trouve dans Aristide. Aratus l'a mise en beaux Vers (1). Virgile dit la même chose :

Jovis omnia plena.

(*b*) *Arist. de Anima, l.* 1. *c.* 8. *t.* 1. *pag.* 628. *Cicero, de Leg. l.* 1. *n.* 11. *Diogen. dans Laërc. l.* 6. *sect.* 37. *Aristide, orat.* 1. *Xenoph. Mem. l.* 1. *p.* 711. *Voyez le ch. suiv.*

(1) ARATUS, Phænom. vers 1.

Ἐκ Διὸς ἀρχώμεσθα, τὸν οὐδέποτ' ἄνδρες ἐῶμεν
Ἄρρητον. μεσταὶ δὲ Διὸς πᾶσαι μὲν ἀγυιαὶ,
Πᾶσαι δ' ἀνθρώπων ἀγοραί, μεστὴ δὲ θάλασσα,
Καὶ λιμένες. πάντη δὲ Διὸς κεχρήμεθα πάντες.
Τοῦ γὰρ καὶ γένος ἐσμέν.

Socrate enſeigna que Dieu étoit par-tout. La doctrine de Platon & de ſes Diſciples ſur la ſcience de Dieu prouve que c'étoit là auſſi leur ſentiment. » Si vous faites attention (1) » continuellement, diſoit Démophile, » que quelque part que ſoit votre ame » & votre corps, Dieu les voit, dans » toutes vos prieres & dans toutes vos » actions vous craindrez la préſence » d'un Dieu à qui rien n'eſt caché. «

Arrien dans le quatorziéme chapitre de ſon premier Livre ſur Epictete, prouve que Dieu voit tout. » Si cela » n'étoit pas, diſoit Epictete, comment » la nature pourroit-elle agir avec tant » d'ordre ? Le Soleil a bien le pouvoir » d'éclairer une partie de l'univers ; & » celui qui a fait le Soleil, ne pourroit » pas être préſent par-tout ? Lorſque » vous fermez les portes de votre » chambre, ne vous imaginez pas que » vous y êtes ſeul ; ſongez que Dieu y » eſt avec vous. « Porphire & Pro-

(1) IAMBLIQUE, de Myſteriis, ſect. 1. c. 8. DEMOPHILE p. 621. ἐὰν ἀεὶ μνημονεύῃς, ὅτι ὅπου ἂν ᾖ ἡ ψυχή σου, καὶ τὸ σῶμα ἔρχοι ἀποτελεῖ, Θεὸς ἐφέστηκεν ἔφορος, ἐν πάσαις σου ταῖς εὐχαῖς καὶ πράξεσιν, αἰδεσθήσῃ μὲν τὸν θεωρὸν τὸ ἄληστον, ἕξεις δὲ τὸν Θεὸν σύνοικον.

clus (*a*) parloient de même. „ Celui qui „ sera persuadé que Dieu voit tout, ne „ péchera ni en public, ni même en „ particulier, disoit Démocrate (1). “

C'est en conséquence du dogme de l'Immensité de Dieu, que Thémistius & Simplicius ont prétendu que les voyages que l'on entreprenoit pour aller adorer Dieu dans des pays éloignés, étoient fort inutiles. „ Dieu, „ disoient-ils, que vous allez honorer „ dans des Temples qui sont bien „ loin, est chez vous ; il est également „ par-tout. (2) “

On a accusé Aristote de n'avoir pas crû l'Immensité divine : il est vrai que dans le quinziéme chapitre (*b*) du huitiéme Livre de ses Principes naturels, il soutient que le premier moteur réside dans la suprême partie du monde ; ce qui a quelque rapport avec le sentiment des Sociniens (*c*), qui croient que Dieu est renfermé dans le Ciel.

(*a*) *Porphirii Sententiæ, sect. 11. p. 157. Proclus, in Plat. Théol. c. 19.*

(*b*) *T. 1. p. 428.*

(*c*) *Voyez Crellius, de Deo, c. 27. & le 1. t. du Socinianismus confutatus de Hoornbeeck, p. 288.*

(1) DÉMOCRATE, p. 632. ἣν πιστεύῃ τις Θεοὺς ἐπισκοπεύειν παντα, οὔτε λάθρῃ οὔτε φανερῶς ἁμαρτήσεται.

(2) THEMISTIUS, orat. 4. p. 49. SIMPLICIUS, sur Epictete, p 219. ἀλλὰ πανταχοῦ γῆς καὶ θαλάσσης ὅπου ἂν αὐτοῦ ἡ δύναμις ἐπιχωρῇ καὶ ἐξικνοῖται.

CHAPITRE

CHAPITRE VII.

DE LA SCIENCE DE DIEU.

I. *Les Poëtes ont enſeigné que Dieu ſçavoit tout.*
II. *C'étoit auſſi la doctrine des Philoſophes.*
III. *Preſque tous les Anciens ont crû que Dieu connoiſſoit l'avenir.*

I. QUOIQUE les Dieux de la Poëſie fuſſent très-imparfaits, leur ſcience étoit ſans bornes. » Muſes qui » habitez l'Olympe, dit Homere, ai- » dez-moi : car vous ſçavez tout (1). « Télémaque conſulte Idothée, la fille du Dieu Prothée, pour ſçavoir qui des immortels lui ſuſcitoit des obſtacles : » Car, lui dit-il, les Dieux ſçavent » tout (2). «

I. Les Poëtes ont enſeigné que Dieu ſçavoit tout.

L'œil de Jupiter voit tout, ſelon

(1) HOMERE, Iliade II. vers 484.
Ἔσπετε νῦν μοι, Μοῦσαι, Ὀλύμπια δώματ' ἔχουσαι·
Τμεῖς γὰρ Θεαί ἐστε, πάρεστέ τε, ἴστε τε πάντα.

(2) Odiſſée 4. vers 379.
Ἀλλὰ σύ πέρ μοι εἰπέ. θεοὶ δέ τι πάντα ἴσασιν.

Héſiode ; rien ne lui eſt caché (1). Pindare déclare que ceux-là ſe trompent fort, qui s'imaginent pouvoir dérober leurs actions à la connoiſſance des Dieux (2). Epicharme aſſûre qu'il faut être perſuadé que rien n'échappe à la Divinité ; qu'elle nous examine, & que rien ne lui eſt impoſſible (3). Euripide dit que Dieu eſt inviſible, mais qu'il voit tout (4). » O Jupiter qui voyez tout, s'écrie » Diceopolis dans Ariſtophane (5). «

(1) HÉSIODE, Opera & Dies, vers 265.
Πάντα ἀδὼν Διὸς ἐφθαλμὸς καὶ πάντα νοήσας,
Καί νυ τάδε ἀικ' ἐθέλησιν ἐπιδέρκεται οὐδέ ἑ λήθει.

(2) PINDARE, Ode 1.
Ει δὲ Θεῶν ἀνήρ τις ἔλπεται
Τί λάσεμεν ἔρδων ἀμαρθάνει.

(3) EPICHARME, dans Théodoret, Therap. ſerm. 6. t. 4. p. 564.
Οὐδὲν διαφεύγει τὸ Θεῖον τοῦτο γινώσκειν σε Δεῖ.
Αὐτός ἐσθ' ἁμῶν ἐποπτὴς ; ἀδυνατεῖ δ' οὐδὲν Θεῷ.

(4) EURIPIDE, dans Clément Alex. Adm. ad Gentes, p. 45.
Τὸν πάνθ' ὁρῶντα, κ' αὐτὸν οὐχ ὁρώμενον.

SEXTUS EMPIRICUS cite ce fragment de Phryxus d'Euripide, adverſ. Mathem. p. 51.
Ὅστις δὲ θνητῶν οἴεται καθ' ἡμέραν
Δοκεῖ πονηρὰ, καὶ δοκῶν, ἁλίσκεται
Κακόν τι πράσσων, τοὺς Θεοὺς λεληθέναι
Ὅταν σχολὴν ἄγουσα τυγχάνει δίκη.

(5) ARISTOPHANE, Acharnenſis, vers 434.
Ὦ Ζεῦ δίοπτα καὶ κάτοπτα πανταχῇ.

Théodoret nous a conservé ce beau fragment du Poëte Diphile : „ O Nicérate, vous imaginez-vous que les „ morts qui pendant leur vie se sont „ abandonnés à toute sorte de voluptés, ayent pû se cacher à Dieu ? Il y a „ un œil de justice qui voit tout ; & „ c'est avec raison que nous croyons „ que dans les enfers les justes & les „ méchans sont différemment traités (1). "

II. Les Philosophes croyoient que Dieu sçavoit tout.

II. Cette même doctrine se trouve enseignée dans presque tous les écrits qui nous restent de la Philosophie Payenne. Un ancien Philosophe interrogé si les hommes pouvoient cacher leurs actions à Dieu, répondit que Dieu sçavoit même ce qu'ils pensoient. Laërce (*a*), Valere Maxime, Clément d'Alexandrie attribuent cette réponse à Thalès ; Théon la donne à Pittacus : il y en a qui assûrent qu'elle

(1) THÉODORET, Therapeutique, tom. 4. serm. 6. pag. 564.

Ὄιει σὺ τοὺς θανόντας, ὦ Νικήρατε,
Τρυφῆς ἁπάσης μεταλαβόντας ἐν βίῳ,
Πεφευγέναι τὸ Θεῖον. ὡς λεληθότας ?
Ἔστι δὲ Δίκης ὀφθαλμὸς, ὃς τὰ πάνθ' ὁρᾷ
Καὶ δὴ καθ' ᾅδου δύο τρίβους νομίζομεν
Μίαν μὲν δικαίων. ἑτέραν δὲ ἀσεβῶν.

(*a*) *Laërce, l. 1. sect. 36. Val. Max. l. 7. ch. 2. Clem. Alex. Strom. l. 5. pag. 595. Théon, voy. les Notes sur la sect. 36. du 1 Liv. de Laërce. Elle est attribuée à Zénon dans le Recueil de Maxime & d'Antoine, pag. 61.*

est de Zénon. Sextus le Pithagoricien l'a mise parmi ses Sentences (1); & elle se trouve en vers dans Lucien (2).

(a) *Xénophon, Mem. l. 1. p. 711.*

Socrate enseignoit (a) que les Dieux sçavoient tout ce que les hommes disoient; que ce qu'ils faisoient, que les résolutions même qu'ils prenoient en secret, n'étoient point cachées à Dieu, parce qu'il étoit par-tout. Platon a soutenu qu'il n'étoit pas possible que les Dieux ignorassent rien de ce qui se passoit dans le monde (3). „ Il „ faut d'abord sçavoir, dit Arrien, „ qu'il y a un Dieu dont la Provi- „ dence s'étend sur toutes choses, à „ qui nos actions & nos pensées ne „ peuvent pas être cachées (4). «

(1) *Nequaquam latebis Deum agens injustè, sed nec cogitans quidem.* Sexti Sent. p. 647.

(2) LUCIEN :

Ἀνθρώπους μὲν ἴσως λήσεις ἄτοπόν τι ποιήσας,
Οὓς λήσεις δὲ Θεοὺς οὐδὲ λογιζόμενος.

Bergius les a rendus en vers Latins, où toute la pensée du Grec n'est pas exprimée.

Improbe mortalis, quamvis tua crimina celes,
Fallere cœlestes non potes ipse Deos.

(3) PLATO, de Rep. l. 2. p. 365. & de Leg. l. 10. p. 901. ἀλλὰ δὲ Θεοὺς οὐδὲ λανθάνειν δυνατόν.

(4) ARRIEN, sur Epictete, l. 2. c. 14. pag. 207. ὅτι μονεῖν δεῖ πρῶτον τοῦτο ὅτι ἐστὶ θεὸς καὶ προνοεῖ τὸν ὅλων καὶ οὐκ ἐστὶ λαθεῖν αὐτὸν οὐ μόνον ποιοῦντα ἀλλὰ οὐδὲ διανούμενον ἢ ἐντομούμενον.

» Nous adressons nos prieres aux » Dieux à qui tout est connu, dit » Séneque (1). « Thémistius assûre que quelques mouvemens que les hommes se donnent, ils ne peuvent se dérober à la connoissance de Dieu, qui pénetre même jusques dans nos pensées (2). Epictete avoit conseillé de répondre aux médisans, que s'ils nous eussent mieux connus, ils auroient eu plus de mal à dire de nous. Simplicius approuvant cette maxime (*a*), décide que ceux qui ne se contentent pas du témoignage de leur conscience, & de l'approbation de Dieu qui sçait tout, font voir par leur conduite que leur seule intention est de plaire aux hommes.

(*a*) *Simplicius, sur Epictete, p.* 276.

(1) *Deos, quorum notitiam nulla res effugit, rogamus.* Seneca, de Benefic. lib. 5. cap. 25. *Quid enim prodest ab homine aliquid esse secretum? Nihil Deo clusum est.* Seneca, Epist 83.

(2) THEMISTIUS, orat. 11. p. 148. οὐ γὰρ ὁπωσοῦν κινούμενος λανθάνεις τὸν Θεόν. ἀλλ' οὐδὲ οἱ ἄλλοι ἄνθρωποι, ὅπως ἂν περί σε κινῶνται ἀποδιδράσκουσιν αὐτὸν, καὶ ἐκφεύγουσι. καὶ οὐδὲ τὰ βουλεύματα, οὐδὲ ὅσα μειρακιώδη. Voyez Lucien, *Phalaris primus*, qui dit à peu près la même chose, pag. 462. & Libanius, *de Vitâ suâ*, tom. 2, pag. 49.

III. Presque tous les Anciens ont crû que Dieu connoissoit l'avenir.

III. Non-seulement c'étoit un dogme reçu, que Dieu avoit une connoissance parfaite de tout ce qui étoit arrivé & de tout ce qui se passoit dans la nature : les Philosophes & les Peuples étoient aussi persuadés qu'il connoissoit l'avenir. Les Oracles si célebres chez les Payens, prouvent que l'opinion générale étoit que Dieu avoit prévû tout ce qui devoit arriver. » Les Grecs & les Barbares, dit » Xénophon, sont dans la créance » que Dieu connoît le présent & » l'avenir ; la preuve en est, que » toutes les villes & toutes les na- » tions ont recours aux Oracles & » consultent les Dieux (1). «

Jupiter & tous les Dieux d'Homere sçavent quel doit être le succès des hazards (1). C'étoit la doctrine des Perses, puisque Xénophon fait tenir ce discours à Cyrus par Cam-

(1) XENOPHONTIS Convivium, pag. 887. οὐκοῦν ὡς μὲν καὶ Ἕλληνες καὶ βάρβαροι τοὺς Θεοὺς ἡγοῦνται πάντα εἰδέναι, τά τε ὄντα καὶ τὰ μέλλοντα, εὔδηλον : πᾶσαι γοῦν αἱ πόλεις, καὶ πάντα τὰ ἔθνη διὰ μαντικῆς ἐπερωτῶσι τοὺς Θεούς.

(2) HOMERE, Iliade, l 3. vers 308.
Ζεὺς μὲν που τόγε οἶδε καὶ ἀθάνατοι Θεοὶ ἄλλοι
Ὁπποτέρῳ θανάτοιο τέλος πεπρώμενόν ἐστιν.

byſe : » Les Dieux éternels, mon fils, » ſçavent tout ce qui eſt paſſé & qui » arrivera à chaque mortel ; & lorſque » ceux qu'ils favoriſent les conſultent, » ils les avertiſſent de ce qu'il faut » faire & de ce qu'il faut éviter (1). «

Les dernieres paroles de Socrate témoignent qu'il étoit perſuadé que ce qu'il y a de plus caché dans l'avenir n'eſt pas inconnu à Dieu. » Je » vais mourir, dit-il : pour vous, s'a- » dreſſant à ſes amis, il vous reſte en- » core du tems à vivre ; Dieu ſeul » ſçait qui de vous ou de moi s'en » trouvera le mieux (2). « Ce ſeroit une abſurdité, ſelon Plotin, de nier que Dieu connoît l'avenir (3). Proclus avoit traité certe queſtion au long dans un ouvrage qui avoit pour titre, Des dix Doutes touchant la Provi-

(1) XÉNOPHON, de Inſtit. Cyri, l. 1. p. 37. Θεοὶ δὲ, ὦ παῖ, ἀιὲι ἅπαντα πάντα ἴσασι τὰ γεγενημένα, καὶ τὰ ὄντα, καὶ ὁ τι ἐξ ἑκάστου αὐτῶν ἀποβήσεται, καὶ τῶν συμβουλευομένων ἀνθρώπων οἷς ἂν ἵλεω ὦσι ; προσημαίνουσιν ἅτε χρὴ πιεῖν καὶ ἃ ἔχρη.

(2) Apologie de Socrate, PLATON, t. 1. p. 42. ἀλλὰ γὰρ ἤδη ὥρα ἀπέναι, ἐμοὶ μὲν, ἀποθανούμενον, ὑμῶν δὲ, βιωσομένοις. ἑπέτεροι δὲ ἡμῶν ἔρχονται ἐπὶ ἄμεινον πρᾶγμα ἄδηλον παντὶ πλὴν ἢ τῷ Θεῷ.

(3) PLOTIN, Ennéade 4. l. 4. c. 12. p. 406. μέλλοντα μὴ εἰδέναι λέγειν ἄτοπον.

dence. Ce Livre n'a jamais été imprimé; M. Fabricius en a donné des extraits dans sa Bibliotheque Grecque (1). Proclus examine dans le second Doute comment Dieu connoît les futurs contingens & les prévoit : il répond qu'étant très-parfait, il connoît les évenemens dans leurs causes; qu'il voit d'une façon déterminée même ce qui n'est pas déterminé, comme il voit spirituellement ce qui est corporel, & ce qui est éloigné comme s'il étoit près.

Plutarque console Apollonius de la mort de son fils par cette raison, qu'une mort prématurée est quelquefois un effet de la bonté particuliere de Dieu, qui retire de la vie ceux à qui il prévoit que l'avenir seroit malheureux (2); ce qui revient à ce

(1) Fabricii Bib. Græca, l. 5. c. 26. t. 8. p. 498. *Quomodò contingentia præsciat Deus, iisque provideat, respondet, Deum pro perfectissimâ naturâ suâ cognoscere in spermatibus suis & causis indeterminata determinatè, sicut & incorporaliter & indistanter distantia & corporata.*

(2) PLUTARQ. de Cons. ad Apollonium, p. 117. τίς γὰρ οἶδεν εἰ ὁ Θεὸς πατρικῶς προειδὼς, καὶ κηδόμενος τοῦ ἀνθρωπείου γένους, προορώμενος τὰ μέλλοντα συμβήσεσθαι, προεξάγει τινὰς ἐκ τοῦ ζῆν ἀώρους; ὅθεν οὐδὲν φευκτὸν νομιστέον αὐτοὺς πάσχειν.

qu'avoit

qu'avoit dit le Sage, du Juste qui avoit été enlevé, de peur que la méchanceté ne corrompît son entendement (1).

La différence qu'Apollonius de Thyanes mettoit entre les Dieux, les hommes ordinaires & les sages, c'est que les hommes voient ce qui arrive, les sages prévoient quelques évenemens, & Dieu prévoit tout ce qui doit arriver (2).

Ammonius Hermias s'explique très-exactement sur cette matiere (3). »Il

(1) Sapientia, c. 4. vers 11.
Raptus est, ne malitia mutaret intellectum ejus, aut ne fictio deciperet animam illius.

(2) PHILOSTRATE, de Vitâ Apoll. l. 8. c. 7. sect. 9. p. 340. Θεοὶ γὰρ μελλόντων, ἄνθρωποι δὲ γιγνομένων σοφοὶ δὲ προσιόντων αἰσθάνονται.

(3) AMMONIUS HERMIAS, sect. 6. Comment. Lib. 2. Arist de Interpret. sect. 11. p. 207. τούτων δὲ ὅλως ἐχόντων, ῥητέον τὸν Θεὸν γινώσκειν μὲν πάντα τὰ γεγονότα, ἃ τὰ ὄντα, καὶ τὰ ἐσόμενα, ἃ μέλλοντα, πῶς θεοῖς προσήκοντα τρόπον, τοῦτο δὲ ἐστι μιᾷ, καὶ ὡρισμένῃ καὶ ἀμεταβάτῳ γνώσει. Et pag. 208. καὶ δὴ χρὴ νομίζειν ὅτι ἀναγκαίαν ἕξει τὴν ἔκβασιν ἃ λέγομεν ἐνδεχόμενα, διὰ τὸ ὑπὸ θεῶν γινώσκεσθαι ὡρισμένως, ἃ γὰρ διότι γινώσκουσιν αὐτὰ δι θεοὶ, διὰ τοῦτο ἀναγκαίως ἐκβήσεται, ἀλλ' ἐπειδὴ φύσιν ἔχοντα ἐνδεχομένην, καὶ ἀμφίβολον, πέρας ἕξει πάντως ἢ τοῦτον, ἢ τοῦτον, διὰ τοῦτο τὸν θεὸν εἰδέναι ἀναγκαῖον ὅπως ἐκβήσεται.

» faut dire, (ce ſont ſes paroles) que » Dieu connoît ce qui eſt paſſé, ce » qui eſt préſent & ce qui ſera, d'une » maniere qui lui convient, c'eſt-à- » dire par une connoiſſance fixe & im- » muable; & il ne faut pas croire que » les contingens doivent arriver néceſ- » ſairement parce qu'ils ont été pré- » vûs, puiſque Dieu ne les prévoit que » comme ils doivent arriver. « Il faut convenir que tous les Philoſophes n'ont pas penſé ſi orthodoxement; il y en a eu qui ont ôté à Dieu la connoiſſance de l'avenir : tels étoient les Epicuriens, & tous ceux qui révoquoient en doute la Providence. Saint Auguſtin (1) a reproché à Cicéron, comme une très-grande folie, d'avoir nié que Dieu connût l'avenir, parce qu'il ne croyoit pas pouvoir concilier la preſcience avec la liberté; & pour faire les hommes libres, il les a rendus

(1) AUGUSTINUS, de Civit. Dei, l. 5. c. 21. pag. 121. *Nam & confiteri eſſe Deum, & negare præſcium futurorum, apertiſſima inſania eſt.* Pag. 122. *Ipſe itaque, ut vir magnus, & doctus, & vitæ humanæ plurimùm ac peritiſſimè conſulens, ex his duobus elegit liberum voluntatis arbitrium; quod ut confirmaret, negavit præſcientiam futurorum, atque ita dum vult facere liberos, fecit ſacrilegos.*

sacriléges. Porphire a aussi été accusé par Philoponus (*a*) d'avoir avancé qu'il y avoit des évenemens dont le succès étoit même caché aux Dieux. Les Sociniens sont dans la même erreur, puisqu'ils nient (*b*) positivement que Dieu ait la connoissance des futurs contingens; ce qui a fait dire à un homme célebre, que le Dieu des Sociniens vivoit du jour à la journée, puisqu'il ne prévoyoit pas les inconvéniens qui arrivoient dans le monde (1).

(*a*) *De Mund. Creat. l. 4. c. 20.*

(*b*) *Socinianismi confutatio, de Hornebek, l. 2. c. 3. pag. 326.*

(1) JURIEU. Voyez le second écrit de M. de Leibnitz, n. 9. p. 18. tom 1. Recueil de diverses pieces sur la Philosophie.

CHAPITRE VIII.

DE LA TOUTE-PUISSANCE DE DIEU.

I. *La Toute-Puissance de Dieu connue des Poëtes.*
II. *Et des Philosophes.*
III. *De ceux qui l'ont révoquée en doute.*

I. La Toute-Puissance de Dieu connue des Poëtes.

I. IAMBLIQUE a conservé deux vers qui commencent un Poëme de l'ancien Poëte Linus, dans lesquels il exhorte les hommes à ne perdre jamais l'espérance, parce que tout est facile à Dieu, & que rien ne lui est impossible (1).

Le Jupiter d'Homere (2) est supé-

(1) IAMBL. de Vitâ Pithag. c. 28.
Ἔλπεσθαι χρὴ πάντα ἐπεὶ οὐκ ἐστὶν οὐδὲν ἄελπτον
Ῥᾴδια πάντα θεῷ τελέσαι καὶ ἀγνύπον οὐδέν.

(2) HOMERE, Iliade, l. 22. vers 178.
Ὦ πάτερ ἀργικέραυνε, κελαινεφές, οἷον ἔειπες
Ἄνδρα θνητὸν ἐόντα, πάλαι πεπρωμένον ἄισῃ,
Ἄψ ἐθέλεις θανάτοιο δυσηχέος ἐξαναλῦσαι.
Ἔρδ: ἀτὰρ οὔτοι πάντες ἐπαίνομεν θεοὶ ἄλλοι.

rieur au Deſtin même, puiſqu'il peut préſerver de la mort ceux que le Deſtin a condamnés à mourir ; c'eſt ce qui paroît par ce diſcours de la Déeſſe Minerve à Jupiter : » O mon » Pere, Maître du tonnerre, qui diſ- » poſez des nuées, quel diſcours ve- » nez-vous de nous tenir ? Quoi, vous » voudriez rappeller à la vie un mor- » tel deſtiné à la mort depuis long- » tems ? Faites-le ſi vous le voulez ; » mais en vérité tout tant que nous » ſommes de Dieux, nous ne pourrons » pas vous approuver. « » Les Dieux » peuvent tout, dit Uliſſe (1). « Ariſ- tote cite ces vers d'Agathon : » Une » ſeule choſe eſt impoſſible à Dieu ; » c'eſt de faire que ce qui a été ne » ſoit point (2). « » Tout eſt facile aux » Dieux, diſent les Phéniciennes dans » Euripide (3). «

» Rien n'eſt impoſſible à Dieu,

(1) Odiſſée 10. vers 306.

Θεοὶ δέ τε πάντα δύανται

(2) ARIST. Ethic. Nicom. lib. 6. cap. 2. tom. 2. pag. 75.

Μόνῳ γὰρ αὐτῷ τῷ Θεῷ συμβέβηκε,
Ἀγένητα ποιῆσαι ἅσα ἂν ᾖ πεπραγμένα.

(3) EURIPIDE, Phœniſ. vers 666.

Πάντα δὲ ἐυμπιτνᾷ Θεοῖς.

» disoit Epicharme (1). « » Si Dieu » vouloit, tu cinglerois en mer sur » une claie, chantoit Pindare (2). « » Si vous reconnoissez un Dieu, écri- » voit Callimaque, sçachez qu'il peut » faire tout ce qui est possible (3). « » Votre puissance est sans bornes, ô » Jupiter, s'écrioit Théognis (4). « Virgile, Ovide & les autres Poëtes Latins donnent à tout moment le titre de tout-puissant à Jupiter. Les Epicuriens attaquoient cette doctrine de la Toute-Puissance divine, comme si c'eût été une absurdité; & par la façon dont Lucrece en parle (5), on

(1) THÉODORET, Therap. serm. 6. p. 504. Voyez aussi CLÉMENT D'ALEXANDRIE, Stromates, l. 5.
Ἀδυνατεῖ δ' οὐδὲν Θεῷ.

(2) Dans PLUTARQUE, de Pithiæ Oraculis, pag. 405.
Θεοῦ θέλοντος καὶ ἐπὶ ῥιπὸς πλειοῖς.

(3) CALLIMAQUE.
—— εἰ Θεὸν οἶσθα,
Ἴσθ, ὅτι καὶ ῥέξαι δαίμονι πᾶν δυνατόν.

(4) THEOGNIDIS Sententiæ, vers 376.
Σὸν δὲ κράτος, πάντων ἐσθ' ὕπατον βασιλεῦ.

(5) *Rursùs in antiquas referuntur relligiones,*
Et Dominos acres adsciscunt, omnia posse
Quos miseri credunt, ignari quid queat esse,
Quid nequeat, finita potestas denique cuique

voit qu'Epicure contrediſoit l'opinion générale.

II. Effectivement les plus célebres Philoſophes avoient mis au nombre des dogmes inconteſtables que Dieu pouvoit tout. Pithagore avoit averti ſes diſciples de n'être jamais ſurpris d'étonnement de l'excellence des ouvrages de la Divinité, parce tout étoit poſſible aux Dieux (1). On a prétendu que le Poëme que nous avons cité plus haut ſous le nom de Linus, dans lequel on célebre la toute-puiſſance de Dieu, avoit été compoſé par les Pithagoriciens.

II. La Toute-Puiſſance de Dieu connue des Philoſophes.

Socrate penſa de même; & Xénophon ſon Diſciple fait dire à Cléarque, que tout eſt ſoumis aux Dieux, & que leur ſouverain pouvoir s'étend ſur tout (2).

Quânam ſit ratione, atque altè terminus hærens :
Quo magis errantes cæcâ ratione feruntur.
Lucrece, l. 6. v. 61.

(1) IAMBL. de Vita Pithag. c. 28. Παρύγγελλε γὰρ ἀεὶ περὶ Θεῶν μηδὲν θαυμαστὸν ἀπιστεῖν, μηδὲ περὶ Θείων δογμάτων, ὡς πάντα τῶν Θεῶν δυναμένων. *Idem.* p. 117. Ἦ γὰρ εἶναι τὰ μὲν δυνατὰ τοῖς Θεοῖς, τὰ δὲ ἀδύνατα, ὥσπερ οἴεσθαι τοὺς σοφιζομένους : ἀλλὰ πάντα δυνατά.

(2) XENOPHON, de Exped. Cyri, l. 2. pag.

Cette doctrine étoit celle de tous les Platoniciens (*a*). Plutarque attribue à Dieu (*b*) trois propriétés qui le distinguent des autres Etres, l'immortalité, la toute-puissance & la vertu parfaite ; & il ajoute que les hommes ne craignent les Dieux, qu'à cause de leur toute-puissance, & de l'empire qu'ils ont sur tout cet univers.

(*a*) *Iambl. de Myster. sect. 1. c. 7. & sect. 3. c. 19. Proclus, Inst. Théol. c. 84.*

(*b*) *Vie d'Aristide, t. 1. p. 322.*

Thémistius parle à peu près de même, lorsqu'il dit que Dieu excelle par trois choses, par son immortalité, par sa toute-puissance, & par sa bienfaisance (1).

III. De ceux qui ont révoqué en doute la Toute-Puissance.

III. Il y a eu des Philosophes moins éclairés que les Poëtes : tels étoient ceux qui soumettoient Dieu au Destin. Epicure étoit de ce nombre. Sénéque lui en fait un crime (2) ; & ce qu'il y a de singulier, est que les Stoïciens eux-mêmes sont violem-

285. πάντη γὰρ πάντα τοῖς Θεοῖς ὕποχα ἢ παντοχῆ πάντων ἴσοι ἐι Θεοὶ κρατοῦσι.

(1) THEMISTIUS, orat. 6. p. 78. τριῶν ὄντων οἷς ὁ Θεὸς διαφέρων ἐστὶν, ἀϊδιότητι ζωῆς, περιουσίᾳ δυνάμεως, τῷ μὴ διαλείπειν εὖ ποιῶν ἀνθρώπους.

(2) SENECA, de Benef. l. 4. c. 19. *Tu denique, Epicure, Deum inermem facis : omnia illi tela, omnem detraxisti potentiam ; & ne cuiquam metuendus esset, projecisti ipsum extra metum.*

ment soupçonnés (*a*) d'avoir assujetti la Divinité au Destin. Pline nioit que Dieu pût faire des choses que la Religion & la raison nous apprennent être possibles, comme de rendre les hommes immortels, ou de les rappeller à la vie (1). Ceux qui admettoient deux Principes, l'un du bien & l'autre du mal, contredisoient aussi la Toute-Puissance de Dieu, suivant Simplicius (*b*).

(*a*) *Otium Vindelicum*, p. 164.

(*b*) *Simpl. sur Epict.* p. 164.

Le Ciel que les Chinois regardent comme le suprême Etre, a selon eux un pouvoir borné. C'est ainsi que M. de la Loubere (*c*) explique leur système : „ A la vérité, comme il „ semble que l'homme usant des choses „ naturelles pour sa nourriture ou pour „ sa commodité, a quelque pouvoir „ sur les choses naturelles, l'ancienne „ opinion des Chinois donnant à pro„portion un semblable pouvoir à „ toutes les ames, supposoit que celle „ du Ciel pouvoit agir sur la nature „ avec une prudence & une force in„comparablement plus grande, que „ la prudence & la force humaine ;

(*c*) *Du Royaume de Siam*, t. 1. p. 398.

(1) PLINIUS, Hist. nat. l. 2. c. 7. *Namque nec potest mortales æternitate donare, aut revocare defunctos.*

» mais en même tems elle reconnoiſ-
» ſoit dans l'ame de chaque choſe une
» force intérieure & indépendante par
» ſa nature du pouvoir du Ciel, & qui
» agiſſoit quelquefois contre les deſ-
» ſeins du Ciel. Le Ciel gouvernoit la
» nature comme un Roi puiſſant : les
» autres ames lui devoient obéiſſance,
» il les y forçoit preſque toujours ;
» mais il y en avoit qui ſe diſpenſoient
» quelquefois de lui obéir. «

Nous ne mettrons point dans le rang de ceux qui blaſphémoient la Providence, les Philoſophes qui avec Plutarque (*a*) ne penſoient pas que Dieu pût faire des choſes contradictoires, que la neige ſoit noire, que le feu ſoit froid, & que ce qui eſt couché ſoit debout, puiſque la raiſon ne permet pas de penſer autrement.

(*a*) *De Placit. Philoſ. l. 1. c. 7.*

CHAPITRE IX.

DE LA BONTÉ DE DIEU.

I. *Dieu eſt bienfaiſant.*
II. *Il eſt bon par ſa nature.*
III. *Il aime les hommes.*
IV. *Il n'eſt point auteur du mal.*

I. C'EST imiter les Dieux, ſuivant les Pithagoriciens (*a*), que d'être bienfaiſant. Zaleucus ordonnoit dans ſes Loix que l'on honorât les Dieux, comme étant les auteurs de tous les biens qui nous arrivent (1). Dieu, ſelon Proclus & les Platoniciens, eſt l'auteur de tous les biens (2). Iamblique (3) réfute ceux qui avec

I. Dieu eſt bienfaiſant.

(*a*) *Anonymus, Vita Pithag. p. 58. Strab. l. 10 p. 467. Stobée, t. 1. ſerm. 42. p. 279.*

(1) DIODORE DE SICILE, l. 12. ὡς αἰτίους ὄντας ἁπάντων ἡμῖν ἀγαθῶν τῶν κατὰ λόγον γιγνομένων.

(2) PROCLUS, in Theol. Plat. c. 17. Πάντως ἀνάγκη τὸ ἀγαθὸν αἴτιον εἶναι τὸ Θεῖον.

Bonorum cauſa una, æterna, determinata, univerſalis, Deus. Dans le Livre *De malorum ſubſiſtentiâ* dont les extraits ſont dans Fabricius, Bib. Græca, t 8. p. 504.

(3) IAMBL. de Myſteriis, ſect. 8. ch. 18. Πάντα δὲ διαμαρτάνει τῷ ὄντι. Ἀγαθοί τε γὰρ ἐσ-

Porphire faisoient une classe de Dieux malfaisans : » Car, disoit-il, les Dieux » sont bons ; ce sont eux qui nous » procurent tous les biens dont nous » jouissons : enfin ils ne sont occupés » qu'à faire du bien. « C'est approcher de très-près de la nature des Dieux, selon Dion Chrisostome (*a*), que de se réjouir à faire du bien. Séneque réfute avec force les Epicuriens, qui soutenoient que Dieu ne s'occupoit point de ce qui se passoit ici bas, & que par conséquent il ne songeoit point à procurer aucun bien aux hommes. Il fait voir que l'usage reçu par-tout de s'adresser aux Dieux pour leur demander des graces, est une preuve complette qu'ils sont bienfaisans, puisqu'on se seroit sans doute lassé de les invoquer, si on n'en eût jamais rien obtenu (1).

(*a*) *Dio, Or. de Regno, p.* 23.

σιν ἅπαντες, ἢ ἀγαθῶν αἴτιοι ὡσάυτως, πρὸς ἓν τε ἀγαθὸν ἅπαντες ἐνοειδῶς πεφύκαμεν κατὰ τὸ μόνον τὸ καλὸν ἢ ἀγαθόν.

(1) SENECA, de Benefic. l. 4. c. 4. *Hoc qui dicit, non exaudit precantium voces, & undique sublatis in Cœlum manibus vota facientium privata ac publica : quod profectò non fieret, nec in hunc furorem omnes mortales consensissent alloquendi surda numina & inefficaces Deos, nisi nossent illorum beneficia nunc*

II. Comment Dieu ne feroit-il pas bienfaisant, puisqu'il est la bonté même? » Il faut assurer, dit Platon, » que Dieu est vraiment bon (1). « Les Platoniciens ne se sont point éloignés des sentimens de leur Maître. » C'est parce que Dieu est bon, qu'il » a fait le monde avec une providence » admirable, dit Alcinous (2). « Le premier Dieu est la bonté même, selon Numenius (3). C'est en Dieu qu'il faut chercher la nature du bien, suivant Arrien (4). Hiérocles & Proclus as-

II. Dieu est bon par sa nature.

ultrò oblata, nunc orantibus data, magna, tempestiva, ingentes minas interventu suo solventia. Quis est autem tam miser, tam neglectus, quis tam duro fato & in pœnam genitus, ut non tantam Deorum munificentiam senserit? Voyez le reste de ce Chapitre & le suivant.

(1) PLATO, de Repub. l. 2. p. 379. ἀκοῦν ἀγαθὸς ὄντως Θεὸς πᾷ ὄντα τε ἢ λεκτέον ἔτω.

EUSEBIUS, in Hieroclem, c. 6. ἀγαθὸς γὰρ ἦν κατὰ Πλάτωνα.

AUGUSTINUS, de Civit. Dei, l. 8. c. 13. *Sed habemus sententiam Platonis dicentis, omnes bonos Deos esse, nec esse omninò ullum Deorum malum.*

(2) ALCINOUS, c. 10 διότι ἀγαθὸς ἦν.

(3) NUMENIUS, dans Eusebe. Præp. Evang. l. 11. p. 544. ὁ μὲν πρῶτος Θεὸς αὐτὸ ἀγαθόν.

(4) ARRIEN, sur Epictete, l. 2. c. 8. ὁ Θεὸς

ſurent qu'il eſt bon par ſa nature (1).

Séneque adopte cette maxime de Platon, que c'eſt la bonté de Dieu qui l'a porté à faire le monde (2). Porphire parle avec horreur (*a*) de quelques inſenſés qui oſoient dire que les Dieux étoient méchans, ou du moins ne valoient pas mieux que les hommes.

III. Dieu aime les hommes.

III. Le principal objet de la Bonté divine, ce ſont les hommes : c'eſt pourquoi les Dieux ſont appellés Philantropes (*b*). Ils ont une attention continuelle pour le genre humain ; ils donnent libéralement aux hommes tous les biens. C'étoit par ce motif de récompenſe, que le Roi Numa cherchoit à exciter la piété des Romains (3). Les hommes ne ſont ja-

(*a*) *Porphire, de Abſtinentiâ, l. 2. ſ. 7.*

(*b*) *Muſonius, dans Stob. Diſſ. 116. p. 595. t. 1. Thémiſt. Orat. 10. p. 132. Or. 19. pag. 219. Plut. Vie d'Alex. t. 1. p. 681. Dion Chriſoſt. Or. 12. p. 215. Or. 30. p. 304. Arrien, ſur Epict. l. 1. c. 3. c. 9. p. 108. Simplic. ſur Epict. p. 82.*

ὠφέλιμος, ἀλλὰ καὶ τὸ ἀγαθὸν ὠφέλιμον. εἰκὸς οὖν, ὅπου ἡ οὐσία τοῦ Θεοῦ ἐκεῖ εἶναι καὶ τὴν τοῦ ἀγαθοῦ τίς οὖν οὐσία Θεοῦ ; σάρξ ; μὴ γένοιτο. φήμη ; μὴ γένοιτο νοῦς, ἐπιστήμη, λόγος ὀρθός, ἐνταῦθα τοίνυν ἁπλῶς ζήτει τὴν οὐσίαν τοῦ ἀγαθοῦ.

(1) HIEROCLES, in carmina Pithagoræ. Ἀγαθὸς γὰρ ἦν φύσει.

PROCLUS, Inſtit. Théol. c. 109.

(2) SENECA, Epiſt. 65. *Quæris quid ſit propoſitum Deo ? Bonitas. Ità certè Plato ait : quæ Deo faciendi mundum cauſſa fuit ? bonus eſt. Bono nulla cujuſquam boni invidia eſt : fecit itaque quàm optimum potuit.*

(3) DENIS D'HALICARNASSE, l. 2. p. 119.

mais si semblables à Dieu, selon Cicéron, que lorsqu'ils se font du bien les uns aux autres (1). C'étoit un axiome qui avoit été avancé par quelque Ancien, & qui se trouve conservé dans Strabon, que les hommes imitent principalement les Dieux, lorsqu'ils sont bienfaisans (2); » Ce qui est fort » bien dit, ajoute-t-il. «

Une des perfections de Dieu, suivant Thémistius, c'est son amour pour les hommes, qui ne lui permet pas de cesser de leur faire du bien (3). Les Scithes, dans cette conférence où ils parlerent si hardiment à Alexandre, lui dirent que s'il étoit Dieu, comme ce Prince auroit voulu qu'on le crût, il devoit faire du bien aux hommes, & non pas leur prendre ce qui leur appartenoit (4).

ὅτι παντὸς ἀγαθοῦ θεοὶ δοτῆρές ἐισι τῇ ἀγαθῇ φύσει καὶ φύλακες.

(1) CICERO, pro Ligario, n. 12. *Homines enim ad Deos nullâ re propiùs accedunt, quàm salutem hominibus dando.*

(2) STRABO, l. 10. ἓν γὰρ εἴρηται καὶ τοῦτο τῶν ἀνθρώπων μάλιστα μιμεῖσθαι τοὺς θεοὺς, ὅταν ἐνεργέτωσιν.

(3) THEMISTIUS, orat. 6. p. 78. τῷ μὴ διαλείπειν ἓν πιεῖν ἀνθρώπους.

(4) Q. CURTIUS, l. 7. c. 8. *Denique si Deus*

IV. Dieu n'eſt point l'auteur du mal.

IV. » Les Dieux, diſoit Pithagore, » ſont incapables de rien faire de » mauvais (1). « Sextus ſon Diſciple a aſſuré que Dieu n'étoit l'auteur d'aucun mal (2). Platon a ſoutenu cette vérité avec beaucoup de force : » C'eſt » Dieu, dit-il, qui eſt l'auteur du » bien ; quant au mal, il faut en » chercher une autre cauſe (3). « Hiérocles (*a*) qui eſt de même ſentiment, s'exprime très-exactement ſur cette matiere dans pluſieurs endroits.

(*a*) *Hierocles, in carmin. Pith. p. 286. Stobée, Ecl. Phyſ. l. 1. c. 7. p. 10. Ecl. Mor. l. 2. p. 207.*

Iamblique examine (*b*) quelle eſt la cauſe du mal : il eſt aſſez embarraſſé à la trouver ; mais il ſoutient qu'il ne vient point de Dieu. Le Cinique Salluſtius (4) qui penſe de même, croit

(*b*) *Iamb. de Myſter. ſect. 4. c. 6.*

es, tribuere mortalibus beneficia debes, non ſua eripere.

(1) IAMBLIQUE de Vitâ Pithag. c. 32. ὅτι οἱ Θεοὶ κακῶν εἰσι ἀναίτιοι.

(2) SEXTUS Pithag. pag. 648. *Mali nullius auctor eſt Deus.*

(3) PLATO, de Republicâ, lib. 2. pag. 379. ἀγ τῶν μὲν ἀγαθῶν ἑδένα ἄλλον αἰτατέον, τῶν δὲ κακῶν ἄλλ' ἄτλα δεῖ ζητεῖν τὰ αἴτια, ἀλλ' ὐ τὸν Θεόν.

(4) SALLUSTIUS, de Diis & Mundo, cap. 12. κακῆ φύσις ὐκ ἔστιν, ἀπύσια δὲ ἀγαθῆ γίγνεται.

que

que le mal n'eſt autre choſe que l'abſence du bien ; en ſorte que ce n'eſt rien de poſitif, mais ſeulement une privation. » Ce n'eſt point Dieu, » dit Simplicius, qui eſt l'auteur du » mal ; mais l'ame qu'il a faite eſt » libre, & capable de ſe déterminer » au mal (1). « Il approuve ailleurs cette penſée d'Epictete, que le mal n'eſt point une nature réelle qui exiſte dans le monde.

Chriſippe (*a*) en ſon Traité de juger, & encore en ſon ſecond Livre des Dieux, écrit qu'il n'eſt pas raiſonnable de ſoutenir que Dieu ſoit cauſe de choſes aucunes deshonnêtes : car tout ainſi comme les Loix ne ſont jamais cauſe de violer les droits, auſſi n'eſt jamais Dieu cauſe d'aucune impiété : auſſi n'eſt-il pas vraiſemblable qu'ils ſoient cauſes aux hommes de commettre aucune deshonnêteté ; & en preuve de ſon ſentiment il alléguoit ce vers d'Euripide : Les Dieux

(*a*) *Plut. de Stoic. repug. pag.* 1044 *trad. d'Amiot.*

(1) SIMPLICIUS, ſur Epictete, p. 24. διὸ παντάπασι ὁ Θεὸς κακίας ἀναίτιός ἐστι, ἢ γὰρ ἐποίησε ψυχὴν κακύνεσθαι πεφυκυῖαν. Voyez & p. 95. 184. 247.

Ibidem. pag. 162. δὲ κακῶ φύσιν ἐν κόσμῳ εἶναι.

ne seroient pas Dieux, s'ils faisoient quelque chose de mal (1).

CHAPITRE X.

DE LA PROVIDENCE.

I. *La Providence admise par les Poëtes.*
II. *Par les Philosophes.*
III. *Par le plus grand nombre des Nations.*
IV. *De ceux qui l'ont révoquée en doute.*

I. La Providence admise par les Poëtes.

I. ADMETTRE un Dieu sans Providence, c'est approcher de l'athéisme : aussi presque tous ceux qui ont crû en la Divinité, ont été persuadés qu'elle veilloit sur tout ce qui se passoit ici bas.

Les anciens Poëtes qui étoient proprement les Théologiens du Paganisme, enseignent & supposent partout la Providence. » Ainsi, dit Ho» mere, s'accomplissoit la volonté de » Jupiter : c'est Dieu qui fait tout, les

(1) EURIPIDE. εἰ Θεός τι δρῶσιν αἰσχρόν, οὐκ ἔστιν Θεοί.

» Dieux l'ont ordonné (1). « Les biens & les maux dépendent de Jupiter & de Neptune, ſuivant Héſiode (2). » Qu'eſt-ce que les hommes peuvent » faire ſans Dieu, dit Æſchile? N'eſt-» ce pas lui qui les gouverne (3)? « » Priez les Dieux, s'écrie Théognis: » leur pouvoir eſt grand; il n'arrive » rien aux hommes, ſoit bien ſoit » mal, ſans leur volonté (4). « Ce ſont eux qui gouvernent & dirigent

(1) HOMERI Iliad. 1. vers 5.

— Διος δ' ἐτελέιετο βουλή.

Iliade 19. vers 90.

— Θεὸς διὰ πάντα τελευτᾷ.

HOMERI Odiſſ. 11. vers 138.

Ὡς ἔφατο. αὐτὰρ ἐγώ μιν ἀμειβόμενος προσέειπον
Τειρεσίη, τὰ μὲν ἄρ που ἐπέκλωσαν Θεοὶ αὐτοί.

Vers 288.

— Διος δ' ἐτελέιετο βουλή.

(2) HESIODE, Opera & Dies, vers 661.

Ἤματα πεντήκοντα μετὰ τροπὰς ἠελίοιο,
Ἐς τέλος ἐλόντος θέρεος καματώδεος ὥρης,
Ὡραῖος πέλεται θνητοῖς πλόος. οὔτ' ἔτκε νῆα
Καυάξαις, οὔτ' ἄνδρας ἀποφθίσειε θάλασσα.
Εἰ μὴ δὴ πρόφρων γε Ποσειδάων ἐνοσίχθων,
Ἢ Ζεὺς ἀθανάτων βασιλεὺς ἐθέλῃσιν ὀλέσσαι:
Ἐν τοῖς γὰρ τέλος ἐστὶν ὁμῶς ἀγαθῶν τε κακῶν τε.

(3) ÆSCHILE, Agamemn. vers 1438.

Τί γὰρ βροτοῖς ἄνευ Διὸς τελεῖται,
Τί τῶνδε οὐ θεόκραντόν ἐστιν

(4) THEOGNID. Sententiæ.

Θεοῖς εὔχου, οἷς ἐστι μέγα κράτος οὔτι ἄτερ Θεῶν

toutes choſes, aſſûre Oppien (1).

Venons préſentement aux Poëtes Latins. Ennius ſe trouve cité à ce ſujet par Cicéron (a) qui fait parler ainſi Balbus (2) : „ Car peut-on regarder le „ Ciel, & contempler tout ce qui s'y „ paſſe, ſans voir avec toute l'évidence „ poſſible qu'il eſt gouverné par une „ ſuprême, par une divine Intelli- „ gence ? Autrement les hommes au- „ roient-ils pû applaudir tous à cette „ penſée d'Ennius :.

(a) *Cicero, de Nat. Deor. l. 2. n. 2.*

Voyez ce brillant Æther,
Que nous invoquons tous & nommons Jupiter,

„ Jupiter, dis-je, le Maître du monde,

Γίγνεται ἀνθρώποις, ἔυτ' ἀγαθὰ ἔυτε κακά.

Voyez auſſi vers 658.

(1) OPPIEN, de Piſcat. vers 4.

Τί γὰρ μερόπεσσιν ἀνυσσόν
Νόσφι θεῶν ; ἐυσ' ὅσσον ὑπ' εἰκ ποδὸς ἴχνος ἀείρας,
Οὐσ' ὅσον ἀμπέλασσε βλεφάρων περιφαέα κύκλα :
Ἀλλ' αὐτοὶ κρατέουσι, καὶ ἰθύνουσιν ἕκαστα.

(2) *Quid enim poteſt eſſe tam apertum, tamque perſpicuum, cùm Cœlum ſuſpeximus, cœleſtiaque contemplati ſumus, quàm eſſe aliquod numen præſtantiſſimæ mentis, quo hæc regantur ? Quod ni ità eſſet, qui potuiſſet aſſenſu omnium dicere Ennius :*

Adſpice hoc ſublime candens, quem invocant omnes Jovem ;

» celui qui d'un coup d'œil gouverne
» tout, dont la puiſſance ſouveraine
» opere par tout, qui eſt, comme
» ajoute Ennius,

Des Dieux & des hommes le Pere ?

» Quiconque auroit quelque doute là-
» deſſus, je crois qu'il pourroit auſſi-
» tôt douter s'il y a un Soleil : l'un
» eſt-il plus viſible que l'autre ? Cette
» perſuaſion, ſans l'évidence qui l'ac-
» compagne, n'auroit pas été ſi ferme
» & ſi durable ; elle n'auroit pas acquis
» de nouvelles forces en vieilliſſant ;
» elle n'auroit pas pû réſiſter au tor-
» rent des années, & paſſer de ſiecle
» en ſiecle juſqu'à nous. Avec le tems,
» les opinions des hommes s'éva-
» nouiſſent ; mais les jugemens de la
» nature ſe fortifient. «

illum verò Jovem, & dominatorem rerum, & omnia motu regentem, & ut idem Ennius,

Patrem Divûmque hominumque.

Quod qui dubitet, haud ſanè intelligo, cur non idem Sol ſit, an nullus ſit, dubitare poſſit. Quid enim eſt hoc illo evidentius ? Quod niſi cognitum comprehenſumque animis haberemus, non tam ſtabilis opinio permaneret, nec confirmaretur diuturnitate temporis, nec una cum ſaculis ætatibuſque hominum inveterare potuiſſet. . . . . Opinionum enim commenta delet dies ; natura judicia confirmat.

Venus s'adreſſant à Jupiter dans Virgile, lui parle ainſi : „ O vous dont „ l'empire éternel s'étend ſur les Dieux „ & ſur les hommes (1). « Virgile n'avoit fait qu'imiter Nævius dans ces vers, ſi l'on en croit Macrobe (*a*).

(*a*) *Macrobe, Saturnal. l. 6. cap. 2.*

II. La Providence admiſe par les Philoſophes.

II. Les Philoſophes qui ont eu le plus de célébrité, ont été tous partiſans zélés de la Providence. Pithagore croyoit qu'elle s'étendoit ſur tout : il apprit cette vérité au fameux Abaris (*b*) qui s'engagea dans une grande diſpute avec le Tyran Phalaris ſur ce ſujet ; il lui fit voir que tout ce qui arrivoit dans le monde étoit autant de preuves de la Providence. Timaride de Tarente, Diſciple de Pithagore, ayant été obligé de voyager (*c*), & le vaiſſeau dans lequel il s'embarqua étant ſur le point de partir, un de ſes amis lui dit : „ Je ſouhaite que „ tout ce que vous deſirez réuſſiſſe. Je „ ne demande, répondit-il, que ce „ que les Dieux ont réſolu (2). «

(*b*) *Laërce, l. 8. ſeg. 27. Iamb. Vie de Pithag. c. 32.*

(*c*) *Iamb. Vie de Pithag. c. 28.*

(1) VIRGILE, Enéide, l. 1. vers 233.

O qui res hominumque, Deúmque,
Æternis regis imperiis, & fulmine terres.

(2) IAMBLIQUE, Vie de Pithagore, ch. 28. ἀλλὰ βουλοίμην μᾶλλον ὅσα μοι παρὰ τῶν θεῶν γένεται.

Architas croyoit (*a*) que Dieu étoit dans le monde ce qu'un Général est dans une armée. » Il n'arrive rien » que ce que Dieu veut, dit Démo- » phile (1). «

(*a*) *Stobée, de Virtute, t. 1. serm. 1. p. 15.*

Platon étoit si orthodoxe dans sa doctrine sur la Providence, que les anciens Peres s'étoient imaginé qu'il avoit puisé ses sentimens dans les Livres sacrés : il prouve au long dans le dixiéme Livre des Loix, que la Providence divine s'étend jusqu'aux plus petites choses (2) ; ce qui a fait dire à Salvien : » Platon & toutes » les écoles des Platoniciens recon- » noissent un Dieu modérateur de » toutes choses (3). « » L'univers ne » doit sa conservation qu'à la Provi- » dence, qui ne cesse de veiller sur

(1) DÉMOPHILE, Sententiæ Pithagoricæ, p. 620. Θεῷ οὐδὲν ἀβούλητον.

(2) PLATO, de Legib. 10. p 900 Ἀλλ' οὐδὲν τάχ' ἂν ἴσως εἴη χαλεπὸν ἐνδείξασθαι τοῦτό γε ὡς ἐπιμελεῖς σμικρῶν εἰσι Θεοὶ οὐχ ἧττον ἢ τῶν μεγέθει διαφερόντων. ἤκουον γὰρ που καὶ παρῆς τοῖς νῦν δὴ λεγομένοις. ὡς ἀγαθοί γε ὄντες πᾶσαν ἀρετὴν, τὴν τῶν πάντων ἐπιμέλειαν οἰκειοτάτην αὐτῶν οὖσαν κέκτηνται. Voyez aussi pag. 901. 902. 903.

(3) SALVIEN, de Gubernat. Dei, l. 1. p. 5. *Plato, & omnes Platonicorum scolæ, moderatorem rerum omnium confitentur Deum.*

» lui, dit Maxime de Tyr; & sans » elle il tomberoit bientôt en confu- » sion (1). «

Les Dieux, suivant Iamblique, gouvernent le Ciel & le monde: les Démons qui sont préposés sur quelques parties de l'univers, sont subordonnés aux Dieux, dont ils exécutent les ordres avec soumission (2). Arrien emploie le sixiéme chapitre du premier Livre de ses Commentaires sur Epictete à donner des

(1) MAXIME DE TYR, dissert. 5. καὶ τὸ πᾶν τοῦτο αὖθις ἂν περὶ αὐτῷ σφαλλόμενον συνεχυθὴ καὶ συνεταράχθη. ἀλλ' ἡ Διὸς πραγματεία ἄτρυτος οὖσα καὶ διηνεκὴς καὶ ἀκοίμητος, καὶ μηδέποτε ἀπαγορεύουσα, μηδὲ ἐπαναχωροῦσα τοῦ ἑαυτῆς ἔργου, ἀενναον χορηγεῖ τὴν σωτηρίαν τοῖς οὖσιν

(2) IAMBLIQUE, de Myster. sect. 8. c. 20. pag. 36. οἱ μὲν γὰρ ἐμφανεῖς τε καὶ ἀφανεῖς θεοὶ, τὴν ὅλην ἐν ἑαυτοῖς συνειλήφασι κυβέρνησιν τῶν ὄντων, κατὰ παντα τε τὸν οὐρανὸν καὶ κόσμον, καὶ κατὰ τὰς ἀφανεῖς ἐν τῷ πάντι δυνάμεις ὅλας οἱ δὲ τὴν δαιμονίαν ἐπιστασίαν διαλαχόντες, μοίρας τινὰς μεριστὰς τοῦ κόσμου κατατεινάμενοι, ταύτας κατευθύνουσιν, ἔχουσί τε καὶ αὐτοὶ μεριστὸν τὸ τῆς οὐσίας εἶδος καὶ δυνάμεως.

Ὅλως δὲ, τὸ μὲν θεῖον ἐστιν ἡγεμονικὸν καὶ προισάμενον τῆς ἐν τοῖς οὖσι διατάξεως, διακονικὸν δὲ τὸ δαιμόνιον καὶ παραδεχόμενον ἅπερ ἂν παραγγείλωσιν οἱ θεοὶ, προθύμως αὐτουργίαν χρώμενοι περὶ ὧν οἱ θεοὶ νοοῦσι τε, καὶ βούλονται καὶ ἐπιτάττουσι.

preuves

preuves de la Providence, & à faire voir jusqu'où notre reconnoissance doit aller pour les bontés des Dieux. Dion Chrisostome assûre que le monde est gouverné par le suprême Etre, comme un vaisseau par un sage Pilote (1); & qu'il ne nous arrive que ce qui plaît à Dieu. Une grande disposition à la méchanceté, suivant Atticus le Platonicien, est de nier la Providence (2). Hiérocles avoit fait un ouvrage pour prouver la Providence; on n'en a plus que des extraits qui nous ont été conservés par Photius. Apulée (3) qui approuvoit la

(1) DION CHRISOST. orat. 12. pag. 203. μάλιστα δὲ τοῦ κορυφαίου προεστῶτος τῶν ὅλων καὶ κατευθυνοντος τὸν ἅπαντα οὐρανὸν καὶ κόσμον, οἷον σοφοῦ κυβερνήτου νεὼς ἀρχοντος, πάνυ καλῶς τε καὶ ἐνενδεῶς παρεσκευασμένης Orat. 30. pag. 300. Voyez aussi Stobée, serm. 123. t. 1. p. 617. Τὰ μὲν καθ' ἡμᾶς οὕτω γέγονεν ὡς ἔδοξε τῷ θεῷ.

(2) ATTICUS, dans Théodoret, serm. 6. *de Provid. Therap.* t. 4. p 573. ὥστε ἕτοιμόν τι χρῆμα πρὸς ἀδικίαν ἡ τῆς προνοίας ἀπόγνωσις

(3) APULEIUS, de habit doct. Plat. Phil. p. 584. *Sed omnia quæ naturaliter, & propterea rectè feruntur, Providentiæ custodiâ gubernantur; nec ullius mali causa poterit Deo adscribi: quare nec omnia ad fati sortem arbitratur esse ferenda. Ità enim definit Providentiam, divinam esse sententiam conservatricem prospe-*

doctrine de Platon sur la Providence & le Destin, l'explique dans un ouvrage exprès, où il enseigne que, suivant la doctrine de ce Philosophe, tout est gouverné par la Providence, c'est-à-dire par la volonté du suprême Dieu, auteur des Dieux subalternes qu'il a prépposés pour régir sous lui les diverses parties du monde. C'est ce que l'on peut voir plus détaillé dans le passage Latin que nous rapportons

ritatis ejus, cujus causâ tale susceperit officium; divinam legem esse fatum, per quod inevitabiles cogitationes Dei atque incepta complentur: undè si quid Providentiâ geritur, id agitur & jam fato; & quod fato terminatur, Providentiâ debet susceptum videri: & primam Providentiam esse summi, exuperantissimique Deorum omnium, qui non solùm Deos Cœlicolas ordinavit, quos ad tutelam & decus per omnia mundi membra sparsit; sed naturâ etiam mortales Deos, qui præstarent sapientiâ cæteris terrenis animantibus, ad avitatem temporis edidit, fundatisque legibus reliquarum dispositionem ac tutelam rerum, quas quotidie fieri necesse est, tradidit: undè susceptam Providentiam Dii secundæ Providentiæ ita graviter retinent, ut omnia, etiam quæ cœlitùs mortalibus exhibentur, immutabilem ordinationis paternæ statum teneant. Dæmones verò, quos genios & lares possumus nuncupare, ministros Deorum, custodesque hominum, & interpretes, si quid à Diis velint.

tout entier, & dont nous n'extrayons que ce qui regarde notre sujet. Plotin a employé le second Livre de sa troisiéme Ennéade (*a*) à faire voir que c'est une impiété contraire à la raison, de prétendre que la Providence ne s'étend point à tout. S. Augustin (1) en a fait une espece d'abrégé dans sa Cité de Dieu. „ Le Platonicien Plotin, dit-„ il, a écrit sur la Providence : il fait „ voir que c'est un attribut du souve-„ rain Dieu, dont la beauté est intel-„ lectuelle & ineffable, qu'elle s'étend „ jusqu'aux choses terrestres, & même „ à ce qui paroit de plus petit, comme „ aux fleurs & aux feuilles ; & il prouve „ que ce qui est abject & périssable „ n'auroit point la perfection qu'il „ doit avoir, s'il n'étoit pas formé „ par cette beauté intelligible & im-

(*a*) *Voyez aussi Ennéade 2. l. 9. c. 16.*

(1) S. AUGUSTINUS, de Civit. Dei, lib. 10. c. 14. *De Providentiâ certè Plotinus Platonicus disputat, eamque à summo Deo, cujus est intelligibilis atque ineffabilis pulchritudo, usque ad hæc terrena & ima pertingere floscul orum atque foliorum pulchritudine comprobat, quæ omnia quasi abjecta, & velocissimè pereuntia, decentissimos formarum suarum numeros habere non posse confirmat, nisi indè formentur, ubi forma intelligibilis & incommutabilis simul habens omnia perseverat.*

» muable, qui donne à chaque effet
» la forme qui lui convient, & qui la
» lui conſerve. «

Proclus (1) enſeigne que tout eſt ſoumis à l'Empire divin. Il avoit fait un ouvrage qui avoit pour titre, des dix Doutes touchant la Providence; on n'en a que des extraits Latins, que M. Fabricius a donnés dans le huitiéme tome de ſa Bibliotheque Grecque d'après une verſion de Guillaume de Morbeke, Archevêque de Corinthe en 1280, laquelle avoit été donnée à la ville de Hambourg par Holſténius. Il s'agit dans le premier Doute de ſçavoir ſi la Providence s'étend à tout : Proclus prouve qu'il n'y a rien dans la nature qui ne dépende de Dieu (2).

(1) PROCLI Inſtit. Theol. c. 121. pag. 465. πάντα πεπληρώκασι ἑαυτῶν πάντα ὑποστρώσαντες ἑαυτοῖς. Vide in Plat. Theol. p. 41.

(2) FABRICII Bib. Græca, l. 5. c. 26. t. 8. pag. 498. *Num Providentia ad omnia & ſingula pertingat : ſive, ut Guillelmi interpretis verbis utar, ſi Providentia eſt omnium totorum, partium, & uſque ad individuiſſima Cœlorum, & eorum quæ ſub Cœlo, æternorum & incorruptibilium ? Hoc affirmat Proclus, atque unum quodque ſingularium, è rebus etiam minimis, ab unius optimi maximi numinis bonificâ, ut appellat, Providentiâ dependere con-*

Il prouve dans le troisiéme Doute, que la Providence dirige même les Etres libres, & qu'elle emploie dans ce ministere les Dieux subalternes (1).

tendit. Nihil enim effugit illud unum, sive ineſſe dicas, sive cognosci; & dicitur quidem, & rectè dicitur, & in centro totus circulus esse centraliter: si quidem causa centrum, causarum autem circulus, & in unitate omnis numerus monadicè propter eandem rationem, in Providentiâ autem uno majori modo omnia sunt, si quidem & unum majori modo illud quàm centrum & monas.

(1) *Num & determinatorum, & indeterminatorum sit causa Providentia? Secundùm idem, & eodem modo respondet Proclus, providere nihil aliud esse, quàm benefacere: hinc pro suo quaque modulo & ordine participare de uno illo bono, ut & ipsi unitas, & indeterminatis libertas constet.*

In eodem capite probat, providere Deum contingentibus & indeterminatis, ne illa sint velut superadventitia in universo. Si itaque volunt (utpote autores) providere determinatè indeterminatis, & possunt Dii, omninò utique & providunt, & providentes cognoscunt provisorum dignitatem; & Dii quidem exaltatim, & ad omnia sui ipsorum extendentes Providentiam; Dæmones autem partientes illorum superexistentiam: hi quidem aliorum gregalitatem acceperunt, hi autem aliorum, ut ait ille, in ultimam consummantes partitionem; ut hi quidem hominum sint, hi autem leonum, alii autem aliorum animalium, aut plantarum pra-

Il examine (1) dans le quatriéme la maniere dont la Providence opere sur les divers Etres ; il enseigne qu'elle se conforme à la nature des Etres qu'elle dirige. Il demande dans le septiéme Doute pourquoi les animaux se devorent les uns les autres, si la Providence s'étend aux plus petites choses ? A quoi il répond, que si les animaux sont seulement corporels, il est assez indifférent de quelle maniere ils agissent entr'eux ; mais que s'ils ont une ame, c'est une difficulté

sides ; & adhuc partialiùs, hi quidem oculi, hi autem cordis, hi verò hepatis. Omnia autem sunt plena Diis, his quidem, & his immediatè providentibus, his autem per medios Dæmones, ut dictum est, non illis omnibus adesse non potentibus, sed ultimis per se participare primis non potentibus.

(1) *Quomodò Deorum participationes fiant, sive quomodò Dii providentes in inferiora operentur ? Respondet Proclus, pro participantium idoneitate rationaliter in rationalibus, intellectualiter, phantasticè & sensibiliter in iis, quæ secundùm phantasiam & sensum vivunt, essentialiter autem & per esse solum in his, quæ sine vitâ esse obtinent. Igitur & Providentiâ supra entia omnia secundùm ipsam divinam unionem locatâ & operante, unam operationem uni convenientem omne accedens participat, & ità ut aptum natum est.*

qui a rapport à une autre matiere (1).

Enfin dans le dixiéme Doute il fait cette queſtion : s'il y a un Dieu dont la ſage providence connoît tout, & mene tout à bien, comment ſe peut-il faire que les Anges, les Démons & les Héros partagent la conduite du monde avec les Dieux ? A quoi il répond, que la Providence divine s'étend ſur toute la nature ; que les Divinités ſubalternes ne régiſſent que quelques parties du monde, & ſont ſubordonnées au ſuprême Etre (2).

Si la Lettre d'Ariſtote à Alexandre le Grand, qui n'eſt autre choſe que le Livre *du monde*, n'étoit pas ſuppoſée,

(1) *Si Providentia etiam ad infima ſe demittit, undè tanta ſortis in brutis animantibus inæqualitas, mutua devorationes & ſimilia ? Reſpondet, ſi in illis ſit aliquid* ἀυτοκίνητον, *cauſam altiùs quærendam ; ſi verò corporea tantùm ſint, nihil referre, ſi idem patiantur, cùm umbra omnimodè transfigurata, atque fato ſubjecta ſint.*

(2) *Providentiâ unius Dei laudatiſſimâ cognoſcente omnia, & in bonum reducente, quomodò & Angeli providere dicuntur, & Dæmones, atque, ſi velis, & heroes, & animæ, cum Diis mundum condiſpenſantes ? Reſpondet, providere Deum univerſaliter ac totaliter omnibus, ut unum bonum, cæteros partialiter, & ſubordinatè, & quibuſdam.*

on ne pourroit douter que ce Philosophe n'eût pensé très-orthodoxement sur la Providence, puisqu'il y dit expressément : „ Ce que le Capitaine est „ dans le vaisseau, la Loi dans la ville, „ le Général dans l'armée, Dieu l'est „ dans le monde (1); le monde n'est „ autre chose que l'ordre & l'arrange- „ ment de tout ce qui existe conservé „ par Dieu (2). « Dans des ouvrages dont l'autenticité n'est pas contestée, „ Aristote paroît supposer la Providence comme un sentiment général (3).

(1) ARIST. de Mundo, cap. 6. t. 1. p. 614. καθάλαν δὲ ὅπερ ἐν νηῒ μὲν κυβερνήτης, ἐν ἅρματι δὲ ἡνίοχος, ἐν χορῷ δὲ κορυφαῖος, ἐν πόλει δὲ νόμος, ἐν στρατιᾷ δὲ ἡγεμών, τοῦτο Θεὸς ἐν κόσμῳ.

Stobée cite ce passage, Ec. Phys. l. 1. p. 7. Au reste il y a beaucoup de difficulté sur l'Auteur de ce Livre; de très-sçavans hommes le croient d'Aristote, d'autres en doutent. Voyez Fabricius, Bib. Græca, l. 3. t. 2. p. 127.

(2) ARIST. de Mundo, cap. 2. ἡ τῶν ὅλων τάξις ἡ διακόσμησις ὑπὸ Θεοῦ τε καὶ διὰ Θεὸν φυλαττομένη.

Et chap. 6. pag. 610. σωτὴρ μὲν γὰρ ὄντως ἅπάντων ἐστὶ, καὶ γεννήτωρ τῶν ὅπως ὁπότε κατὰ τόνδε τὸν κόσμον συντελουμένων, ὁ Θεός Voyez aussi pag. 613.

(3) Dernier chap. des Métaph. t. 2. p. 1004. Ethic. Nicom. l. 10. c. 9. t. 2. p. 140. εἰ γὰρ τὰς ὑπομέλεια τῶν ἀνθρωπίνων ὑπὸ Θεῶν ὥσπερ δοκεῖ,

Au reſte nous ne diſſimulerons pas, qu'il y a quelquefois des paſſages dans Ariſtote difficiles à ramener à un bon ſens ; ce qui eſt cauſe que pluſieurs Peres, & même de très-ſçavans modernes, l'ont accuſé d'errer ſur la Providence (1). L'Auteur de la Paraphraſe des Etiques à Nicomaque, quel qu'il ſoit, approuve ce qu'avoit dit Ariſtote dans ſa morale, que tout le monde convenoit que Dieu prenoit ſoin des choſes humaines (2).

Simplicius adopte les expreſſions de l'Auteur du Livre du monde, lorſqu'il compare le monde à un vaiſſeau & Dieu à un Capitaine : Dieu com-

(1) ATHÉNAGORE, Legat. pro Chriſt. p. 28. CLÉM. D'ALEX. Admon. ad Gentes, pag. 44. S. AMBROS. de Offic. l. 1. c. 13. t. 2. p. 14. THÉODORET, Hæret. fabul. liv 5. ch. 10. t. 4. p. 275. Voyez auſſi *Otium Vindel.* p. 174.

(2) Paraphraſe des Etiques à Nicomaque, l. 10. c. 10. *εἰ γάρ τι τῷ Θεῷ μελεῖ τῶν ἀνθρωπίνων, καὶ τὶς ἐστιν αὐτῶν ὄφελεια παρ' ἐκείνῳ, καθάπερ πᾶσι δοκεῖ, ἢ εἶη γε.*

On ne convient point de l'Auteur de cet Ouvrage. Heinſius l'a attribué à Andronicus de Rhodes : Saumaiſe a aſſuré qu'il étoit d'Héliodore de Pruſe, *Obſervationes ad Jus Atticum*, p. 85. Naudé le croit d'Olimpiodore. Voyez Fabricius, Bib. Græca, l. 3. c. 6. t. 2. pag. 150.

mande le vaiſſeau, dit-il, & tout l'univers (1). Epictete avoit dit, que le premier article de la Religion étoit d'avoir des idées ſaines des Dieux, c'eſt-à-dire d'être perſuadé de leur exiſtence, qu'ils gouvernent tout avec ordre & juſtice; d'où il concluoit qu'il falloit ſe ſoumettre à tous les évenemens, comme ayant été arrangés par un Etre parfait (2). Simplicius approuve ces maximes, & ne fait que les répeter & les étendre un peu davantage dans ſon Commentaire (3).

Alexandre le Péripatéticien avoit fait un Ouvrage touchant la Provi-

(1) SIMPLICIUS, ſur Epictete, pag. 76. ὁ δὲ κυβερνήτης τοῦ πλοίου εἶν ἂν ὁ Θεὸς, ὁ καὶ τὸ πᾶν, καὶ τὴν εἰς τὴν γέννεσιν κάθοδον τῶν ψυχῶν ταῖς ἑαυτῶν προνοίαις πρὸς τὸ δέον καὶ κατ' ἀξίαν ἀπευθύνων τε καὶ κυβερνῶν.

(2) EPICTETE, dans Simplicius, pag. 212. τῆς περὶ τοὺς Θεοὺς εὐσεβείας ἴσθι ὅτι τὸ κυριώτατον ἐκεῖνό ἐστιν. ὀρθὰς ὑπολήψεις περὶ αὐτῶν ἔχειν, ὡς ὄντων, καὶ διοικούντων τὰ ὅλα καλῶς καὶ δικαίως. καὶ σαυτὸν εἰς τοῦτο κατατεταχέναι αὐτοῖς, καὶ εἴκειν ἐν πᾶσι τοῖς γινομένοις, καὶ ἀκολουθεῖν ἑκόντα, ὡς ὑπὸ τῆς ἀρίστης γνώμης ἐπιτελουμένοις.

(3) SIMPLICIUS., pag. 214. 222. 237. 239. & 252. τῆς μὲν γνώσεως ὑπολήψεις καὶ δόξας ὀρθὰς περὶ αὐτῶν ἰσχούσης, ὅτι ἐστὶ πρῶτα τῶν ἄλλων αἴτια, καὶ ὅτι διοικεῖστα παραγόμενα καὶ προνοεῖ τῶν ὅλων καὶ ὅτι καλῶς αὐτὰ καὶ δικαίως κατευθύνει.

dence, dont S. Cyrille d'Alexandrie nous a conſervé des extraits : il y aſſûroit que ce n'étoit pas connoître Dieu, que de ſoutenir qu'il ne veille pas ſur les choſes humaines ; il y diſoit en propres termes, que rien n'arrivoit dans le monde que par les ordres de la Providence (1). Thémiſtius parle d'un ſouverain Chef qui gouverne tout (2).

Les Stoïciens admettoient du moins de nom la Providence. » Ils croient, » dit Cicéron (3), que le monde eſt » gouverné par les Dieux. « Théophraſte, Zénon, Chriſippe & Cléanthe ne ſont pas d'accord dans leurs ſentimens : (ce ſont les paroles de Minucius Felix) mais ils ſe réuniſſent ſur la Providence (4).

(1) S. CYRILLE, adverſ. Julian. l. 2. p 61. τὸ δὲ λέγειν, μὴ βούλεσθαι τὸν Θεὸν τῶν ἐγκοσμίων προνοεῖν, παντελῶς ἀλλότριον Θεοῦ.

Lib. 3. p. 82. μηδὲν γὰρ ἐν τῷ κόσμῳ γίγνεσθαι χωρὶς προνοίας. Vide pag. 84. & l. 4. p. 132. & le Liv. *de Fato*, ſect. 17. p. 91.

(2) THEMISTIUS, orat. 2. p. 34. πάντων ὁπημελουμένων.

(3) CICERO, de finibus bonorum & malorum, l. 3. n. 19. *Mundum autem cenſent regi numine Deorum.*

(4) *Theophraſtus, & Zenon, & Chriſippus,*

(a) *Plutar. de Stoïcor. repug. t. 2. p. 1050.*

Chrisippe soutenoit (*a*) qu'il n'arrivoit rien dans le monde que par les ordres de Dieu ou avec sa permission : il avoit fait un Livre touchant la Providence, dont nous trouvons quelques fragmens dans Aulugelle (*b*), qui nous apprennent qu'il y traitoit les grandes questions de l'origine du mal & de la liberté.

(b) *Noct. Attica, l. 6. c. 1. & 2.*

Séneque a fait aussi un Ouvrage, auquel il a donné le titre *de Providentiâ*. Il y examine pourquoi la Providence permet qu'il arrive des malheurs aux gens de bien. Il y suppose par-tout la Providence ; que Dieu prend soin des hommes (*c*) ; que l'univers ne pourroit pas subsister dans l'ordre admirable où il est, si un Etre tout-puissant ne veilloit à sa conservation (*d*). Il répond ensuite à la question qu'il s'étoit faite, suivant les principes des Stoïciens, que les maux

(c) *Et interesse nobis Deum, c. 1.*

(d) *Non sine aliquo custode tantum opus stare.*

& Cleanthes, sunt & ipsi multiformes ; sed ad unitatem Providentiæ omnes revolvuntur. Minucius Felix, c. 19. p. 94. Voyez aussi Laërce, liv. 7. sect. 138. & S. Cyrille contre Julien, liv. 2. p. 62. Ainsi Théophile à Autholique, l. 2. p. 82. ne s'explique pas exactement, lorsqu'il dit que Chrisippe & les Stoïciens n'admettoient point la Providence.

de cette vie ci ne ſont des maux que pour les ames vulgaires, & non pour le ſage ; qu'ils lui donnent occaſion d'exercer ſa vertu & de la faire briller ; & dans une déclamation ingénieuſe où l'on apperçoit aiſément toute la vanité de la Philoſophie humaine, il ne paroît pas faire la moindre attention à la plus conſolante de toutes les raiſons, qui eſt que les maux de cette vie ne peuvent être qu'une ſource de bonheur éternel pour ceux qui, en les ſoufrant avec réſignation, ſe ſoumettront pieuſement à la Providence.

Porcius Latro, dont Séneque le Rheteur nous a conſervé quelques fragmens, diſoit dans une de ſes déclamations : » Dieux immortels, » qui gouvernez le genre humain » avec cette providence digne de » vous (1). «

L'Empereur Antonin aſſûroit que tout prouvoit la Providence, que les Dieux veilloient ſur les choſes humaines : il déclare que tout ce qui lui arrivoit, il le recevoit comme venant

(1) SENECÆ Controverſiæ 10. l. 2. *Dii immortales, quâ debetis Providentiâ humanum genus regitis.*

des Dieux, parce qu'ils étoient la cauſe de toutes choſes (1).

Pluſieurs Anciens, ſans avoir été attachés à aucune Secte de Philoſophes, ont très-bien parlé de la Providence. Timoleon (2) étoit perſuadé que rien ne ſe faiſoit dans le monde ſans la permiſſion des Dieux. Alexandre ayant échappé à la conſpiration de Philotas, parla ainſi à ſon armée : » Il s'en eſt peu fallu que je ne » vous aye été enlevé par le crime de » quelques ſcélérats ; mais la vie m'a » été conſervée par la Providence & » par la miſéricorde des Dieux (3). « Le docte Varron approuvé par Saint Auguſtin diſoit, que ceux-là ſeuls avoient eu une idée de la Divinité, qui avoient crû que Dieu étoit un eſ-

(1) MARC. ANTONIN. l. 2. ſ. 3. τὰ τῶν Θεῶν προνοίας μεστά.

S. 11. p. 47. καί εἰσι Θεοὶ καὶ μελεῖ αὐτοῖς τῶν ἀνθρωπίνων.

Lib 8 ſ. 23. δέχομαι, ἐπὶ τοὺς Θεοὺς ἀναφέρων, καὶ τὴν πάντων πηγὴν ἀφ' ἧς πάντα τὰ γινόμενα συμμηρύεται.

(2) CORNELIUS NEPOS. *Nihil rerum humanarum ſine Deorum numine agi putabat.*

(3) Q. CURT. lib. 6. cap. 19. *Penè, milites, paucorum hominum ſcelere vobis ereptus ſum; Deûm providentiâ & miſericordiâ vivo.*

prit, qui dirigeoit par sa raison les mouvemens du monde (1).

Denys d'Halicarnasse (*a*) invective contre ceux qui nient la Providence. Plutarque la suppose par-tout. » Par » quoi, dit-il (*b*) dans son Traité d'I- » sis & d'Osiris, cette opinion fort an- » cienne, descendue des Théologiens » & des Législateurs du tems passé » jusqu'aux Poëtes & aux Philosophes, » sans que l'on sache toutefois qui en » est le premier Auteur, encore qu'elle » soit si avant imprimée en la foi & » persuasion des hommes, qu'il n'y a » moyen de l'en effacer ni arracher, » tant elle est fréquentée, non pas en » familier devis seulement, ni en bruits » communs, mais en sacrifices & di- » vines cérémonies du service des » Dieux, tant des Nations barbares » que des Grecs en plusieurs lieux, que » ce monde n'est point flotant à l'a- » venture, sans être régi par provi- » dence & raison. «

(*a*) *Antiq. Rom. l. 8. sect. 56.*

(*b*) *Trad. d'Amiot.*

On a perdu (*c*) un Ouvrage d'E-

(*c*) *Fabr. Bib. Græc. l. 4. c. 21. p. 3. p. 705.*

(1) AUGUST. de Civit. Dei, l. 5. c. 31. *Dicit etiam idem auctor acutissimus atque doctissimus, quòd hi soli videantur animadvertisse quid esset Deus, qui crediderunt eum esse animam motu ac ratione mundum gubernantem.*

lien en faveur de la Providence, dont Suidas & Eustathe ont cité quelques morceaux ; il n'est pas décidé si ce n'est pas le même, que celui dont Suidas parle sous cet autre titre, *des Apparitions divines* (*a*). Le Sophiste Himerius avoit fait une déclamation dont il est parlé dans Photius ; le Titre en étoit : *Epicure est accusé d'impiété, parce qu'il nie la Providence* (*b*). Pline le jeune commence son fameux Panégyrique par approuver cet ancien usage, de commencer toutes nos actions par des priéres, puisque nous ne pouvons rien faire de bien sans le secours des Dieux immortels : il déclare ensuite, que le plus grand présent que les Dieux puissent faire aux hommes, est un Prince rempli de vertus, & qui ait beaucoup de ressemblance avec eux. „ Si jusqu'à présent il avoit pû être mis en „ doute, continue-t-il, qui est-ce qui „ donne des maîtres à la terre, ou „ le hasard, ou la Providence, il est „ maintenant très-certain que c'est à „ Dieu seul que nous avons l'obligation d'avoir un Prince si parfait (1). «

(a) Περὶ Θειῶν ἐναρρήσιων.

(b) *Photius, p.* 1081.

(1) PLINII Panegyricus. *Bene ac sapienter,*

Nazaire

Nazaire parle sur le même ton dans son Panégyrique de Constantin. » Dieu, dit-il, qui est l'arbitre de » toutes choses, nous regarde du haut » du Ciel, & quelles que soient les » profondeurs de nos pensées, il les » pénetre toutes. Il n'est pas possible » qu'il ne prenne pas soin des choses » de la terre, puisque c'est à lui à qui » nous avons l'obligation de tous les » avantages dont nous jouissons dans » cette vie. C'est cette divine Majesté » qui sçait distinguer le bien du mal, » qui vous a protégé contre les folies » du Tyran, qui a secouru vos braves » soldats, & qui a rendu inutiles les » préparations de votre ennemi (1). «

Patres conscripti, majores instituerunt, ut rerum agendarum, ità dicendi initium à precationibus capere, quòd nihil ritè nihilque providenter, sine Deorum immortalium ope, consilio, honore, auspicarentur.

Quid enim præstabilius est, aut pulchrius munus Deorum, quàm castus, & sanctus, & Diis simillimus princeps? Ac si adhuc dubium fuisset fortè casuque rectores terris, an aliquo numine darentur, principem tamen nostrum liqueret divinitùs constitutum.

(1) Panegyricus Constantino, pag. 256. *Spectat enim nos ex alto rerum arbiter Deus, & quamvis humana mentes profundos gerant cogitationum recessus, insinuat tamen sese to-*

C'est Jupiter, selon le Rhéteur Aristide, qui ordonne ce qui arrive dans le monde (1). Aristide Quintilien parle de même (*a*). Libanius exhorte que l'on fasse attention que tout se fait par la volonté des Dieux (2). On ne peut pas mieux s'exprimer que Cicéron dans le préambule de ses Loix imité d'après Zaleucus (3).

(*a*) *De Musicâ, dans Meibomius, p.* 61.

tam servatura Divinitas; nec fieri potest, ut cùm spiritum quem ducimus, cùm tot commoda quibus alimur, divinum nobis numen impartiat, terrarum se curis abdicaverit, nec inter eorum vitas dijudicet, quorum utilitates gubernat. Illa igitur vis, illa majestas fandi ac nefandi discriminatrix, quæ omnia meritorum momenta perpendit, librat, examinat, illa pietatem tuam texit; illa nefariam illius tyranni fregit amentiam; illa invictum exercitum tuum, tot victoriarum conscientiâ plenis pectoribus ardentem, tantis insuper viribus, quantas præstare aut Deus potuit, aut amor tuus debuit, ut horrendas acies, ut incognita ferri & corporum robora fulmineus miles everteret, ut quicquid instruxerat diuturni sceleris longa molitio, felici congressione consumeres.

(1) ARISTIDIS Orat. t. 2. p. 15. καὶ ἔφορος καὶ προστάτης, οὗτος πρυτάνης καὶ ἡγεμὼν καὶ ταμίας ὄντων καὶ γιγνομένων ἁπάντων.

(2) LIBANII Epist. p. 186. λογίζου δὲ ὅτι Θεῶν μὲν γνώμη πάντα πράττεται.

(3) CICERO, de Legib. l. 2. n. 7. *Sit igitur hoc à principio persuasum civibus, dominos esse*

» Les peuples, dit-il, doivent être » premierement perſuadés que les » Dieux ſont les maîtres & les modé- » rateurs de l'univers; que tout eſt di- » rigé par leur pouvoir, leur volonté » & leur providence; qu'ils comblent » le Genre humain de leurs bienfaits; » qu'ils voient l'intérieur de chacun » des hommes, ce qu'ils ſont, ce qu'ils » penſent, avec quel ſentiment & » avec quelle piété ils rempliſſent les » actes de Religion; qu'ils diſtinguent » les hommes de bien d'avec les mé- » chans. «

Le neuviéme chapitre du Livre de Salluſte des *Dieux & du monde*, eſt employé à prouver la Providence. Celſe tout ennemi des Chrétiens qu'il étoit, la reconnoiſſoit de l'aveu d'Origene (1).

omnium rerum ac moderatores Deos, eaque, quæ gerantur, eorum geri vi, ditione ac numine, eoſdemque optimè de genere hominum mereri, & qualis quiſque ſit, quid agat, quid in ſe admittat, quâ mente, quâ pietate colat religiones, intueri, piorumque & impiorum habere rationem. Voyez auſſi Tuſcul. lib. 1. n. 29.

(1) ORIGENE, cont. Celſ. l. 4. pag. 165. ἀλλ' εἴπερ πᾶσης εἶναι Θεὸν καὶ προόψιαν, ὡς ἐμφαίνει καὶ τὸ σύγγραμμα.

III. La Providence de Dieu admise par le plus grand nombre des nations.

III. Toutes les nations policées qui admettoient des Dieux, croyoient en même tems par une conséquence qu'ils regardoient comme nécessaire, que leur providence gouvernoit l'univers. Il seroit facile d'en donner une infinité de preuves; nous nous contenterons de ces deux-ci tirées de Plutarque, pour prouver que c'étoit l'opinion générale des Grecs & des Perses. Thémistocle (*a*) s'étant réfugié à la Cour du Roi de Perse, s'adressa d'abord à Artaban, qui lui dit que dans le grand nombre de sages loix qu'avoit la Perse, celle qui lui paroissoit la plus belle, étoit la loi qui ordonnoit d'honorer le Roi, comme étant l'image vivante de ce Dieu immortel, qui entretient & conserve toutes choses : à quoi Thémistocle répondit, qu'il étoit dans la disposition d'obéir aux loix des Perses, puisque telle étoit la volonté du Dieu qui avoit élevé les Perses à ce haut degré de splendeur.

(*a*) *Plut. Vie de Thémist.*

Denys le Tyran de Sicile (*b*), celui qui fut vaincu par Timoleon, ayant été envoyé à Corinthe, il n'y eut pas dans toute la Grece un seul homme qui n'eût une grande envie de le voir & de lui parler, les uns

(*b*) *Plut. Vie de Timoléon, t. 1. p. 242.*

par haine, plusieurs par curiosité ; & les autres, dit Plutarque, changés par une si soudaine catastrophe, & compatissant en quelque façon à de si grands maux, contemploient dans cette avanture la grande puissance que les causes occultes & divines déployent d'une maniere si visible sur la fortune des foibles mortels. Dans un discours public que tient Tullius Roi de Rome, il atteste les Dieux & les Génies qui ont soin des choses humaines (1). Tite-Live (2) rapporte que lorsqu'Appius Claudius fut appellé en Justice par Virginius, chacun fit réflexion que les Dieux veilloient sur les choses humaines, & punissoient tôt ou tard très grièvement l'orgueil & la cruauté.

Les Indiens, (*a*) les Celtes, les Egyptiens, les Ethiopiens, les Chaldéens, en un mot tous les Peuples policés croyoient qu'il y avoit une

(*a*) *Élien, Var. Hist. l. 2. c. 31. Strab. l. 15. pag. 713. l. 17. p. 822. Diodore de Sicile, l. 1. p. 11. l. 2. p. 116.*

(1) DENYS D'HALICARNASSE, l. 4. f. 11. p. 209. ἀλλὰ πρὸς ἁπάντων τε θεῶν ἢ δαιμόνων ὅσοι τε ἀνθρωπίνων ἐπιτεύξει εἶν.

(2) TITUS LIVIUS, l. 3. c. 56. *Et dum pro se quisque Deos tandem esse, & non negligere humana fremunt, & superbiæ, crudelitati, & sibi feras, non leves tamen venire pœnas.*

Providence qui veilloit sur l'univers.

IV. De ceux qui ont révoqué en doute la Providence.

IV. Démocrite & Heraclite passent pour avoir les premiers avancé le blaspheme, que Dieu ne se mêle point des choses de ce monde ; mais ce fut Epicure qui le premier entreprit de le prouver fort au long (1).

Une de ses maximes étoit, qu'un être heureux & immortel ne devoit point avoir d'embarras ; d'où il concluoit, qu'il n'étoit capable ni de colere, ni d'affection, parce que ces sortes de sentiments venoient de foiblesse (2). Ennius introduit Epicure parlant ainsi (3). » Je crois bien qu'il

(1) LACTANTIUS, de falsâ Religione, c. 2. *Cujus sententiæ auctor est Democritus, confirmator Epicurus.*

(2) CICERO, de Nat. Deor. lib. 1. n. 17. *Quod æternum beatumque sit, id nec habere ipsum negotii quidquam, nec exhibere alteri : itaque neque irâ, neque gratiâ teneri, quòd quæ talia essent, imbecilla essent omnia.* Voyez aussi Diogene Laërce, liv. 10. sect. 139. & les Notes.

(3) CICERO, de Divinat. l. 2. n. 50. *Quis hoc vobis dabit ? Epicurusne, qui negat quidquam Deos, nec alieni curare, nec sui ? An noster Ennius, qui magno plausu loquitur, assentiente populo :*

Ego Deûm genus esse semper dixi, & dicam Cœlitum ; sed eos non curare opinor,

» y a des Dieux ; mais je n'imagine » pas qu'ils s'embarrassent de ce que » font les hommes. « C'étoit le sentiment general des Epicuriens, dont cependant quelques-uns admettoient une force cachée qui influoit sur les grands évenemens. C'est ce que pensoit Lucrece (1), & ce qu'on a peine à concilier avec le systême d'Epicure sur la nature des Dieux & sur leur indolence. C'est donc Epicure, qui doit être regardé comme le principal chef de ceux qui ont osé attaquer la Providence ; ce qui a fait dire à Himerius : » Qu'on punisse Epicure, puis- » qu'il a été assez hardi pour avancer » des blasphêmes inconnus à ceux qui » vivoient avant lui (2).

Straton pensoit que Dieu ne prenoit aucune part à ce qui se passoit dans le monde ; ce que Cicéron, qui

quid agat humanum genus. Voyez aussi liv. 1. n. 58.

(1) LUCRETIUS, l. 5. vers 1232.

Usque adeò res humanas vis abdita quædam
Obterit, & pulchros fasces, sævasque secures
Proculcare, ac ludibrio sibi habere videtur !

(2) HIMERIUS, dans Photius, Codex 243.
μηδὲ ῥυεσθω τιμωρίας Επίκουρος ὅτι μὴ κατὰ τοὺς πρότερον κατὰ Θεῶν ἐθρασύνατο.

en qualité d'Académicien n'étoit pas toujours uniforme dans ses sentimens, semble approuver dans ses Questions Académiques. „ Par-là, dit-il, il sau- „ ve à Dieu un grand travail, & à „ moi une grande frayeur : car enfin „ qui peut croire qu'un Dieu pense à „ nous, & ne pas trembler nuit & „ jour, dans la persuasion où l'on „ sera que c'est sa justice qui nous „ punit, lorsqu'il nous arrive de ces „ accidens fâcheux auxquels tous les „ hommes sont exposés (1) ?

(a) *Annal. 6.*

(b) *Trad. d'Ablancourt.*

Tacite (*a*) paroissoit incertain sur cette grande question : „ Pour moi, „ dit-il (*b*), „ plus je considere ces cho- „ ses, & plus je doute si les affaires „ du monde sont gouvernées par une „ Providence & par une Loi invio- „ lable, ou si elles roulent à l'avan- „ ture selon les caprices du sort & de „ la fortune. Car vous trouverez les „ plus sages de l'Antiquité & leurs sec-

(1) CICERO, Acad. Quæst. l. 4. 38. *Quis enim potest, cùm existimet à Deo se curari, non & dies, & noctes divinum numen horrere; & si quid adversi acciderit, quod cui non accidit, extimescere, ne id jure evenerit ? Nec Stratoni tamen assentior, nec verò tibi : modò hoc, modò illud probabilius videtur.*

tateurs

» tateurs partagés sur ce sujet. Plusieurs » tiennent que les Dieux n'ont point » soin de ce qui se fait ici bas, & que » c'est pour cela que les gens de bien » sont si souvent maltraités, & que » les méchans triomphent dans les » honneurs & dans l'opulence : d'au- » tres croient une fatalité inévitable, » mais ne la prennent point de la » disposition des astres, & s'imaginent » qu'il y a une enchaînure éternelle » des causes avec leurs effets. «

Plutarque qui quelquefois parle orthodoxement, approuve dans d'autres endroits les opinions des Epicuriens. » L'un & l'autre, dit-il de » Platon & d'Anaxagore (*a*), donc en » cela ont fait une même faute com- » mune, qu'ils ont estimé que Dieu » eût soin des choses humaines, & » qu'il eût fabriqué ce monde expres- » sément pour en avoir le soin : car un » animal bienheureux & immortel, » accompli de toute sorte de biens, » sans aucune participation de mal, » totalement dédié à retenir & con- » server sa beatitude & son immor- » talité, ne peut avoir soin des affaires » des hommes ; autrement il seroit » aussi malheureux, comme un ma-

(*a*) *De Placit. Philosoph. l. 1. c. 7. trad. d'Amiot.*

» nœuvre ou un maçon travaillant à
» porter de gros fardeaux, & rêvant
» à la fabrique & gouvernement de ce
» monde. Davantage ce Dieu dont
» ils parlent, il eſt force, ou qu'il ne
» fût point avant la création du monde
» lorſque les premiers corps étoient
» immobiles, ou qu'ils ſe mouvoient
» confuſément, ou bien s'il étoit, ou
» il dormoit, ou il veilloit, ou il ne
» faiſoit ne l'un ne l'autre : or eſt-
» il que ni l'un ni l'autre n'eſt à con-
» feſſer. Car le premier ne faut-il pas
» admettre, pour ce que Dieu eſt
» éternel ; ni le ſecond auſſi, pour
» ce que s'il dormoit de toute éter-
» nité, il étoit mort : car un dormir
» éternel c'eſt la mort ; & qui plus eſt,
» Dieu ne peut être ſuſceptible de
» ſommeil : car l'immortalité de Dieu
» & l'Etre prochain de la mort ſont
» bien éloignés l'un de l'autre ; & ſi
» Dieu étoit éveillé, ou il défailloit
» aucune choſe à ſa béatitude, ou il
» avoit felicité toute complette, &
» ni en l'une & l'autre ſorte il ne ſe
» pouvoit dire bienheureux : car s'il
» lui défailloit quelque choſe, il ne
» ſe pouvoit dire entierement heu-
» reux ; & s'il ne lui défalloit rien,

» pour néant s'entremettoit-il de vai-
» ne entreprise ; & s'il est un Dieu,
» & que par sa prudence les choses
» humaines soient gouvernées, com-
» ment est-ce que les méchans pros-
» perent en ce monde, & que les
» bons & les honnêtes gens souffrent
» au contraire? Car Agamemnon qui
» étoit, comme dit le Poëte, en armes
» preux & prudent au conseil, fut
» par l'adultere de sa femme paillarde
» surpris & tué en trahison ; & Her-
» cule qui étoit son parent, qui avoit
» repurgé la vie humaine de tant de
» maux qui en troubloient le repos,
» étant empoisonné par Dejanira,
» fut semblablement occis en tra-
» hison. «

Lucien & plusieurs Philosophes de son tems pensoient de même. Dans son Jupiter confondu il introduit un Cinique, qui ose dire au plus puissant des Dieux : » Si les Parques (a) sont les » maitresses du monde, comme vous » l'avouez, & qu'on ne puisse éviter » ce qu'elles ordonnent, on est bien » sot de vous adresser des vœux & des » sacrifices, puisque vous ne sçauriez » faire ni bien ni mal, & que vous » n'êtes tout au plus que les exécu-

(a) *Trad. d'Ablanc. Jupiter confutatus, p. 672.*

» teurs de leurs ordonnances. « A quoi Jupiter répond : » ce ſont là de fauſſes » ſubtilités, que tu as appriſes de ces » nouveaux docteurs qui nient la » Providence ; mais ils ſe repentiront » tôt ou tard d'une ſi damnable doc- » trine. «

(a) *Jupiter Tragœdus, p. 681. & 696.*

Jupiter le Tragique (a) eſt un dialogue entrepris pour combattre la Providence ; l'Epicurien Damis y prétend, que le bel ordre du monde n'eſt qu'un effet de la néceſſité. » Je te » veux convaincre, dit-il à ſon adverſaire, par cette preuve que tu » tires de l'univers que l'on ne doit pas » croire être ſans conducteur, puiſque » le moindre petit navire ne peut ſe » paſſer de pilote : dis-moi, protecteur des Dieux, as-tu vû un pilote » qui ne donne ordre que ſon vaiſſeau » aille bien ? mais ton pilote de l'univers laiſſe tout aller à l'abandon ; il » ſe ſert pour la conduite de ſon navire » de gens qui n'y entendent rien : tel » commande qui doit obéir, & les plus » ſots ſont ſouvent les maîtres. Conſidére les grands hommes qui étoient » capables, s'il faut ainſi dire, de conduire tout ſeuls la barque ; & bien » loin d'y avoir quelque part, ils n'a-

» voient pas seulement place au fond » du navire, tandis que des méchans » ou des furieux étoient au gouvernail. » Il ne faut donc pas s'étonner qu'un » vaisseau si mal conduit fasse sou- » vent des naufrages. S'il y avoit un » sage pilote, il donneroit les emplois « aux plus dignes, & occuperoit cha- » cun à ce dont il est capable, châ- » tiroit les méchans, récompenseroit » les bons, & rendroit l'univers flo- » rissant. Si tu m'en crois donc, tu » prendras une autre comparaison : » car celle-ci cloche. «

Le Roi de Cosar (1) fut détourné d'examiner si sa Religion étoit vraie par un Philosophe, qui prétendit lui prouver que Dieu ne prenoit aucune

(1) COSRI, pag. 2. *Apud Creatorem neque est benevolentia, neque odium : ille enim exemptus est ab omni voluntate & intentione ; nam intentio docet de imperfectione intendentis, & consummatio intentionis est ejus perfectio, ut dum nondùm ea perfecta est, ipse sit imperfectus. Sic exemptus est juxta Philosophos à cognitione particularium circonstantiarum ipsarum rerum, quia illa mutantur : in Deum autem nulla cadit mutatio ; & Deus te ut individuum singulare non cognoscit, multò minùs intentionem & actiones tuas, nedum aut audiat orationem tuam, aut videat motus tuos.*

part à ce que faisoient les particuliers. Dans les pays découverts depuis peu on a trouvé, suivant Bottero (1), un peuple qui admettoit un Dieu auteur de l'univers, mais dont la Providence ne s'étendoit pas jusqu'aux hommes pour ne pas leur ôter la liberté. Les originaires de l'Isle de S. Christolphe (a) reconnoissent un Dieu; mais ils croient que le soin de ce qui se passe ici bas est trop au-dessous de lui pour qu'il y prenne part. Ils prétendent qu'il commet des Divinités subalternes & inférieures au gouvernement de ce bas monde, c'est-à-dire, qu'il le laisse à la disposition des bons & des mauvais esprits, à qui les Prêtres d'un rang inférieur font des Sacrifices & autres dévotions.

(a) *Descrip. de l'Isle de S. Christolphe, p. 58. & 67. dans le Recueil des divers voyag. faits en Afrique & en Amérique, à Paris, chez Billaine, 1674.*

(1) BOTTERO, delle Relationi universali parte quarta, pag. 4. *Nella Provincia di Cinaloa, che e oltra la nova Spagna tra ponte e tra montana, tengono che vi sia un Dio facitore & governatore dell universo, ma non stendon il suo governo e Providenza all' huomo, per non pregiudicare ad libero arbitrio.*

CHAPITRE XI.

DE LA JUSTICE DE DIEU.

I. *La Juſtice de Dieu connue des Poëtes.*
II. *La Juſtice de Dieu connue des Philoſophes.*
III. *Les bons ſeront récompenſés après leur mort.*
IV. *Les méchans ſeront punis après leur vie.*

I. LE Jupiter d'Homere voit avec indignation ces Juges, qui ſans reſpect pour les Dieux, ne craignent point de prononcer des jugemens injuſtes (1) : il examine la conduite des hommes, & il punit ceux qui pechent (2). Les Dieux aiment les

I. La Juſtice de Dieu connue des Poëtes.

(1) Iliade 16. vers 386.
Ζεὺς, ὅτε δὴ ῥ' ἄνδρεσσι κοτεσσάμενος χαλεπήνῃ
Οἵ τε βίῃ εἰν ἀγορῇ σκολιὰς κρίνωσι θέμιστας
Ἐξ δὲ δίκην ἐλάσωσι, θεῶν ὅτιν' οὐκ ἀλέγοντες.

(2) HOMERE, Odiſſée 13. vers 213.
Ζεὺς σφέας τίσαιτο ἱκετησίος, ὅς τε καὶ ἄλλους
Ἀνθρώπους ἐφορᾷ, καὶ τίνυται ὅστις ἁμάρτῃ

bonnes actions, & haïssent les mauvaises (1).

Le Poëte qui a fait la Batracomiomachie, assûre que Dieu a un œil vengeur qui punit avec Justice (2). „ O Rois, s'écrie Hésiode, ayez attention à ce que vous faites : les Dieux „ immortels qui sont près de vous, „ observent ceux qui au mépris de la „ justice tourmentent les hommes „ par des jugemens injustes (3). « Le Chœur des Suppliantes dans Æschile assûre, que Dieu attentif à ce qui se fait, punit les méchans & traite bien les bons. (4).

Minerve dans Sophocle atteste

(1) Odissée 14. vers 83.
Ὀ'υ μὲν σχέτλια ἔργα Θεοὶ μάκαρες φιλέουσιν,
Ἀ'λλὰ δίκην τίουσι, καὶ ἄισιμα ἔργα ἀνθρώπων.

(2) Batracomiomachie, vers 96.
— ἔχει Θεὸς ἔνδικον ὄμμα.

(3) HÉSIODE, Opera & Dies, vers 246.
Ὦ βασιλεῖς, ὑμεῖς δὲ καταφράζεσθε καὶ αὐτοὶ
Τὴν δὲ δίκην. ἐγγὺς γὰρ ἐν ἀνθρώποισιν ἐόντες
Ἀ'θάνατοι λεύσσουσιν ὅσοι σκολιῇσι δίκῃσι
Ἀ'λλήλους τρίβουσι, Θεῶν ὄπιν οὐκ ἀλέγοντες.

(4) ÆSCHILE, Suppliantes, vers 407.
Ἀ'μφοτέρους ὁμαίμων τάδ' ἐπισκοπεῖ
Ζεὺς ἑτεροῤῥεπὴς, νέμων εἰκότως
Ἀ'δικα μὲν κακοῖς, ὅσια δ' ἐννόμοις.
Τί, τῶν δ' ἴσου ῥεπομένων, μεταλγεῖς τὸ δίκαιον
ἔρξαι.

que les Dieux aiment les ſages, & haïſſent les méchans (1). Euripide déclare que les Dieux puniſſent les mortels qui s'éloignent de la juſtice, & rendent heureux à la fin les gens de bien (2). „ Dieu ſçait juger, dit „ Théocrite (3). « Il a, ſuivant Callimaque, attention ſur ceux qui jugent bien & ſur ceux qui jugent mal, &

(1) AJAX DE SOPHOCLE, vers 131.
Τὺς δὲ σώφρονας —
Θεοὶ φιλοῦσι, καὶ ϛυγοῦσι τὺς κακούς.

(2) EURIPIDE, Ion. vers 440.
— Καὶ γὰρ ὅϛις ἂν βροτῶν
Κακὸς πεφύκῃ, ζημιοῦσιν οἱ Θεοί.

Vers 1619.
Ω Διὸς λητοῦς τ' Απολλον, χαῖρ' ὅτῳ δ' ἐλαύνεται
Συμφοραῖς οἶκος, σέβοντα δαίμονας θαρρεῖν χρεών.
Ε'ις τέλος γὰρ οἱ μὲν ἐσθλοὶ τυγχάνουσιν ἀξίων,
Οἱ κακοὶ δ' ὥσπερ πεφύκασ' οὔποτ' ἐυπράξειαν ἄν.

EURIPIDIS Menallip. dans Stob. t. 2. Eclog. Phyſ. l. 1. c. 7. p. 8.
Δοκεῖτε πηδᾷν τ' ἀδικήματ' εἰς Θεοὺς
Πτεροῖσι, κάπει τ' ἐν Διὸς δέλτου πτυχαῖ
Γράφειν τιν' αὐτὰ, ζῆνα δ' εἰσορῶντά νιν,
Θνητοῖς δικάζειν.

BELLÉROPHON, dans Juſtin Martyr, de Monarchiâ Dei, p. 108.
Ε'ι· Θεοί τι δρῶσι φαῦλον, οὐκ εἰσίσι Θεοί.

(3) THÉOCRITE, Idylle 23. derniers vers.
Χαίρετε τοὶ φιλέοντες; ὁ γὰρ μισῶν ἐφονεύθη:
Στέργετε δ' ὔμμες αἴτας; ὁ γὰρ Θεὸς οἶδε δικάζειν.

il voit les méchans d'un œil courroucé (1).

„ Dieu, dit Ménandre, prend plai-
„ ſir aux bonnes actions ; il n'en eſt
„ pas de même des mauvaiſes (2). «

„ Il y a certainement un Dieu,
„ aſſûre Plaute, qui voit & entend
„ tout ce que nous faiſons, & qui rend
„ à chacun ſuivant ſes actions (3). Un
„ Dieu vengeur ſuit les ſuperbes, dit
„ Sénéque le Tragique (4).

(1) CALLIMAQUE, in Jovem, vers 82.

— ἐπόψιος οἵ τε δίκῃσι
Λαὸν ὑπὸ σκολιῇς, οἵ τ' ἔμπαλιν ἰθύνουσιν.

In Fragmentis.

— ὅστις ἀλιτρὺς
Αὐγάζειν καθαραῖς οὐ δύναται λοχάσιν.

(2) MENANDRE, dans Clém. d'Alex. Strom. l. 5. p. 606.

— ὁ γὰρ Θεὸς
Ἔργοις δικαίοις ἥδεται, καὶ οὐκ ἀδίκοις.

(3) PLAUTE, Captivi, ſcen. 2. vers 63.

Eſt profectò Deus, qui, quæ nos gerimus,
Auditque & videt.
Is uti me hîc habueris, proindè
Illum illic curaverit ;
Bene merenti profuerit, malè merenti
Par erit.

(4) SENEQ. LE TRAG. Herc. furens, v. 585.

Sequitur ſuperbos ultor à tergo Deus.

Thieſtes, vers 1111.

Vindices aderunt Dii :
His puniendum vota te tradunt mea.

II. Le Legiſlateur Charondas, dans la préface de ſes Loix, excitoit les Peuples à la vertu par le motif que les Dieux aimoient ceux qui obſervoient la juſtice, & haïſſoient les méchans (1). Diogene le Cinique (a) exhortoit les gens de bien à avoir beaucoup d'eſpérance dans les Dieux, parce que, diſoit-il, les Dieux ſont amis des Sages. La juſtice accompagne toujours Dieu, ſuivant Platon, pour punir ceux qui s'écartent de la Loi Divine. Lorſque l'homme devient juſte, il reſſemble à Dieu (2). Les Stoïciens étoient perſuadés que les méchans étoient ennemis des Dieux, & qu'autant ils favoriſoient les juſtes, autant étoient-ils contraires aux injuſtes (3).

II. La Juſtice de Dieu connue des Philoſophes.

(a) *Laerce, l. 6. ſ. 58.*

(1) STOBÉE, de Legib. & Conſ. ſerm. 42. pag. 289. οὐδενὸς γὰρ ἀδίκου Θεῶν κοινωνεῖν .... οὐδεὶς γὰρ κακὸς θεοφιλής.

(2) PLATO, de Legibus, lib. 4. pag. 716. Τῷ δ' ἀεὶ ξυνέπεται δίκη τῶν ἀπολειπομένων τοῦ Θείου νόμου, τιμωρός. Voyez auſſi Alcinous, cap. 20. pag. 34.

(3) STOBÉE, Ecl. Æthicæ, l. 2. p. 181. ὅδε ὁ φαῦλος Θεοῖς ἐστι ἐχθρός.

MAXIM. & ANTON. Collect. ſerm. 158. p. 254. ὅσον τοῖς δικαίοις τὸ Θεῖον συναγωνίζεται, τοσοῦτο τοῖς ἀδίκοις ἐναντιοῦται.

Le fameux Apollonius de Tyanes répondit un jour à quelqu'un, qui le prioit de l'aider de son crédit près des Dieux : „ Si vous êtes honnête „ homme, cela vous suffit, parce „ que les Dieux aiment les gens de „ bien (1). "

„ Et s'il est en cela loisible d'amener „ sa conjecture, dit Plutarque (*a*), „ Jupiter n'a point justice & équité „ pour ses Assesseurs ; mais lui-même „ est la justice & l'équité, la plus an- „ cienne & la plus parfaite Loi qui „ soit. „ Quiconque aime Dieu & pense comme lui, ne désire rien d'injuste, selon Dion Chrisostome (2).

Marc Antonin, (*b*) Iamblique, Maxime de Tyr, Simplicius, Pline le Panégyriste, Symmaque, enseignent que la justice est un des attributs essentiels de la Divinité.

Proclus examine comment Dieu

(*a*) *Ad Princip. indoct. t. 2. p. 781. trad. d'Amiot.*

(*b*) *Marc Ant. l. 12. s. 5. Iambl. de Myster. s. 4. Maxime de Tyr, Disser. 4. p. 53. Simpl. sur Epict. p. 44. Pline, Panegyr. s. 49. Symmaque, dans S. Ambroise, après l'Epit. 17. t. 2. p. 129.*

(1) PHILOSTRATE, l. 1. c. 13. ὁ δὲ ὑπολαβών, καί τί σοι δεῖ τοῦ συστήσοντος εἰ, εἶπεν, χρηστὸς εἶ; τοὺς γὰρ σπουδαίους οἱ Θεοὶ καὶ ἄνευ τῶν προξενούντων ἀσπάζονται

(2) DION. CHRISOST. orat. 4. p. 66. ὃς ἂν οὖν τῷ Διὶ φίλος εἴη, καὶ ὁμονοῇ πρὸς ἐκεῖνον, ἐσθ' ὅπως ἀδίκου τινὸς ἐπιθυμεῖ πράγματος, ἢ πονηρόντε καὶ αἰσχρὸν διανοηθήσεται. Voyez aussi orat. 23. pag. 277. & orat. 31. p. 328.

qui eſt juſte, ne punit pas le crime dès qu'il eſt commis ; & il répond que c'eſt parce qu'il eſt bon, & qu'il veut donner le tems aux pécheurs de ſe reconnoître & de ſe convertir (1).

III. Les bons ſeront récompenſés après leur mort.

III. C'eſt un ſentiment ſi ancien, qu'il y a un bonheur qui attend les gens de bien après leur mort, que ſi on en croit Plutarque (*a*), on n'en connoît ni le commencement ni l'auteur. Les Livres les plus anciens prouvent que cette vérité étoit généralement reconnue. Il n'y a perſonne qui ne ſçache ce qu'Homere & après lui Virgile

(*a*) *De Conſol. ad Apoll. t. 2. p. 115.*

(1) Excerpta ex Libro Procli de decem Dubitationibus circa Providentiam, dans FABRICIUS, Bib. Græc. t. 8. p. 500. *Quare poſt peccata pœna ſtatim non ſubſequantur, infligantur poſt tempus, demùm & hoc interdum valdè longum ? Reſpondet inſerta nequitiæ radix, ſicut ſpinas ferens terra ; & ſi millepes excidas naſcentes, ſimilium eſt productiva, eaſdemque reddit operationes non flexa. Punitionibus igitur Providentia congruens tempus, non quale placet homuncionibus, ſed quale ad ſanationem animarum potuit proficere, expectat, ac tolerando plures erudit. Cum Diis enim ait ille, fortunam & tempus omnia gubernare, ſive dare aliquid bonorum oportet, ſive purgare contrariorum : deinde vitium ſibi ipſi pœna, & λωβὴ animi graviſſima,*

& la Mithologie payenne rapportent des Champs élisées. Platon assûre (*a*) que l'ancien Poëte Musée croyoit que les justes seroient couronnés après leur mort, & seroient dans des repas continuels. Orphée pensoit de même aussi, si l'on s'en rapporte à Plutarque (*b*). Ces Poëtes étoient trop raisonnables, pour que leurs expressions doivent être prises à la lettre. Quoiqu'il en soit, on ne peut douter que les plus célébres Philosophes n'ayent enseigné que les Dieux récompensoient les justes après leur mort. C'étoit le sentiment des Pithagoriciens; ce qui a fait dire à Sextus : » Soyez persuadé, » que vous avez à craindre ou des hon» neurs immortels, ou des peines sans » fin (1). «

(*a*) *Plato, de Repub. l. 2. p. 363.*

(*b*) *Plut. Vie de Lucullus, t. 2. p. 521.*

Platon assûre, que quoique l'on ne sçache pas où vont après leur mort ceux qui ont bien vecu, il est constant qu'ils sont heureux (2). Il fait dire à Socrate, qu'il espere aller trouver

(1) SEXTI Sententiæ, p. 645. *Immortales crede te manere in judicio honores & pœnas.*

(2) PLATO, Epinomis t. 2. p. 992 εἴτε πε ἐν ἠπείροις εἴτ' ἐν νήσοις μακάριον ὢν ζῷ, κακὸν μεθέξειν τῆς παύτης ἀεὶ τυχης. ἢ εἴτε ἰδίᾳ διαζῷ, τὰ αὐτὰ ὡσαύτως πράξειν παρὰ θεῶν.

les bienheureux (1). » C'eſt une choſe » arrêtée dès le tems de Saturne, & » qui ſubſiſte encore, dit-il dans le » Gorgias (2), que ceux qui ont mené » une vie juſte & ſainte, habitent » après leur mort dans les Iſles des » bienheureux, où ils menent une vie » agréable, qui n'eſt interrompue par » aucun malheur. «

Lactance prétend, que Zenon le Stoïcien avoit enſeigné qu'il y avoit des enfers, où les bons ſeroient ſéparés des méchans; que les gens de bien vivroient dans des endroits agréables, & que les ſcélerats ſeroient punis dans des lieux ténébreux & marécageux (3). Cicéron fait dire à

(1) PHÆDON, t. 1. p. 63. νῦν δὲ ἐὖν ὅτι ἔστι παρ' ἄνδρας τε ἐλπίζω ἀφίξεσθαι ἀγαθούς.

(2) Gorgias, t. 1. p. 523. ἦν δ' ἐγὼ νόμον τόνδε περὶ ἀνθρώπων ἐπὶ Κρόνου, καὶ ἀεὶ καὶ νῦν ἔτι ἐστὶν ἐν Θεοῖς. τῶν ἀνθρώπων τὸν μὲν δικαίως τὸν βίον διελθόντα καὶ ὁσίως, ἐπειδὰν τελευτήσῃ, εἰς μακάρων νήσους ἀπιόντα, οἰκεῖν ἐν πάσῃ εὐδαιμονίᾳ ἐκτὸς κακῶν.

(3) LACTANTIUS, de Vitâ beatâ, l. 7. c. 7. *Eſſe inferos Zenon Stoicus docuit, & ſedes piorum ab impiis eſſe diſcretas: & illos quidem quietas ac delectabiles incolere regiones, hos verò luere pœnas in tenebroſis locis, atque in cœni voraginibus horrendis.*

Scipion, que tous ceux qui auront rendu de grands services à leur patrie vivront éternellement dans le Ciel, où ils jouiront d'un bonheur qui ne finira pas (1). Macrobe, en commentant ce passage (2), remarque que c'est avec raison que Cicéron, après avoir parlé de la mort, ajoute que les bons ont des récompenses à espérer après leur vie, puisqu'avec cette idée, non-seulement ils ne doivent pas craindre la mort, mais qu'ils doivent la souhaiter, puisqu'elle leur assure un bonheur céleste.

Il seroit trop long de rapporter tous les témoignages des Platoniciens, qui ont admis une récompense pour les justes après leur mort; on se contentera de remarquer que tous ceux qui croyoient l'immortalité de l'ame, con-

(1) Somnium SCIPIONIS, n. 3. *Omnibus qui patriam conservarint, adjuverint, auxerint, certum esse in Cœlo definitum locum, ubi beati ævo sempiterno fruantur.*

(2) In Somn. Scip. l. 1. MACROBIUS. *Benè & opportunè, postquam de morte prædixit, mox præmia bonis post obitum speranda subjecit, quibus adeò à metu prædicti interitûs cogitatio viventis erecta est, ut ad moriendi desiderium ultrò animaretur majestate promissa beatitudinis & cœlestis habitaculi.*

venoient

venoient de cette vérité. Elle étoit si généralement reçue dans les premiers siécles de l'Eglise, que S. Chrisostome assure (*a*) que personne de son tems, soit Juif, soit Grec, soit Hérétique, ne la révoquoit en doute.

(*a*) *De Lazaro, Conc. 4. t. 5. p. 85.*

Le sentiment le plus commun étoit qu'il y avoit des Isles fortunées, où les ames des justes alloient après la dissolution du corps. D'autres, comme Dion Chrisostome (*b*), croyoient que les justes après leur mort devenoient Héros, c'est-à-dire, demi-Dieux. Le Philosophe Sallustius (*c*) assure qu'après être dégagés de ce qu'ils avoient de terrestre, ils alloient trouver Dieu & gouverner le monde avec lui. Plutarque décrit (*d*) ainsi leur genre de vie. » On tient que le lieu où sont les ames » des gens de bien & bienheureux, » n'est autre chose que la nature de » la gloire & de l'Etre.

(*b*) *Orat. 3. p. 45 V. aussi Plut. Vie de Romulus.*

(*c*) *De Dis & Mundo, c. 21. p. 280.*

(*d*) *De occultè vivendo, t. 2. p. 1130. trad. d'Amiot.*

Le Soleil qui toujours leur luit,
Eclaire de-là notre nuit:
De roses vermeilles fleuries
Sont leurs belles grandes prairies;

» Et là toute la campagne ouverte » est tapissée de fleurs de toute sorte » d'Arbres sans fruits, mais couverts

» de fleurs ; & là y a de belles rivières
» qui ne font bruit quelconque, tant
» elles coulent doucement, & s'entre-
» tiennent à discourir ensemble, &
» raconter ce qui a passé par ci-devant
» & ce qui est, s'accompagnant &
» se convoiant les uns les autres. «

(a) *Dellon, t. 3. c. 11.*

Les Idolâtres de l'Inde Orientale (*a*) croient qu'il y a cinq endroits différens, où les ames de ceux qui ont vécu saintement ici bas vont après leur mort joüir de la béatitude & de la gloire. Le premier est appellé *Xoarcam* : c'est là que Devandiren Roi des Dieux fait sa résidence avec ses deux femmes, dont l'une s'appelle Xachi & l'autre Indirani. Il a outre cela cinq concubines d'une beauté surprenante, qui sont continuellement occupées à lui rendre service. Dans ce même endroit sont aussi les trois cens trente millions de Dieux, avec un bien plus grand nombre de concubines ; & ils jouissent de toute la gloire, de tous les plaisirs & de toutes les délices imaginables. Quarante-huit mille pénitens participent au même bonheur dans le *Xoarcam*. Les Dieux ne peuvent rien entreprendre de considérable sans avoir auparavant pris leur

avis; & l'on ne regle dans le Ciel aucune des affaires qui concernent ce bas monde, dont ils ne doivent avoir connoissance.

Le second endroit où se trouve la gloire & la félicité, s'appelle le *Vaicumdam*. C'est en ce lieu que Vixnu fait sa demeure avec ses femmes, & un certain oiseau fait à peu près comme un Epervier, que les Indiens appellent Papangui. Cet oiseau sert de cheval à Vixnu; & les Indiens l'ont en si grande vénération, que lorsqu'ils en voient passer en l'air quelqu'un de cette espece, ils descendent au plus vîte de leurs chevaux ou de leurs Palanquins pour lui rendre leurs respects. Ils croient aussi que c'est dans le *Vaicumdam* que tous les dévots de Vixnu vont après leur mort, & que comme le feu convertit en feu toutes les matiéres sur lesquelles il agit, de même ce Dieu change en sa propre substance tous ceux qui ont le bonheur de parvenir où il est.

Le troisiéme séjour de la gloire est appellé *Cailasam*. Les Gentils disent que c'est une très-vaste & une très-haute montagne d'argent située vers le nord, sur laquelle demeure Ru-

trem avec sa femme Parvadi, toutes ses concubines, & un certain taureau qui lui sert de monture. C'est-là que vont après leur mort les Sectateurs de Rutrem, desquels le bonheur consiste à être continuellement en sa présence & à lui rendre service. Les uns sont occupés à faire du vent avec de grands éventails pour le garantir de la chaleur; d'autres lui présentent des crachoirs d'or, afin qu'un Seigneur d'une majesté si éminente ne soit pas reduit à cracher par terre : il y en a qui tiennent toujours des flambeaux allumés pour l'éclairer pendant la nuit; l'emploi de quelques autres est d'avoir soin des concubines dont il y a un nombre innombrable, & de lui amener chaque jour celle qu'il demande. Enfin chacun de ces bienheureux a dans ce lieu sa fonction différente, & leur félicité consiste uniquement à rendre à Rutrem les services auxquels il lui a plû de les destiner.

Le quatriéme lieu où l'on jouit de la gloire, s'appelle *Brumalogam*, c'est-à-dire le monde de Bruma, que l'on nomme aussi *Satialogam*, ce qui signifie le monde de la vérité. C'est-là que Bruma fait son séjour ordinaire avec

ſa femme Saraſvadi, & un grand Cigne qui eſt la voiture dont il ſe ſert dans les voyages qu'il entreprend.

Le cinquiéme endroit où ſe trouve la gloire, eſt appellé *Melampadam*, c'eſt-à-dire, le plus excellent & le plus élevé de tous les Cieux. C'eſt-là que réſide le premier principe, ou l'Etre ſouverain. Les Gentils l'appellent Parabaravaſtu, ce qui ſignifie l'Etre par excellence, ou le plus excellent de tous les Etres. C'eſt-là auſſi que ſont enlevés après leur mort ceux qui dans ce monde ont mené une vie ſans reproche & édifiante: ils y jouiſſent d'un bonheur éternel & ineffable, qui conſiſte principalement à être toujours en la préſence de ce premier Etre, à le connoître, à lui être intimément unis, & même à ne faire & à n'être plus qu'une même choſe avec lui. Mais comme il ne ſe trouve que très-peu de perſonnes dont la vie ſoit tout à fait ſainte & irréprochable, il y en a auſſi bien peu qui ayent le bonheur d'arriver à ce ſuprême dégré de gloire.

Quelques Indiens dont parle M. de la Loubere (*a*), admettent un châtiment & une récompenſe après

(*a*) *Du Royaume de Siam, t. 1. p. 380.*

la mort, sans cependant croire qu'il y ait un Etre intelligent qui juge de la bonté ou de la malice des actions humaines. Ils n'admettent, dit-il, qu'une fatalité aveugle, qui fait que le malheur accompagne le vice, comme elle détermine les choses pesantes à descendre & les légeres à monter; & parce que rien ne répugne davantage à la raison, que de supposer une justice exacte dans le hazard ou dans la nécessité du destin, les peuples Indiens se portent à imaginer quelque chose de corporel dans les œuvres bonnes ou mauvaises, qui a, disent-ils, la force de faire aux hommes le bien ou le mal qu'ils ont mérité.

Enfin, si l'on croit Fernand Alarchon, il y a eu des Indieus occidentaux qui croyoient que les morts descendoient dans un autre monde, où il n'étoient ni punis ni récompensés (1).

IV. Les méchans seront punis après leur vie.

IV. Tous ceux qui ont admis une récompense pour les justes après

(1) RAMUSIO, tom. 3. p. 366. *Volsi intendere cio che credevan de i morti; mi rispose, che se ne andavano all altro mundo, ma che non haveano ne pena, ne gloria.*

la mort, ont auſſi reconnu une punition pour les méchans après leur vie; à l'exception d'un petit nombre ſemblable aux Bonzes, qui, ſuivant le témoignage de S. François Xavier, aſſuroient que quiconque ſeroit de leur ſecte n'avoit point à craindre l'enfer, quelque péché qu'il eût commis (1).

Seneque aſſure, que de ſon tems tous les hommes convenoient qu'il y avoit des enfers; & il appelle ce ſentiment une perſuaſion publique (2).

Ce que les Poëtes ont dit des enfers n'eſt ignoré de perſonne. On a prétendu (a) que c'étoit Orphée qui le premier avoit introduit cette Mithologie chez les Grecs; qu'il l'avoit appriſe des Egyptiens; & qu'Homere n'avoit été que ſon imitateur. Platon déclare dans une de ſes Let-

(a) *Diod. de Sicile, l. 1. p. 86.*

(1) XAVERII Epiſt. lib. 4. p. 225. *Concionantur Bonzii certis diebus : concionum omnium caput eſt, neminem è populo damnatum iri ad inferos, quamvis multa deliquerit & delinquat.*

(2) SENECA, Epiſt. 117. *Cùm de animarum æternitate diſſerimus, non leve momentum apud nos habet conſenſus hominum, aut timentium inferos, aut colentium : utor hâc publicâ perſuaſione.*

tres, qu'il faut s'en rapporter à cette ancienne tradition qu'il appelle sacrée, qui nous apprend que l'ame est immortelle, & qu'elle trouvera des juges & des punitions pour ses fautes (1).

Zenon pensoit de même, suivant Lactance (*a*). Plutarque (*b*) décrit ainsi l'état malheureux des méchans après leur mort. „ Puis il y a une troisiéme „ voie de ceux qui ont mal vecu & „ qui sont méchans, laquelle préci- „ pite leurs ames en un abyme de „ ténébres,

(*a*) *De Vitâ beatâ, l. 7. c. 7.*

(*b*) *De occultè vivendo, t. 2. p. 1130. trad. d'Amiot.*

Où les croupissantes rivieres
De la nuit hors les fondrieres
Vomissent une infinité
De ténébreuse obscurité,

„ Engloutissant & enfouissant ceux „ qui sont punis en oubliance & igno- „ rance. Car il n'y a pas des Vautours „ qui mangent continuellement le foie „ des méchans couchés & renversés par „ terre: car il est pieça ou brûlé, ou

(1) PLATONIS Epist. 7. t. 3. p. 335. πείθεσθαι δὲ ὄντως ἀεὶ χρὴ τοῖς παλαιοῖς τε καὶ ἱεροῖς λόγοις οἳ δὴ μηνύουσιν ἡμῖν ἀθάνατον ψυχὴν εἶναι. δικασάς τε ἴσχειν καὶ πάντα τὰς μεγίστας ἁμαρτίας. Voyez aussi de Legib. l. 9. p. 881.

pourri

» pourri. Ne n'y a pas des fardeaux
» qui oppriment & accablent les corps
» de ceux qui ſont punis, pour ce
» que les os & la chair n'ont plus de
» ligature de nerfs, & n'ont plus les
» trépaſſés aucun reſte de corps ca-
» pable de recevoir punitions, ce qui
» eſt propre à choſe dure & qui ré-
» ſiſte; mais la vraie unique ma-
» niere de châtier & punir ceux qui
» ont mal vecu en ce monde, eſt
» une infamie, une ignorance &
» une abolition entiere & anéantiſ-
» ſement total, qui les emporte au
» fleuve de Lethé qui ſignifie ou-
» bliance, en lieu où il n'y a ris au-
» cun, ni aucune réjouiſſance, & les
» plonge en la vaſte mer qui n'a fond
» ne rive de lâcheté inutile à tout
» bien, & pareſſe qui ne ſçait rien
» faire, ſinon tirer après ſoi un oubli
» & un enſéveliſſement de toute igno-
» rance & deſconnoiſſance.

Cette vie étoit plutôt un état d'ennui que de ſouffrance.

On n'avoit pas dans le Paganiſme ancien l'idée de l'éternité des peines, parce que l'opinion commune étoit qu'au bout d'un certain tems les ames revenoient informer d'autres corps.

Quelques Philoſophes avoient imaginé que les ſouffrances de l'ame dans l'autre vie la purifioient, & la diſpoſoient à aimer la vertu ; c'étoit le ſentiment de Simplicius (1).

(a) *Roger*, p. 287.

Les Bramines (*a*) diſtinguent pluſieurs ſortes d'Enfers. Il y en a un appellé *Jammalocon* : ceux qui y ſont condamnés n'y reſtent qu'un certain tems, après lequel ils reviennent dans le monde. Il y a un autre endroit appellé *Antampappes*, c'eſt-à-dire, puits d'obſcurité : ceux qui y tombent n'en reſſortent jamais ; ils y demeurent toujours ſans jamais mourir : ils y ſouffrent toute ſorte de tourmens. On dit qu'il y a des Corneilles avec des becs de fer, des chiens cruels, des moucherons qui mordent cruellement ; que le froid y eſt fort violent, & que tout ce qui peut ſervir à l'augmentation de la punition, s'y rencontre (*b*).

(b) *Voyez auſſi Dellon, t. 3. p. 54. & Relaeion du Royaume de Lao, p. 392.*

(1) SIMPLICIUS, ſur Epictete, 231. πάντα γὰρ τὰ εἰς ἡμᾶς γινόμενα, κολαστικά τε καὶ τιμωρά, καὶ ἐνταῦθα καὶ ἐν ᾅδου, τέλος ἔχει τὸ μεταβληθῆναι τὴν ψυχὴν ἐπὶ τοῖς ἑαυτῆς ἀτυχήμασι, καὶ μισῆσαι μὲν τὴν κακίαν, καὶ τὴν παρὰ φύσιν ζωὴν, ἑλέσθαι δὲ ἑκοῦσαν καὶ ἀσπάσε σθαι τὴν ἀρετήν.

Les Bramines ont auſſi leurs impies. Ils ont chez eux une ſecte (*a*) qu'on nomme *Schaerwaecka*, qui eſt dans les mêmes idées que les Epicuriens, & qui regarde comme de pieux menſonges tout ce que les Prêtres diſent de la punition des méchans après la mort.

(*a*) *Roger, pag.* 23.

CHAPITRE XII.

DE DIEU CRÉATEUR.

I. *Ce que les Philoſophes ont crû de l'Eternité de la matiere.*
II. *Ce que les Peres ont penſé du ſentiment que la matiere eſt éternelle.*
III. *Des Philoſophes qui ont crû que Dieu avoit arrangé le monde.*
IV. *Si les Payens ont connu la Création.*
V. *Ce que les Anciens ont crû de la pluralité des mondes.*
VI. *De la fin du monde.*

I.
Ce que les Philoſophes ont crû de l'éterni de la matie.e.

I. LA Création eſt ſi difficile à imaginer & à concevoir, qu'il n'eſt pas étonnant que cette verité ait échappé à la plûpart des Philoſophes.

Il faut cependant l'admettre, ou recevoir des principes encore plus inconcevables. C'eſt ce qu'ont fait les Philoſophes, qui ne pouvant ſe perſuader qu'une choſe qui exiſte ait pû ne pas exiſter, ont crû que la matiere étoit éternelle. Timée le Locrien l'aſſûra (1).

Platon paroît avoir crû que la matiere avoit toujours exiſté, lorſqu'il enſeigne que Dieu a fait le monde de choſes qui avoient une autre forme (2).

Le plus grand nombre de ceux qui penſoient le plus orthodoxement ſur l'origine du monde, croyoient que Dieu l'avoit fait d'une matiere préexiſtente, erreur que les Valentiniens avoient priſe des Philoſophes, comme le remarque S. Irenée (3). Les Péripatériciens, les Stoïciens & les Epicuriens enſeignoient que la matiere

(1) Timée, de Animâ Mundi, p. 94. πάντων δὲ τὰν ὕλαν ἀίδιον μὲν ἔφα.

(2) Timæus, tom. 3. pag. 53. ἐξ οὐκ ὄντος ἐχόντων.

(3) IRENÉE, l. 2. c. 14. p. 134. *Ex hoc autem quòd ex ſubjectâ materiâ dicunt Fabricatorem feciſſe mundum, & Anaxagoras, & Empedocles, & Plato primi ante hos dixerunt,*

étoit ſans principe & ſans commencement (*a*).

Les nouveaux Platoniciens ont dit à la vérité que la matiere venoit de Dieu (1); mais ils laiſſent appercevoir qu'elle étoit la propre eſſence de Dieu : ſentiment non moins abſurde que celui de l'éternité de la matiere, & qui étoit un principe chez les Bracmanes.

II. L'éternité de la matiere eſt auſſi difficile à concilier avec l'Ecriture qu'avec la raiſon. Quand bien même le mot (*b*) dont ſe ſert l'Hiſtorien ſacré pour exprimer l'origine du monde, auroit été exactement rendu par les Septante (*c*), & ne ſignifieroit point par lui-même faire quelque choſe de rien, comme le Pere Petau & d'autres ſçavans hommes l'ont penſé (*d*), il paroît par le ſecond Livre des Machabées, que l'opinion géné-

(*a*) *Ariſt. Metaph. l.* 1. *c.* 3. *t.* 2. *p.* 842. *Stobée, Eclog. Phyſ. l.* 1. *c.* 14. *pag.* 29. *Lucrece, l.* 1. *v.* 150.

II. Ce que les Peres ont penſé du ſentiment que la matiere étoit éternelle.

(*b*) *Bara.*

(*c*) Ἐποίησεν.

(*d*) *Hiſt. du Manich. l.* 5. *ch.* 4.

(1) IAMBLIQ. de Myſteriis, ſect. 5. c. 23. μηδέ τις θαυμαζέτω ἐὰν καὶ ὕλην τινὰ καθαρὰν καὶ θείαν εἶναι λέγωμεν. ἀπὸ γὰρ τοῦ πάτρος καὶ δημιουργοῦ ὅλων καὶ αὐτὴ γενομένη.

Ibidem, Sect. 8. cap. 3. ὕλην δὲ παρήγαγεν ὁ Θεὸς ἀπὸ τῆς οὐσιότητος ὑποσχισθείσης ὑλότητος. Voyez la Note de Thom. Gale ſur la ſect. 5. du chap. 23. qui fait voir que Damaſcius & Julien penſoient de même.

rale étoit que Dieu avoit tiré les créatures du néant. La pieuſe Mere de ces illuſtres enfans exhortant un de ſes fils à ſacrifier plutôt ſa vie qu'à violer la Loi, lui parle en ces termes (1) : » Je vous prie, mon fils, » de regarder le Ciel & la terre, & » tout ce qui y eſt contenu, & de » comprendre que Dieu a fait tout » cela du néant, auſſi-bien que le » Genre humain. «

Les Caraïtes & les Juifs modernes croient que Dieu a tiré la matiere du néant, comme on peut le voir dans Triglandius, Fagius & Carturigt (2).

On a toujours crû dans l'Egliſe,

(1) MACHABÉES, l. 2. ch. 7. verſ. 28. ἀξιῶ σε, τέκνον, ἀναβλέψαντα εἰς τὸν οὐρανὸν καὶ τὴν γῆν, καὶ τὰ ἐν αὐτοῖς πάντα ἰδόντα, γνῶναι ὅτι ἐξ οὐκ ὄντων ἐποίησεν αὐτὰ ὁ Θεὸς, καὶ τὸ τῶν ἀνθρώπων γένος. Ce que la Vulgate a ainſi rendu : *Peto, nate, ut adſpicias ad Cœlum, & Terram, & ad omnia quæ in eis ſunt ; & intelliges, quia ex nihilo fecit illa Deus, & hominum genus.*

(2) TRIGLANDIUS, de Sectâ Caræorum, ch. 10. FAGIUS & CARTURIGT, ſur le premier verſet de la Genèſe. Voyez auſſi PHILON dans Euſebe, *Prep. Evang.* l. 7. n. 21. p. 336. & comparez ce qu'en a dit l'Auteur de l'Hiſt. du Manichéiſme, l. 5. c. 3.

qu'il y avoit eu pour ainſi dire dans l'éternité un tems infini qui avoit précédé, non-ſeulement l'arrangement de tout ce qui exiſte, mais auſſi l'exiſtence de la matiere dont le monde eſt compoſé.

L'ancien Livre d'Hermas (1) ſuppoſe cetre doctrine. Cette Dame qu'il a vûe, & qui a été enlevée au Ciel, lui dit : „ Dieu qui habite les Cieux, „ a créé de rien ce qui exiſte ; ce que „ le Paſteur lui ordonne de croire „ comme premier article de Foi. «

L'Auteur de l'Expoſition de la Foi qui eſt dans les ouvrages de S. Juſtin, aſſûre qu'il faut convenir qu'il n'y a rien d'auſſi ancien que Dieu, & que tout ce qui eſt a été fait par lui (2).

„ Nous qui ſommes Chrétiens, dit „ Athénagore, nous diſtinguons Dieu „ de la matiere ; nous croyons que „ Dieu n'a point de principe, & eſt

(1) HERMAS PASTOR, l. 1. Viſio prima. *Deus qui in Cœlis habitat, & condidit ex nihilo ea quæ ſunt.* Lib. 2. *Mandatum primum. Primum omnium crede, quòd unus eſt Deus, qui omnia creavit, conſummavit, & ex nihilo omnia fecit.*

(2) Dans S. Juſtin. ὀκεῦν ὁμολογούμενον ἂν εἴη μηδὲν τὴν ἀρχὴν τῷ Θεῷ τῶν ὅλων συνυπάρχειν, ἐπείπερ ἅπαντα παρῆχθαι παρ' αὐτοῦ διεδείχθη.

» éternel, & que la matiere a été » faite & eſt corruptible (1). «

Les Prophetes nous ont appris, ſelon Théophile, que Dieu a tout fait de rien, & que lui ſeul ſubſiſtoit avant tous les ſiecles (2). » Le monde » eſt fait de la matiere, dit Tatien (3); » & c'eſt Dieu qui a fait la matiere. « S. Irenée enſeigne que les hommes ne peuvent rien faire qu'avec une matiere qui exiſte déja, au lieu que Dieu a fait la matiere même (4).

(1) ATHENAG. Legat. pro Chriſt. ἡμῖν δὲ διαφορὰν ἀπὸ τῆς ὕλης τὸν Θεὸν, καὶ δεικνύουσιν ἕτερον μέν τι εἶναι τὴν ὕλην, ἄλλο δὲ τὸν Θεὸν, καὶ τὸ διὰ μέσου πολύ, τὸ μὲν γὰρ Θεῖον, ἀγέννητον εἶναι καὶ ἀίδιον, τῷ μόνῳ καὶ λόγῳ θεωρούμενον, τὴν δὲ ὕλην γενητὴν καὶ φθαρτήν.

(2) THEOPHILE, ad Autolic. l. 2. καὶ πρῶτον μὲν συμφώνως ἐδίδαξεν ἡμᾶς, ὅτι ἐξ οὐκ ὄντων τὰ πάντα ἐποίησεν. οὐ γάρ τι τῷ Θεῷ συγκέκμασεν. ἀλλ' αὐτὸ ἑαυτῷ πόσῳ ὢν, καὶ ἀνενδεὴς ὤν, καὶ ὑπερέχων πρὸ τῶν ἀιώνων, pag. 88.

(3) TATIEN, Orat. cont. Græcos, p. 151. πᾶσάν ἐστι ἰδεῖν τὴ κόσμε τὴν κατασκευὴν, σύμπασάν τε τὴν πίκσιν, καὶ γεγενῆσαν ἐξ ὕλης, καὶ τὴν ὕλην δὲ αὐτὴν, ὑπὸ τῷ Θεοῦ προβεβλημένην.

(4) IRENÉE, lib. 2. ch. 10. *Attribuere enim ſubſtantiam eorum, quæ facta ſunt, virtuti & voluntati ejus, qui eſt omnium Deus, & credibile, & acceptabile, & conſtans, & in hoc benedicetur; quoniam quæ impoſſibilia ſunt*

Tertullien donne pour regle de Foi, qu'il n'y a qu'un seul Dieu qui a fait le monde de rien (1). Il réfute avec une grande vivacité Hermogene, qui avoit avancé que la matiere étoit eternelle (2); il prétend que c'est admettre deux Dieux (3).

apud homines, possibilia sunt apud Deum: quoniam quidem homines de nihilo non possunt aliquid facere, sed de materiâ subjacenti; Deus autem quàm homines hoc primo melior, eo quòd materiam fabricationis suæ, cùm non esset, adinvenit.

(1) TERTULLIANUS, de Præscrip. Fidei, cap. 12. p. 206. *Regula autem est fidei, ut jam hinc quid defendamus profiteamur, illa scilicet, quâ creditur unum omninò Deum esse, nec alium præter mundi conditorem, qui universa de nihilo produxerit per verbum suum omninò demissum.*

(2) Cap. 1. pag. 233. *Imò totum, quod est Deus, aufert, nolens illum ex nihilo universa fecisse: à Christianis enim conversus ad Philosophos, de Ecclesiâ in Academiam & Porticum, indè sumpsit à Stoïcis materiam cum Domino ponere, quæ ipsa semper fuerit, neque nata, neque facta, nec initium habens omninò, nec finem, ex quâ Dominus omnia postèà fecerit.*

(3) Cap. 4. pag. 235. *Ità Hermogenes duos Deos infert: materiam parem Deo infert; Deum autem unum esse oportet, quia quod summum sit Deus, & summum autem non erit, nisi quod unicum fuerit: unicum au-*

Selon Origene, le ſentiment qui admettoit l'éternité de la matiere, diviſe les Payens d'avec les Chré-

tem eſſe non poterit, cui aliquid adæquabitur; adæquabitur autem Deo materia, cùm æterna cenſetur.

Cap. 5. *Sed Deus, Deus eſt; materia, materia eſt: quaſi diverſitas nominum comparationi reſiſtat, ſi ſtatus idem vindicetur. Sit & natura diverſa, ſit & forma non eadem, dummodò ipſius ſtatûs una ſit ratio, innatus Deus an non, & innata materia, ſemper Deus an non, ſemper & materia, ambo ſine initio, ambo ſine fine, ambo etiam autores univerſitatis, tam qui fecit, quàm de quâ fecit. Neque enim poteſt non & materia auctrix omnium deputari, de quâ univerſitas conſiſtit. Quomodò reſpondebit, non ſtatim materiam comparari Deo, ſi quid Dei habeat, quia non totum habendo, non concurrat in plenitudinem comparationis? Quid Deo reliquit amplius, ut non totum Dei materia dediſſe videatur, vel quâ inquit, & ſic habente materiâ, ſalva ſit Deo autoritas, & ſubſtantia, quâ ſolus & primus auctor eſt, & Dominus omnium cenſeatur. Veritas ſic autem unum Deum exigit, defendendo, ut ſolius ſit quidquid ipſius eſt: ità enim ipſius erit, ſi fuerit ſolius, & ex hoc alius Deus non poſſit admitti, dum nemini licet habere de Deo aliquid. Ergò, inquit, nec nos habemus Dei aliquid: imò & habemus, & habebimus; ſed ab ipſo, non à nobis. Nam & Dei erimus, ſi meruerimus illi eſſe, de quibus prædicavit: ego dixi, vos dii eſtis; &, Deus*

tiens (1). Il veut qu'avant toutes choſes l'on croie qu'il y a un Dieu qui a tout fait de rien (2) : il traite

ſtetit in Eccleſiâ Deorum ; ſed ex gratiâ ipſius, non ex noſtrâ pietate, quia ipſe eſt ſolus, qui Deos faciat.

Cap. 6. *Ergò quidem Deus conteſtabitur, Deus & juravit nonnunquam per ſemetipſum, quòd alius non ſit qualis ipſe : ſed mendacem eum faciet Hermogenes ; erit enim & materia qualis Deus, infecta, innata, initium non habens, nec finem. Dicet Deus : ego primus ; & quomodò primus, cui materia coætanea ? Et inter coætaneos autem & contemporales ordo non eſt. Aut & materia prima eſt. Extendi, inquit, Cœlum ſolus : at quin non ſolus ; cum eâ enim extendit, de quâ extendit. Cùm proponit ſalvo Dei ſtatu fuiſſe materiam, vide ne ei reddatur à nobis proindè ſalvo ſtatu materia fuiſſe Deum, communi tamen ſtatu amborum.*

Cap. 7. *Si minorem, & inferiorem materiam Deo, & idcircò diverſam ab eo, & idcircò incomparabilem illi contendit, ut majori & ſuperiori, præſcribo non capere ullam diminutionem & humiliationem, quod ſit æternum & innatum, quia & hoc Deum faciat tantum, quantus eſt, nullo minorem, neque ſubjectiorem, imò omnibus majorem & ſublimiorem.*

(1) ORIG. Homel. 14. ſur le 26. chap. de la Genèſe, pag. 27. *Diſſident verò à nobis, cùm Deo dicunt materiam eſſe coæternam.*

(2) Comment. in Joann. t. 33. Edit. Huet. t. 2. p. 397. Ἐκ τῶ μὴ ὄντος εἰς τὸ εἶναι. Voyez auſſi tom. 1. pag. 1.

d'impiété (1) l'erreur opposée à cette vérité; & après l'avoir réfutée par l'autorité du second Livre des Machabées, & par celle du Pasteur d'Hermas, il se sert encore du témoignage du Psalmiste, dont voici les paroles: » Il a dit, & tout a été fait; il a or» donné, & tout a été créé (2). « Methodius dans son Livre du Libre arbitre (a) & Zenon de Vérone prétendent que c'est admettre (3) deux

(a) P. 356. & 357.

(1) PERI-ARCHON, l. 2. c. 1. p. 453. *Nescio quomodò tanti ac tales viri ingenitam (materiam,) id est, non ab ipso Deo factam conditore omnium putaverunt; sed fortuitam quandam ejus naturam virtutemque dixerant: & miror quomodò isti culpent eos, qui vel opificem Deum, vel providentiam hujus universitatis negant, & impiè eos sentire arguunt, quòd tantum mundi opus arbitrentur sine opifice vel provisore constare, cùm ipsi quoque similem culpam impietatis incurrant, ingenitam dicentes esse materiam, Deoque ingenito coætaneam.*

(2) *Nam quod ait, qui ipse dixit & facta sunt, videtur ostendere substantiam dici eorum, quæ sunt: quod verò ait, mandavit & creata sunt, de qualitatibus dictum esse videtur, quibus substantia ipsa formata est.*

(3) ZENO VERONENSIS, Tract. 11. de Gen. p. 139. *Igitur si, ut volunt, Deus materiam, quâ usus est, non fecit, sed æterna sit, ut ipse est, duo sunt ergò principia,*

principes, que de soutenir que Dieu n'a point fait la matiere. Minutius Felix assûre que c'est un attribut de la Divinité, de n'avoir ni commencement ni fin (1). L'Auteur du Dialogue contre les Marcionites qui a été attribué à Origene, a réfuté au long l'éternité de la matiere, sentiment qui avoit été adopté par les Marcionites. Denys d'Alexandrie & Maxime, dont les paroles sont rapportées dans le septiéme Livre de la Préparation Evangélique d'Eusebe (*a*), traitent au long cette question, & prouvent que la matiere ne peut pas être éternelle. Maxime avoit examiné cette question dans un Livre séparé. S. Ephrem suppose que tout ce qui n'est point immuable, ne peut pas être éternel (2).

(*a*) N. 19. & 22.

Saint Athanase réfute les Philosophes (*b*) qui enseignoient que le monde avoit été fait d'une matiere préexistante; il soutient que ce sentiment fait injure à la Divinité, & qu'il est contraire aux principes de la Re-

(*b*) *De Incarnat. Verbi Dei, t.* 1. *p.* 48. & 49.

(1) MINUCIUS FELIX, c. 23. *Moritur omne, quod nascitur : divinum autem id est, quod nec ortum habet, nec occasum.*

(2) EPHREM, pag. 468. *Quomodò ergò æternum esse potest, quod est mutabile ?*

ligion chrétienne. S. Jean Chrisostome appelle (*a*) cette erreur la derniere folie ; il prétend que pour détruire ce que les Manichéens, Marcion & Valentin, ces ennemis de la vérité, avoient dit sur l'éternité de la matiere, le premier chapitre de la Genèse suffisoit. La Foi chrétienne nous oblige à confesser, selon S. Epiphane (*b*), que tout ce qui existe, excepté la Sainte Trinité, a été tiré du néant. Philastre (1) met au rang des héréſies le ſentiment de l'éternité de la matiere. S. Jérôme prétend qu'il a été réfuté par S. Paul dans l'Epitre aux Ephésiens (2). S. Auguſtin assûre qu'on ne peut le ſoute-

(*a*) *Hom. 3 ſur la Genèſe, t. 2. p. 12. 14. & 20.*

(*b*) *Héréſie 34. pag. 257. n. 21.*

(1) PHILASTER, de Hæreſ. *Quæ eſt vanitas Galatarum Seleuci & Hermiæ hæreticorum, qui cùm volunt Deum eſſe corporeum, Hylen etiam, id eſt materiam mundi, coæternam eſſe cum Deo aſſerunt ; & materiam quidem elementorum, quæ eſt ſine animâ irrationabilis, ſcilicet quæ facta eſt à Deo Patre per Filium ex nihilo, ut poſſit eſſe, quæ antè non erat, non ità accipiunt ?*

(2) HIERONYMUS, t. 4. p. 325. *Volens itaque Paulus oſtendere, quòd Deus univerſa ſit machinatus ex nihilo, non conditionem, non creaturam atque facturam, ſed καταβολὴν id eſt initium fundamenti ad Deum retulit ; ut non juxta Manichæum, & cæteras hæreſes,*

nir ſans donner atteinte à la Toute-Puiſſance divine (1), & que la Religion Chrétienne & la raiſon détruiſent cette erreur (2).

Enfin ſi l'on veut avoir une chaîne ſuivie de tradition ſur cette matiere, on peut voir Zacharie de Mytilene, Lactance, le Diſcours de Conſtantin

quæ factorem & materiam ponunt, aliquid undè creatura facta ſint anteceſſerit creaturas, ſed omnia ex nihilo ſubſtiterint.

(1) AUGUSTINUS, de Gen. cont. Manich. l. 1. c. 6. t. 1. p. 649. *Et ideò Deus rectiſſimè creditur omnia de nihilo feciſſe, quia etiamſi omnia formata de iſtâ materiâ facta ſunt, hæc ipſa materia tamen de omninò nihilo facta eſt: non enim debemus eſſe ſimiles iſtis, qui omnipotentem Deum non credunt aliquid de nihilo facere potuiſſe, cùm conſiderant fabros, & quoſlibet opifices, non poſſe aliquid fabricare, niſi habuerint undè fabricent.*

(2) AUGUST. de Gen. ad Litter. l. 1. c. 14. t. 3. p. 126. *Hæc enim conſideratio ſucceſſit, quoniam manifeſtum eſt, omne mutabile ex aliquâ informitate formari; ſimulque & illud Catholica fides præſcribit, & certiſſima ratio docet, nullarum naturarum materiam eſſe potuiſſe, niſi ab omnium rerum formatarum, ſed etiam formabilium, inchoatore Deo atque Creatore.... Non itaque dubitandum eſt, ità eſſe utcunque iſtam informem materiam prope nihil, ut non ſit facta, niſi à Deo, & rebus, quæ de illâ facta ſunt, ſimul concreata ſit.*

à l'assemblée des Saints, Saint Hilaire, Saint Basile, Saint Grégoire de Nysse, S. Ambroise, Orose, Théodoret, Pierre Chrisologue, S. Maxime, Elie de Crete, Pisidas, Arnoldus, le Concile de Latran; & l'on sera persuadé que le sentiment de l'éternité de la matiere a toujours été condamné dans l'Eglise (1).

Au reste de fort sçavans hommes, & que l'on ne peut soupçonner d'avoir eu de mauvaises intentions, se

(1) ZACHARIE DE MYTILENE, Disputatio contra Philosophos de Mundi opificio, p. 352. Bibliotheque des Peres, t. 11. Lactance, l. 2. c. 9. de Origine Erroris. Constantini Oratio, cap. 11. p. 582. Hilarii Fragmenta, p. 1294. Basilius, Homiliâ secundâ sur l'Hexameron, tom. 1. p. 18. Grégoire de Nysse, de Mundi opificio, cap. 24. tom. 1. p. 107. Ambrosius, Hexameron, lib. 1. c. 1. Orose, dans S. Augustin, tom. 8. p. 608. Théodoret, sur la Genèse, t. 1. p. 6. Hæret. fabul. l. 1. p. 207. Pierre Chrisologue, serm. 94. p. 289. Maxime, cap. 6. tom. 1. p. 462. & sur le 2. chap. de Denys l'Aréopagite, dans S. Denys, t. 1. p. 30. Elie de Crete, sur la premiere Oraison de S. Grégoire de Nazianze, dans S. Grégoire, tom. 2. p. 73. Pisidæ mundi opificium, Bib. Patrum, tom. 14. pag. 415. Arnoldus Bonæ-Vallis, de opificio sex dierum, p. 94. Concile, tom. 11. p. 142. Decretales, t. 1. p. 7.

ſont imaginé que cette erreur ne détruiſoit cependant point, ni la Religion, ni la vertu : voici ce que dit ſur ce ſujet M. de Beauſobre, dans ſa ſçavante Hiſtoire du Manichéiſme (*a*).

(*a*) *L. 5. c. 6. t 2. pag.* 244.

Un ſçavant moderne (*b*) qui a formé la généreuſe & l'édifiante entrepriſe de juſtifier d'athéiſme quantité de grands hommes, en a auſſi juſtifié Platon ; un habile Profeſſeur en Droit dans l'Univerſité de Hall (*c*) lui a répondu, & a prétendu convaincre Platon d'athéiſme. Il y a dans cette réfutation plus de hauteur que de force ; mais dans la réplique qu'on lui a faite, il y a autant de force que de modeſtie & de modération. C'eſt-là où le ſçavant Auteur a été obligé de montrer, que l'opinion de l'éternité de la matiére ne détruit point la religion ni la vertu. Platon, dit-il, a crû l'éternité de la matiere ; mais à la vûe de l'ordre qui regne dans l'univers, il a conclû qu'il devoit y avoir une cauſe éternelle & très-ſage qui lui eût donné la forme qu'il a : il a aſſuré que cette cauſe ne s'eſt portée à orner & à embellir la matiere, que par le ſeul motif de ſa bonté ; il a donc reconnu une cauſe premiere très-ſage & très-bonne ;

(*b*) *Zimmeiman.*

(*c*) *Gundling.*

mais il a reconnu en même tems une matiere éternelle, incapable de se donner par elle-même la forme qu'elle a reçûe du Créateur : il a reconnu que le bel ordre de l'univers ne pouvoit être attribué qu'à Dieu. Cela fait voir suffisamment que l'opinion de l'éternité de la matiere n'a point empêché Platon de croire un Dieu, & de lui attribuer les plus excellentes vertus. Nous croyons que Dieu a fait le monde de rien, & nous avons raison ; mais quand nous voulons montrer comment cette masse immense d'êtres sensibles est sortie du néant, comment la seule volonté d'un Etre intelligent, tout infini qu'il est, a pû l'en tirer, quelle liaison nécessaire il y a entre un acte de la volonté de Dieu & la production & l'arrangement de la matiére, ce n'est plus que mystere & qu'obscurité impénétrable. Je conclurai donc avec ce sçavant moderne, dit M. de Beausobre, que l'éternité de la matiere est une erreur, & même une erreur grossiere ; mais j'ajouterai avec lui, que séparée des conséquences que nos Philosophes en tirent, & que les hérétiques en ont tirées & adoptées, elle ne detruit point la Religion.

III. Les Philoſophes les plus ſenſés ont bien vû, qu'un ouvrage auſſi parfait que le monde ne pouvoit être que l'effet de la ſageſſe d'un Etre tout-puiſſant. C'eſt Anaxagore qui paſſe pour avoir le premier avancé ce ſentiment. » Tout étoit en confuſion, » diſoit-il, lorſque l'eſprit vint mettre toutes les choſes en ordre (1). » Il fut appellé à cauſe de cela l'*Eſprit*. Quelques-uns ont prétendu que c'étoit lui qui le premier avoit écrit ſur la nature ; d'autres (*a*) croient que c'eſt Alcmœon de Crotone. C'étoit dans le ſyſtême de Thalès qu'Anaxagore avoit puiſé ſa doctrine : car ce chef de la ſecte Ionique ayant été interrogé ſur ce qu'il y avoit de plus beau, répondit que c'étoit (2) le monde, parce qu'il étoit l'ouvrage de Dieu ; ce qui eſt confirmé par ce qu'on lit dans le premier Livre de la nature des Dieux (*b*) que Thalès de Milet qui le premier avoit examiné ces queſtions, avoit dit que l'eau eſt le principe de toutes cho-

III. Des Philoſophes qui ont crû que Dieu avoit arrangé le monde.

(*a*) *Clem. Alex. Stromat. l. 1. p. 308. Théodoret, Therap. ſerm. 1. p. 46.*

(*b*) *Liv. 1. n. 10.*

(1) DIOG. LAERCE, l. 2. ſeg. 6. πάντα χρήματα ἦν ὁμοῦ, εἶτα νοῦς ἐλθὼν αὐτὰ διεκόσμησε. Voyez les notes.

(2) DIOG. LAERCE, lib. 2. ſeg. 35. τίμιον γὰρ θεοῦ.

ſes, & que Dieu eſt l'intelligence par qui tout eſt formé de l'eau.

Bien avant Thalès & Anaxagore, l'auteur des vers attribués à Orphée & rapportés par pluſieurs Anciens, entr'autres par Ariſtote (1), & par Apulée (2), s'étoit exprimé très-orthodoxement, en aſſurant que Dieu avoit fait tout ce qui exiſtoit : ainſi l'on ne peut juſtifier Sidonius Apollinaris, d'avoir écrit que c'étoit Arceſilas (3) qui le premier avoit dit que Dieu avoit fait le monde.

Platon a aſſuré que Dieu préférant l'ordre au déſordre, avoit arrangé la matiére dans l'état où nous la voyons préſentement (4). Il dit dans ſon Timée, qu'après que Dieu eut vû l'uni-

(1) ARIST. de Mundo c. 7. t. 1. p. 615. Διὸς δὲ ἐκ πάντα τετύχθαι.

(2) APULEIUS, de Mundo, p. 733. *Sunt ex Jove cuncta.*

(3) SIDONIUS APOLLIN. dans Sirmond, t. 1. pag. 1255. carm. 15.

Poſt hos Arceſilas divinâ mente patratam
Conjicit hanc molem, confectam partibus illis,
Quas atomos vocat ipſe leves.

(4) DIOG. LAERCE, l. 3. ſeg. 69. ἀτάκτως δέ ποτε αὐτὴν κινουμένην, ὑπὸ τοῦ Θεοῦ φησὶν εἰς ἕνα συναχθῆναι τόπον, τάξιν ἀταξίας κρείττονα ἡγησαμένου.

vers qu'il avoit arrangé, se mouvoit & ressembler presque en tout aux Dieux immortels, il en fut ravi de joie, & que voulant le rendre plus conforme à son idée éternelle, il prit l'expédient de faire le tems, qui est comme une mouvante image de l'éternité, & qui ne subsistoit pas avant le monde.

Les Platoniciens suivoient le sentiment de leur maître (1). Les Stoïciens soutenoient aussi que Dieu étoit l'auteur de l'arrangement du monde (2); ce qui a fait dire au Poëte Mani-

PLATONIS Politicus, t. 2. p. 273. Διὸ δὴ καὶ τότ' ἤδη Θεὸς ὁ κοσμήσας αὐτὸν.

Timæus PLATONIS, t. 3. p. 53. ὅυλω δὲ τότε πεφυκότα ταῦτα πρῶτον διεσχηματίσατο εἴδεσι καὶ ἀριθμοῖς. τὸ δὲ ἦ δυνατὸν ὡς κάλλιστά τε καὶ ἄριστα ἐξ οὐχ ὅυτως ἐχόντων, τὸν Θεὸν αὐτὰ ξυνιστάναι.

CICERO, Acad. Quæst. lib. 4. n. 37. *Plato ex materiâ in se omnia recipiente mundum esse factum censet à Deo sempiternum.*

(1) ARISTIDE, tom. 1. p. 5. Plotin. Voyez Théodoret, Thérapeut. serm. 6. t. 4. p. 573. Alcinous, c. 10. Proclus, sur la Théologie de Platon, lib. 5. cap. 20.

(2) LAERCE, l. 7. seg. 137. Δημιουργὸ τῆς διακόσμησεος.

Voyez aussi Philon, *Quòd mundus sit incorruptibilis*, pag. 940. Simplicius, sur Epictete, pag. 233.

lius (1) : » peut-on s'imaginer qu'un » si grand ouvrage soit l'effet du ha- » zard, & n'ait point Dieu pour prin- » cipe? « Seneque (2) expliquant le sentiment de Platon & l'approuvant, s'exprime ainsi : » C'est Dieu qui a fait » le monde : il l'a tiré de la matiere, » il l'a formé sur ses idées ; & c'est pour » exercer sa bonté qu'il a fait ce grand ouvrage. « Petosiris & Necepso, Théologiens Egyptiens, avoient embrassé cette doctrine (a), que le Poëte Ovide a si bien exposée dans ses Métamorphoses (3).

(a) *Julius Firmicus Maternus, l. 4. p. 46.*

(1) MANILIUS, l. 1. vers 492.

Quis credat tantas operum sine numine moles
Ex minimis cæcoque creatum fœdere mundum?

(2) SENECA, Epist. 65. *Hæc omnia quoque, ut ait Plato, habet mundus. Faciens hic Deus est : ex quo fit hæc materia est ; forma est hæc habitus & ordo mundi, quem videmus, exemplar scilicet, ad quod Deus hanc magnitudinem operis pulcherrimi fecit : propositum propter quod fecit. Quæris quid sit propositum Deo? Bonitas. Ità certè Plato ait : qua Deo faciendi mundum causa fuit? Bonus est ; bono nulla cujusquam boni invidia est.*

(3) *Ante mare, & tellus, & quod tegit omnia Cœlum,*
Unus erat toto natura vultus in orbe,
Quem dixere chaos, rudis indigestaque moles.

Les anciens Toſcans avoient à ce ſujet des idées ſingulieres, ſi l'on peut compter ſur l'autenticité d'un Auteur anonyme cité par Suidas (*a*). Il dit que Dieu, Auteur de l'univers, devoit employer douze mille ans dans toutes ſes créations; que pendant les premiers mille ans il avoit fait les Cieux & la Terre, enſuite le Firmament que nous voyons, puis la Mer & toutes les Eaux qui ſont ſur la Terre, après cela le Soleil, la Lune & les Etoiles, puis les volatiles, les Poiſſons, les reptiles & les animaux à quatre pieds, enſuite l'homme; employant mille ans à chacun de ces différens ouvra-

(*a*) *Suidas, au mot* Tirrheni. *Voy. auſſi l'Hiſt. univerſ. des Angl. t.* 1. *p.* 52.

Hanc Deus, & melior litem natura diremit:
Nam Cœlo terras, & terris abſcidit undas,
Et liquidum ſpiſſo ſecrevit ab aëre Cœlum.
Quæ poſtquam exolvit, cæcoque exemit acervo,
Diſſociata locis concordi pace ligavit.
Ignea convexi vis & ſine pondere Cœli
Emicuit, ſummâque locum ſibi legit in arce:
Proximus eſt aër illi levitate, locoque;
Denſior his tellus elementaque grandia texit,
Et preſſa eſt gravitate ſui: circumfluus humor
Ultima poſſedit, ſolidumque coercuit orbem.
Sic ubi diſpoſitam, quiſquis fuit ille Deorum,
Congeriem ſecuit, ſectamque in membra redegit.....

ges : par où il paroît que, ſuivant eux, ſix mille ans ſe ſont écoulés avant la formation de l'homme, & que le genre humain doit ſubſiſter pendant les ſix mille autres, tout le tems que l'univers durera étant renfermé dans l'eſpace de douze mille ans.

Ce ne ſeroit pas ſans quelque fondement que l'on ſoupçonneroit, que ceux qui ont répandu ces opinions chez les Toſcans, avoient eu quelque idée de la Coſmogonie de Moyſe. L'Empereur Julien convenoit que de ſon tems tout le monde croyoit que Dieu avoit fait le monde (1). Les Indiens étoient auſſi perſuadés de cette vérité & la croient encore (*a*). Pluſieurs des peuples avec leſquels nous n'avons commerce que depuis quelques ſiécles, comme ceux qui habitent le Monomotapa, Calicut, Ceilan, admettent un Dieu qui a arrangé le Ciel & la Terre (*b*).

Les Philoſophes qui n'ont pû ſe réſoudre à admettre un Dieu auteur du monde, ſe ſont imaginé qu'il avoit ſubſiſté de toute éternité tel que nous le voyons préſentement. » Le ſenti-

(*a*) *Philoſtrate, Vie d'Apollon. l. 8. c. 7. ſ. 7. Hiſt. du Chriſt. des Ind. p. 453.*

(*b*) *Voyag. de Caerden, dans les Voyages des Holl. t. 3. p. 627. & 680. Ribeyro.*

(1) Dans S. Cyrille, l. 4. p. 125. οἱ γὰρ ἡμέτεροί φασι τὸν δημιουργὸν μὲν ἀπάντων εἶναι.

ment

„ ment de ceux qui croient que le
„ genre humain a toujours subsisté,
„ dit Censorinus (1), a pour auteurs
„ Pithagore, Ocellus Lucanus, Ar-
„ chitas de Tarente, & presque tous
„ les Pithagoriciens. Platon, Xeno-
„ crate, Dicearque & les Philosophes
„ de l'ancienne Académie ne paroiſ-
„ sent pas avoir pensé autrement. C'est
„ aussi l'opinion d'Aristote, de Théo-
„ phraste, & de plusieurs illustres Pé-
„ ripatéticiens; & ils donnent pour

(1) CENSORINUS, de Die natali, c. 2. *Sed prior illa sententia, quâ semper humanum genus fuisse creditur, auctores habet Pithagoram Samium, & Ocellum Lucanum, & Architam Tarentinum, omnesque adeò Pithagoricos. Sed & Plato Atheniensis, & Xenocrates, & Dicaarchus Messenius, itemque antiquæ Academiæ Philosophi, non aliud videntur opinati. Aristoteles quoque Stagirites, & Theophrastus, multique præterea non ignobiles Peripatetici idem scripserunt; ejusque rei exempla dicunt, quòd negent omninò posse reperiri, avesne ante ova generata sint, cùm & ovum sine ave, & avis sine ovo gigni non possit. Itaque & omnium, quæ in sempiterno isto mundo semper fuerunt, futuraque sunt, aiunt principium fuisse nullum; sed orbem esse quendam generantium nascentiumque, in quo unius cujusque geniti initium simul & finis esse videatur.*

» preuve, qu'il eſt impoſſible de ſça-
» voir ſi les oiſeaux ſont avant les
» œufs, puiſqu'on n'a jamais vû d'œuf
» ſans oiſeau & d'oiſeau né ſans œuf:
» d'où ils concluent, que le monde
» eſt éternel & ſans principe. «

Ce paſſage mérite quelque réflexion. Le ſentiment de Pithagore eſt rapporté différemment chez les Anciens. Varron penſoit comme Cenſorin, que Pithagore avoit ſoutenu qu'il y avoit toujours eu des hommes, qui ne devoient leur origine à aucun principe; c'eſt-à-dire que le monde étoit éternel (1).

(a) *De Plac. Phil. l. 2. c. 4. V. auſſi c. 6. trad. d'Amiot.*

Plutarque prétend (a) au contraire que Pithagore avoit enſeigné que Dieu avoit fait le monde. » Pithagoras & Platon tiennent, dit-
» il, que le monde a été engendré de
» Dieu, & qu'il eſt corruptible quant

(1) VARRO, de Re ruſticâ, l. 1. c. 1. *Igitur, inquam, & homines, & pecua, cùm ſemper fuiſſe ſit neceſſe naturâ. Sive enim aliquod fuit principium generandi animalium, ut putavit Thales Mileſius, & Zeno Cittieus; ſive contrà principium horum extitit nullum, ut credidit Pithagoras Samius, & Ariſtoteles Stagirites, neceſſe eſt humana vitæ à ſummâ memoriâ gradatim deſcendiſſe ad hanc ætatem, ut ſcribit Dicæarchus.*

» à sa nature, d'autant qu'il est sen-
» sible, comme étant corporel; mais
» toutefois qu'il ne périra ni ne se
» corrompra point, pour la Provi-
» dence divine qui le conserve & con-
» tient. « Lactance pensoit de même que Plutarque, puisqu'il assure que les Pithagoriciens, les Stoïciens, les Péripatéticiens croyoient que le monde étoit l'ouvrage de Dieu (1).

Le sentiment d'Ocellus Lucanus à été si bien traité par M. Clarke, que nous ne pouvons mieux faire que de le copier. » Ocellus Lucanus, dit-
» il (*a*), un des plus anciens défen-
» seurs de l'éternité du monde, que
» M. Blount fait aller de pair avec
» Moyse pour son antiquité (2), Ocel-

(*a*) *De l'Existence de Dieu, &c.* 4.

(1) LACTANTIUS, lib. 2. *de Origine erroris*, cap. 9. *Nam divinâ Providentiâ effectum esse mundum, ut taceam de Trismegisto, qui hoc prædicat, taceam de carminibus Sibyllarum, quæ idem nuntiant, taceam de Prophetis, qui opus mundi ac opificium Dei uno spiritu ac pari voce testantur, etiam inter Philosophos penè universos convenit; id enim Pithagoræi, Stoïci, Peripatetici, qui sunt principes omnis disciplinæ.*

(2) On a retranché *& pour son autorité.* Il est étonnant que le Docteur Clarke n'ait pas relevé une si grande absurdité.

» lus Lucanus, dis-je, s'exprime, il
» est vrai, en certains endroits, com-
» me auroit pû faire un homme qui
» auroit crû que le monde maté-
» riel existe par lui-même : car il dit
» qu'il ne peut ni être engendré, ni
» se corrompre ; qu'il n'a ni com-
» mencement ni fin ; qu'il est éternel
» par lui-même, parfait & perma-
» nent à jamais. Il a ajoûté enfin, que
» la forme & les parties de l'univers
» doivent nécessairement être éter-
» nelles, aussi-bien que sa substance
» & sa matiere ; mais quand il vient
» à produire les raisons qu'il a eues
» d'embrasser cette opinion, elles sont
» si pitoyables & si ridicules, qu'il
» n'y a point d'athée dans ce siécle qui
» n'eût honte de les proposer sérieu-
» sement. Qui ne riroit, par exem-
» ple, de lui entendre prouver que le
» monde doit être éternel, sans com-
» mencement ni fin, par cette raison,
» qu'il est d'une figure sphérique, que
» son mouvement est circulaire, &
» que le cercle n'a ni commencement
» ni fin ? Il s'attache aussi à prouver
» des choses que personne n'a jamais
» contestées ; il prouve, par exemple,
» que quelque chose à dû être de toute

» éternité, parce qu'il eſt impoſſible
» que tout ce qui exiſte ſoit ſorti du
» néant, ou tombe dans le néant. Il
» ajoûte que le monde eſt éternel,
» parce qu'il y a de la contradiction
» à dire que l'univers a eu un com-
» mencement, puiſque s'il avoit eu
» un commencement, quelque autre
» choſe le lui auroit donné; ce qui eſt
» impoſſible, puiſque qui dit l'uni-
» vers, dit tout, n'y ayant rien au-
» delà. Tout ce qu'il dit dans ſon Livre
» ſe réduit à ce ſeul argument; de
» ſorte que tout ce qu'il prouve réelle-
» ment n'eſt autre choſe que ceci:
» c'eſt qu'il doit néceſſairement y
» avoir dans l'univers un Etre éter-
» nel; mais il ne prouve pas que la
» matiere ſoit exiſtante par elle-même.
» Il eſt vrai qu'il a avancé que l'ordre
» & les parties de l'univers ſont né-
» ceſſaires d'une néceſſité abſolue;
» mais ce qu'il dit là-deſſus eſt tout
» à fait ridicule, & ne prouve abſo-
» lument rien. Outre cela on trouve
» dans ce même Livre, auſſi-bien que
» dans quelques autres fragmens que
» nous avons de cet Auteur, des en-
» droits où il eſt obligé de reconnoitre
» que toutes les choſes de ce monde,

» quelqu'éternelles & néceſſaires qu'on
» les imagine, ſont pourtant la pro-
» duction d'un Eſprit éternel & intel-
» ligent; que c'eſt aux perfections de
» cette intelligence que le monde doit
» ſa beauté & ſon harmonie; & que
» c'eſt de-là en particulier que vien-
» nent les organes des ſens, les fa-
» cultés & les appétits de l'homme,
» toutes choſes qui ont leur deſſein,
» & qui ſe rapportent viſiblement à
» une fin (1). «

Platon dans ſes Loix ſe ſert d'expreſſions, qui feroient croire qu'il ne penſoit pas qu'il fût impoſſible que le Genre humain eût exiſté de tout tems (2); mais il convient ailleurs que l'homme eſt l'ouvrage le plus parfait de la Divinité (3): il ſuppoſe claire-

(1) OCELLUS LUCANUS. συνέχει τὸν κόσμον Ἁρμονία. Τὰς δυνάμεις καὶ τὰς ὀρέξεις ἀπὸ Θεοῦ δεδομένας ἀνθρώποις οὐχ ἡδονῆς ἕνεκα δεδόσθαι συμβέβηκεν.

(2) PLATO, de Legib. l. 6. p. 781. ἐὺ γὰρ δὴ τόγε τοσοῦτον χρὴ πάνυ ἄνδρα ξυννοεῖν, ὡς ἡ τῶν ἀνθρώπων γένεσις ἦ τὸ παράπαν ἀρχὴν ἠδημίαν ἔλαχεν, οὐδ' ἔξει ποτέ γε τελευτήν, ἀλλ' ἦν τε ἀεὶ καὶ ἔσαι πάντως.

(3) PLATO, de Legib. p. 803. ἄνθρωπον δὲ (ὅπερ ἔπομεν ἔμπροσθεν) Θεοῦ τι παίγνιον εἶναι μεμηχανημένον. καὶ ὄντως τοῦτο τὸ βέλτιστον γεγονέναι.

ment dans le Timée (*a*), que le monde a été fait par un Etre sage & intelligent. Il semble cependant, comme le remarque M. Clarke, qu'il a renvoyé l'époque de la formation du monde à un tems indéfini, lorsqu'il dit dans son Timée, que le monde doit être nécessairement une ressemblance éternelle de l'idée éternelle. Quoi qu'il en soit, ceux de ses Disciples qui sont venus après lui, ont prétendu que par la création du monde il ne falloit pas entendre une création arrivée dans le tems, mais une création faite de toute éternité. Platon a voulu dire, selon eux, que Dieu n'est pas avant le monde d'une priorité de tems, mais seulement d'une priorité de nature. C'est le tour qu'ils ont donné à sa pensée, & le sens qu'ils ont crû devoir assigner à ses paroles. Ils ont supposé que la volonté de Dieu & le pouvoir qu'il a d'agir étant nécessairement de toute éternité, aussi-bien que son essence, les effets de cette volonté & de cette puissance doivent avoir été aussi de toute éternité ; de la même maniere que la lumiere doit être conçue co-éternelle au Soleil, l'ombre à l'interposition du corps opaque, si

(*a*) *Timée*, p. 63. *Voyez aussi de Repub. l.* 10.

les causes de ces effets étoient éternelles (1).

Les Epicuriens supposoient que Platon avoit enseigné que Dieu avoit fait le monde ; & ils le lui reprochoient comme une absurdité. „ De quels yeux „ en effet, dit Velleïus (2), votre Pla„ ton a-t-il pû voir la structure d'un si „ grand ouvrage, pour nous soutenir „ qu'un Dieu en soit l'auteur ? De „ quelles machines, de quels ouvriers „ son Dieu s'est-il servi pour élever „ ce superbe édifice ? L'air, le feu, „ l'eau, la terre, comment ont-ils pû

(1) APULEIUS, de Somno Scip. lib. 2. *Sed mundum quidem fuisse semper Philosophiæ autor est, conditore quidem Deo, sed non ex tempore si quidem tempus ante mundum esse non potuit, cùm nihil aliud tempora, nisi cursus solis, efficiat.*

(2) CICERO, de Nat. Deor. l. 1. n. 8. *Quibus enim oculis intueri potuit vester Plato fabricam illam tanti operis, quâ constructi à Deo, atque ædificari mundum facit ? quæ molitio, quæ ferramenta, qui vectes, quæ machinæ, qui ministri tanti muneris fuerunt ? Quemadmodum autem obedire & parere voluntati architecti aër, ignis, aqua, terra potuerunt ? Sed illa palmaris quidem, quod qui non modò natum mundum introduxerit, sed etiam manu penè factum, is eum dixerit fore sempiternum.*

» ſe rendre ſouples & dociles au gré » de l'Architecte ? Ce que je trouve » de plus merveilleux, c'eſt de nous » donner le monde pour éternel, « après nous avoir dit qu'il a été pro- » duit & preſque fait à la main. «

Ariſtote a examiné dans le dixiéme chapitre du Livre du Ciel, l'origine du monde (1) : il y prétend que c'eſt une contradiction, de ſoutenir qu'il a été fait & qu'il ſoit éternel ; c'étoit pour réfuter Platon : il y ſoutient que tout ce qui eſt fait eſt ſujet à corruption, & que puiſque le monde eſt incorruptible, il ne doit point avoir de principe ; ce qui ne peut pas ſe concilier avec ce qu'on lit dans le ſixiéme chapitre du Livre du monde, que tout eſt de Dieu, & a été fait par Dieu, en ſorte qu'il eſt l'auteur & le conſervateur de toutes choſes (2). Par-là ſe confirme l'opinion de Muret, de Sca-

(1) ARIST. de Cœlo, lib 1. c. 10. p. 446. τὸ μὲν ἓν γενέσθαι καὶ ἀΐδιον ὅμως εἶναι φάναι τῶν ἀδυνάτων.

Pag. 447. ἅπαντα γὰρ τὰ γιγνόμενα καὶ φθειρόμενα φαίνεται.

(2) ARIST. de Mundo, c. 6. t. 1. p. 610. ὡς ἐκ Θεοῦ τὰ πάντα καὶ διὰ Θεοῦ ἡμῖν συνέστηκεν.... πατὴρ μὲν γὰρ ὄντως ἁπάντων ἐστὶ καὶ γενέτωρ.

liger, de Casaubon, de Saumaise, d'Heinsius, de Ménage, de Vossius & de plusieurs autres sçavans Critiques, qui ont soutenu que le Livre du monde n'étoit point d'Aristote (*a*).

(*a*) *Voyez Bib. Graca, t. 2. l. 3. c. 6. n. 13. p. 128.*

L'école Eléatique peut être mise au rang de ceux qui croyoient le monde éternel & sans principe; c'étoit le sentiment de Xénophane, de Parménide & de Mélisse (*b*).

(*b*) *Stobée, Ecl. Phys. l. 1. c. 24. p. 44.*

Philon rapporte (*c*) les argumens par lesquels Critolaus, célebre Péripatéticien, vouloit prouver l'éternité du monde; on les trouvera bien foibles. » Si le monde avoit été fait, » disoit-il, la terre auroit été faite: or » si la terre avoit été faite, il y auroit eu un tems où il n'y auroit point » eu d'hommes: il y a eu de tout tems » des hommes; donc le monde est » éternel. «

(*c*) *Quòd mundus sit incorrup. p. 943.*

Les Chaldéens pensoient de même (*d*). Plusieurs Chinois sont aussi dans cette idée (*e*). On n'est pas d'accord sur le sentiment des Siamois: Barros & Schouten prétendent (*f*) qu'ils reconnoissent un Dieu Créateur du Ciel & de la terre; mais le Pere Tachard qui a demeuré long-tems à Siam, dit en propres termes (*g*) que

(*d*) *Diod. l. 11. p. 116.*

(*e*) *Martinius, Hist. Sinic. p. 11.*

(*f*) *Barros, dans Rainaldus, an. 1518. n. 169. Schouten, dans Thevenot, t. 1. p. 33.*

(*g*) *Tachard, Voyage, p. 292.*

les Siamois eſtiment que le Ciel & la terre ſont incréés & éternels, & qu'ils ne comprennent pas que le monde ait jamais commencé, ni qu'il puiſſe jamais finir. Cette contradiction ne peut être levée, qu'en ſuppoſant que les ſentimens ne ſont pas uniformes chez les Siamois.

Il y a eu des Philoſophes qui ſe ſont trompés plus groſſierement ſur l'origine du monde, que ceux qui le croyoient éternel; ce ſont ceux qui penſoient que cet admirable arrangement qui paroît dans toutes les parties de l'univers, étoit l'effet d'un hazard aveugle. C'eſt ce que Démocrite, Epicure & Straton avoient oſé enſeigner : ce dernier s'écartoit dans ſon ſyſtême impie de Démocrite & d'Epicure (*a*) ; tout ce qui exiſte, il ſoutenoit que c'étoit l'ouvrage de la nature, non qu'il le crût un aſſemblage de corps ſemés dans le vuide, les uns rudes, les autres polis, ceux-ci angulaires, ceux-là crochus : il regardoit ce qu'en a dit Démocrite, non pas comme le ſentiment d'un Philoſophe, mais comme les réveries d'un homme qui laiſſe courir ſon imagination. Pour lui, dans le détail où il entroit de

(*a*) *Cicero, Acad. l. 4. n. 38.*

tout ce qui compose l'univers, il vouloit que la formation de tous les Etres, ou qui sont deja, ou qui se produisent, soit une suite des mouvemens & des poids naturels.

Ainsi, comme l'a très-bien observé M. l'Abbé d'Olivet (a), ce qu'Epicure après Démocrite donnoit au hazard, Straton le donnoit à une nécessité aveugle; l'un attribuoit toutes combinaisons à un concours fortuit, & l'autre se bornoit aux loix méchaniques de la pesanteur & du mouvement. Il n'y a donc entre ces deux opinions qu'une différence assez légere, & qui n'empêche pas qu'elles ne se réduisent à l'athéisme le plus grossier.

(a) *Théol. des Philos.*

Chez les Chinois plusieurs, sur-tout dans la Secte des Lettrés, croient que le monde est l'effet du hazard (1).

IV. Si les Payens ont eu des idées de la création.

IV. Il est certain que le plus grand nombre des Philosophes admettoit sans aucune exception, un principe qui prouve qu'ils n'avoient aucune idée de la création : ce principe est, que rien ne se fait de rien. Xéno-

(1) MARTINIUS, Hist. Sinica, lib. 1. p. 11. *Alii, qui sunt è præcipuâ Philosophorum Sectâ, omnia temerè casuque extitisse arbitrantur.*

phane, Parménide, Méliſſe, Zénon, Empédocle, Anaxagore, Ocellus Lucanus, Démocrite, Diogene Apolloniate l'admirent comme inconteſtable (1); Epicure, & après lui Lucrece (2), s'en ſervirent pour prouver l'impoſſibilité de la création. Lucrece entre dans ce ſujet en un grand détail; il rapporte pluſieurs argumens par leſquels il prétend démontrer que rien ne peut être fait de rien.

Sa premiere preuve eſt, que les ſemences ſeroient inutiles, ſi quelque choſe pouvoit être faite de rien (3):

(1) ARISTOTE, *de Xenophane*, tom. 1 pag. 1141. Ocellus Lucanus, p. 511. Laerce, l. 9. ſect. 44. & 57. Ariſt. Phyſ. l. 1. c. 9 t. 1. p. 325 Voyez Gattaker ſur la 4 ſect du 4. Livre de Marc Antonin, & Cudwort, c. 1. ſect. 28.

(2) LUCRECE, l. 1. vers 150.

Principium hinc cujus nobis exordia ſumet,
Nullam rem è nihilo gigni divinitùs unquam.
Quippe ità formido mortales continet omnes,
Quòd multa in Terris fieri Cœloque tuentur,
Quorum operum cauſas nullâ ratione videre
Poſſunt, ac fieri divino numine rentur.
Quas ob res ubi viderimus nihil poſſe creari
De nihilo, tum quod ſequimur jam rectiùs indè
Perſpiciemus, & unde queat res quæque creari,
Et quo quæque modo fiant operâ ſine Divûm.

(3) LUCRECE, l. 1. vers 160.

Nam ſi de nihilo fierent, ex omnibu' rebus

» or, dit-il, nous voyons que tout ce » qui naît a une semence particuliere; » d'ailleurs ce qui naît vient dans un » tems déterminé : les roses ne pa- » roissent qu'au printemps, le bled » dans l'été, le raisin dans l'automne; » ce qui ne seroit pas, si quelque » chose se faisoit de rien. « Après plusieurs autres raisons qui ne sont pas plus décisives, il conclut qu'il faut avouer que rien ne se fait de rien.

Toutes les preuves qu'il emploie, peuvent bien à la vérité faire voir que nous ne voyons point de création dans la nature; que tout ce qui existe a quelque semence pour principe; mais il ne s'ensuit pas que Dieu n'ait point le pouvoir de produire quelque chose de nouveau par sa toute-puissance.

La création paroissoit aussi impos-

Omne genus nasci posset, nil semine egeret.
Vers 181.
Quòd si de nihilo fierent, subitò exorerentur
In certo spatio, atque alienis partibus anni :
Quippe ubi nulla forent primordia, qua genitali
Concilio possent arceri tempore iniquo.
Vers 206.
Nil igitur fieri de nihilo posse fatendum est.

sible que l'anéantissement (1). Ce principe n'étoit pas cependant si généralement reçu, que quelques Philosophes n'eussent entrevû la possibilité de la création. Empédocle réfutoit quelques-uns qui de son tems la soutenoient. » Quant à moi, dit Plu-
» tarque (a), il me semble qu'Empé-
» docle ne remue point en ces lieux la
» façon de proférer & prononcer par
» paroles, ains réalement estre en
» différent de la génération des choses
» qui sont (2), que les uns appellent
» nature; ce qu'il montre manifeste-
» ment par ces vers:

(a) *Adversùs Colotem*, s. 2. p. 1113.

Fols ignorans de loin pas ils ne voient,
Qui pouvoir rien venir en estre croient,
Qui paravant ne fut aucunement,
Ou bien périr du tout entierement.

(1) PERSII Satyra 3. vers 78.

Non ego curo
Esse quod Arcesilas, aerumnosique Solones,
Obstipo capite, & figentes lumine terram,
Murmura cùm secum, & rabiosa silentia reddunt,
Atque exporrecto trutinantur verba labello,
Ægroti veteris meditantes somnia, gigni
De nihilo nihil, in nihilum nil posse reverti:
Hoc est quod palles.

(2) Des choses qui sont. Il y a dans le Grec, περὶ τῶν ἐξ ὄντων γενέσεως.

» Car ces vers-là crient assez hau-
» tement à ceux qui ont des oreilles,
» qu'il ne tollit pas la génération,
» *ains la procréation de rien ;* ni la cor-
» ruption, ains la totale destuction,
» c'est-à-dire réduction à rien. «

Le premier chapitre du Livre d'Aristote touchant Xénophane, Zénon & Gorgias, nous apprend que la création avoit été admise par quelques Philosophes. C'est une grande question de sçavoir si Platon a admis la création. M. de Beausobre parle (*a*) sur ce sujet avec beaucoup d'exactitude.

(*a*) *Hist. des Dogmes de Manich. l. 5. ch. 2. t. 2. p. 176.*

» D'où vient, dit-il, que des Sçavans
» anciens & modernes soutiennent
» avec tant d'assurance, que Platon a
» crû & enseigné la création de la
» matiere ? Il est facile de répondre à
» cette question. Justin Martyr, &
» après lui S. Cyrille d'Alexandrie lui
» ont reproché d'avoir dit, tantôt que
» la matiere a été faite, & tantôt
» qu'elle ne l'a pas été : Plutarque
» qui s'étoit bien apperçu de cette
» contradiction apparente, prétend
» avec raison (*b*) que ce Philosophe
» n'étoit pas un esprit à affirmer les
» deux contraires dans le même sens;
» qu'il a dit, par exemple, dans son
» Phedre

(*b*) *Voyez Plutarq. de la création de l'ame.*

» Phedre, que l'ame eſt incréée, &
» dans ſon Timée, qu'elle a été faite;
» mais que l'ame incréée du Phedre,
» eſt celle qui exiſte éternellement
» dans la matiere, où elle étoit brute,
» pour ainſi dire, auſſi-bien que la ma-
» tiere même, ſans ordre, ſans har-
» monie, ſans proportion : au lieu que
» l'ame, dont il décrit la production
» dans le Timée, eſt l'ame avec l'ordre
» & les proportions que le Créateur
» lui donne, en uniſſant avec elle l'eſ-
» prit ou l'intelligence. Platon a dit
» encore que Dieu a fait le corps, &
» que le corps a exiſté avant que d'être
» fait; ce qui ſeroit abſurde, s'il avoit
» parlé du même corps & de la même
» exiſtence, comme Plutarque l'a ob-
» ſervé. «.

C'eſt ainſi qu'un des plus ſçavans hommes du Paganiſme concilioit Platon avec lui même; voici comment un Philoſophe Chrétien (a) a crû qu'on devoit le faire. » La ſubſtance » de la matiere exiſte par elle-même : » à cet égard elle eſt incréée; mais » la forme ne l'eſt pas : Dieu en » eſt l'auteur. Quand donc Pithagore » & Platon conſiderent la matiere » dans ſon premier état, ils diſent

(a) *Chalcidius.*

» qu'elle n'a point de commence-
» ment ; mais quand ils la considerent
» dans le second, ils disent qu'elle a
» été produite. « Ces manieres de concilier les contradictions apparentes de Platon sont raisonnables, elles sont justes : elles s'accordent avec le tissu de son systême ; elles n'en rompent, pour ainsi dire, pas un seul fil. Il est vrai qu'Hiérocles (1) dont on a un excellent ouvrage sur les vers d'or qui portent le nom de Pithagore, dit que, selon Platon, Dieu a formé le monde visible ; mais qu'il n'a pas eu besoin pour cela d'une matiere préexistente qui lui servît de sujet, sa volonté seule ayant suffi pour donner l'être à toutes choses.

Les plus sçavans hommes qui ont examiné avec la plus grande attention le systême de Platon, n'y ont point vû ce qu'Hiérocles croit y avoir observé ; & ils ont remarqué que les Plato-

(1) Dans le Livre *de Providentiâ & Fato*, dont Photius a conservé un extrait, Codex 214. p. 549 καὶ κατὰ Πλάτωνα Θεὸν αὐτῇ προυφίστησιν ἡ σκέψις, πάσης ἐμφανοῦς τε καὶ ἀφανοῦς δημιουργὸν διακοσμήσεως, ἣν ἐκ μηδενός φησιν ὑποκειμένου προαγαγεῖν τὸν τεχνίτην. ἀρκεῖν γὰρ αὐτῷ εἰς ὑπόστασιν τῶν ὄντων τὸ βούλημα.

niciens des derniers tems, qui avoient profité des ouvrages des Docteurs Chrétiens, avoient attribué à Platon des sentimens qu'ils avoient tirés du Christianisme, mais qui ne s'accordoient pas avec les vrais systêmes des anciens Philosophes. M. Fabricius dit (a) à ce sujet des choses très-judicieuses & très-sçavantes. „ Hiérocles, „ ce sont ses paroles, assûre que le „ monde a été fait de rien : je suis „ persuadé que cela n'est pas vrai; „ mais je conviens que plusieurs Pla- „ toniciens célebres qui ont fleuri „ depuis l'établissement du Christia- „ nisme, ont été de ce sentiment. Tels „ sont Syrianus, Hermias, Damascius „ & Priscien de Lydie, allégués par „ Livius Galantes dans sa comparaison „ de la Théologie Chrétienne avec „ celle de Platon; tels encore Plotin, „ Porphire, Iamblique, Proclus & „ Simplicius cités par M. Cudwort. „ A l'égard du sentiment de Platon, „ Chalcidius l'a expliqué avec plus de „ candeur que les autres, lorsqu'il a „ dit dans son Commentaire sur le „ Timée, non que Platon ait ensei- „ gné que Dieu a fait le monde de ce „ qui n'existoit pas, mais seulement

(a) *Bib. Græca, l. 2. t. 1. p. 472. & 473. V. aussi Bruk. Hist. Phil. t. 1. p. 676.*

» qu'il a donné l'ordre à ce qui n'en » avoit point.

» Quant aux nouveaux Platoni- » ciens, ils etoient conformes à la » doctrine de l'Eglise sur l'origine de » de la matiere. On ne peut pas s'ex- » pliquer plus correctement que Pro- » clus (1), lorsqu'il dit qu'elle procede » de Dieu, qui est le principe ineffable » de tout ce qui existe. «

L'Auteur de l'Ouvrage qui a pour titre, *de Secretiore parte divinæ Sapientiæ secundùm Ægyptios*, qui a été attribué à Aristote, admet la création (2); mais il est constant que ce Livre n'est

(1) Instit. Théol. c. 72. τὸ δὲ σῶμα καθ' αὑτὸ, εἰ καὶ τοῦ ὄντος μετέσχε, ψυχῆς ἀμέτοχόν ἐστιν. ἡ μὲν γὰρ ὕλη, ὑποκείμενον οὖσα πάντων ἐκ τοῦ πάντων αἰτίου προῆλθε.

In Timæum. ἄῤῥητος αἰτία τῆς ὕλης.

(2) ARISTOTELES, t. 2. l. 3. c. 2. p. 1043. *Deus verò causarum omnium autor est, utpote qui eas ex nihilo procreavit, intellectuque, ut communi formâ, conclusit, quas postea pro temporis occasione educeret aliquandò per medium, secundùm cujusque conditionem & ordinem, nisi quòd una est alterius interjecta causa. Deus igitur omnibus causis hoc præstatuit, ut & sint & ex se res alias procreent; tantùmque in procreando hoc differunt, quòd ipse alicujus causæ auctor, & sine ullâ aliâ interjectâ.*

point de ce grand Philosophe : on n'en connoît pas même l'Auteur. Holstenius l'appelle (*a*) l'ancien & inconnu Auteur de l'Ouvrage admirable de la sagesse divine selon les Egyptiens. Quelques-uns l'ont crû d'un Arabe ; les expressions qu'il emploie décelent sa nouveauté.

(*a*) *Voyez Fabricius, t. 2. p. 164.*

Enfin quelques-uns ont crû que Sénéque avoit eu une idée de la création, lorsqu'il hésite si Dieu forme la matiere (1), ou s'il se sert de celle qu'il trouve ; mais ses expressions peuvent recevoir une autre interprétation, comme l'a fait voir le sçavant Moshem, qui a discuté (*b*) avec beaucoup de jugement & d'érudi-

(*b*) *Dans Cudw. edit. d'Iene, pag. 957.*

(1) SENECA Natur. Quæst. lib. 1. Præfat. *Quàm utile existimas ista cognoscere, & rebus terminos ponere ; materiam ipse sibi formet, andatá utatur : utrùm idea materiæ prius supervenit, an materia idea : Deus quidquid vult efficiat, an in multis rebus illum tractanda destituant, & à magno artifice pravè formentur multa, non quia cessat ars, sed quia id, in quo exercetur, sæpe inobsequens arti est? Hæc inspicere, hæc discere, his incumbere, nonne transilire est mortalitatem suam, & in meliorem transcribi sortem ? Quid tibi, inquis, ista proderunt ? Si nihil aliud, hoc certè sciam, omnia angusta esse. Sed hæc deinde.*

tion le sentiment des Anciens sur la création.

V. Ce que les Anciens ont crû de la pluralité des mondes.

V. C'étoit une opinion très-commune chez les Anciens, qu'il y avoit un très-grand nombre de mondes habités : M. Fabricius l'a prouvé (*a*) avec son érudition ordinaire ; on peut voir aussi sur ce sujet la dissertation de M. Bonami dans le neuviéme Tome des Mémoires de l'Académie des belles Lettres : il y traite en détail des sentimens des Philosophes qui ont admis la pluralité des mondes, & de ceux qui ont crû les mondes infinis en nombre. Nous ne prétendons pas répeter ce qu'ils ont si bien dit ; nous nous contenterons de faire quelques réflexions, & d'ajouter quelques faits qu'ils ont crû devoir omettre.

(*a*) *Bib. Græca, l.* 1. *c.*20. *p.*131.

Ce sentiment qui, il y a quelques siecles, révoltoit les Théologiens, est devenu presque dominant chez les Philosophes. Plusieurs modernes célébres l'ont embrassé, entr'autres le Cardinal Cusa, Jordanus, Brunus, Tycobrahé, Campanella, Descartes, Kepler, Galilée, Huygens, Newton, Burnet, Whiston, Bentley, Wolf, Messieurs Bayle, Loke, le Clerc &

Fontenelle ; de sorte qu'il n'y auroit pas d'opinion mieux établie, si l'autorité suffisoit pour faire valoir un dogme philosophique.

Origene qui croit la pluralité des mondes, la croyoit successive. » On » a coûtume de nous objecter, dit-» il, ce que faisoit Dieu avant qu'il » créât le monde, s'il est vrai que le » monde ait un commencement : il » répond que ce monde corporel & » matériel qui subsiste à présent, a » été véritablement créé dans le tems » marqué par Moyse ; mais qu'il a » été précédé par une infinité d'autres » mondes ; que ces mondes ont été » tous vraisemblablement différens » les uns des autres, parce que la » sagesse & la puissance divine sont » infinies. «

Ce système n'avoit pas été inventé par Origene. » On sçait, dit M. de » Beausobre (*a*), que les Stoïciens » avoient leurs révolutions pério-» diques de mondes détruits & renou-» vellés : on sçait encore qu'Hera-» clite qui croyoit le monde éternel » quant à sa substance, croyoit néan-» moins une pluralité successive de » mondes différens, soit pour l'or-

(*a*) *Hist. des Dogmes de Manich. t. 2. p. 276. l. 6. c. 1.*

» nement, soit pour la forme. Mais
» ce qu'il y a de plus remarquable,
» c'est qu'il semble que ce sentiment
» fût celui de l'école d'Alexandrie. En
» effet Photius témoigne que S. Cle-
» ment d'Alexandrie enseignoit dans
» ses Hypotiposes, qu'il y avoit eu
» plusieurs mondes avant Adam. Je
» soupçonne qu'il tenoit cette opinion
» du célèbre Pantene, qui avoit été
» son maître : car Pantene étoit Philo-
» sophe de la Secte Stoicienne (*a*),
» & pouvoit bien avoir gardé la doc-
» trine des révolutions du monde.
» Ce ne fut que trop la coûtume de
» ces anciens Docteurs, continue
» toujours M. de Beausobre, d'intro-
» duire dans la foi chrétienne leurs
» opinions philosophiques. Les Juifs
» ont eu aussi des Philosophes qui ont
» pensé à peu près de même : Mai-
» monide parle des Rabbins Juda-
» barsimon & Abbhu, qui suppo-
» soient qu'avant ce monde il y en
» avoit eu d'autres que Dieu a détruits,
» & que le commencement du tems
» ne pouvant se concevoir, il faut
» que les tems ayent existé avant la
» création de notre monde. Abra-
» vanel a eu les mêmes idées ; & dès

(*a*) *Voyez M. de Till. art. de Pantene, t. 2. p. 170.*

Cabalistes

» Cabaliſtes y ont ajoûté, que ces » révolutions arrivent dans les grandes années ſabbatiques, c'eſt-à-» dire, tous les ſept mille ans, mais » qu'elles finiront après que le ſeptiéme monde aura été détruit; alors » Dieu créera un monde éternel. « On lit dans les Thalmudiſtes (a) que Dieu a créé dix-huit mille mondes, & qu'il monte ſur un Chérubin pour les aller viſiter.

(a) *Gaulmin, Not. ad Libr. de vitâ & morte Moſis, l. 2. c. 5. pag. 308.*

Mahomet invoque au commencement de l'Alcoran le Seigneur des mondes; ce qui a donné occaſion aux Mahométans d'avancer les plus grandes abſurdités. Said-al-Moſaïd diſoit (b) que Dieu avoit créé mille mondes, ſix cens en mer, & quatre cens en terre. Abdalhah ajoûtoit qu'il y en avoit trois cens ſoixante dont les Habitans alloient tous nuds, & ne connoiſſoient pas de Dieu. Abuſaïd vouloit qu'il y eût quarante mille mondes; & Mocatel croyoit qu'il y en avoit le double. Caabalahbar non content de cette multitude, ſoutenoit que Dieu ſeul pouvoit compter le nombre des mondes qui exiſtoient.

(b) *Maracci, Prodrome, part. 4. c. 27. p. 77.*

Les Indiens comptent quatorze mondes (c), ſept ſupérieurs & ſept

(c) *Hiſt. du Chriſt. des Indes, p. 467.*

inférieurs, à chacun desquels ils donnent une prodigieuse étenduë. Tous ces mondes ont leurs habitans particuliers, ils ont tous été au commencement sous la domination d'un seul Roi, & ils ont communication les uns avec les autres par le moyen d'une grande montagne, de laquelle leurs Livres racontent beaucoup de merveilles.

Si la multitude & l'étenduë de ces mondes est une imagination bien absurde, le nombre & la qualité de leurs mers ne le sont pas moins; il y en a de lait, de sucre dissous, & d'autres liqueurs. Les Chinois croyent aussi la pluralité des mondes; c'est une opinion reçuë chez eux que la lune est habitée (*a*). On rapporte à ce sujet, que le Mage Xaucungo voyant l'Empereur Hiàous très-affligé de la mort d'une de ses femmes, lui persuada qu'elle habitoit dans la lune, & promit de la faire revenir sur terre. Ayant amusé l'Empereur pendant quelque tems, il fut convaincu de fourberie, & puni de mort.

(*a*) *Martinius, l. 8. Hist. Sinic. p. 364.*

Les conjectures des Modernes au sujet de ces prétendus mondes ont été portées beaucoup plus loin que celles

des Anciens, puiſqu'ils ont imaginé pouvoir découvrir juſqu'à la taille des habitans des autres planettes. C'eſt ſur-quoi il faut entendre un des plus judicieux Métaphyſiciens de ce ſiécle. „ L'Analogie, dit M. l'Abbé de Con-„ dillac (*a*), fait juger que les pla-„ nettes ſont habitées. On ſçait avec „ quelle grace cet argument eſt déve-„ loppé dans la pluralité des mondes; „ mais M. de Fontenelle eſt trop Phi-„ loſophe, pour tirer d'un principe des „ conſéquences auſquelles il ne con-„ duit pas. Meſſieurs Huyghens & „ Wolf n'ont pas été auſſi ſages: ſelon „ eux, les aſtres ſont peuplés d'hom-„ mes comme nous; & le dernier „ croit même avoir de bonnes raiſons „ pour déterminer juſqu'à la taille des „ habitans. Il eſt à mon égard, dit-„ il (*b*), preſque hors de doute, que „ les habitans de Jupiter ſont beau-„ coup plus grands que ceux de la „ terre; il faut que ce ſoient des „ géants. En effet la prunelle ſe dilate „ ou ſe rétrecit ſuivant que la lumiere „ eſt plus vive ou plus foible: or „ la lumiere dans Jupiter eſt à la „ même hauteur du ſoleil plus foible „ que ſur la terre. Car Jupiter eſt

(*a*) *Traité des Syſtém. p.* 52.

(*b*) *Element. Aſtr. Gen.* 1735. *part.* 2.

» beaucoup plus éloigné du soleil ; » par conséquent les habitans de cette » planette doivent avoir la prunelle » plus grande que ceux de la terre. » Or l'expérience montre sensible- » ment, que la prunelle est en pro- » portion avec l'œil, & l'œil avec le » reste du corps ; ensorte que les ani- » maux qui ont de plus grandes pru- » nelles, ont de plus grands yeux, » & qu'ayant de plus grands yeux, ils » ont le corps plus grand. Les habi- » tans de Jupiter sont donc plus grands » que nous. Je ne manque pas même » de raisons pour prouver qu'ils sont » de la taille d'Og Roi de Basan, dont » le lit, au rapport de Moyse, avoit » en longueur neuf coudées & quatre » en largeur. «

On peut voir dans le même endroit les preuves dont M. Wolf se sert pour démontrer que la taille des habitans de Jupiter est de 13 pieds ; ce qui a été tourné en ridicule par M. l'Abbé de Condillac avec d'autant plus de raison, que quand bien même les planettes seroient habitées, il n'y a aucune apparence qu'elles le fussent par des Etres qui ressemblassent à ceux du monde dans lequel nous vivons,

la toute-puissance & la fécondité de l'auteur de la nature donnant tout lieu de croire, qu'il auroit mis de la varieté dans ses Ouvrages.

VI. Ceux qui ne croyoient pas que le monde fût incorruptible, avoient imaginé qu'il devoit finir par le feu, comme on peut le voir dans Augustinus Steuchus (*a*), dans Burnet & dans M. Huet. Cette opinion avoit été avancée par Orphée & par Hésiode, ainsi que le témoigne Plutarque (*b*), & fut embrassée par Sophocle, comme il paroît par des vers de ce Poëte qui nous ont été conservés par S. Justin & par Clement d'Alexandrie (*c*). Ovide pensoit de même, puisqu'il fait dire à Jupiter, qu'il se souvient qu'il y a un tems ordonné par le Destin, où la Terre, la Mer, le Ciel & le monde seront réduits en feu (1).

VI. Ce que les Anciens ont pensé de la fin du monde.

(*a*) *Steuch. de Mundi exitio. Burnet, Telluris Theoria sacra, l. 3. c. 3. Huetii Quæstiones Alnetanæ, l. 2. c. 21.*

(*b*) *Plutarq. de Orac. defectu, p. 415.*

(*c*) *Justin, de Monarc. Dei, p. 105. Clement Alex. Strom. l. 5. p. 606. Voyez Bruker, Histor. Phil. t. 1. p. 398.*

Lucain étoit dans les mêmes idées, lorsqu'il assure que toute la nature

(1) OVIDE, Métamorph. 1. vers 254.
Sed timuit ne fortè sacer tot ab ignibus æther
Conciperet flammas, longusque ardesceret axis.
Esse quoque in fatis reminiscitur affore tempus,
Quo mare, quo tellus, correptaque regia Cœli
Ardeat, & mundi moles operosa laboret.

sera consumée dans un bûcher commun (1). „ L'eau, dit Seneque, est „ le principe de tout ; & le monde „ finira par le feu (2). « Plusieurs peuples de l'Orient pensent encore de même (*a*); & il n'est pas permis d'en douter dans le Christianisme, puisque S. Pierre a assuré que les Cieux & la Terre sont réservés pour être brûlés par le feu au jour du jugement, & de la ruine des hommes impies (3).

(*a*) *Burnet, Telluris Theoria sacra, pag. 543. Lettre du P. Bouchet, dans le 13 Rec. des Lettres édif. p. 133.*

(1) PHARSAL. l. 7. vers 810.

Placido natura receptat
Cuncta sinu, finemque sui sibi corpora debent.
Hos, Cæsar, populos si nunc non usserit ignis,
Uret cum terris, uret cum gurgite ponti :
Communis mundo superest rogus, ossibus astra
Misturus.

(2) SENECA, Natur. Quæst. lib. 3. cap. 13. *Ità ignis exitus mundi est, humor primordium.*

(3) II. Epist. PETRI, cap. 3. vers. 7. *Cœli autem, qui nunc sunt, & terra, eodem verbo repositi sunt igni reservati in diem judicii, & perditionis impiorum hominum.*

CHAPITRE XIII.

DE LA SPIRITUALITÉ DE L'AME.

I. *Les plus célébres Philoſophes ont crû l'ame ſpirituelle.*
II. *De ceux qui ont été d'un ſentiment contraire.*

I. Les plus célebres Philoſophes ont crû l'ame ſpirituelle.

I. PLutarque (*a*) examinant dans le ſecond chapitre de ſon troiſiéme Livre des opinions des Philoſophes les ſentimens des Anciens ſur l'ame, s'exprime ainſi. » Thalès a été » le premier qui a défini l'ame une » nature ſe mouvant toujours ; Pitha» goras a aſſuré que c'étoit un nom» bre ſe mouvant ſoi-même, & ce » nombre là il le prend pour l'enten» dement ; Platon croit que c'eſt une » ſubſtance ſpirituelle ſe mouvant » ſoi-même & par nombre harmo» nique ; Ariſtote a enſeigné que c'eſt » l'acte premier d'un corps organi» que, ayant vie en puiſſance ; » Dicearque, que c'eſt l'harmonie & » concordance des quatre élémens ;

(*a*) *Plutarque, t. 2. p. 898. traduct. d'Amiot.*

» Aſclepiades le médecin, que c'eſt » un exercice commun de tous les » ſentimens enſemble. Tous ces Phi- » loſophes là, continuë-t-il, que nous » avons mis ci-devant, ſuppoſent que » l'ame eſt incorporelle, qu'elle ſe » ment elle même, & que c'eſt une » ſubſtance ſpirituelle. «

(a) *Voyez ſur-tout pag.* 79. Platon dans le Phœdon (*a*) diſtingue l'ame du Corps; ſes diſciples ont toujours ſoutenu la ſpiritualité de l'ame. Xenocrate aſſuroit qu'elle étoit dégagée de tout corps; *mens nullo corpore* (*b*) : Alcinous la définiſſoit une ſubſtance incorporelle (1); Iamblique, une ſubſtance ſans matiere (2). Ammonius & Nemeſius firent des Ouvrages (*c*) pour réfuter ceux qui croyoient l'ame corporelle. Plotin (*d*) Diſciple d'Ammonius, fut très-attaché à ce ſentiment de ſon maître. Proclus prouve (*e*) par les proprietés de l'ame, qu'elle ne peut point être corporelle. Porphire définit l'ame une ſubſtance ſans étenduë, ſans matiere & (3) incorruptible.

(b) *Cicero, Acad. Quæſt. l. 4. n. 39.*

(c) *Nemeſius, de Animâ, c. 2.*

(d) *Plotin., Enn. liv. 7. c. 6. p. 461.*

(e) *Procl. Inſt. Theol. c. 185.*

(1) ALCINOUS, c. 18. ἀσώματον γάρ ἐστιν ἡ οὐσία.

(2) IAMBLIQUE, dans Stobée, Ecl. Æthic. l. 2. p. 104. ἡ οὐσία ἐστὶν ἄυλον.

(3) PORPHIRII Sententiæ, n. 18. pag. 225.

Aristote soutient dans le premier chapitre du second Livre de l'ame, qu'elle ne peut point être corps (1). L'Auteur du Livre *de Secretiore parte divinæ Sapientiæ secundùm Ægyptios*, étoit très-persuadé que l'ame étoit spirituelle, lorsqu'il parle ainsi : » Puisqu'il est certain par les Livres des » Anciens, & qu'il est prouvé que » l'ame n'est point corps, qu'elle ne » meurt point, qu'elle subsiste tou» jours, examinons présentement » comment elle a pû descendre du » monde intelligible pour venir dans » ce monde sensible, & comment » elle qui de sa nature est indissoluble, » a pû être unie à un corps (2). «

Simplicius prouve (*a*) qu'il y a dans (*a*) *Sur Epict. p. 6.*

Ἡ δὲ ψυχὴ οὐσία ἀμιγέθης ἄυλος, ἀφθαρτος ἐν ζωῇ παρ' ἑαυτῆς ἔχουσα τὸ ζῆν, κεχωρισμένη τὸ εἶναι.

(1) ARISTOTE, de Animâ, l. 2. c. 2. t. 1. p. 630. ἐπὶ δέ ἐστι σῶμα τοιόνδε, ζωὴν γὰρ ἔχον. οὐκ ἂν εἴη τὸ σῶμα ψυχή. οὐ γὰρ ἐστι τῶν καθ' ὑποκείμενον τὸ σῶμα, μᾶλλον δὲ ὡς ὑποκείμενον καὶ ὕλη.

(2) Dans ARIST. cap. 2. p. 1035. du tom. 2. *Cùm ex veterum libris manifestum sit, & jam probatum, animum corpus non esse, nec interire, sed permanere; nunc quæramus quomodò is ab intelligibili mundo in hunc sensibilem descenderit, & cum eo corpore conjunctus sit, quod suâpte naturâ est dissolubile.*

l'homme une autre ſubſtance que le corps. Le Cinique Salluſtius diſtingue le corps de l'eſprit. „ Le corps, dit-il, „ ne peut pas produire l'eſprit : car „ comment ce qui eſt privé d'intel- „ ligence pourroit-il produire un Etre „ intelligent ? « On ne peut pas s'exprimer plus exactement ſur cette matiere, que le fait Cicéron dans ſa premiere Tuſculane. „ On ne peut „ abſolument, dit-il (1), trouver ſur „ la terre l'origine des ames : car il „ n'y a rien dans les ames qui ſoit „ mixte & compoſé, rien qui paroiſſe „ venir de la terre, de l'eau, de l'air ou

(1) CICERO, Tuſc. Diſp. I. 1. n. 27. *Animorum nulla in terris origo inveniri poteſt : nihil enim eſt in animis mixtum atque concretum, aut quod ex terrâ natum atque fictum eſſe videatur ; nihil ne aut humidum quidem, aut flabile, aut igneum : his enim in naturis nihil ineſt, quod vim memoriæ, mentis, cogitationis habeat, quod & præterita teneat, & futura provideat, & complecti poſſit præſentia, quæ ſola divina ſunt : nec invenietur unquam, unde ad hominem venire poſſint, niſi à Deo. Singularis eſt igitur quædam natura atque vis animi, ſejuncta ab his uſitatis notiſque naturis. Ità quicquid eſt illud quod ſentit, quod ſapit, quod vult, quod viget, cœleſte & divinum eſt, ob eamque rem æternum ſit neceſſe eſt.*

» du feu; tous ces élémens n'ont rien
» qui faſſe la mémoire, l'intelligence,
» la réflexion, qui puiſſe rappeller le
» paſſé, prévoir l'avenir, embraſſer
» le préſent : jamais on ne trouvera
» d'où l'homme reçoit ces divines
» qualités, à moins que de remonter
» à un Dieu; & par conſéquent l'ame
» eſt d'une nature ſinguliere, qui n'a
» rien de commun avec les élémens
» que nous connoiſſons. Ainſi ce qui
» ſent, ce qui raiſonne, ce qui veut,
» eſt céleſte & divin, & doit être
» éternel. «

» Il faudroit être bien ignorant en
» phyſique, ajoute-t-il, pour ne pas
» convenir que l'ame eſt très-ſimple,
» & que par conſéquent elle ne peut
» être diviſée, & qu'ainſi elle eſt im-
» mortelle (1).

(1) N. 29. *In animi autem cognitione dubitare non poſſumus, niſi planè in Phyſicis plumbei ſumus, quin nihil ſit animis admixtum, nihil concretum, nihil copulatum, nihil coagmentatum, nihil duplex. Quod cùm ità ſit, certè nec ſecerni, nec dividi, nec diſcerpi, nec diſtrahi poteſt; nec interire igitur.*

De Senectute, n. 21. *Et cùm ſimplex animi natura eſſet, neque haberet in ſe quidquam admixtum diſpar ſui atque diſſimile, non poſſe eum dividi: quòd ſi non poſſit, non poſſe interire.*

Macrobe convient que de son tems le sentiment de la spiritualité & de l'immortalité de l'ame avoit prévalu (1).

II. De ceux qui ont crû l'ame corporelle.

II. Quoique Plutarque ait mis Pithagore au rang de ceux qui ont bien pensé sur la nature de l'ame, il ne paroît cependant pas qu'il l'ait crûe spirituelle, puisqu'il disoit qu'elle étoit un détachement de l'éther (2); sentiment qui a été attribué par Aristote (3) à plusieurs Pithagoriciens. (a) Empédocle soutenoit, qu'elle étoit un composé de tous les élémens (4); Démocrite, Leucippe, Parmenide, Hippase & Hypparque prétendoient que c'étoit un feu; Tertullien &

(a) *Stobée, Ecl. Phys. l. 1. p. 93. Théodoret, Thérapeut. serm. 5. t. 4. p. 545. Macrobe, in Somn. Scip. l. 1.*

(1) MACROBIUS, in Somnium Scipionis, lib. 1. cap. 14. *Obtinuit tamen non minùs de incorporalitate ejus, quàm de immortalitate sententia.*

(2) DIOG. LAERCE, l. 8. sect. 27. Ἀπόσπασμα ἀιθέρος.

(3) ARIST. de Animâ, l. 1. c. 2. t. 1. p. 619. Ἔφασαν γάρ τινες αὐτῶν, ψυχὴν εἶναι τὰ ἐν τῷ ἀέρι ξύσματα.

(4) ARISTOTELES, ibidem. Ὥσπερ Ἐμπεδοκλῆς μὲν ἐκ τῶν στοιχείων πάντων, εἶναι δὲ καὶ ἕκαστον ψυχὴν τούτων, ὅτω λέγων.

γαίῃ μὲν γὰρ γαῖαν ὀπώπαμεν, ὕδατι δ' ὕδωρ, Αἰθέρι δ' αἰθέρα δῖον, ἀτὰρ πυρὶ πῦρ ἀίδηλον, Στοργῇ δὲ στοργήν, νείκος δέ τε νείκεϊ λυγρῷ.

Théodoret donnent cette même pensée à Héraclite (*a*), ce qui ne s'accorde pas trop avec ce que dit Plutarque (*b*) : „ Héraclitus croit que „ l'ame du monde est l'évaporation „ des humeurs qui sont en lui, & que „ l'ame des animaux procéde tant de „ l'évaporation des humeurs du dehors „ que du dedans & de même genre ; “ ce qui est assez conforme à ce qu'Aristote (1) nous apprend des sentimens de ce Philosophe ; & il ajoûte qu'Heraclite croyoit l'ame incorporelle (*c*) ; ce qui prouve que ce qui étoit composé de parties subtiles, étoit quelquefois appellé incorporel, comme on l'a déja fait voir (*d*).

(*a*) *Tertull. de Animâ, c. 5.*

(*b*) *Plut. de Placit. Phil. l. 4. c. 3. t. 2. p. 898. trad. d'Amiot.*

(*c*) ἀσωματώτατον.

(*d*) *Voyez ch. 2. n. 2.*

Selon Macrobe, Héraclite a soutenu que l'ame étoit une étincelle de l'essence des Etoiles (2). Epicharme disoit, que c'étoit un feu tiré du Soleil (3).

(1) ARIST. de Animâ, l. 1. c. 2. t. 1. p. 620. Καὶ Ἡράκλειτός φησι τὴν ἀρχὴν εἶναί φησι τὴν ψυχήν, ἐπεὶ τὴν ἀναθυμίασιν, ἐξ ἧς τἆλλα συνίστησι.

(2) MACROBIUS, in Somn. Scip. l. 1. *Heraclitus Physicus dixit, animam scintillam stellaris essentiæ.*

(3) VARRO, de Linguâ Latinâ, l. 4. *Itaque Epicharmus Enni de mente humanâ dicit : istic est de Sole sumptus ignis.*

Zenon & les Stoïciens croyoient auſſi que l'ame étoit un feu ; *Zenoni Stoïco animus ignis videtur*, dit Cicéron (*a*) : ils aſſuroient cependant qu'il y entroit quelque choſe d'humide ; ce que Plutarque leur reproche comme une contradiction. Epicure écrivit (*b*) que l'ame étoit un compoſé de petits atomes, qui ne différoient pas beaucoup du feu. » Epicurus, ce ſont les » termes de Plutarque traduit par » Amiot (*c*), croit que l'ame eſt un » mélange & température de quatre » choſes ; de ne ſçai quoi de feu, ne » ſçai quoi d'air, ne ſçai quoi de » vent, & d'un autre quatriéme qui » eſt à lui la force ſenſitive. « Galien penſoit (*d*), qu'Epicure ne croyoit pas qu'il y eût de la différence entre l'ame & l'air que nous reſpirons. Héraclite le Pontique aſſuroit que l'ame étoit une lumiére.

Anaxagore, Anaximene, Archelaus, Diogene d'Apollonie, Anaximandre, Eneſideme ont crû que c'étoit un air ſubtil ; Hippon aſſura qu'elle étoit humide, parce que, ſelon lui, l'humide eſt le principe de toutes choſes. Xenophane la compoſoit d'eau & de matiere terreſtre ; Parménide au

(*a*) *Cicero, Tuſc. l. 1. n. 9. Théodor. Laërce, l. 7. ſect. 157. Voyez les Notes. Orig. Philoſophumena, c. 21. & les Notes. Cic. Acad. 1. n. 11.*

(*b*) *Laërce, l. 10. ſ. 66.*

(*c*) *De Plac. Phil. l. 4. c. 3. p. 898. Voyez Lucrece, l. 3. v. 178. & ſuiv.*

(*d*) *De Hiſt. Phil. c. 9. t. 2. p. 31. Macrob. de Som. Scipionis. Tertull. de Animâ, c. 9. Stobée. Ecl. Phyſ. l 1. p. 93. Ariſtote, de Anim. p. 620. & 621.*

contraire croyoit qu'elle n'étoit que feu & terre ; & Boëce ancien Philosophe payen prétendoit qu'elle étoit d'air & de feu (1). Critias croyoit que ce n'étoit que le sang ; & Cicéron, suivi en cela par Macrobe, attribue ce sentiment à Empedocle (2).

Hippocrate soutient que c'étoit un esprit délié répandu par tout le corps ; Marc-Antonin étoit persuadé (a) que

(a) *M. Antonin. l. 2. sect. 2. pag. 37 Voyez la Note.*

(1) MACROBIUS, de Somnio Scipionis, l. 1. *Non ab re est, ut hæc de animâ disputatio in fine sententias omnium, qui de animâ viderentur pronunciasse, contineat. Plato dixit animam essentiam se moventem ; Xenocrates numerum se moventem, Aristoteles ἐντελέχειαν ; Pithagoras & Hermolaus harmoniam, Possidonius ideam, Asclepiades quinque sensuum exercitium sibi consonum, Hippocrates spiritum tenuem per corpus omne dispersum, Heraclitus Ponticus lucem, Heraclitus Physicus scintillam stellaris essentiæ, Zenon concretum corpori spiritum, Democritus spiritum insertum Atomis, hâc facilitate motus, ut corpus illi omne sit pervium, Critolaus Peripateticus constare eam de quintâ essentiâ, Hypparcus ignem, Anaximenes aëra, Empedocles & Critias sanguinem, Parmenides ex terrâ & igne, Xenophanes ex terrâ & aquâ, Boëtos ex aëre & igne, Epicurus speciem ex igne & aëre spiritu mixtam.*

(2) CICERO, Tusc. Disp. l. 1. n. 9. *Empedocles animum esse censet cordi suffusum sanguinem.*

c'étoit une exhalation du sang, qui avoit quelque chose de semblable au vent; Critolaus imagina qu'elle étoit d'une substance inconnuë, qu'il appelle la cinquiéme substance; plusieurs crurent (*a*) que c'étoit une harmonie, & c'est ce que pensoient Pithagore, Philolaus, Dicearque, & Aristoxene, & ce qu'Aristote a réfuté dans le quatriéme chapitre du premier Livre de l'ame.

(*a*) *Voyez Macrobe. Plat. dans le Phœdon, t. 1. p. 86. Hermias, p. 175. Greg. de Nysse, de Animâ, t. 1. p. 922. Théod. Terap. serm. 5. t. 4. p. 545. Nemesius, c. 2. Lactanc. de Opificio Dei, c. 16. Senec. Nat. Quæst. l. 7. c. 24.*

Le Médecin Soranus qui vivoit du tems des Empereurs Trajan & Adrien, avoit composé quatre Livres sur l'ame, dans lesquels il entreprenoit de faire voir qu'elle étoit corporelle, ainsi que nous l'apprend Tertullien (1).

C'étoit renouveller le sentiment de Dicearque qui, comme nous l'apprend Cicéron (*b*), avoit voulu prouver que l'ame n'étoit point distinguée du corps, & qu'elle périssoit par conséquent avec lui. Cet Ouvrage étoit en trois Livres, & fait en forme de Dialogue.

(*b*) *Cicero, Acad. Quæst. l. 4. n. 39.*

(1) TERTULIANUS, de Animâ, cap. 6. *Ità etiam ipse Soranus, plenissimè super animâ commentatus quatuor voluminibus, & cum omnibus Philosophorum sententiis expertus, corporalem animæ substantiam vindicat, etsi illam immortalitate fraudavit.*

Il y en a eu sans doute deux éditions un peu différentes l'une de l'autre : car Cicéron nous apprend (*a*), que Dicearque supposoit dans l'une que cet entretien sur l'ame étoit fait à Corinthe ; & dans l'autre il place la scene à Mytilene. Ces deux ouvrages qui dans le fond n'étoient que le même, étoient divisés en trois parties. Dicearque (1) introduisoit d'abord plusieurs habiles gens qui exposoient leur

(*a*) *Voyez Tuscul.* 1. *n.* 10. & 31.

(1) CICERO, Tusc. Disp. l. 1. n. 10. *Dicaarchus autem, in eo sermone quem Corinthi habitum tribus libris exponit, Doctorum hominum disputantium primo libro multos loquentes facit, duobus Pherecratem quendam Phtiotam senem, quem ait à Deucalione ortum, disserentem inducit, nihil esse omninò animum, & hoc esse nomen totum inane, frustraque animalia & animantes appellari ; neque in homine ineſſe animum, vel animam, neque in bestiâ, vimque omnem eam, quâ vel agamus quid, vel sentiamus, in omnibus corporibus vivis æquabiliter esse fusam, nec separabilem à corpore esse, quippe quæ nulla sit, nec sit quidquam, nisi corpus unum & simplex ità figuratum, ut temperatione naturæ vigeat & sentiat.* Il est constant par la trente-deuxiéme Epitre du treiziéme Livre des Lettres de Cicéron à Atticus, que Dicéarque avoit fait deux ouvrages sur ce même sujet. Voyez l'Edition de Verburge, part. 7. pag. 1814.

sentiment ; ensuite venoit Pherecrate : c'étoit un vieillard de Phtiotie, Pays de la Thessalie, que Dicearque supposoit descendre de Deucalion, & qui s'efforçoit de prouver que l'ame n'étoit rien ; que les hommes ni les animaux n'en avoient point ; que cette proprieté que nous avions d'agir & de sentir, n'étoit point séparable du corps, & étoit seulement un effet du sang. Tertullien attribuoit (*a*) cette même erreur à André & à Asclepiade. Il y a dans le Mogol, suivant le rapport de Jerôme Xavier (1), plusieurs personnes qui pensent que l'ame n'est que soufle & vent. Peu de gens dans les extremités de l'Orient ont une connoissance exacte de la spiritualité de l'ame. » Nulle opinion, dit » M. de la Loubere (*b*), n'a été si » généralement reçûe parmi les hom- » mes, que celle de l'immortalité de » l'ame ; mais que l'ame soit imma- » térielle, c'est une vérité dont la » connoissance ne s'est pas tant éten- » due : aussi est-ce une difficulté très- » grande de donner à un Siamois l'i- » dée d'un pur esprit ; & c'est le

(*a*) *De Animâ, c. 15.*

(*b*) *Du Royaume de Siam, t. 2. p. 361.*

(1) XAVERII Epistola, pag. 136. *Multi flatum & spiritum, quem ducimus, animam putant.*

» témoignage qu'en rendent les Miſ-
» ſionnaires qui ont été le plus long-
» tems parmi eux. Tous les Payens
» de l'Orient croyent à la vérité qu'il
» reſte quelque choſe de l'homme
» après ſa mort ; qu'il ſubſiſte ſépara-
» ment & indépendamment de ſon
» corps ; mais ils donnent étendue &
» figure à ce qui en reſte, & ils lui
» attribuent les mêmes membres, &
» toutes les mêmes ſubſtances ſolides
» & liquides, dont nos corps ſont
» compoſés. Ils ſuppoſent ſeulement
» que les ames ſont d'une matiere
» aſſez ſubtile pour ſe dérober à l'at-
» touchement & à la vûe, quoiqu'ils
» croient d'ailleurs que ſi on en bleſ-
» ſoit quelqu'une, le ſang qui cou-
» leroit de ſa bleſſure pourroit paroî-
» tre. « Telles étoient les manes &
les ombres des Grecs ; & c'eſt à cette
figure des ames pareilles à celles des
corps, que Virgile ſuppoſe qu'Enée
reconnut Palinure, Didon & Anchiſe
dans les enfers (*a*).

(*a*) *Voyez auſſi le* 11. *Liv. de l'Odyſſée.*

Les Chinois ſont ſi perſuadés de la reſſemblance du corps & de l'ame, que lorſque l'Empereur Tartare voulut les forcer à ſe raſer les cheveux, pluſieurs d'entr'eux aimerent mieux

souffrir la mort que d'aller, disoient-ils, en l'autre monde paroître sans cheveux devant leurs ancêtres, s'imaginant qu'on rasoit la tête de l'ame, en rasant celle du corps.

Il résulte de tout ce que nous venons de dire, que très-peu de gens chez les Payens ont connu la nature de l'ame, & qu'ils en parloient avec tant d'obscurité qu'ils ne s'entendoient pas eux-mêmes; ce qui peut excuser en quelque sorte ceux qui se sont trompés sur cette matière, c'est sa difficulté: elle est si difficile, que les Saducéens & les Esseniens, même avec le secours des Livres sacrés, n'ont point connu la spiritualité de l'ame. Joseph (1) nous apprend qu'ils croyoient que l'ame étoit composée d'un air très-pur & très-subtil.

Quelques-uns même des anciens Peres ne se sont pas expliqués assez exactement sur cette question. Saint Irénée (2) a avancé que l'âme étoit

(1) JOSEPH, de Bello Judaïco, l. 2. c. 12. ἐκ τοῦ λεπτοτάτου αἰθέρος.

PORPHIRE, de Abstinentiâ, lib. 4. sect. 13.

EUSEBE, Præpar. Evang. l. 9. p. 407.

(2) IRENÉE, liv. 5. c. 7. p. 300. *Flatus est enim vitæ.* Liv. 2. c. 34. p. 168. *Sed incorporales animæ, quantùm ad comparationem*

un ſouffle ; qu'elle n'étoit incorporelle que par comparaiſon avec les corps groſſiers ; & qu'elle reſſembloit au corps humain ; ce qui a fait avancer au ſçavant Editeur de S. Irénée (*a*) qu'on ne pouvoit nier que le S. Docteur ne ſe fût écarté de la vraie Théologie & de la vraie Philoſophie dans ce qu'il écrit ſur la nature de l'ame. Tertullien (1) ſuppoſe (*b*) dans tous

(*a*) *Prolégomenes de S. Irenée, p. 161.*

(*b*) *Voyez le Paradoxe 7. & 8. de Tertull. avec l'Antidote de Pamelius.*

mortalium corporum. . . . . Per hæc enim manifeſtè declaratum eſt, & perſeverare animas, & non de corpore in corpus tranſire, & habere hominis figuram, ut etiam cognoſcantur.

(1) TERTULLIEN, de Animâ, c. 7. p. 268. *Quantùm ad Philoſophos ſatis hæc, quia quantùm ad noſtros ex abundanti, quibus corporalitas animæ in ipſo Evangelio reluceſcit. Si enim non caperet anima corpus, non caperet imago animæ imaginem corporis.*

Cap. 9. pag. 269. *Quid nunc, quòd & effigiem animæ damus, Platone nolente, quaſi periclitetur de animæ immortalitate.* Il rapporte & approuve une viſion d'une femme, qui aſſûroit avoir vû une ame. *Inter cætera*, diſoit-elle, *oſtenſa eſt mihi anima corporaliter; & ſpiritus videbatur, ſed non inanis, & vacuæ qualitatis. . . . . Lucida & ærii coloris, & formâ per omnia humanâ. . . . Sic & effigiem de ſenſu jam tuo concipe, non aliam animæ humanæ deputandam, præter humanam, & quidem ejus corporis, quod unaquæque circumtulit.*

Cap. 22. pag. 280. *Definimus animam . . .*

ſes Ouvrages, que l'ame eſt corporelle ; il entreprend de le prouver dans le Traité qu'il a fait de l'ame : il penſe, comme S. Irénée, que ſa figure eſt ſemblable à celle du corps ; & dans la définition qu'il en donne, il y fait entrer qu'elle eſt corporelle, & qu'elle a une figure. Tatien aſſure qu'il y a pluſieurs parties dans l'ame, & qu'elle eſt corporelle (1). Origene étoit indécis ſur cette queſtion (2).

corporalem effigiatam. Voyez M. de Tillemont, art. 10. tom. 3. pag. 220.

(1) TATIEN, Orat. adverſ. Græc. pag. 153. ψυχὴ μὲν οὖν ἡ τῶν ἀνθρώπων πολυμερής ἐστι, καὶ οὐ μονομερής. συνετὴ γάρ ἐστι, ὡς εἶναι φανερὰν αὐτὴν διὰ σώματος.

(2) ORIGEN. Præœmium Lib. Peri-Archon, pag. 420. *De animâ verò, utrùm ex ſemine traducis ducatur, ità ut ratio ipſius, vel ſubſtantia inſerta ipſis ſeminibus corporalibus habeatur ; an verò aliud habeat initium ; & hoc ipſum initium ſi genitum eſt, an non genitum, vel certè ſi intrinſecùs corpori videtur, nec ne, non ſatis manifeſtâ prædicatione diſtinguitur.*

Pag. 421. *Quæremus tamen, ſi vel alio nomine res ipſa, quam Græci Philoſophi ἀσώματον, id eſt incorpoream, dicunt, in ſcripturis ſanctis invenitur. Deus quoque quomodò intelligi debeat, inquirendum eſt ; corporeus, an ſecundùm aliquem habitum ; deformatus, an alterius naturæ quàm corpora ſunt : quod utique in prædicatione noſtrâ non manifeſtè de-*

S. Hilaire prétend que tout ce qui est créé, tant ce qui est intelligent que d'une autre nature, est corporel (1). S. Ambroise enseigne, qu'il n'y a que la sainte Trinité exempte de composition matérielle (2). Cassien assure positivement que notre ame n'est point incorporelle; que c'est seulement un corps léger (3); il prétend

signatur. Eadem quoque hæc de Christo, & de Spiritu Sancto requirenda sunt; sed & de omni animâ, atque rationabili naturâ, nihilominùs requirendum est.

(1) S. HILAIRE, sur S. Mathieu, pag. 633. *Nihil est, quod non sit in substantiâ suâ & creatione corporeum; & omnium, sive in Cœlo, sive in Terrâ, sive visibilium, sive invisibilium elementa formata sunt: nam & animarum species, sive obtinentium corpora, sive corporibus exulantium, corpoream tamen naturæ suæ substantiam sortiuntur.*

(2) AMBROSIUS, de Abrahamo, lib. 2. c. 8. n. 58. t. 1. p. 338. *Nos autem nihil materialis compositionis immune atque alienum putamus, præter illam solam venerandæ Trinitatis substantiam, quæ verè pura ac simplex, sincera impermixtaque natura est.*

(3) CASSIEN, Collat. 7. cap. 13. pag. 439. *Licèt enim pronunciemus, nonnullas esse spiritales naturas, ut sunt Angeli, Archangeli, cæteraque virtutes, ipsa quoque anima nostra, vel certè per se subtilis, tamen incorporea nullatenùs æstimanda sunt: habent enim secun-*

même le prouver par l'Ecriture sainte.

Gennadius soutient qu'il n'y a que Dieu d'incorporel (1). Enfin Méthodius (a) & Fauste de Riez qui a été réfuté par Claudien Mammert, croyoient que l'ame étoit corporelle. Cette erreur se trouve aussi dans les fragmens de Théodote. Si malgré le secours de l'Evangile de si grands hommes se sont éloignés de la vérité, on doit être très-porté à excuser ceux qui se sont trompés, parce qu'ils n'avoient point d'autres lumieres à consulter que celles de la foible raison.

(a) *Methodius, dans Photius, Codex 234. p. 932.*

dùm se corpus, quo subsistunt, licèt multo tenuius, quàm nos: Nam sunt corpora, secundùm Apostoli sententiam, ità dicentis: & corpora cœlestia, & terrestria; & iterùm: seminatur corpus animale, exurgit corpus spiritale. Quibus manifestè colligitur, nihil esse incorporeum, nisi solum Deum.

(1) GENNADIUS, de Eccles. Dogmat. c. 11. Appendix de S. August. tom. 8. pag. 77. *Nihil incorporeum & invisibile naturâ credendum, nisi solum Deum, id est Patrem, & Filium, & Spiritum Sanctum; qui ex eo incorporeus creditur, quia ubique est, & omnia implet atque constringit, & ideò invisibilis omnibus creaturis, quia incorporeus est.* Voyez sur le sentiment des anciens Auteurs Ecclésiastiques, Gassendi, Physicæ, sect. 3. l. 3. p. 246. t. 2.

Fin du Tome premier.